

N. IORGA

Fi87/18. IV. 35

BYZANCE APRÈS BYZANCE

CONTINUATION DE
L'„HISTOIRE DE LA VIE BYZANTINE“



BUCAREST

ÉDITION DE L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES
Rue Banul Mărăcine 1

1935

BYZANCE APRÈS BYZANCE

CONTINUATION DE L'„HISTOIRE
DE LA VIE BYZANTINE“

258300

ANULAT

Inv. A. 42.794

N. IORGA

3581

BYZANCE APRÈS BYZANCE

CONTINUATION DE
L'„HISTOIRE DE LA VIE BYZANTINE“



BUCAREST
A L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES,
STR. BANUL MĂRĂCINE 1

1935

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 82460

1956

April

BYZANCE
APRÈS BYZANCE

CONTINUAȚIUNEA
L'ISTOIRE DE LA VI BYZANTINE

B.C.U. Bucuresti



C60653

RC 28/03

BUCUREȘTI
L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES
1956

PRÉFACE

Byzance, avec tout ce qu'elle représentait, non pas comme domination d'une dynastie ou prééminence d'une classe dirigeante, qui pouvaient disparaître par une catastrophe, sans que l'organisme byzantin, lentement formé au cours des siècles, s'en fut ressenti essentiellement, mais comme complexe d'institutions, comme système politique, comme formation religieuse, comme type de civilisation, comprenant l'héritage intellectuel hellénique, le droit romain, la religion orthodoxe et tout ce qu'elle provoquait et entretenait en fait d'art, ne disparut pas, ne pouvait pas disparaître par la prise successive de ses trois capitales au XV^e siècle : Constantinople, Mystra et Trébizonde.

Ce ne furent pas les Turcs ottomans qui auraient apporté avec eux, ainsi que le prétend un nationalisme turc d'origine très récente, remontant aux restes de la civilisation hittite et se cherchant des antécédents du côté de l'Oxus et de l'Yaxarte, de nouvelles formes de vie, qui auraient bâti à nouveaux sur des ruines dont ils auraient balayé les derniers débris, mais bien l'Empire, avec tout ce qu'il contenait de souvenirs, de moyens et d'indestructible idéal qui transforma presque d'un jour à l'autre ceux qui, de Brousse et d'Andrinople, étaient

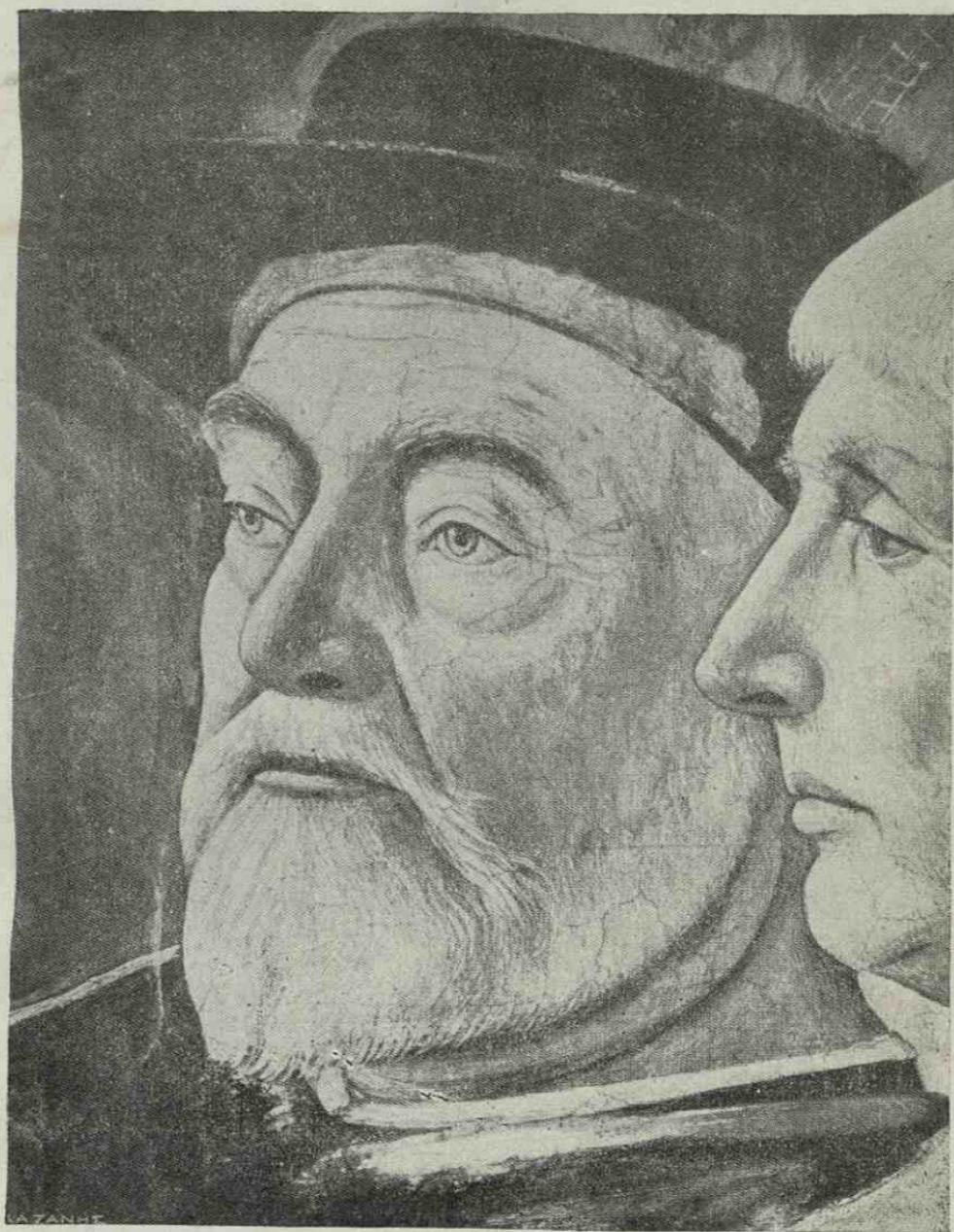
venus s'installer sur cette place d'une séduction infinie, capable d'employer et d'user tour à tour toutes les races.

S'arrêter à ces dates de conquête qui partent de 1453 est sans doute une nécessité d'exposition à laquelle, pour différents motifs, il faut bien se plier, mais abandonner tout ce qui avait été impérialement byzantin aussitôt après les scènes sanglantes d'une invasion dont le rythme fut étonnamment rapide serait une erreur et elle contribuerait à fausser l'histoire des régions si vastes sur lesquelles s'étendit la domination de Mahomet II et de son petit-fils Sélim, conquérant de l'Asie et de l'Égypte.

Non seulement Byzance, c'est-à-dire ce qui en formait non pas seulement les dehors, mais aussi l'essence, se conserva jusqu'à une époque que nous chercherons à définir, mais elle continua cette action millénaire, que j'indiquai déjà dans une conférence à Barcelone¹, par laquelle cette chose politique et culturelle sans cesse en marche s'assimilait naturellement, et en ayant l'air de ne pas changer, tout ce qui entraît dans son cercle d'action, si étendu. Ainsi après la transformation, sous beaucoup de rapports seulement apparente, de 1453 elle s'annexera des formes de civilisation venant du monde gothique de Transylvanie et de Pologne par la Moldavie roumaine et tout ce que, par différentes voies, lui enverra l'Occident à l'époque de la Renaissance. Beaucoup de choses nouvelles paraîtront ainsi à la surface, mais au fond il n'y aura, quand même, que l'immuable pérennité byzantine.

Pour exposer ce phénomène, qui est un des plus attachants de l'histoire entière, il faut fixer des chapitres de chronologie et de géographie à travers lesquels Byzance passe en évoluant.

¹ Publiée dans le volume de conférences de l'Athénée de cette localité.



Jean Argyropoulo.

Ce qui attire d'abord l'attention ce sont les hommes de l'émigration, ceux qui, à cause des Turcs, et même bien avant leur apparition comme maîtres d'une grécité qui fléchit sous l'attaque sans cesse renouvelée, sont allés en Occident, de Venise à Paris, plus tard à Genève et dans les différentes contrées de l'Allemagne. On les considère habituellement au seul point de vue de leur influence, assez souvent douteuse, sur la Renaissance occidentale, comme professeurs, éditeurs et commentateurs de textes, comme grammairiens. Mais ils étaient en même temps les représentants d'un idéal qui se conserva assez longtemps, un peu plus même au delà de la première génération, qui fit place à une autre catégorie d'émigrés, qui pouvaient donner aussi le génie de l'ancien peintre d'icônes en Crète, Théotokopouli, devenu à Tolède le célèbre El Greco, mais aussi de modestes calligraphes dont nous connaissons quelques-uns, ou bien des aventuriers, prêts à accepter tous les crédos religieux, à se faire aux habitudes de toutes les Cours et de tous les camps pour monter d'un seul bond sur le trône même qui paraissait s'offrir à leur ambition, comme le fit le Grec luthérien et socinien, l'ancien étudiant en médecine à Montpellier de Marchetti, le „marquis“ et „despote“ Jacques Basilikos, qui régna quelques années en Moldavie.

Ce sont les réfugiés de la Coblentz byzantine, fixés surtout en Italie, et leurs écrits sont inspirés souvent par l'idée d'une revanche de fait impossible, mais qui enflamma plusieurs des esprits les plus distingués et les plus nobles de l'Europe occidentale jusqu'après le commencement d'un XVI^e siècle orienté surtout vers le caprice de toutes les aventures.

Mais derrière eux Constantinople était restée, cette ville qui était un monde entier et qui, plus d'une

fois, alors que tout croulait autour d'elle, permit à l'Empire de résister pour le moment, de se refaire ensuite. On peut voir comment cette Istamboul des maîtres turcs qui ne surent pas même lui trouver un vrai nom nouveau, loin de déchoir après les scènes sanglantes du mois de mai 1453, fut agrandie, repeuplée, profondément aimée et gardée avec soin dans tous ses besoins et tous ses désirs par les basileis de souche ottomane. Tout un chapitre de la „Byzance après Byzance“ doit être consacré à ce grand facteur d'histoire, ayant, même après un nouvel afflux des Asiatiques, qu'elle connaissait, du reste, quelle que fût sa religion, dès ses origines même, une âme qui, au fond, ne varie pas, des tumultes de la Nika sous le très-chrétien empereur Justinien aux manifestations de la plèbe, même de la plèbe chrétienne, sur cette place de l'Atméidan où le remous de la révolte agitait une poussière de millénaire histoire.

Dans cette ville à plusieurs compartiments rivaux, et qui auraient été même ouvertement ennemis sans cette main sûre d'un monarque gardien de la paix, comme, jadis, les empereurs de la vraie Rome, il y a un quartier où s'est maintenue une des plus fortes autorités auxquelles l'esprit humain s'est soumis le long des civilisations successives : le Patriarcat oecuménique de l'Église orthodoxe. Mahomet II, ne désirant guère s'immiscer dans la façon de vivre d'une population qui ne lui donnait pas des soldats, mais très souvent des conseillers par rénégation religieuse, avait relevé un siège bien déchu par la longue querelle autour de l'union avec l'autre Rome. Il s'intéressa à celui qu'il considérait comme son Patriarche à lui et, tout en changeant de domicile, pas toujours, sous la pression, dont on a tant parlé, de la cupidité des Turcs corrompus, l'Oecuménique en arriva à se substituer à l'Empire disparu, employant

l'Empire existant. Un mouvement de réunion de toutes les Églises jusqu'au Caire et à Moscou, jusqu'à Venise, en Crète, à Ancône se produisit au XVI-e siècle et on put croire que l'hérédité de Constantin-le-Grand, de Justinien et des Comnènes passera à celui qui avait une Cour pareille à celle des anciens empereurs et qui portait l'aigle des basileis sur son modeste vêtement de bure noire.

Mais voici que, par le commerce, par la prise à ferme des revenus même de l'Empire ottoman, la noblesse byzantine, qui, pour éviter le passage à l'Islam, s'était prudemment terrée pendant quelque temps, se relève et, se valant des grands noms que portent ces „archontes“, entend avoir par l'Église, mais aussi par dessus l'Église, la conduite suprême des affaires. Ce sera, pendant ce même XVI-e siècle, par la tolérance d'un Sélim II, le premier Sultan de la décadence turque, l'époque d'un Michel Cantacuzène, l'habile et orgueilleux homme d'affaires qu'un des Vizirs avait nommé „fils de Satan“.

Or, la catastrophe de celui qui scellait de l'aigle bicéphale de ses prédécesseurs impériaux montra bien ce qu'il y avait de dangereux dans une pareille situation, même lorsque „la colonne“, „l'espoir“ des Grecs jouissait de l'amitié, bien payée, d'un tout-puissant Vizir. Un ordre secret arraché au maître pouvait serrer la corde au cou de celui qui jusque là avait défié toutes les menaces et toutes les intrigues. Byzance immortelle, vaincue sur ce terrain, en trouva immédiatement un autre pour ses grandes ambitions et pour son influence immense.

Si la Géorgie, l'Ibérie se mêle très peu à la vie générale de l'Empire, si son christianisme discutabile au point de vue de l'orthodoxie mène une vie locale, continuant de fait sous cette forme humble et mal assurée devant l'Islam envahissant ce qu'a-

avait été jadis l'Empire des „Grands Comnènes“ à Trébizonde, si le Grand-Duc de Moscou, malgré un mariage byzantin qu'il n'avait pas cherché lui-même et qu'il n'a pas su exploiter pour son pouvoir à l'intérieur, pour son action au-delà de ses frontières, se borne lui aussi à envoyer des dons aux couvents autonomes qui, au Mont Sinaï, à l'Athos, aux Météores, à Patmos sont encore une des formes de la survivance byzantine, il y a au-delà du Danube, qui a conservé son sens de frontière d'Empire, les „souverainetés“ — car *Domnie* ne signifie guère „Voévodat“, principauté ou ce qu'on a appelé plus tard d'un mot barbare, d'origine russe : „*hospodarat*“ — des Roumains, dans la vieille Roumanie qu'on appelle Valachie, dans la Moldavie, qui est la nouvelle.

Ces présidents d'un ordre patriarcal paysan, ces chefs de guerres influencés par la Hongrie chevaleresque des Angevins sont devenus, sous l'influence des Byzantins grecs mêlés à leur vie, par le commerce, par les mariages, par la vie commune à Constantinople, dans les faubourgs de Péra, de Galata, où on rencontre les relations sociales agréables des Levantins catholiques de langue italienne et de coutumes occidentales, mais surtout dans les îles et autres places de refuge ou d'exil, par l'établissement des grandes familles sur cette terre où on n'est pas sans cesse sous l'oeil cupide ou courroucé des maîtres turcs, de vrais successeurs des empereurs de Byzance. Ils en ont emprunté le style, la pompe, les armes mêmes; ils en ont recueilli, comme protecteurs de toute la chrétienté orthodoxe, la mission, pour laquelle ils sacrifient sans pitié un trésor arraché au travail, plus tard à la misère de leurs sujets, et, parfois, dans un monde qui vit de leurs donations, on attache à leur nom les qualificatifs qui revenaient aux empereurs régnant

sur le Bosphore. C'est une nouvelle *basileia*, aussitôt entourée par la présence, pendant des mois, des années mêmes, des chefs du clergé grec, jadis de simples visiteurs en quête d'aumônes, jusqu'à pouvoir réunir autour du *Domn* de Jassy ou de Bucarest les quatre Patriarches byzantins, en fonction ou en exil.

Cette situation, qui donna aux pays roumains, dans les circonstances et d'après les conceptions d'alors, un rôle d'hégémonie, jusqu'à Tiflis, à Antioche, au Caire, qui ne peut pas être comparé à l'importance actuelle du royaume de la Grande Roumanie, dura de la chute du „fils de Satan“, Cantacuzène, dont les descendants s'établirent bientôt sur le Danube, jusqu'à l'impériale magnificence et munificence de ce boïar moldave Lupu qui, arrivé au trône de Moldavie, se fit appeler Basile comme l'empereur législateur, dont, rêvant d'une Byzance où l'auraient installé les Vénitiens et les Polonais, il émula l'oeuvre par la publication de son code, en même temps qu'à Jassy on donnait la première traduction intégrale d'Hérodote.

C'était donc un prince lettré : son voisin de Valachie, esprit patriarcal, ne sachant aucune langue étrangère, Mathieu, se crut obligé de marcher sur ses traces et il fut très fier de pouvoir trouver dans son beau-frère, formé à Moscou, un conseiller littéraire. Déjà un Mélétius Pigas, un Cyrille Loukaris avaient eu une grande influence sur l'Église, sur l'enseignement en pays roumain. Il y eut alors, au XVII^e siècle, une Renaissance grecque qui ne se détacha pas de cet intermédiaire qu'avait été la Byzance des didascales, des rhéteurs, des poètes archaisants, des historiens de Cour et surtout des théologiens, interprètes et défenseurs de la foi. Avec un Nicolas Maurocordato, prince de Valachie, puis de

Moldavie, désireux de montrer sa descendance, par les femmes, des anciens maîtres des deux pays, le lettré de cette Renaissance helléno-byzantine monte sur le trône de Mircea l'Ancien et d'Étienne-le-Grand.

Maintenant, quand, aussi parmi les Roumains, un Constantin Cantacuzène, frère, oncle et père de princes valaques, apportait du monde byzantin et de la Padoue mi-grecque une grande ambition de penseur et d'écrivain, c'est le lettré qui domine l'homme politique. Une autre époque que celles par lesquelles jusque là Byzance avait passé.

Bien que sa famille fût originaire de l'Archipel, Nicolas Maurocordato est un „Phanariote“. Ceci signifie une chose surtout: que la source du pouvoir revient à l'ancienne capitale byzantine. Elle y revient par les princes qui y ont choisi demeure d'abord, puis par ceux qui y auront leur berceau même. Dans quelques dizaines d'années la présence incessante dans ces pauvres maisons de bois qui cachent leur richesse et leur influence est tellement nécessaire que les familles princières, devant partir sans cesse pour leurs résidences danubiennes, sont dominées elles-mêmes, régies, contrôlées, élevées et ruinées par de simples agents grecs, d'humble apparence qui ont l'avantage de se trouver au centre des intérêts et des intrigues. Comme apparence, un tout autre type que les magnifiques „archontes“ du XVI-e siècle; au fond, c'est la même chose, intimement byzantine.

*

Mais Byzance finira par ces Phanariotes mêmes. Comme interprètes de la Porte, comme informateurs dans leurs capitales voisines de la chrétienté libre, ils arrivent à s'imprégner d'un double esprit qui est pour le byzantinisme, jusque là capable de résister à tous les dangers, délétère: celui de la liberté

LES EXILÉS

Déjà à la fin du XVI^e siècle, l'Allemand qui a le plus désiré connaître la Grèce captive dans sa vie intime, Martin Crusius, énumérait ceux des Grecs qui, non seulement après la prise de Constantinople, mais dès la bataille de Nicopolis, allèrent professer en Occident. Il commence par Emmanuel Chrysoloras, ambassadeur impérial resté en Occident¹, qui aurait réveillé, par ses leçons à Venise „les lettres et les sciences grecques, mortes en Italie depuis sept cents ans“, le professeur de Vergerio et, ajoutons, le maître de grammaire engagé par la ville de Florence, qui, après avoir occupé des chaires aussi à Venise, à Rome, à Pavie, ira mourir au Concile de Bâle, le 15 avril 1415², à une époque où, douze ans à peine plus tard, François Philelphe cherchera le contact avec le monde grec à Constantinople même, où il épousera Théodora, la fille de Jean Chrysoloras³. Viennent ensuite : le cardinal Bessarion, Georges de Trébizonde († 1486), Crétois, Jean Argyropoulos, qui enseigna à Florence, appelé par Côme de Médicis, et à Rome, expliquant Thucydide aussi à l'Allemand Jean Reuchlin-Capnio. Théodore Gaza, de Thessalonique († 1478), qui donna une grammaire grecque largement employée et traduisit dans sa langue le *De Senectute*

¹ Son tombeau à Bâle, Crusius, *Turco-Graecia*, Bâle 1584, p. 500.

² Voy. le même, *Germano-Graecia*, Bâle [1585], p. 234.

³ Est citée à l'appui une diatribe du Pogge. Sur sa femme, Manfredina, et ses deux filles, prises par les Turcs; *ibid.*, p. 57.

de Cicéron, trouva son rival pour la grammaire¹ dans Constantin Lascaris, qui vécut entre 1460 et 1470 à Milan; le troisième auteur de grammaire grecque, Démètre Chalkokondylès, se retrouve à Florence, à Milan, donnant une préface à l'édition aldine d'Euripide. Puis Janus Lascaris, fournisseur pour Laurent de Médicis de manuscrits qu'il alla chercher en Grèce et qui, chargé par Léon X, créa à Rome, où il mourra, nonagénaire, une école pour des enfants nobles attirés de toute la Grèce, — ce Grec, originaire de Rhyndakos, fut le correspondant de Budé. Enfin Grégoire Tiphernos, élève de Chrysoloras, vint en France, Georges Hermonyme, de Sparte, maître et correspondant du même Reuchlin, s'établit, vers 1478, à Paris², Marc Mousourous, entre Venise et Padoue, vécut jusqu'en 1513³. Un André de Crète enseigna, au commencement du XVI^e siècle, en Espagne, dans l'école fondée par le cardinal Ximénès⁴.

Les lettres de Philelphe nous font connaître toute une série d'autres Grecs échappés à la catastrophe de Constantinople: les trois Diplovatzès, Manuel Agallos, Manuel Iagoup, l'abbé Denis, Nicolas Trachaniotès, Alexandre Kananos, Michel Dromachatès Chrysoloras, Démètre et Michel Asanès, Démètre Paléologue, Andronic Trychas Spandonis, Georges Ducas Arménis⁵.

Généralement, ils apportaient, rappelant le souvenir des Romains élèves en Grèce⁶, la connaissance du grec classique tel qu'il avait été étudié et répandu dans des écoles byzantines vieilles de plusieurs siècles, un sens exquis de la forme pour elle-même, la propension vers une rhétorique qui n'a pas besoin de fond, la discipline d'une grammaire compliquée et tyrannique,

¹ Éditions de Messine et de Milan.

² Crusius, *Germano-Graecia*, pp. 231-234 (aussi sur l'introduction du grec en Angleterre).

³ *Ibid.*, pp. 7-8.

⁴ *Ibid.*, p. 22.

⁵ Résumé par Crusius, *Turco-Graecia*, pp. 57-58. Cf. aussi la lettre de Théodore Zygomalas (Constantin Lascaris à Messine, Théodore Gaza à Rome), *ibid.*, pp. 90-91.

⁶ *Idem*, *Germano-Graecia*, p. 234.

— et on n'a pas observé combien est byzantine la compréhension de l'hellénisme transmise par de pareils maîtres —, mais aussi ce qui était byzantin dans leurs âmes : le mépris du barbare, la haine du „païen“, l'espoir que cet Empire, qui venait de sombrer, revivra. Les deux voyages à Constantinople musulmane de Janus Lascaris, ses rapports avec Bajazet II ne purent pas modifier ses sentiments¹.

C'est sous le point de vue de cette prédication inlassable, consignée dans quelques rares documents épistolaires, qu'il nous faudra les étudier.

Un „poète grec Théodore“, connaissant „le latin et le roman (*romanam linguam*), ainsi que le grec, père du latin², est engagé pour 500 ducats par an, au service d'Alphonse de Naples dès 1457³. Un Théodore Rhali, jadis intéressé aux douanes de Constantinople, était dès 1455 en Crète⁴. Jean Argropoulo recommandait en 1460 Théodore, fils de Nicolas „Rhaul“ ou Rhali⁵. En 1472 à Naples on créait feudataire Manuel Rhali, Constantinopolitain, dont les fils gagnent en 1473 la confirmation du privilège⁶; une femme de la famille des Trachaniotes y avait trouvé un asile avec ses enfants⁷. Un Mathieu Rhali est établi, plus tard, comme mercenaire, en Crète⁸ et un Georges Rhali à Coron⁹. D'autres Rhali étaient cependant restés à Constantinople, comme encore un Georges, auquel le Grand Rhéteur dédia un traité de consolation¹⁰.

¹ *Ibid.*

² *Ejus latine parentem; Iorga, Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle, IV, p. 163, no. CXXXVIII.*

³ *Ibid.* Un chevalier Athanase Lascaris est recommandé au duc de Ferrare par un Mathieu Paléologue Asanès; *ibid.*, p. 80, no. III.

⁴ *Ibid.*, p. 106, no. XXXIV.

⁵ Sp. Lampros, *Ἀργυροπουλεῖα*, Athènes 1910, pp. 188-189.

⁶ Iorga, loc. cit., p. 337, no. CCLIV.

⁷ *Ibid.*, p. 338, no. CCLX.

⁸ *Ibid.*, V, p. 204, no. CCVIII.

⁹ *Ibid.*, p. 262, no. CCXCII. Un Démètre, fils d'Alexandre, en Crète; *ibid.*, pp. 293-294, no. CCCXL.

¹⁰ *Ibid.*, p. 270, no. CCCVIII.



Parmi les combattants pour les guerres de Venise sur leur propre territoire ancestral il faut mentionner aussi, d'après la pétition adressée par un de ces stratiotes à la Seigneurie, Andronic Paléologue, qui prit part en „1469“ à l'attaque contre Corinthe, Jean Paléologue, auquel l'amiral vénitien Alvise Loredano aurait confirmé la possession de l'île de Lemnos, „qu'il aurait eue du despote de Morée, son cousin“. Ce même document parle de trois autres Paléologues, au service vénitien : Démètre, Andronic et Jean¹. Un Nicolas Paléologue remplissait un peu plus tard des fonctions en Crète².

Un peu auparavant, on accordait à Rome en 1461 des secours à ce Jean Paléologue Zamplakon („Zambelaco“) de Constantinople, qui paraîtra une vingtaine d'années plus tard à Venise comme oncle du prince de Moldavie Étienne-le-Grand, mari d'une princesse des Théodori en Crimée (Mangoup), Comnène et Paléologue, Marie, qui est représentée sur le rideau destiné à recouvrir sa tombe en impératrice³.

Parmi les „provisionati“ de Saint Marc on avait en 1500 un Démètre Paléologue⁴. Jusqu'à la fin du XVI-e siècle on rencontre donc dans les armées vénitiennes des Paléologues, comme ce Démètre qui présente la liste des services rendus par les membres de sa famille au XV-e⁵.

Des Byzantins plus modestes, un Georges Asanès est

¹ Sathas, *Monumenta*, V, p. 211; Jean C. Filitti, *Arbiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucarest 1919, p. 283, note 1. Cf. Iorga, *L'oncle d'Étienne-le-Grand*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1920, pp. 79-80.

² Les renvois dans notre étude *Les grandes familles byzantines et l'idée byzantine en Roumanie* (aussi d'après notre livre roumain sur les Cantacuzènes, *Despre Cantacuzini, et les Documentele Cantacuzinilor*, Bucarest 1902).

³ Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 191, no. CXXIII. Cf. Sathas, loc. cit.

⁴ Iorga, *Notes et extraits*, V, p. 285, no. CCCXXV.

⁵ Voy. note 1.

IOANNES. ARGYROPYLVS.



Jean Argyropoulos.

mentionné en 1466 dans la correspondance entre Philelphe et Argyropoulo¹.

En 1492, le roi de France, qui désirait d'acheter les droits à l'Empire des Paléologues, délivrait un mandement pour „Andreas de Paléologue, prince de Constantinople, seigneur de la Morée“² et, plus tard, on trouve dans les négociations de Charles Quint un Constantin Comnène qui s'intitulait, ou se laissait intituler: „prince de Macédoine et capitaine du Sacré Palais“ en 1506³.

Enfin, on rencontre à Milan un chanoine de Sainte Sophie, un Vardali et un troisième réfugié grec, en 1459⁴.

Parmi eux, il y en avait qui, dès le début, se trouvant au milieu de communautés grecques, entrèrent en relations étroites avec ces congénères et arrivèrent ainsi, beaucoup mieux qu'à Constantinople même, à créer une unité de pensée et de sentiments avec les leurs, refaisant ainsi une Byzance plus complète en terre étrangère. Ainsi le „Grand Étymologique“ de Venise fut imprimé par un Crétois, Zacharie Callergis, d'une famille bien connue, aux dépens d'un autre Crétois Nicolas Vlastos et „d'après la recommandation de la très-illustre et très-sage dame Anne, fille du très-pieux et très-glorieux sire Luc Notaras, jadis Grand Duc de Constantinople“ (1499)⁵.

Parmi ceux qui appartenaient au monde des clercs grecs, un évêque Samuel „de Constantinople“ se trouvait

¹ Lampros, ouvr. cité, pp. 210-211.

² Denis A. Zakythénos, *Ἐπιστηρίδις ἑταιρείας ἑσζαντινῶν σπουδῶν*, IX (1932). Voy. aussi notre *Histoire de la vie byzantine*, III, p. 292, note 4.

³ Νέος Ἑλληνομνήμων, XX, 2-3. — *Ibid.*, des notes sur l'église grecque à Naples.

⁴ Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 168.

⁵ Αναλόμασι μὲν τοῦ εὐγενοῦς καὶ δοκίμου ἀνδρός, κυρίου Νικολάου Βλαστοῦ τοῦ Κρητός, παραινέσει δὲ τῆς λαμπροτάτης καὶ σωφρονοσιότης κυρίας Ἄννης, θυγατρὸς τοῦ πανσεβαστάτου καὶ ἐνδοξοτάτου κυρίου Λουκά Νοταρά, ποτὲ μεγάλου δουκὸς τῆς Κωνσταντινουπόλεως, πόνῳ δὲ καὶ δεξιότητι Ζαχαρίου Καλλιέργου τοῦ Κρητός.

avec d'autres „évêques de Constantinople“, en Valachie et ils comptaient se transporter en Transylvanie, à Hermannstadt (Sibiu) dès le mois d'août de l'année 1453. Il racontait à sa façon, mais assez exactement, la catastrophe de la ville impériale et annonçait une attaque prochaine contre les les Transylvains eux-mêmes¹. Déplorant le manque de solidarité chrétienne, il n'osait pas parler d'une revanche et d'une résurrection². Des prêtres se réfugièrent à Corfou³.

Ainsi donc, suivant l'exemple de ces archontes qui, comme on l'a vu, commençaient à se mêler à la vie de l'Occident, les prélat byzantins prenaient eux aussi le chemin de l'Occident. Un siècle avant les voyages, en vue d'aumônes, de Gabriel d'Ochrida qui se rencontrera pendant quelque temps en Allemagne (1585)⁴, à l'époque où le Patriarche Métrophane sera destitué en partie parce que Michel Cantacuzène avait rappelé un ancien voyage romain où le futur chef de l'Église grecque se serait „franquisé“, un évêque de Caffa s'était présenté à Rome devant le Pape Calliste, au XV^e⁵.

A côté paraissaient des pauvres gens qui, prétendant recueillir la somme nécessaire pour racheter leur famille, portaient au pied une chaîne, rappelant ainsi la situation à laquelle eux-mêmes avaient à peine échappé⁶.

La haine contre le Turc distinguait ces exilés. Certain appel aux libérateurs mêle, aussitôt après 1453, le Grand

¹ Iorga, *Notes et extraits*, IV, pp. 65-68, no. IX. Croyant que l'empereur s'est enfui par mer, ils prétendaient s'être rachetés eux-mêmes au prix de 7.000 aspres.

² Des termes comme *Bladick*, en roumain *Vlădică*, pour évêque, montrent bien que l'original a dû être en roumain. Sur un hiérodiaque, considéré d'abord comme schismatique, qui prêchait aux Crétois en 1458, *ibid.*, p. 166, no. XCIII.

³ *Ibid.*, p. 194, no. CXXXI.

⁴ Aussi Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 529.

⁵ Crusius, *ouvr. cité*, p. 59.

⁶ *Ibid.*, pp. 63-64. Cf. *ibid.*, pp. 188-189, 206, 532.

Maitre des Hospitaliers, le Patriarche et le Pape¹. Comme Mousourous, dans la préface de son édition d'Aristophane, ils expliquaient par l'esclavage la décadence matérielle et culturelle des leurs restés sous le joug. Des Crétois, qui avaient vécu toujours sous des chrétiens, parleront aussi, jusque dans la seconde moitié du XVI-e siècle, des maîtres „barbares“ d'Athènes².

Déjà dans la description de l'ancienne et de la nouvelle Rome l'amour de Chrysoloras pour la patrie abandonnée éclatait à chaque page. Mais, en fait de sentiments pour Byzance abandonnée, alors que Bessarion, devenu cardinal, emploie ordinairement son temps entre des études philosophiques et des missions en Occident³ et alors que les Grecs de moindre envergure sont contents d'avoir trouvé dans leur chaire et leurs éditions de classiques un gagne-pain, c'est, d'abord, Philelphe qui, en 1464, employant l'expérience des exilés au milieu desquels il vivait et auxquels il était apparenté, forge des projets pour une guerre sainte ne pouvant qu'être victorieuse⁴.

Il montre aux Vénitiens la voie de Durazzo, en même temps qu'il veut prouver qu'une attaque en Morée est possible, que les Albanais n'attendent qu'un signe, que le chemin peut être coupé aux Turcs par des fortifications du côté du Cithéron, que les Grecs ont assez hérité des vertus de leurs ancêtres pour se lever en armes: l'idée même de couper l'isthme de Corinthe est suggérée. Mais, si le poète lauréat connaît, et ose, tout cela, il ne souffle pas un mot sur ce qui devra être après la „récupération“ tant recommandée. Seulement, ancien ennemi de Pie II, dont il n'épargne pas la mémoire, il présente ce Pape comme voulant, si son expédition avait eu

¹ Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca*, III, p. 291, no. VIII.

² Crusius, ouvr. cité, p. 517.

³ Son remplaçant latin comme Patriarche de Constantinople, en 1473; Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 343, no. CCLXX. En 1497 le cardinal de St. Ange remplace Jérôme Landi; *ibid.*, V, p. 235, no. CCLIX.

⁴ Voy. Iorga, *Notes et extraits*, VI, p. 234 et suiv.

lieu, se tenir caché à Raguse pour attendre le résultat de l'offensive hongroise: il se serait enfui en cas d'insuccès: mais, si celle-ci aurait remporté la victoire, il „se serait rendu aussitôt à force de rames et de voiles à Constantinople“, pour que celui qui avait donné Fano au fils de sa soeur „transporte cet empire d'Orient très noble à je ne sais quel troisième fils de sa soeur: Paléologues ou Piccolomini, à cause de la misérable indignité de notre époque“¹.

Si Philelphe se consola au fond par l'idée que tout ce qui a eu un commencement doit avoir une fin², d'autres, qui n'ont pas écrit, pensaient, au moins de temps en temps, à une plus complète revanche, à un possible retour des choses, à l'expulsion des barbares.

De la part du cardinal Bessarion il y eut seulement après la chute de Nègrepont, la grande colonie vénitienne, malheur qui impressionna plus, en 1470, que la catastrophe de Constantinople, un appel à la guerre contre les Turcs, qui fut aussitôt publié³.

Sans avoir d'informations nouvelles, il montre les moyens dont dispose le Sultan, avec sa grande armée permanente, le danger imminent d'une offensive contre l'Italie aussi. Mais, dans un autre discours, il revient sur ce calcul des forces pour prouver qu'on peut attaquer avec des chances de succès le monstre. Il n'a que 70.000 soldats payés, dont 15-20.000 seuls autour de sa personne, les autres étant disséminés dans les provinces; la paye est irrégulière, de façon que pour les trois quarts de l'année on ne la distribue pas, étant obligés de vendre leur cheval, leurs armes, leurs vêtements mêmes. Une expédition ne peut pas, pour ces raisons, durer plus de quatre mois. Le trésor ne serait pas capable de réaliser plus de deux millions d'or. La victoire de Varna, transformée seulement

¹ *Ibid.*, p. 24.

² Lettre citée par Crusius, ouvr. cité, p. 75.

³ *Orationes de bello Turcis inferendo*, Paris 1471. Aussi dans *Aulae Turciae othomanique imperii descriptio* de Antoine Geoffroy (Geuffracus), traité traduit en latin et publié à Bâle en 1573.

par l'imprudence du jeune roi de Hongrie et de Pologne, Ladislas, en désastre, montre qu'on peut vaincre les légions ottomanes; de même le grand succès de Jean Hunyadi devant Belgrade sauvée et les conquêtes récentes de son fils, le roi Mathias, en Bosnie¹.

Mais ce qui empêcha tout effort ce fut l'égoïsme occidental dans cette grave question d'une nouvelle croisade. Personne parmi ceux qui, à Rome, à la Cour de l'empereur, en Hongrie, à Naples, dans d'autres centres chrétiens de l'Occident, incitaient contre les Turcs², ne disait un mot sur le rétablissement de l'„Empire des Grecs“, ainsi que le nommait Gênes dans une lettre au Sultan, admettant que tout ce qui avait appartenu à ces Grecs lui paye tribut³. De fait, jusqu'à l'action du gouverneur de Hongrie Jean Hunyadi, soutenu par ses conationaux, les Roumains libres de Moldavie et de Valachie on s'en tenait, malgré les dépenses d'une rhétorique à la mode de la Renaissance et au grand fracas des diètes où venaient aussi des délégués du roi de France et du duc de Bourgogne, à une modeste, et surtout locale et incohérente, défensive. Ceci malgré l'intention, formellement exprimée, à la diète de Ratisbonne de „chasser les Turcs d'Europe“⁴, malgré des projets qui précisaient qu'il faut envoyer une flotte italo-aragonaise à Gallipolis⁵ et à Lesbos, qui parlaient d'une entente avec tous les chrétiens encore debout, jusqu'à l'empereur de Trébizonde, pas encore attaqué, et au roi d'Ibérie⁶, malgré l'illusion qu'on pourrait prendre „toute la Grèce“.

L'ancienne idée de la croisade par et pour elle-même du „passage“ occidental empêchait toute vraie compréhension d'un

¹ Un résumé et des extraits, dans Iorga, *Notes et extraits*, IV, pp. 307-310, no. CCXI.

² *Ibid.*, IV, p. 83 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 83 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 90, no. XIV.

⁵ Cf. *ibid.*, p. 119, no. XLVII.

⁶ *Ibid.*, p. 95.

problème si grave et si urgent. La vieille haine contre le „schismatique“ s'y ajoutait aussi. Peut-être aussi la hardiesse des projets de cette Maison d'Aragon, qui avait jeté déjà ses yeux sur Chypre, encore royale, et qui avait trouvé dans le grand Albanais Scanderbeg un agent pour les Balcons, mettait-elle les autres sur leurs gardes. De l'autre côté, la décision du doge de Venise de s'embarquer sur la flotte mise ensemble par le Pape Pie II, représentant d'une Renaissance qui allait par delà Byzance à l'Hellade, provoquait la méfiance d'Alphonse le Magnanime. Gênes pensait avant tout au maintien de sa domination à Chio¹. On ne voulait pas une nouvelle Byzance aragonaise ou vénitienne², de sorte que la mort du Pape et la liquidation de la croisade d'Ancône susciteront des joies secrètes, mais on ne pensait pas que l'idée de ramener à Constantinople un des „Grecs“ en déroute pouvait seule concilier toutes les tendances jusque là si divergentes.

Rien n'est plus caractéristique concernant cet équivoque permanent des Latins à l'égard de ce qu'avait été et ce que pouvait être de nouveau Byzance que le programme qui avait été proclamé en 1455 par le Pape Calixte III: il promet de travailler pour la „récupération de la ville de Constantinople, qui, hélas, à cause des péchés humains, a été occupée et détruite de nos jours par l'ennemi de Jésus-Christ mis en croix et notre Sauveur béni, et par le fils de notre diable, Mahomet, seigneur des Turcs“. Vient ensuite la mention des captifs qu'il faut racheter, du devoir de ruiner l'Islam et celle de cette Jérusalem qu'il ne faut pas oublier. Charles VIII, roi de France, conquérant de Naples, désireux

¹ *Ibid.*, p. 121, no. LI. Cf., pour les craintes concernant le sort d'île, *ibid.*, p. 129, no. LXII.

² Une chronique vénitienne dit qu'à la seule vue du doge sur ses vaisseaux, le Pape „creva“ (*viste le galere, crepò*); *ibid.*, p. 205. Sur les rapports de Venise avec le duc de l'Archipel; *ibid.*, pp. 247-248, no. CLVI; pp. 315-316, no. CCXX; pp. 318-319, no. CCXXVIII; p. 328, nos. CCXLII-CCXLIV; pp. 342-343, no. CCLXIX.

d'avoir pour lui, empereur latin, Constantinople, en rêvait aussi¹.

Cette même incertitude sur le sort de la ville qui se considérait comme la métropole du monde entier on l'observe dans la curieuse déclaration de Gorgora, „duc des Tcherkesses en Géorgie“, qui, visité par un légat du Pape, fixe tout un plan de lutte commune contre Mahomet II, à laquelle participeront le roi „Georges, fils d'Alexandre“, Pancrace, „roi de Chotatissa en Géorgie“, Bendian, de la Maison de Liparite en Mingrélie, sans compter un prince arménien, puis l'empereur de Trébizonde et le khan de Perse, dont la femme était chrétienne. Mais il est question de la „récupération de Constantinople“ sans plus, l'Anatolie devant être gagnée pour le Pape².

La perte de Lesbos (1462), celle de Nègrepont n'avaient modifié rien à cet état d'esprit qui trouvait son expression, jusqu'à la guerre entre Venise et le Sultan, seulement dans des plaintes rhétoriques. Dans des commentaires dûs à un prélat espagnol, Rodrigue d'Aravalo, il y a même, en 1463, cette déclaration, dure et nette, qu'on ne peut pas même parler d'un empereur des Grecs qui a été tué en 1453, car l'Empire avait été depuis longtemps repris légalement aux schismatiques et donné aux Occidentaux³. Un autre prédicateur de croisade, maître Jean de Viterbe, parle, en 1480, l'année où les Turcs, qui avaient déjà visité le Frioul vénitien, descendaient à Otrante et essayaient la conquête de Rhodes, l'île des Hospitaliers, — la Sicile elle-même étant considérée comme

¹ *Ibid.*, p. 118, no. XLV.

² *Ibid.*, pp. 12-173, no. CII.

³ *Ibid.*, p. 198, no. CXXXIII. On parlait de la possibilité d'une conquête de Constantinople par le Khan de Perse, Ouzoun-Hassan; *ibid.*, p. 271. Il aurait appelé les Vénitiens à Gallipolis pour leur donner ce port qu'il aurait pris lui-même; *ibid.* (année 1470). Sur „la perte de Trébizonde“, *ibid.*, p. 324, no. CCXXXI.

menacée —, de la nécessité de résoudre la question d'Orient, qui se serait ouverte dès la première victoire, par un „concile oriental“ qui déciderait l'union des Églises. Mais, s'il est question d'un roi de Jérusalem, qu'il faudra élire, le silence le plus absolu est gardé en ce qui concerne la monarchie chrétienne de Constantinople ¹.

Le mariage, négocié par Rome, entre le Grand-Duc de Moscou et Zoé-Sophie, fille du despote Thomas, n'amena pas de changements importants dans la conception politique, dans la vie de Cour et la culture de l'État russe ²; l'Église romaine se préoccupait cependant parfois de ce Grand-Duc qu'on espérait pouvoir faire revenir sur ses erreurs en fait de religion ³ et, tout de même, pendant longtemps, les rapports de cette Russie orthodoxe avec la grécité furent rares: c'est en Moldavie que le Grand-Duc Ivan demanda le *Syntagma* de Vlastaris, dans une traduction slavonne ⁴. Cependant pour une seule fois, on pensa à donner Constantinople à un prince orthodoxe: Giambattista Volpe, celui-là même qui avait préparé l'union entre la fille du despote Thomas Paléologue, et le Grand-Duc, y avait probablement pensé, et la république de Venise promettait en 1474 au Moscovite, qu'elle invitait à collaborer avec les Tatars, la succession de l'Empire d'Orient, si la lignée masculine des ayant-droit viendrait à disparaître ⁵.

¹ *Ibid.*, V, p. 63

² Une recommandation du légat apostolique au Conseil de Nuremberg pour le passage de la princesse (21 juin 1472), *ibid.*, IV, pp. 319-320, no. CCXXIX. Lettre du Pape pour le même but (20 juillet); *ibid.*, p. 324, no. CCXXXII. Autre lettre aux mêmes (1-er novembre), *ibid.*, pp. 327-328, no. CCXXLI. On croyait à Rome que cette „nation des Ruthènes“ serait disposée à l'union; *ibid.*

³ *Ibid.*, V, p. 328, no. CCLXII.

⁴ Silviu Dragomir, *Contribuție la relațiile Bisericii românești cu Rusia în secolul al XVII-lea*, extrait des *Mémoires de l'Académie Roumaine*.

⁵ Cornet, *Le guerre dei Veneti nell'Asia, 1470-1474*, Vienne 1850, p. 112: „Occupatoris Imperii Orientis, quod, quum stirps mascula deesset impe-

Un seul critique, en 1480 encore, un Allemand, touche, courageusement, à la sécession religieuse comme motif des pertes de la chrétienté. Il croit que, „pour n'avoir pas voulu aider à temps Byzance d'un secours de 50.000 ducats et, du côté des chrétiens voisins, repousser de ses murs l'ennemi commun, en bref nous devons quitter le centre des Gaules, celui de l'Italie, enfin de l'Allemagne, sauf si on résistera d'une façon solidaire“¹. Un autre prophète d'avenir, Antonio Arquato de Ferrare, voit comme solution, dans les cas de la victoire de cette solidarité chrétienne contre les Turcs, qui devront nécessairement être chassés, l'*Empire unique*². Bientôt après, un astrologue allemand recommande que l'Église romaine donne Constantinople, dès avant la conquête, à un „empereur chrétien“ qui sera appelé à conduire l'oeuvre de la délivrance générale³. Ayant pris la capitale de l'Orient chrétien avec l'aide des Génois et des Vénitiens, le reste du monde chrétien y aidant aussi, celui-ci „rendra ce qui avait été auparavant sien et restituera ce qu'il a possédé pendant longtemps“⁴. Car il ne faut pas plusieurs princes, mais un seul. „Donc on ne s'entendra pas sans avoir élu d'une façon unanime, par un suffrage libre ou par le sort, au nom de Dieu un empereur de Constantinople vers lequel puissent se diriger les yeux de la chrétienté entière“⁵.

Rarement les Occidentaux demandaient-ils l'opinion des

ratoria, ad Vestram Illustrissimam Dominationem jure vestri faustissimi conjugii pertineret“. Cf. aussi notre article, *Venise dans la Mer Noire*, *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, pp. 356-357.

¹ Iorga, *Notes et extraits*, V, p. 83.

² *Ibid.*, p. 86, no. XCIII. Rien sur l'avenir dans les vers adressés par un Carme au duc de Calabre, récupérateur d'Otrante; *ibid.*, p. 103, no. XCVIII.

³ *Ibid.*, p. 239.

⁴ Que ante sua fuerant reddat et que diu possedit restituat; *ibid.*, p. 240.

⁵ Ergo neque bene convenient nisi unum constantinopolitanum imperatorem unanimes, sive electione libera, sive sorte posita, ex Deo eligant, in quem totius christianitatis oculi, conjectentur; *ibid.*

émigrés. D'autant plus précieux est l'avis fourni en 1508 par Janus Laskaris lui-même. Après avoir présenté les Turcs comme des Huns, mais d'une nuance toute particulière, „comme les Suisses parmi les Allemands ou les Bourguignons parmi les Français“, il fait le portrait du presque septuagénaire Sultan Bajazet II, passe en revue, de la façon la plus minutieuse et la plus précise, les forces de l'Empire ottoman, soldats et finances. Quant à l'action qu'il faut déclancher, elle doit être surtout par Mer, partant de la Sicile, sous prétexte d'une expédition, comme celle dont rêvait Charles VIII vers Jérusalem, tout droit à Constantinople, la conquête de la Terre Sainte et surtout sa conservation elle-même étant impossible sans une Constantinople chrétienne. Les châteaux des Détroits seront conquis par surprise et le Sultan lui-même s'enfuira en Asie.

On ne débarquera qu'après l'arrivée de l'armée par terre dont Laskaris fixe le chemin en lisant Villehardouin. Toutes les nations, inclusivement les Suisses et les lansquenets, les chevaliers de Rhodes, y seront représentées, chacune ayant sa mission bien définie, — ainsi des artisans hongrois seraient indispensables pour les engins. Venise attaquera la Morée, récemment perdue. Une discipline sévère dominera la formidable armée qui descendra par la grande voie de Belgrade. Ici encore le secret sera gardé sur le but, prétextant qu'il est question „des choses de Valachie, où il ne manque jamais l'occasion d'une guerre“, ou bien qu'on veut empêcher le Sultan d'aider ce Soudan qui détient Jérusalem.

Ce rare connaisseur du Sud-Est européen fait grand cas des chrétiens qui habitent ces pays et qui ont déjà aidé, „quarante-cinq ans auparavant“, la guerre des Vénitiens contre les Turcs par leur révolte en Morée. Voyant qu'on prend leurs enfants pour le corps des janissaires, ils sont tout prêts à éclater. Des émissaires peuvent venir de Sicile pour les exciter, leur distribuant même des armes. On recommanderait, sur ses dagues, fabriquées de préférence à Segna (Senj, Zengg),

d'écrire ces „lettres grecques: ἐλευθερία, ce qui signifie liberté“. Il y a encore en Grèce des hommes qui baptisent en secret leurs enfants: ils s'y réuniront. A la mort de ce Sultan „flasque“ il y aura, certainement, des révoltés. Mais, si on tarde, des rénégations se produiront en masse, aussi pour échapper au tribut.

On cherchera des alliés non seulement chez les Roumains, les Polonais, les Lithuaniens et les Russes, „qui, bien que lointains, ont des sympathies pour l'Empire“, mais aussi chez les Arméniens et les Persans du Sophi, qui „ne détestent pas la religion chrétienne“.

Vivant sous les ailes du roi de France, Laskaris a le courage de dire aux autres des vérités comme celle-ci aux Vénitiens: „il est vrai ce qu'on affirme qu'il ne leur déplaisait pas si les Turcs dévastaient la Grèce et en chassaient les princes, parce que, ne pouvant pas d'une façon honnête, débilitee et divisée comme elle l'était, la prendre de la main des Grecs, ils pensaient que les Turcs, l'ayant saccagée, ne seront pas capables de la retenir et, de cette façon, elle viendra entre leurs mains avec plus de facilité et sans infamie“. Les conditions politiques actuelles de la République sont présentées avec une rare pénétration. Ce prélat admet le Pape comme „procurateur, auteur, chef et prince“, mais l'explique par sa situation. Il sait que le roi d'Écosse pense à offrir un duel au Sultan pour Jérusalem, mais il est sûr de pouvoir le gagner pour cette autre entreprise, la seule réalisable¹.

Beaucoup plus tard, l'oeuvre littéraire de Théodore Cantacuzène, dit Spandugino (Spandoni), qui avait vécu comme enfant à Gallipolis², et, réfugié en Italie, où il habita Venise³, en France, était revenu plus d'une fois à Constantinople, y

¹ *Ibid.*, VI, pp. 45-55, no. LXXV.

² Aussi dans Sansovino, *Historia universale dell'origine, guerre et imperio di Turchi*, Venise 1654, fol. 194 Vo.

³ *Ibid.*, fol. 195.

trouvant le dernier descendant des seigneurs de Mangoup, en Crimée¹, oeuvre commandée ou plutôt présentée pour obtenir des subsides, entre autres au roi de France Henri II², est dominée, en 1547³, non pas par l'ardeur de regagner ce qu'on avait perdu, mais plutôt par le désir de montrer que le formidable Empire des Ottomans se rattache sous plus d'un rapport à la race grecque et aux souvenirs byzantins.

Ainsi l'ancêtre de la dynastie, „le Fou“, gagne son fief pour avoir combattu, sous les Comnènes, contre un terrible Grec auquel personne ne pouvait résister. Comme Kritoboule d'Imbros, le biographe et panégyriste de Mahomet II, il sait que „l'invincible Sultan Mahomet, qui a soumis à son empire la fameuse cité de Constantinople“, prétendait descendre d'un Comnène rebelle, Isaac, qui avait épousé la fille du Sultan d'Iconium. Osman est un vrai empereur des Turcs, un „très juste et très digne prince, et il a fait beaucoup de lois qui étaient bonnes et mêmes utiles, étant observées jusqu'ici en Turquie“⁴; on dit de lui, comme de Trajan, que ses successeurs puissent lui ressembler en bonté. Au contraire, son contemporain Michel Paléologue, qui fit personnellement les offres d'union à Lyon, est „odieux aux Grecs“. Andronic, fils de Michel, ne lui ressemble guère ni en valeur, ni en bonté, — „ce que Dieu a permis pour nos méfaits et nos méchancetés“: le septième empereur turc devait donc, d'après toute justice, chasser le septième empereur de

¹ *Ibid.*, fol. 191. Il mentionne son frère Alexandre et ses affaires qui lui firent perdre toute leur fortune par l'oeuvre des pirates turcs (*ibid.*, fol. 202 v^o). Il a visité Andrinople (*ibid.*, fol. 1.5 v^o, 116). Sur son séjour en Turquie, aussi *ibid.*, fol. 124 v^o, 125 v^o, 126, 128-129 v^o, 130 v^o. Vers 1534 il était à Venise et y parlait à quelqu'un qui lui donna le matériel d'un nouvel opuscule; *ibid.*, fol. 137 v^o (le traité sur la Perse est écrit après 1538; *ibid.*).

² *Ibid.*, fol. 182 et suiv.

³ Voy. le ms. de la Bibl. Nationale de Paris, ital. 881.

⁴ Fol. 184 v^o.

la Maison des Paléologues. „Mais, pendant que le premier empereur des Turcs fut bon et de l'un à l'autre tous ses successeurs progressèrent, ceux de la Maison des Paléologues allaient de mal en pis“. Andronic lui-même perd les Iles Ioniennes: „il s'occupe plutôt à combattre les chrétiens qu'à défendre ses possessions des Turcs“. Devant Brousse — on voit bien quel tissu de fables est présenté aux Occidentaux par cet homme supposé compétent —, Osman est „malheureusement“ tué; Spandugino admire la sépulture de cet „empereur“ dans la ville tombée bientôt au pouvoir des siens. Ourkhan, le successeur, est aussi un „très valeureux et très excellent empereur“. Au contraire, les Paléologues jouent du malheur: le pauvre empereur Manuel apparaît comme „un homme vraiment d'un mauvais naturel“; il aurait été chassé par son neveu, Jean Paléologue, homme cultivé et de talents militaires, et par le beau-père de celui-ci, Jean Cantacuzène, dont, par orgueil de famille, est fait un grand éloge, pour avoir voulu se remarier à quatre-vingt ans. Or, le trône devait revenir à Cantacuzène, „la plus noble personne de toute la Grèce“, étant un descendant des douze pairs de France, alors que l'ancêtre des Paléologues était un simple „comte italien“, originaire de Viterbe. La plèbe seule est pour Jean V. Cantacuzène règne vingt ans, il fait épouser par son fils Mathieu „la fille du roi de Serbie“ et dégarnit d'habitants l'Albanie, en faisant transporter les habitants en Morée: „c'est pour cela que l'Albanie fut perdue et la chrétienté se dirigea vers sa ruine“.

„Une mauvaise génération“ s'élève alors. Le vieux Cantacuzène est contraint à abdiquer par le passage des Turcs, amis du Paléologue, qu'un Génois Squarzafico fait passer les Détroits pour une somme de 60.000 ducats¹. Ourkhan, suivant la volonté de Dieu, reste en Europe et bat les „Bul-

¹ *Ibid.*, fol. 185 v^o.

gares"¹. Mourant sur cette terre conquise, il est enseveli „dans un village voisin de Gallipolis, qu'on appelle Plagiari, où jusqu'aujourd'hui on voit sa sépulture et on y fait des aumônes pour les âmes des empereurs turcs". Mais il croit que le tombeau de Mourad I-er est à Sofia, ou il y a un hôpital et on fait les mêmes prières pour les Sultans morts²; ce serait seulement Bajazet qui aurait conquis Andrinople. „Il étendait partout ses bannières." S'il est vaincu et fait prisonnier par Timour, à Angora, c'est „un malheur"³. Le vainqueur, auquel l'empereur Manuel se serait offert comme vassal, aurait répondu „courtoisement" qu'„à Dieu ne plaise qu'une pareille cité, où il y a tant de noblesse et de gentillesse de sang, devienne sa servante et sa sujette... Vivez d'après vos antiques lois, et moi je châtierai ce téméraire qui a voulu vous soumettre".

Mahomet I-er, fils de Bajazet, mort dans des circonstances qu'il faut lire dans le savoureux original, aurait pris le premier le titre de Sultan. A côté, Manuel partage „bêtement" ses États à ses fils, au nombre de „sept". „Il faut croire que Dieu a voulu ceci pour nous punir de nos méfaits, pour que la discorde éclate entre eux, dont résulta notre malheur, et celui de toute la chrétienté".

Si Mourad II prend Salonique, c'est qu'il est appelé par „les principaux" de cette ville où les Vénitiens, l'ayant acheté au despote Andronic le lépreux, essayaient d'un autre régime, intolérable; il ne fait que réclamer le tribut que les nouveaux maîtres avaient négligé de payer depuis quatre

¹ *Ibid.*, fol. 186. Des détails intéressants sont mêlés aux fables absurdes qui sont la règle du récit. Spandugino connaît le turc. Il parle aussi du titre de „Cassi Cantichiani" donné au Sultan Mourad (Ghazi Khodavendikar); fol. 186. Timour est „il gran Sachetai" (Djagataï); fol. 186 v^o.

² *Ibid.*, fol. 186 v^o. Le traducteur italien ou l'Italien qui a recueilli la dictée de l'aventurier écrit: „il Dim Baiazeto", au lieu d'„Ildirim Baiazeto", „Bajazet la Foudre".

³ Cf. le traité sur la Perse, *ibid.*, fol. 135.

ans. Si Ianina est prise aussi, il faut en chercher la raison dans le même système italien que le despote Carlo Tocco, dont la carrière est assez largement esquissée, voulait imposer à ses sujets albanais: Mourad est appelé dans cette ville comme un libérateur et restaurateur. Les autres seigneurs albanais sont assujétis à cause de leurs discordes et par suite de leurs erreurs.

Lorsque Jean VII Paléologue part pour le concile en Italie, ses fils en étaient, avec leur rivalité, au point qu'„ils se seraient mangé le coeur“. Dans la suite, l'auteur s'arrête avec éloges sur le seul représentant de la famille des Cantacuzènes, Georges¹.

L'empereur Jean serait allé, pendant sept ans révolus, jusqu'en Bourgogne pour inviter l'Occident à la guerre contre le Sultan. Ce fut l'origine de la croisade de Varna, — et ici toute une histoire, vivement présentée, de Mourad II, d'abord vaincu, dont les plans lui attirèrent de la part d'un janissaire le qualificatif de „brute cornue et traître qui mène les siens à la boucherie“. L'insolent coupe les jarrets du cheval de son maître et amène ainsi la victoire sur les chrétiens surpris à l'improviste, le traité ayant été déjà conclu. Le duc de Bourgogne — par confusion avec le fait de Nicopolis — aurait été pris par les Turcs, en danger de mort.

Mahomet II lui-même est „vaillant, aimant les armes, libéral, magnanime“²; aucun éloge pour son adversaire, Constantin Paléologue, que le Sultan attaque dès le début de son règne. La prise de la Capitale byzantine, au milieu de l'indifférence générale, est mise elle aussi au compte des péchés du monde chrétien. Le seul moment où une critique sévère des Turcs intervient est celui où est décrit le sac de Constantinople. Les nobles, rassemblés pour leur distribuer des fonctions, auraient été tués en groupe³.

Mais aussitôt sont signalées les discordes des chrétiens qui

¹ *Ibid.*, fol. 189.

² *Ibid.*, fol. 190.

³ *Ibid.*, fol. 109.

permettent l'extension de l'Empire ottoman¹; ce serait la rivalité de son frère cadet Thomas qui empêcha en 1453 la proclamation comme empereur du despote Démètre. Spandugino expose minutieusement les crimes commis par Thomas contre ses voisins et parents : le prince d'Achaïe, tel noble, qui eut les oreilles, le nez coupés et auquel on arracha les yeux, un Théodore Bouchali, dépouillé de ses États².

Après un nouvel éloge de Mahomet II, cruel, mais charitable à tous, sans distinction de religion, favorable, surtout sur la fin, au christianisme, qui lui aurait été prêché par Scholarios, et entouré de reliques, avec une pointe contre les princes chrétiens qui nourrissent „bouffons, histrions et autres personnes inutiles“, Spandugino passe au règne de son pacifique fils et successeur Bajazet II.

Une seule exception dans cet acte d'accusation générale est faite lorsqu'il est question des membres de la famille de l'auteur; ainsi parlant de ce Théodore Cantacuzène, de la branche de Serbie, qui fut prisonnier des Hongrois et, pauvre, ne put pas se racheter³, ou de Georges Cantacuzène, fondateur et défenseur de Sémendrie⁴, la forteresse serbe sur le Danube⁵; d'Emmanuel Cantacuzène, qui résiste seul aux attaques du despote Thomas⁶; du Paléologue Guy, qui sauve Mouchli de la conquête par les Turcs et qui, allant à Venise, fut nommé général de cavalerie⁷, d'Hélène Cantacuzène, impératrice veuve, qui ensevelit de ses propres mains les corps des membres de la dynastie de Trébizonde, condamnée à

¹ Nè la grandezza di questi imperatori de Turchi è nata per altra cagione che per le contese de principi cristiani“; fol. 122 v^o.

² *Ibid.*, fol. 192.

³ *Ibid.*, fol. 191 v^o.

⁴ Cf. aussi *ibid.*, fol. 119 v^o.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, fol. 192.

⁷ *Ibid.*, fol. 192 v^o. Aussi Nicolas Paléologue, qui défend Monembasie; *ibid.*, fol. 192 v^o-93. Sur Irène Cantacuzène empoisonnée par Lazare Brancovitch, *ibid.*

mort pour un prétendu acte de trahison; d'Anne Cantacuzène, la „très vertueuse“ femme¹ d'un des fils du „hertzeg“ bosniaque². Ou bien lorsque ce soldat qui était aussi un lettré fait l'éloge de Gémistios Pléthon, „lequel, selon l'opinion des Grecs, fut l'homme le plus docte en fait de lettres grecques et le plus intelligent qui eût vécu depuis Aristote“ — et Gismondo des Malatesta est présenté comme un „connaisseur des lettres grecques“ qui a fait élever à Rimini un mausolée à ce représentant d'une tardive Renaissance hellénique³.

Ce qui reste de l'ancien esprit, empreint d'amers regrets, c'est seulement l'observation douloureuse que le sort de l'aristocratie byzantine qui avait péri aussitôt après la conquête turque est tout de même préférable à celui de la partie de leur classe, les héritiers y compris, qui, échappant, ont pu éprouver „combien est chose dure pour des gentilshommes avoir besoin de la merci d'autrui“⁴. Il cite son propre cas et celui de certains compagnons auxquels le Pape Adrien VI (1522-1523) avait supprimé la pension, quelques-uns ayant même été jetés en prison comme suspects d'entente secrète avec les Turcs⁵. Avec douleur il constate en finissant que „les princes chrétiens ne pensent qu'à se faire du mal (*a darsi buon tempo*) et à s'entre-détruire, sans considérer qu'ils ont devant leurs yeux l'exemple de nous autres, lesquels, chassés de notre maison et privés de notre patrie par nos discordes, nous en allons à travers le monde“⁶.

Lorsque les Vénitiens cherchent à reprendre la Morée, ce Cantacuzène signale les sentiments des habitants, hostiles

¹ *Ibid.*, fol. 193 v^o.

² *Idid.*, fol. 195.

³ *Ibid.*, fol. 194.

⁴ Ma io son d'opinione che tornasse assai lor meglio che se fossero vissuti tanto, o ch'essi, o chi fosse di lor nati, havesse provato quanto sia dura cosa a gentilhuomini l'haver bisogno dell'altrui mercede; *ibid.*, fol. 191.

⁵ *Ibid.*

⁶ I quali cacciati fuori di casa e privi della propria patria per le nostre discordie se n'andiamo raminghi; *ibid.*, fol. 207.

aux Turcs¹, et le rôle d'un Michel Rhali sous le drapeau de St. Marc est noté avec satisfaction².

Car ce n'est pas de l'Orient orthodoxe qu'il attend la restauration de l'Empire. Elle doit venir du Pape. Déjà Adrien se repentait d'avoir laissé tomber Rhodes et Scardona, Clément VII avait secouru le boulevard dalmatin de Klis³. Mais notre Spandugino s'occupe surtout du Pape Léon X, qui avait le même idéal avec lequel était mort son prédécesseur Pie II, du Pape qui s'adressa même, à plusieurs reprises, à cet humble émigré pour lui demander des conseils sur la meilleure façon d'entreprendre la croisade byzantine. Le passage, d'un haut intérêt, mérite d'être rendu en entier : „Bien qu'occupé dans de très grandes guerres, il ne disait pas au moins : „nous verrons, nous ferons et nous penserons“, mais, tout le jour et toute la nuit, il agitait dans son âme la manière dont il pourrait opposer la résistance à l'ennemi commun des chrétiens. Donc plusieurs fois (comme il en avait la coutume) il discuta avec moi et me demanda minutieusement quelle est la voie qu'il faut suivre pour empêcher que la victoire gagnée par le Turc à Belgrade n'avance. Et je lui répondis que, entre autres choses, celle plus efficace serait de tâcher d'avoir entre les mains l'Ottoman Dchem, fils de Dchem-Sultan, qui se trouvait alors à Rhodes, et de le conduire à Rome et l'envoyer en Hongrie, ainsi que, convaincu par mes paroles, il l'avait décidé. Parce que, les Ottomans ayant été détruits tous par le Sultan Sélim, la Turquie entière se serait levée contre Soliman, pour plusieurs raisons. Mais l'intention du Pape Léon n'était pas seulement de faire cela ; il voulait aussi, entreprenant la croisade, envoyer une très grande armée contre les Turcs, et il l'avait annoncé au public. Il désirait même se trouver présent à cette guerre, mais la mort inter-

¹ *Ibid.*, fol. 194.

² *Ibid.*, fol. 194 v^o.

³ *Ibid.*, fol. 206-207.

vint, ne laissant pas l'exécution du bon et juste dessein de ce Pape" ¹.

L'ennemi turc est cependant, sous le second Bajazet, un prince „pacifique, pieux, charitable et large d'aumônes" ², alors que son fils Sélim est „fier, d'esprit inquiet et ambitieux de régner" ³. Le règne de ce prince n'est pas présenté et le peu qui est dit sur celui de Soliman le Magnifique, avec la légende du rachat des reliques de Belgrade par le patriarche, paraîtrait être d'un autre ⁴, s'il n'y avait pas la mention de l'ami qui parla au Sultan sur le sort des enfants de Dchem ⁵. Du reste, Soliman est représenté comme un grand contempteur des chrétiens ⁶.

Un autre traité présente les „offices de la Cour, les catégories (*modi*) de l'armée, les usances de la vie des Turcs et les coutumes du gouvernement" ⁷.

Ainsi, le „chevalier constantinopolitain" apparaît comme le conseiller de Léon X pour la croisade contre les Turcs.

Tel autre parmi ces exilés comme, le Crétois Mousourous, professeur à Padoue,—où lui succéda un autre Crétois, Emmanuel Margounios ⁸—, élève de Janus Lascaris, remplaçant dans la situation d'archevêque d'Épidaure un Manuel Rhali (*Manilius Raila*), invite lui aussi Léon X à la guerre contre les usurpateurs turcs, énumérant dans des vers chargés d'épithètes archaïques toutes les nations de l'Occident appelées à y participer, jusqu'aux

¹ *Ibid.*, fol. 206. — Spandugino finira un traité sur les Chahs Ismaël et Thamasp, demandé par le cardinal Farnèse, promettant une „histoire complète des choses des Persans et du Soudan"; *ibid.*, fol. 140 v^o. Cf., sur les projets de Léon, notre article concernant un projet de conquête de Jérusalem dans la *Revue de l'Orient latin*, 1894, no. 2.

² Spandugino, loc. cit. fol. 203.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, fol. 204 v^o.

⁵ *Ibid.*, fol. 205 v^o.

⁶ *Ibid.*, fol. 206. Il se demande, ailleurs, comment, sous tant de charges fiscales, les chrétiens „sont restés encore vivants" (*ibid.*, fol. 11!).

⁷ *Ibid.*, fol. 107 et suiv.

⁸ Crusius, *Turco-Graecia*, p. 415.

Suisses, alors à la mode¹. Un an plus tard, en 1518, le Pape assignait à chacune d'entre elles un rôle dans la croisade : l'empereur devant attaquer les Balkans, avec les Allemands, les Polonais et les Hongrois, alors que par l'Épire se seraient avancés les Français, les Italiens et les Suisses aussi, la mission d'attaquer par Mer du côté de Gallipolis étant réservée aux Anglais et aux Ibériques².

Chaque fois que l'idée de croisade était agitée, on s'adressait, par ces chefs de l'Église oecuménique, aux Grecs de ces provinces qui n'avaient pas encore oublié le régime vénitien qu'ils trahirent cependant plus d'une fois à cause du byzantinisme religieux auquel ils restaient attachés. Ainsi on a conservé un billet du vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, qui rêvait peut-être d'une restauration byzantine à son avantage. Signant en espagnol, il s'adresse, en grec vulgaire, de Messine, le 7 juin 1572, à l'archevêque de Monembasie, Macarius Mélissénos, pour lui faire savoir qu'il viendra bientôt avec la flotte, par Corfou, „pour l'augmentation de la société des chrétiens et pour le bien commun“³. Sous deux chefs dont on voit encore à Naples les pierres tombales, les Maïnotes s'étaient adressés, „tous, grands et petits, prêtres et vieillards“, au Pape, traité de Βασιλεία σου, l'„empereur catholique et maître des chrétiens“⁴. On voulait non seulement la libération politique, mais aussi que „les lycées et les anciennes Académies de Lacédémone (!) y soient rétablis“⁵.

Toute une histoire de complots, d'exhortations, de tenta-

¹ Le même, *Germano-Graecia*, p. 156.

² *Ibid.*, d'après Guicciardini.

³ Εἰς αὐξησιν τῆς συνοδείας τῶν χριστιανῶν καὶ εἰς κοινὴν ἀγαθοποίησιν; Buchon, *Nouvelles Recherches*, II, p. 344; Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, p. 266, no. XIX. Voy. aussi la lettre d'un évêque Timothée, dans le Νέος Ἑλληνομνημῶν du 31 mars 1924, et notre *Revista Istorica*, XI, pp. 153-155.

⁴ Ἐμῆς ἡ Μανιάτες ὄλη, μικρῇ καὶ μεγάλῃ, ἱερῆς καὶ γέρο[ν]τες... Καθολικός βασιλεὺς καὶ δεσπότης τῶν χριστιανῶν; Ap. B. Daskalaki, *Ἡ Μάνη καὶ ἡ ὀθωμανικὴ αὐτοκρατορία, 1453-1821*, Athènes 1923, pp. 43-44.

⁵ *Ibid.*, p. 58.

tives échouées est en relation avec ce duc de Nevers, un Paléologue de Mantoue, qui, quelques années plus tard, eut l'illusion de pouvoir devenir par l'appui de cette même population, „Constantin, empereur des Romains“ (1612-1618). Un comte de Château-Renaud, un Pierre de Médicis étaient initiés dans cette conspiration, soutenue par les Mainotes et leur évêque, Néophyte; l'évêque de Zygo, ceux de Lacédémone, Chrysanthe Laskaris et Démètre, celui de Lépante et d'Arta, Gabriel, celui de Monembasie, Métrophane, s'étant réunis dans cet appel aux chefs des différentes lignées; on s'était entendu aussi avec le Métropolitte de Bulgarie, au nom et aux projets byzantins, Denis Rhali Paléologue, que nous retrouverons en Valachie de croisade, sous Michel-le-Brave, puis avec l'évêque de Durazzo, Chariton, qui devait ouvrir la porte des Balcans, et avec les plus remuants des Albanais¹. Les clans de l'Albanie tinrent une assemblée générale chez les Koutchi, avec la participation des Pipéri et d'un capitaine Jean „Reness“, ainsi que des „principaux chefs de tous les pays, à savoir: l'Albanie Supérieure, la Bosnie, la Macédoine, la Bulgarie, la Serbie, l'Herzégovine et la Dalmatie, se trouvant sous la domination du Turc“. Le plan d'action était de se saisir des principales places fortifiées, la Kroïa de Scanderbeg, Scutari, puis, en Herzégovine, Novi, en Vieille Serbie Ouskub, et de se diriger sur Andrinople elle-même. Des agents étaient déjà envoyés chez les Mainotes².

¹ Voy. Buchon, ouvr. cité, pp. 209-275, 289-291; Berger de Xivrey, *Mémoire sur une tentative d'insurrection organisée dans le Magne de 1612 à 1619 au nom du duc de Nevers*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1840-1841, p. 532; Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, p. 269 et suiv.; G. Fagniez, *Le père Joseph et Richelieu*, dans la *Revue des questions historiques*, XLIV, p. 461 et suiv.; notre étude *Un conseiller byzantin de Michel-le-Brave: le Métropolitte Denis Rhali Paléologue*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1920, p. 98 et suiv.; la note de Mlle Elvire Georgescu, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1934, octobre-décembre.

² Voy. aussi Daskalaki, ouvr. dernièrement cité, p. 49 et suiv. Aussi une épître italienne en lettres grecques; *ibid.*, p. 52, note 1. Cf. aussi *ibid.*, p. 53.

Un „prince de Macédoine“ était à cette même époque à Rome pour faire valoir ses droits ¹.

Et, vers la même date, paraît un Sigismund, prétendu „prince de Transylvanie, de Moldavie, de Macédoine et d'Albanie“, qui s'adresse, en 1583, au nonce de Vienne; en 1584 il parle d'un projet „aux parties du Levant, où il y a certaines terres libres et vassales de notre juridiction au cap de Maina non soumises à une autre souveraineté que la sienne et qui l'attendent aujourd'hui avec impatience“ ². A côté, en cette année même, voici un Jean Georges, despote de Moldavie, de Macédoine, de C[onstantinople], roi de Macédoine, „qui demande aux sénateurs du royaume de Suède d'être soutenu dans „certaines choses qui seront du service de Dieu“ ³.

En Chypre, au commencement du XVII-e siècle, le descendant de la princesse Charlotte de Lusignan, mariée en Savoie ⁴, était invité à accourir, comme un ancien prince de ce royaume (ἑτάμιε), contre les tyrans turcs, pour prendre l'héritage des anciens chefs de croisade, avec „la puissance du roi Philippe“, „car c'est un grand péché qu'un royaume comme celui-là se trouve entre les mains“ du „tyran“ ottoman. Contre les „8.000 Turcs“ on pourrait soulever, disaient tous les chefs de l'Église chypriote, l'archevêque Christodoule en tête, avec leurs protopopes, protonotaires, chartophylaces, secrétaires, jusqu'à 30.000 habitants chrétiens en armes (1609) ⁵. Le duc de Savoie est intitulé „basileus“. On attendait des

¹ Voy. Buchon, ouvr. cité, p. 299.

² Voy. notre étude *Aventuriers orientaux en France*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, XVII (1930), p. 9.

³ *Bulle* citée, pp. 74-75.

⁴ En 1527 on proposait au duc de Savoie comme précepteur de son fils Louis un archevêque de Rhodes pour lui enseigner ce grec dont le latin descend (Zucchi, dans la publication de la „R. Deputazione sovragli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia, Miscelanea di storia italiana“, XXII, Turin 1933, p. 31).

⁵ Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, pp. 266-267, no. XX. Aussi pp. 267-269, n-os XXI-XXII.

contingents de toutes les parties de l'île¹. Ce qui est tout à fait intéressant c'est l'intervention dans ce projet, qui paraîtrait devoir être d'un caractère tout à fait local, d'un prélat macédonien même, l'abbé de ce couvent de Kosinitza, „tout près de Philippopolis, le château du seigneur Alexandre-le-Grand“, „contenant cent cinquante moines“, qui avait abrité un des patriarches oecuméniques et qui représentait en même temps un prestige et une richesse². Mais il ne manque pas d'ajouter que „sa patrie est Chypre“, étant le neveu de l'archevêque de l'île: il prétendait qu'à sa vue seule l'île se révolterait pour le „roi“. Ce moine déclare, du reste, avoir des accointances à Paris même, ou il s'était rendu „pour le service du monastère“³.

En fin de compte, cette propagande ne resta pas sans effet. Fût-ce seulement au point de vue d'une civilisation perdue pour le moment, on pouvait écrire ainsi dans l'Allemagne de la fin du XVI^e siècle: „Nous te compatissons, de tout coeur, Athènes, aujourd'hui opprimée par des barbares impies et horribles. Il n'y a plus d'esprit libre: pas d'écoles, pas d'érudition; les anciens ornements ont disparu; on recueille avec difficulté le tribut qu'il faut donner; à la place de l'Évangile rédempteur du Christ, ils ont le Coran exécré: là ou jadis la voix des Basile, des Nazianzène, des Chrysostôme faisait résonner les oracles de Dieu, maintenant on entend crier les prêtres, odieux à la divinité, de Mahomet“⁴. Et, marquant la responsabilité qu'a dans cette situa-

¹ *Ibid.*, p. 269, no. XXI.

² *Ibid.*, pp. 274-275, no. XXVII.

³ *Ibid.*

⁴ Crusius, *Germano-Graecia*, p. 1: „ita te hodie ab impiis et immanissimis barbaris plane oppressam ex animo deplorandum est. Non amplius ibi liber spiritus ducitur: nullae scholae, nulla eruditio est; nulla vetera ornamenta amplius; difficulter tributum quod pendunt corradunt; pro salvifico Christi evangelio execratum Alcoranum habent; ubi quondam vox Basiliorum, Nazianzenorum, Chrysostomorum oracula Dei sonabat, ibi nunc Deo invisī Mahometi sacerdotes boant“.

tion, l'Occident, l'auteur de ce passage relève le maintien de ce patriarche et finit par demander des prières pour la nation si malheureuse¹. Le même écrivain parle de la Grèce „turquisée“, „soumise à la servitude des Turcs“, de son „malheur digne de compassion“². Il arrive à goûter même le charme de cette langue de Byzance et de l'actualité qui mérite d'après lui d'être étudiée avec intérêt³. Et il déclare dans sa dédicace aux landgraves de Hesse qu'il „aurait été a désirer que l'Empire grec existe encore et prospère“⁴.

De tout cela pour les projets de croisade de l'avenir quelque chose resta.

Une connaissance assez complète de l'histoire de Byzance pénètre, elle aussi, dans l'Europe occidentale au XVI^e siècle déjà. On voit Crusius citer Choniate, Anne Comnène, Zonaras, Pachymère, Cédreus, Chalcocondyle, les *Patria* de Constantinople⁵, une histoire en vulgaire de la prise de la ville⁶, le roman de Lybistre et de Rhodamne et parler des guerres de Basile contre les Bulgares au XI^e siècle⁷. Il montre connaître un résumé de l'histoire byzantine, l'„Anthos“, qui circulait de son temps à Constantinople⁷. Il publie même une „histoire politique“ de l'Empire qui commence avec le voyage de l'empereur Manuel en Occident⁹ et contient de nombreux renseignements jusque là négligés, comme celui qui concerne le mariage du prétendant Moustafa avec une fille de Doria, „descendante de l'empereur Manuel“ par sa mère Zampia

¹ *Ibid.*

² *Turcograecia*, préface (il y est question là aussi, d'Athènes réduite à quelques chaumières de pêcheurs).

³ Préface citée.

⁴ „Optandum quidem esset graecum imperium adhuc stare et florere“ ; *ibid.*

⁵ Voy. aussi Gerlach, ouvr. cité, p. 363.

⁶ *Ibid.*, p. 324.

⁷ Voy. Crusius, *Germano-Graecia*, pp. 59 et suiv., 156-157, 228. Il donne des noms byzantins à ses filles : Pulchérie, Eudoxie, Théodosie, Théodora ; *ibid.*, p. 113. Il sait qu'au Mont Athos il y a une bibliothèque ; p. 158.

⁸ Le même, *Turcograecia*, pp. 48 et suiv., 58, 59, 63, 489-490.

⁹ *Ibid.*, p. 1 et suiv (avec un beau portrait d'empereur).

ou Zabia, une bâtarde, la nouvelle princesse ottomane recevant le nom de „maîtresse de l'Orient“, ou bien la mort de ce prince, les amours de son successeur, la prise de Thessalonique sur les Vénitiens, la fuite des défenseurs vénitiens, „à la manière des femmes“, la mort de l'impératrice Marie, qui aurait été une Cantacuzène, le sort du fils de Luc Notaras, Isaac.

Encore en 1570 Genève, l'„allobroge“, avait un Grec professeur de grec, le Crétois François Porto, ancien élève, à Nauplie, de Jean Zygomalas. Son fils resta en Suisse, s'établissant comme professeur à Lausanne¹.

Mais, pendant ce XVI^e siècle, à la place des réfugiés qui apportaient la connaissance de l'hellénisme il y a surtout les seuls calligraphes et copistes de manuscrits. Parmi ces calligraphes il faut compter Jacques Episkopopoulo, qui se rendait vers 1570 par l'Allemagne en Espagne², Constantin Palaiokapa et un autre Diasorinos, Jacques, employés en France³.

Un d'entre eux, Jacques Basilikos—son ami est Diasorinos⁴—, mérite pour la hardiesse de ses aventures d'être présenté avec quelques détails d'une biographie invraisemblable et unique.

Étudiant en médecine à Montpellier, où en entendit parler Félix Platter, un Bernois, son collègue, Jacques fut mêlé à de vilaines affaires: soupçonné d'assassinat, exécuté en effigie pour recommencer des escapades à Paris dans la suite d'un seigneur allemand, qui l'amena dans son pays, devenant, d'ancien calligraphe qu'il avait été, soldat et historien de batailles, il aurait commencé cependant par être, avec Hermodore Lestarque, dont il sera parlé plus loin, comme d'un des didascales de l'époque, dans les possessions de Venise, l'élève de Janus Laskaris⁵.

¹ *Ibid.*, pp. 516-522, 537. Cf. Gerlach, ouvr. cité, p. 304.

² Crusius, ouvr. cité, p. 207.

³ Voy. J. Mathorez, *Les étrangers en France sous l'ancien régime; Histoire de la formation de la population française. I. Les causes de la pénétration des étrangers en France. Les Orientaux et les Extra-Européens dans la population française*, Paris 1919. Cf. notre étude *Aventuriers orientaux en France au XVI^e siècle*, déjà citée, p. 1 et suiv.

⁴ Un Georges Diasorinos dans l'île de Chio; Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, p. 263.

⁵ Crusius, loc. cit., p. 247.

Il s'arrogeait le titre de despote de cette île de Samos, restée pendant si longtemps sans maître¹, et de marquis de Paros, île qu'on peut apercevoir alors par les sources,—avec son église du Prothronos² et celle de la Vierge Exochorienne³—, presque assiégée, sous son évêque de Paronaxie⁴, par les pirates et n'ayant pas même des provisions, sauf du fromage et un peu de blé dans son monastère, mais devant être soumise au duc de l'Archipel—; le „marquisat“ venait du propre nom de famille, lorsqu'il était étudiant à Montpellier, „Vasilico di Marcheto“⁵.

En 1562, devenu prince de Moldavie et signant *ὁ δεσπότης*, mais y ajoutant *βασιλεὺς* (donc roi) *Μολδαβίας*, Jacques, maintenant le Voévode Jean⁶, qui prétendait dans ses documents descendre d'Étienne-le-Grand, parle en empereur byzantin de Constantinople l'„impériale“ (*βασιλική*), du don divin de son règne, *θεόδοτος ἀρχῆς*, de ses sujets, *ὕπηκοοι*⁷.

Une catastrophe retentissante devait mettre fin à la carrière savamment théâtrale de ce rêveur, doublé d'un magnifique charlatan.

¹ Voy. Gédéon, loc. cit., p. 529.

² *Ibid.*, p. 518.

³ Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, pp. 281-282, no. CXXIV.

⁴ *Ibid.*, pp. 267-268 (cf. aussi p. 302). Il avait un collègue comme exarque, pour visiter aussi Rhodes; *ibid.*—Naxos recevait aussi comme hôte le Métropolitain de Césarée; *ibid.* On se moquait du langage mi-latin usité dans l'île, avec les *ἑντροῖται*; *ibid.*, p. 268. Mycône faisait partie du même cercle de visitation; *ibid.* Cf. *ibid.*, p. 273. — Pour le monastère Exochorinai, Gédéon, loc. cit., p. 533.

⁵ Voy. sur une notice de lui laissée à Ulm: *Ἰάκωβος Βασιλικός, δεσπότης Σάμου καὶ μαρκητέλιος Πάρου, ἱππέδς καὶ κόμης παλατινός*. Le *βασιλικός* ne serait-il pas le simple adjectif: „impérial“? Cf. notre *Revista Istorică*, X, p. 26 et suiv.; XVII, pp. 24, 33 et suiv.; XIX, pp. 207-208.

⁶ Théodore Zygomalas lui donne aussi ce nom; Crusius ouvr. cité., p. 248. En Transylvanie les Saxons même l'appelaient ainsi; *ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 237. En général sur le „Despote“, nos *Nouveaux matériaux*, le travail de M. Hans Petri, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, 1927; nos *Aventuriers orientaux en France au XVI^e siècle*, loc. cité; Coloman Szentmartoni, *Despote et les Hongrois* (en hongrois et en roumain), Odorheiu 1931.

CHAPITRE II.

LA PLUS GRANDE CONSTANTINOPLÉ. — LES RALLIÉS. PERMANENCE DES FORMES BYZANTINES

La conquête devait changer le caractère de Constantinople. Non seulement pour remplacer ceux qui avaient succombé pendant la défense et le massacre „légal“ de trois jours, mais pour avoir une Capitale pleine de monde, Mahomet II s'empressa de repeupler la ville conquise. En matière de nationalité et de religion il fut assez large: à côté des Turcs colonisés, comme, avant lui, sur le Bas Danube, il fit venir des „exilés“, des *sourgouns* grecs d'Agathopolis, de Mésembrie, de Sélymbrie¹, d'Héraclée, de Panidos, d'Orestias, d'Andrinople même „et de beaucoup d'autres endroits“, „leur donnant aussi des maisons, à chacun d'après son rang“: ils achetèrent pour rien des possessions magnifiques². Après plus de mille ans le Sultan turc refaisait l'oeuvre de Constantin-le-Grand. La nomination même d'un patriarche aurait été, d'après un Grec du XVI^e siècle, en relation avec ce désir de repeupler la ville déchue sous les Paléologues pauvres et menacés³. Après chaque conquête il y eut un nouvel au trans-

¹ Ils sont mentionnés dans la lettre des évêques réfugiés en Valachie; voy. Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 67. La lettre parle des 30.000 familles venues d'autre-mer, d'autres 4.000 d'immigrés de force, de 4.000 apportés de la Terre Ferme; *ibid.* Cf. aussi Dorothee de Monembasie, *Βιβλίον ιστορικόν*, éd. de 1818, p. 414.

² Chronique publiée par Crusius, *Turcograecia*, pp. 13-14.

³ Διὰ τὴν ἀκούουσι οἱ χριστιανοὶ ὅτι ἔχουν πατριάρχην, καὶ τρέχουν εἰς τὴν πόλιν; *ibid.*, p. 107.

port de colons : ainsi de Lesbos et de Phocée¹. A côté, il y eut ensuite, des Grecs et des Latins d'Amastris (Samastro) et de Caffa, prise d'assaut en 1475², puis des gens de Trébizonde³, et de l'Eubée, à savoir : de Phtéliou, de Gardiki, de Chalkis⁴, puis des villes moldaves de Chilia et de Cetatea-Albă⁵, même, plus tard, de Syrie, de Hongrie et de Pologne⁶. Il y eut tant de gens inaccoutumés au climat qu'une maladie contagieuse éclata vers 1475⁷. Des artisans et d'autres habitants de Tébriç allaient s'y ajouter. C'est au milieu de ces nouveaux venus que le patriarche vint établir, à la Pammakaristos, ancien couvent de nonnes, son siège⁸.

Dans cette superbe ville de la Constantinople des basileis, pillée, mais nullement ruinée, où l'ancienne demeure du patriarche était devenue la Monnaie impériale⁹ et où on contemplait encore à Sainte Sophie vers 1591, sur la coupole, *Dio padre intiero*, le Pantocrator, dit un voyageur italien¹⁰, on voyait encore les couvents des Manges¹¹, celui du Stoudion, tout pleins de fresques¹², S-te Théodosie, devenue la Daoul-dchami¹³, St. Jean, fermé à cause du voisinage d'une mosquée¹⁴, St. Nico-

¹ Crusius, *Turcograecia*, p. 14.

² *Ibid.* Et la chronique ajoute : διεφέσεως γάρ εἶχεν ἵνα πολυάνθρωπος γένηται καὶ κατοικουμένη πᾶσα ; *ibid.*, pp. 14-15. Il y eut de ces *σεργου-νίδες* aussi de Coron à Berrhoë ; Dorotheë de Monembasie, loc. cit., p. 442.

³ Crusius, ouvr. cité, pp. 21-22.

⁴ *Ibid.*, p. 26.

⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁶ Byzantios, *Ἡ Κωνσταντινούπολις*, II, p. 78. Il cite Pierre Gyllius pour l'affirmation que la ville avait été complètement renouvelée comme population.

⁷ *Ibid.* D'Argos aussi 2.000 familles ; voy. Byzantios, loc. cit. pp. 77-78.

⁸ Crusius, ouvr. cité, pp. 16, 25, 109. Byzantios lui attribue le titre, qu'il n'a jamais porté, de Πατριάρχης τῶν τοῦ Χριστοῦ πηγῶν ; ouvr. cité, p. 78.

⁹ Gerlach, *Tagebuch*, p. 77.

¹⁰ *Miscellanea pubblicata dalla deputazione veneta di storia patria, Viaggio a Constantinopoli di ser Lorenzo Bernardo*, pp. 32-34.

¹¹ Crusius, ouvr. cité, p. 127.

¹² Gerlach, ouvr. cité, p. 217.

¹³ Gerlach, ouvr. cité, pp. 358-359, 454. Sur le Pantokrator, *ibid.*, p. 359.

¹⁴ *Ibid.*, p. 455.

las¹, le Prodrome et la ruinée Aétos, pleine de peintures elle aussi, Pétra, le couvent du Pantokrator, églises qui étaient devenues, dès le commencement, des mosquées².

Mais, pour les chrétiens, près du nouveau Patriarcat il y avait, — sinon ce St. Jean des Nonnes³ —, près de la Mer St. Nicolas⁴, près de Stoudion St. Théodore, richement peinte, aux chapiteaux corinthiens, au pavé de mosaïque, portant des animaux et des fleurs⁵, S-te Euphémie⁶. A Galata on allait à l'église de la Chrysopégé⁷. Gerlach décrit le service qu'on y célébrait avec le choeur des enfants, conduit par le didascale. On y mentionnait les noms de tous les patriarches et on y demandait l'aumône pour ceux qui se trouvaient à l'étroit⁸.

Dans les environs il y avait, comme églises plus connues, celle de S-te Parascève à Chas-Keui⁹, où habitait l'ancien patriarche Métrophane¹⁰, celle de St. Pantéléimon à Kouzgountchouk¹¹, celle de St. Démètre¹², celle de St. Constantin dans le village des Karamanlis qui avaient oublié leur

¹ *Ibid.*, p. 467.

² Crusius, ouvr. cité, pp. 190-191. Au couvent de St. Jean on avait installé un „Thierhauss“; Gerlach, ouvr. cité, pp. 312, 336.

³ Crusius, ouvr. cit., p. 189.

⁴ Gerlach, ouvr. cité, p. 178.

⁵ *Ibid.*, pp. 217, 359, 406.

⁶ *Ibid.*, p. 469. Sur les églises de la province de Sélymbrie, *ibid.*, p. 506 et suiv. Sur celle de la Dormition à Égine, Gédéon, ouvr. cité, p. 549.

⁷ Crusius, ouvr. cité, pp. 155, 205, 507; Gerlach, ouvr. cité, pp. 185-6, 469, 477.

⁸ *Ibid.*, pp. 62-63. Sur le service à la Panagia, *ibid.*, p. 64. Autres services, *ibid.*, pp. 83-85, 88, 91-92, 95 (sur les églises de Nicée). Des repas de cérémonie, *ibid.*, pp. 104-108, 158, 167-169, 179, 229-230, 234-6, 329, 331, 337-8, 352, 356-357, 364-366, 405-406, 467-470, 473 et suiv., 489-90, 499.

⁹ Gédéon, ouvr. cité, pp. 135-136.

¹⁰ *Ibid.*, p. 516; Gerlach, ouvr. cité, pp. 341, 368, 485.

¹¹ Crusius, ouvr. cité, p. 542; Gédéon, ouvr. cité, p. 542; cf. Legrand, édition des *Ephémérides daces* de Daponte, Paris 1880, p. 504.

¹² Gerlach, ouvr. cité, pp. 99, 208, 397. L'église ruinée de St. Théodore à Scutari; *ibid.*, p. 171.

langue¹, celle de St. Michel². On en a cité d'autres, souvent „dédiées“ aux Lieux Saints des trois continents, où habitaient des orthodoxes, à Tchoub-Ali, à Palata, pour les „Slaves“, à Balina, à Sarmasiki, à Salmatourouk, à Belgrade de Constantinople, aux Psamathéoi, à Hexi-marmara, à Kontoskalion, à Tatabouloi, à Béchik-tach, à Ortakeui, à Kourou-tchechmé, affectionnée, plus tard, par les Phanariotes, de même qu'Arnaut-Keui, à Bébek, à Balta-Liman, à Néochorion³, mais certaines d'entre elles sont seulement de la seconde moitié du XVII-e siècle.

Le monastère de Stoudion devint le quartier des Arméniens, qui, parfois de riches joailliers⁴, payaient au Sultan un loyer de mille ducats par an⁵. La grande église de St. Georges, la plus belle après S-te Sophie, leur était restée⁶. Leur évêque prenait rang aussitôt après l'oecuménique dans les processions, et lors de la circoncision d'un prince Mahomet il pouvait paraître avec quatre-vingt-six prêtres et une suite de deux cent quarante fidèles⁷.

Quarante mille Juifs vivaient un siècle après la conquête entre les murs de la Capitale, du côté du Bosphore, exerçant le commerce, les industries. Médecins souvent, ils se mêlaient aussi d'astrologie⁸. Leur quartier brûla, mais il fut aussitôt refait, dans de meilleurs conditions⁹. Leur nombre fut

¹ *Ibid.*, pp. 173, 186, 484-5. Sur les églises de Lopad, *ibid.*, p. 257. Sur les protopopes, *ibid.*, p. 359. Sur le puits de St. Jean, derrière S-te Sophie, *ibid.*, p. 377. Sur la Panagia détruite, p. 455.

² *Ibid.*, p. 206.

³ Byzantios, ouvr. cité, I, pp. 128-129.

⁴ Gerlach, ouvr. cité, pp. 141, 349.

⁵ Crusius, *Germano-Graecia*, pp. 227-228.

⁶ Gerlach, ouvr. cité, pp. 184-185, 186, 201-204, 327-339.

⁷ Crusius, *Turcograecia*, p. 235.

⁸ Gerlach, ouvr. cité, pp. 501, 508. Ils offrent 2.000 ducats pour épargner à l'un d'entre eux la potence.

⁹ *Ibid.*, p. 485.

bientôt accru par les Maranes forcés de quitter l'Espagne, au XVI^e siècle. A la même époque où don José envoyait en Moldavie du malvoisie acheté en Crète¹, Esther, dite Kyra, l'amie de la mère du Sultan Sélim II et la confidente de celle du Sultan Mahomet III, devint „douanière“ de l'Empire et, comme on la soupçonnait d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, elle fut tuée par les spahis, son cadavre brûlé, des fragments étant exposés; et dorénavant on imposa aux Juifs de renoncer à leur luxe et de porter toujours le bonnet rouge². Néanmoins les Juifs restèrent mêlés à toute la vie constantinopolitaine et les grands de l'Empire demandaient dans leurs maladies les soins de leurs *hékims*³.

Le neveu, par mariage, de doña Gracia Mendez, jadis Beatriz de Luna, don José Miquez, duc de Naxos, chef d'un groupe de cinq cents immigrés⁴, restaurateur de Tibériade, était, à côté d'un Bendus, d'un Salomon, une des personnalités les plus influentes de l'Empire. Le Sultan Sélim, l'ayant créé moutéfariaka, lui avait donné, lorsqu'il

¹ Abraham Galante, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Stamboul 1931.

² Le même, *Esther Kyra, d'après de nouveaux documents (contribution à l'histoire des Juifs de Turquie)*, Constantinople 1926, et Hans Derschwams *Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Kleinasien (1553-55)*, publié par Franz Babinger, Munich-Leipzig, 1923.

³ Voy. Cristóbal de Villalón, *Viaje de Turquie*, dans la collection des *Bibliofils españoles*, XXXIV (1898); et dans la *Nueva Biblioteca de autores españoles* (1905), puis dans la *Collección Universal*, nos. 38-40. Cf. notre étude *Un témoignage espagnol sur la Turquie de Soliman-le-Magnifique*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, VII, p. 89 et suiv. Un médecin Yakoub en 1452; Galante, ouvr. cité, p. 195, no. I.—Les Maranes jouèrent jusque bien tard ce rôle. Vers 1700, le médecin juif de Nicolas Maurocordato avouait qu'en Espagne il avait feint d'être chrétien et „qu'il avait été ordonné prêtre, quoique Juif et marié secrètement“; De Saurmeri, *Memoires et aventures secretes et curieuses d'un voyage du Levant*, Liège 1732, pp. 206-7; voy. dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*, IV, p. 132.

⁴ Voy. Abraham Galante, *Don Joseph Nassi, duc de Naxos, d'après de nouveaux documents*, Constantinople 1913.

avait la ferme du vin, douze îles, parmi lesquelles aussi Andros¹.

Le voyageur allemand Derschwam nous le présente gardé par des janissaires, servi par des laquais apportés d'Espagne, sortant „sa petite barbe pointue“ des plis de son vêtement de soie, garni d'hermine. Il retenait à table jusqu'au nombre de quatre-vingt personnes et entretenait des hôpitaux. Sa femme, qu'il avait épousée à grand fracas, invitant 3.000 personnes, était la fille de la señora Mendez². Il sera question plus loin de la façon dont il entendit être „duc“ et successeur des anciens princes vénitiens.

Le même Derschwam, qui a connu le riche Samuel, évalue le nombre des Juifs à Constantinople en 1553, à 15.035, sans femmes et enfants, à côté de 20.000 à Salonique. Il décrit lui aussi la veuve de Diego Mendez, qu'elle fait enterrer à Jérusalem et dont le frère, établi à Anvers, s'appelait François, ajoutant qu'elle devint très riche en vendant des grains, de la laine et du poivre³.

Des Grecs de Caramanie, parlant le turc⁴, formaient un groupe important⁵.

Le nombre des Syriens, non organisés, des Arabes devait être bientôt très grand⁶.

Enfin rien n'était changé dans la façon de vivre des Italiens, devenus bientôt des Levantins à demeure. Mahomet

¹ Gerlach, p. 426. Il avait aussi des propriétés en Chypre et à Chio. En Moldavie on lui avait accordé le monopole du vin de Crète et il avait obtenu aussi celui de la cire de ces régions. Il rêvait de la couronne de Chypre (2 août 1579). Les Maranes apportent le système employé dans les armées de Charles Quint pour fabriquer les caissons de l'artillerie; Spandugino Cantacuzène, dans Sansovino, ouvr. cité, fol. 121 v^o.

² Ouvr. cité. Gerlach compte plus de 10.000 Juifs (p. 90). Cf. aussi *ibid.*, pp. 96, 155, 279, 303, 342, 383, 385 (musiciens juifs), 116-117.

³ Ouvr. cité, p. 114.

⁴ Gerlach, p. 217.

⁵ *Ibid.*, p. 22.

⁶ Crusius, *Turcograecia*, p. 487.

Il leur avait confirmé une large autonomie, le lendemain de la conquête¹. Ils avaient vers 1580 à Galata plusieurs églises: St. François, St. Benoît, St. Pierre, St. Georges, Notre Dame, S-te Anne, S-te Claire, St. Jean². Les processions étaient libres³. On y menait une vie dans laquelle ne manquaient pas les vieilles traditions de l'Occident. Malgré la différence, bien tranchée, qu'imposait à l'égard des Grecs leur foi catholique, malgré les excommunications grecques atteignant les mariages mixtes⁴, les mariages gréco-latins étaient assez fréquents. On trouvait à Péra, dit un voyageur allemand, „toute espèce de plaisirs et de distractions contre la mélancolie et la tristesse⁵“.

Le facteur des Crétois à Galata, Léonin, était vers 1570 assez puissant pour imposer un des siens à une vacance du Siège métropolitain de Philadelphie⁶.

Parfois des mariages étaient donc conclus entre des personnes appartenant à des confessions chrétiennes différentes. Vers la moitié du XVI-e siècle, un Vénitien écrit: „l'homme vit à la franque et la femme à la grecque, d'après les anciennes coutumes, et c'est la raison pour laquelle il n'y a jamais entre eux une bonne paix et de l'amour“⁷.

Il y avait dans la Péra de la fin du XVI-e siècle même une colonie d'Occidentaux, Français, comme un sieur de la Planche, Allemands, Saxons de Transylvanie horlogers, armuriers, couteliers⁸. Le meilleur peintre était un

¹ Voy. Iorga, *Le privilège de Mahomet II pour la ville de Péra*, dans le *Bulletin historique de l'Académie*, II, p. 2 et suiv.

² Des Franciscains de Chios y prêchaient en grec; Gerlach, pp. 469-470, 492-3. Sur le vicaire du patriarcat latin *ibid.*, p. 205.

³ *Ibid.*, p. 213.

⁴ Crusius, *Turcograecia*, p. 496; Gerlach, ouvr. cité, pp. 64, 153, 357.

⁵ Voy. les actes concernant la princesse de Valachie Catherine, fille d'un Grec et d'une Italienne, dans Hurmuzaki, XIV, et notre étude sur la Valachie au XVI-e siècle, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine“, 2-e série, XVIII.

⁶ Gerlach, ouvr. cité, pp. 366-367.

⁷ *Viaggi fatti da Venezia alla Tana*, etc., Venise 1543; notre *Revue historique du Sud-Est européen*, IV, p. 290.

⁸ *Wahrhafte Beschreibung einer dreyjährligen Dienstbarklet, so zu Alexan-*

Français¹. Un bâtard de doge vénitien, Aloisio Gritti, ami du Sultan Soliman, rêvait du trône de Hongrie; le hardi aventurier qui, parlant le turc et le grec, „vivait avec les Turcs en Turc et en chrétien avec chrétiens“, portant sur sa tête folle un bonnet à la hongroise, y avait été l'objet de l'attention générale quelques dizaines d'années auparavant²: autour de lui il y avait un kapoudchi, un kéhaïa, et mille personnes, dont cinq cents esclaves, servaient dans son sérail, contenant six cents chevaux. Comme les „Grands Grecs“ de plus tard, il avait pris à ferme des revenus de l'Empire, avec les douanes de Gallipolis et d'Angora, et on lui avait donné le profit d'un évêché en Hongrie, de sorte qu'il avait presque cent mille ducats par an à la disposition de ses caprices. Sa fille Marietta, divorcée d'un Cicogna, épousa un candidat au trône de Moldavie. Le Vizir Younous, à cette époque, était un Grec³.

Dans le récit espagnol attribué à Cristóbal de Villalón⁴, la population de Constantinople à la fin du XV-e siècle est présentée ainsi, d'après des listes officielles: 40.000 maisons de chrétiens, 10.000 de Juifs, 60.000 de Turcs. Péra a 4.000 maisons. 10.000 maisons de Grecs sont dans les environs.

Nous avons conservé un des actes par lesquels, jurant de la façon la plus solennelle, Mahomet II invite à rentrer, d'après l'offre qu'ils ont faite à un aga turc, certains de ces nobles qui avaient entouré jusqu'au dernier moment son prédécesseur byzantin: „sire Sphantzès (Phrantzès) avec tous les siens et sire

drien in *Egypten*, p. 371, dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*, VI, pp. 125-126.

¹ *Literae Wenceslai a Budowitz...*, apud *Turcorum imperatorem legati*, hoc anno 1580 Constantinopoli allatae.

² *Viaggi fatti da Venetia alla Tana*; notre *Revue* citée, pp. 291-292.

³ Fanolius, dans la même *Revue*, p. 293.

⁴ Voy. St. Genois et Schepper, dans la *Belgia*, 1856, p. 152; Kretschmayer, *Gritti*; cf. Motogna, dans notre *Revista Istorica*, XIV, pp. 36-37.



Le despote André Paléologue (d'après Pinturicchio).

Manuel Rhaoul avec tous les siens, et sire Démètre Laskaris avec tous les siens et les Diplovatzes, les Kavakès, les Pagoménées, les Frangopoulos et les Sgouromali, — qu'on trouvera, un siècle plus tard, en Moldavie, — et les Mavropapas et les Philantropènes et les Pétro-Boua, — des Albanais, — et tous ceux qui voudront venir ¹. Il se servit d'un architecte byzantin, Christodoulo, auquel il donna tout un quartier près de l'église de la Mougliotissa ².

Des anciennes familles il y en eut donc qui restèrent plus ou moins à l'écart, après la conquête. Il arriva même que Manuel, fils du despote Thomas, conseillé par ses amis Mangaphas, Kontos et un certain Nicolas, partit de Rome, lieu de retraite de sa famille, pour se présenter au Sultan. Il obtint de la grâce de Mahomet des terres, à Syretzion, à Ampélitzion, et une *roga*, une pension, de cent aspres. „Il lui donna aussi deux esclaves et deux femmes esclaves, belles, et de ces concubines il eut deux fils, Jean et André“. Il finira dans ce séjour honorable ³, et pas comme réfugié en Hongrie ⁴. Le premier de ses fils mourut chrétien, et on permit sa sépulture à la Pammakaristos ⁵, alors que l'autre, appelé à la Cour du Sultan Sélim, prit le nom de Méhéméd.

Parmi ces membres restés chrétiens de l'ancienne aristocratie byzantine, Théodore Spandugino Cantacuzène cite „le sérénissime seigneur, sire Emmanuel Paléologue, despote de la Grèce“, qui avait le droit, interdit à „tout seigneur de la Turquie“, de s'asseoir au Sérail près des bureaux du *tefferdar* en tête de la place, dans une loggia faite du marbre le plus fin ⁷. Et ailleurs, sur le même : „Personne, quelle que

¹ Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, p. 290, no. VII, 12.

² Athanase Comnène Hypsilanti, *Tà μετὰ τὴν ἄλωσιν*, Constantinople 1870, p. 12.

³ Dorothee de Monembasie, p. 416.

⁴ Spandugino, ouvr. cité, fol. 192 v^o.

⁵ Dorothee de Monembasie, p. 416.

⁶ Dans Sansovino, fol. 118.

soit son importance, n'ose se loger près de la tente de l'empereur, mais ils restent un peu à côté. Il est vrai que le plus rapproché de tous à l'époque du Sultan Bajazet, comme je peux dire l'avoir vu, était le despote Emmanuel, lequel, bien qu'il eût été chrétien et de nation chrétienne, l'empereur voulait cependant qu'il soit respecté de tous et honoré au dessus de tout autre seigneur¹.

Un Mathieu, fils de Paul Asanès, qui signait aussi „Paléologue“, mari d'une Eudaimonoïanni², vécut quelque temps auprès du despote Démètre³, dont il était le neveu par sa mère, mais, lorsque la misère dispersa la Cour de celui-ci, il mourut de chagrin, sa femme, la „despina“, sa fille, dont le vêtement devint un sakkos dans l'église patriarcale, le suivant dans le tombeau⁴. Cependant le Sultan, le voyant à pied, lui avait donné un cheval, l'engageant à faire partie de son avant-garde.

Dé Trébizonde vinrent un Kabazitès, le grand „mésazon“ de cet Empire, et le petit-fils de Zagaris, un Paléologue, dont le cousin, né d'une autre fille de Zagaris, établie en Serbie, était devenu le Pacha Mahomet⁵. Il était protovestiaire. Bigame et voulant avoir la bénédiction du Patriarche Joasaph pour son mariage avec la fille du duc d'Athènes, il amena la chute du chef de l'Église⁶. C'était un homme habile à l'arc et passionné au jeu de dés jusqu'à mourir pendant une partie.

¹ *Ibid.*, fol. 120 V^o.

² Dorotheë de Monembasie, ouvr. cité, p. 415.

³ Voy. une lettre du despote Démètre, qui envoie au marquis de Ferrare un ambassadeur, Athanase Laskaris; Iorga, *Notes et extraits*, IV, pp. 79-80, no. II. Celle d'Asanès, *ibid.*, p. 80, no. III. Sur le compte que faisait de Démètre, en 1451, François Philèphe, *ibid.*, p. 82, note. Sur la fille de Démètre, offerte par son père à Mahomet II et qui, refusée par le Sultan, mourut à Andrinople, Spandugino, ouvr. cité, fol. 129 v^o. Le despote lui-même prit à ferme les revenus du sel et fut accusé d'avoir commis des malversations; *ibid.*

⁴ Crusius, *Turcograecia*, p. 20.

⁵ Seconde chronique grecque, *ibid.*, p. 121.

⁶ *Ibid.*, pp. 122-124.

Un autre Grec de Trébizonde, Georges Amiroutzi, renia avec ses fils¹.

Tout un groupe de rênégats s'était formé au Sérail, et il disposait à son gré du Patriarcat². Le fils de Gidos, de Guy, — nommé ainsi sous l'influence des Lusignan-Paléologue — devint le beglerbeg Chas-Mourad, tué dans le grand combat contre Ouzoun-Hassan³. Le fils d'Amiroutzi, Skanderbeg, traduit pour le Sultan les codes grecs et des traités de théologie, fonctionnant comme secrétaire et khasnadar, gardien du trésor. Il y avait dans l'entourage de Mahomet même des jeunes gens qui étaient restés chrétiens⁴, mais le commandant des troupes turques devant Rhodes fut un Paléologue rênégat⁵, en 1500 Mézed-Pacha était encore un Paléologue, et à côté de lui il y avait un autre rênégat appartenant aux grandes familles⁶.

Autour de la princesse serbe Mara, veuve de Mourad II se trouvait son frère, Grégoire, et sa nièce, Catherine, veuve du comte de Cilly; dans un acte du 13 avril 1479, cette princesse, qui avait la possession d'une douane près de l'Athos, prenait le titre de „Sultane de l'autocrate Mourad, la pieuse Tzarina Mara, fille du despote Georges“⁷.

D'autres familles nobles végétaient comme fermiers de l'Empire dans la Morée et ailleurs en province, à Midia, à Sozopolis, à Mésembrie: les Mamonas et les Notaras, les Mouzalons, les Batatzès et Diplobatzès, les Laskaris, les Asanès, les Chrysoloras, les Eugénikos⁸.

¹ *Ibid.*, pp. 21-22.

² *Ibid.*, p. 22.

³ *Ibid.*, p. 24.

⁴ *Ibid.*, pp. 27, 33.

⁵ *Ibid.*, p. 62. Sur Anne Paléologue Notaras, Iorga, *Notes et extraits*, IV, pp. 357-358, no. CCXCH.

⁶ *Ibid.*, V, p. 288. Cf. *ibid.*, VI, p. 11, no. XIV; Spandugino, ouvr. cité, fol. 196.

⁷ Cf. Byzantios (aussi d'après l'historien serbe Raitch), ouvr. cité, I, p. 390, note.

⁸ Zygomas, dans Crusius, ouvr. cité, p. 91.

Nous verrons comment les capitaux leur appartinrent bientôt, et leur ambition politique en fut nourrie.

Critoboule d'Imbros employa tous les moyens de sa rhétorique de flatteur et tous ses souvenirs d'histoire pour magnifier la personne et l'oeuvre du conquérant¹.

On s'habitua à intituler „basileus“ le chef des Infidèles². Entre les frères du dernier empereur et cet „empereur“ turc, un annaliste, au commencement du XV-e siècle, paraît préférer celui-ci, présentant la campagne du Sultan contre Démètre et Thomas comme la punition de leurs querelles incessantes et de leur négligence à accomplir leurs devoirs envers l'Empire³, et il parle comme d'un acte hautement honorable pour ces Paléologues de la dernière heure du mariage, célébré „à la façon des Agarènes“, de la fille de Démètre avec le Sultan⁴, comme aussi de ce mariage du même avec la fille de l'empereur de Trébizonde, qui le lui avait demandé⁵, la princesse étant abandonnée au khodja du Sultan. La conduite du despote Démètre, avec ses déportements à la chasse, est critiquée de la façon la plus sévère⁶: il fut dénoncé au Sultan comme ayant partagé avec les fermiers du sel un revenu de l'Empire, auquel il participait, et à peine le Vizir Mahmoud put-il sauver la tête de ce malheureux prince; on lui interdit cependant de monter à cheval⁷. De l'empereur de Trébizonde il est dit qu'il était „indigne de régner“⁸. L'éloge final de Mahomet, impartial, rapide dans son action, ami des lettrés, même, et surtout, chrétiens, excellent administrateur, voulant tout savoir par lui-même, jusqu'à faire des inspec-

¹ Voy. nos *Médaillons de littérature byzantine*, extrait du *Byzantion*.

² Chronique, dans Crusius, *Turcograecia*, p. 17.

³ *Ibid.*, pp. 17-18.

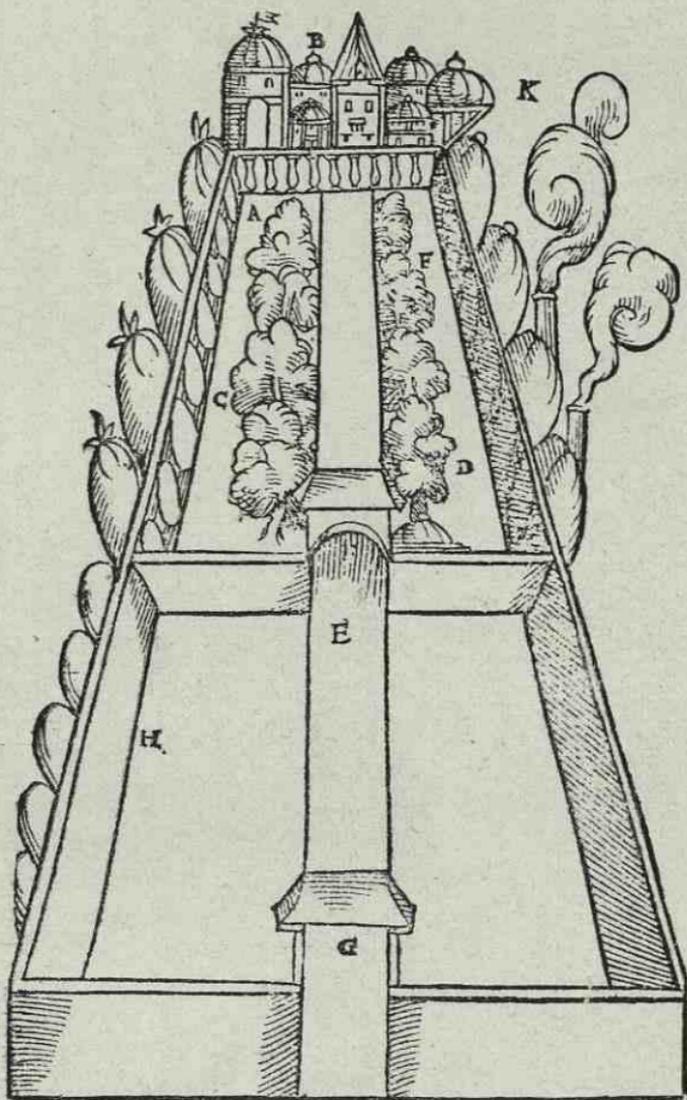
⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁷ *Ibid.*, p. 20.

⁸ Ὑπὸρχε δὲ καὶ ὁ ἐκεῖ ἀρχὼν ἀρχῆς ἀνάξιος; *ibid.*, p. 29.



La Sublime Porte au XVI-e siècle (d'après Crusius).

tions de nuit comme les vieux basileis, s'informant sur toute espèce de travail, allant jusqu'à faire noter par un psalte grec les chants persans, est celui d'un monarque légitime. „Et il étendit largement les frontières de son Empire¹“, est-il dit, comme d'un Auguste.

Il y a chez ce Grec un jugement favorable aussi pour le modeste et juste Bajazet II², et Sélim lui-même est loué pour avoir permis de rouvrir des églises jusque là interdites³.

Malgré les plaintes contre les „Agarènes“, quelqu'un qui a bien connu les Grecs pouvait dire, dans la seconde moitié du XVI-e siècle „qu'ils ne veulent pas qu'un autre les domine sauf les Turcs, pas même un chrétien“⁴. *Ils sentaient bien que cet Empire redevenait le leur.* Pendant quelque temps à Constantinople même on n'avait eu de rapports avec les Occidentaux que par quelques employés d'ambassade, comme Étienne Gerlach ou Salomon Schweiger, qui alla jusqu'en Égypte, avec David Chytraeus, un voyageur érudit: ce n'est qu'à partir d'environ 1580 que les ambassadeurs eux-mêmes prennent intérêt à ce monde qu'ils emploient quelquefois, mais méprisent au fond.

Un sentiment de fierté commença donc à animer les Grecs restés sous le sceptre de ce Sultan qui par un ordre impérial avait interdit toute offense aux chrétiens⁵. „Le Sultan“, pouvait-on écrire dans la seconde moitié du XVI-e siècle, „était très satisfait d'être le chef et l'empereur d'une pareille nation“⁶.

¹ Ηύξησε δὲ, ἐπέκρινε τὰ ὄρια τῆς βασιλείας αὐτοῦ πολὺ; *ibid.*, p. 29. Ce n'est qu'à partir de 1475, après les revers de Belgrade et de Rhodes, que le ton de la chronique devient haineux contre celui qui vend ou donne les Grecs captifs; *ibid.*, p. 25.

² *Ibid.*, p. 38.

³ *Ibid.*, p. 40.

⁴ Nollent alium sibi dominari quam Turcam, ne christianum quidem; Crusius, *Turcograecia*, p. 250.

⁵ Ce sentiment a traversé les siècles. Pour un Skarlatos Byzantios, loc. cité, p. 393, Mahomet II est un μεγαλόψυχος τῆ ὄντι πολιτικώτατος.

⁶ Crusius, *Turcograecia*, p. 120; Εἶχε δὲ ὁ Σουλτάνος μεγάλην χαρὰν καὶ εὐφροσύνην, ἔσσοντας νὰ γίνῃ τοιοῦτου γένους ἀθθέντης καὶ βασιλεῦς.

D'un de ses successeurs, du XVI^e-siècle, Mourad III, fils d'une Patriote chrétienne, très influente, on disait qu'il avait fait acheter en secret une icône de la Vierge¹. Le Sultan c'est, pour le patriarche Maxime, en 1480, „le très haut monarque“ et, écrivant au doge de Venise pour lui demander que les orthodoxes de la ville ne soient plus persécutés, il parle de cette façon sur la politique religieuse de son maître : „Donc le grand et très-haut monarque, étant d'une autre religion, laisse les chrétiens et tous les autres libres en ce qui concerne leurs opinions et leur foi et, un peu auparavant, ayant appris que dans la Grande Valachie les Arméniens sont persécutés pour être faits orthodoxes, il a écrit et envoyé des officiers avec l'ordre que la loi de Dieu ne souffre pas la violence, et a empêché de cette façon la persécution“². Le Sultan paraît même comme celui qui soutient l'Église oecuménique dans ses réclamations de droits à l'égard de Venise³.

Mahomet II employa le grec, comme l'ont fait, du reste, ses prédécesseurs dans les lettres adressées aux commandants des places balcaniques dépendant d'eux, dans les missions solennelles au doge⁴. Avec l'Ordre de Rhodes la correspondance resta en grec⁵. Les chefs des provinces occidentales des Balcans avaient des secrétaires grecs. D'une île vénitienne à une île turque on ne correspondait pas d'une autre façon⁶.

¹ Gerlach, ouvr. cité, p. 361.

² Εἰ οὖν ὁ μέγας καὶ ὑψηλότατος αὐθέντης, ἐτέρας πίστεως ὄν, τοὺς χριστιανοὺς καὶ πάντας ἀφήσιν εἰς τὴν ἐλευθερίαν τῆς γνώμης καὶ πίστεως πάντας, καὶ, πέρυσι, μαθὼν ὡς ἐν τῇ Μεγάλῃ Βλαχίᾳ βιάζωνται τοὺς Ἀγαρηνοὺς ἵνα ὀρθοδόξους ποιήσωσι, γράψας καὶ στείλας ὄρισεν νόμον Θεοῦ εἶναι τὸ ἀβίαστον, καὶ κατέπαυσεν τὸν ἐκεῖσε διωγμὸν; Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, p. 284.

³ Καὶ τοῦ κρατοῦντος τοῦτο ἐνθυμηθέντος, *ibid.*

⁴ Voy. *ibid.*, III, et notre étude sur le privilège accordé par Mahomet II à la ville de Péra, dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, 1914.

⁵ Miklosich-Müller, ouvr. cité, III, p. 317 et suiv. Les Florentins étaient fiers de pouvoir écrire dans cette langue au Sultan; *ibid.*, p. 333, no. XXV; p. 339, no. XXIX.

⁶ *Ibid.*, pp. 364-366 (année 1539).

Du reste, le caractère grec de l'île de Crète resta intact dans tous les contrats privés et même dans les actes des notaires, qui s'intitulaient βασιλικῆς ἐξουσίας, mais naturellement, en rapport avec l'Empire d'Occident¹; et non seulement en Crète, mais dans l'île de Zante le grec était langue officielle².

On pouvait considérer en outre comme des Cours grecques celles des Tocco d'Arta et de Sainte-Maure, les sceaux seuls et, bien entendu, les signatures, restant comme, pour le comte Léonard, en italien ou en latin³. Même, dans telle île qu'ils occupaient, Nisyros, Kos, les Hospitaliers employaient la même langue, leurs chefs signant comme des νομικοὶ et καπέτανοι⁴; un privilège accordé par le Grand Maître à des insulaires, les Charcites, est en grec⁵.

Le khan de Crimée Mengli-Guirai vers 1470, se servait du grec pour appeler à son secours Barthélemy de Campofregoso, doge de Gênes, contre un „émiraki“ qui pourrait signifier le futur vainqueur et suzerain de sa dynastie, Mahomet II⁶.

¹ Voy. *ibid.*, pp. 264-265.

² *Ibid.*, V, p. 69 et suiv.

³ *Ibid.*, III, p. 260, nos. XVI; V, pp. 70-73, no. VI-VIII.

⁴ *Ibid.*, pp. 183-230, no. VI; pp. 300-301, no. XV.

⁵ *Ibid.*, pp. 334-337, no. XXVI; VI, pp. 260-261, no. CXV. Comme nous l'avons indiqué, jusqu'à Mistra les officiers turcs employaient le grec dans leurs rapports avec Venise; *ibid.*, VI, p. 35, no. CXXXIII. Cf., surtout, *ibid.*, pp. 136-137, no. CCXXII; p. 139, no. CCXXVIII.

⁶ *Ibid.*, pp. 292-293.

CHAPITRE III.

LES AUTONOMIES LOCALES.

Comme l'ancienne Byzance, l'État de la dynastie musulmane des Ottomans conservait la coutume des autonomies locales. On les retrouve d'un bout de l'Empire à l'autre.

I. GROUPES CHRÉTIENS SUR LA TERRE FERME.

En face de Constantinople même, les Îles des Princes sont comme à l'époque des empereurs. Des patriarches déposés y vivaient à la fin du XVI^e siècle au milieu de leurs livres ; ils recevaient des visiteurs étrangers qui admiraient la beauté des femmes de ces îles¹. On venait d'y établir la stravropygie patriacale du Christ Sauveur². Le patriarche Métrophane († août 1580) y fit bâtir, à Chalké, le couvent de la Trinité³, où il allait se retirer⁴. Dans cette même île, au monastère de Kamariotissa, avait été enseveli en 1554 le patriarche Denis⁵. Une bibliothèque s'y conservait, contenant aussi Photius et Manassès⁶.

En Thrace, qui menait son ancienne vie de province. Andrinople conservait aux chrétiens ses quinze églises⁷ ; à

¹ Crusius, *Germano-Graecia*, p. 226.

² Gédéon, ouvr. cité, pp. 540-541.

³ Crusius, *Turcograecia*, p. 212.

⁴ Gerlach, ouvr. cité, pp. 60-61.

⁵ Gédéon, ouvr. cité, p. 508.

⁶ *Ibid.*, pp. 498, 512. Une donation moldave, celle du couvent du prince Aaron, envers Chalké, en 1630, dans notre Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, XIV, pp. 126-127, no. CCXXVI, et les deux suivants.

⁷ Gerlach, ouvr. cité, pp. 512-513.

Philippopolis il y en avait encore huit¹. A Énos on continuait à vivre autour du monastère de Skaloté², à Vella autour de celui du Christ³. Le patriarche déposé Joaquin finit ses jours à Sozopolis, sur la Mer Noire, où il y avait un autre couvent célèbre⁴.

En Thessalie, la population allait, les jours de fête, à la Maison sacrée de Luc le Stiriote⁵.

Athènes avait encore en 1578 12.000 habitants⁶. Mais le nombre des fidèles était très restreint dans ses jolies églises, édicules conservant des fragments d'antiquité et des restes de Byzance.

Au fond de la Morée, qui avait à Nauplie le couvent de la Trinité⁷, les quatorze villages des Tzakones parlaient un dialecte que les érudits allemands qui s'intéressaient aux études grecques croyaient être l'ancienne et plus pure langue hellénique⁸.

II. LES ÎLES.

Pour les îles, il faut considérer en première ligne, l'Archipel, le *ducame* vénitien.

Comme on croyait en 1496 que le Sultan veut s'emparer de Paros, on y leva le drapeau de Venise⁹. Le duc Jean Crispo, qui retenait encore Naxos et Milo, étant mort deux ans auparavant ne laissant que deux bâtards, et le lieutenant, Nicolas Sommaripa, appela à son secours Nicolas Cappello, qui commandait les vaisseaux de la République dans l'Archipel, faisant la cession du domaine entier en échange d'une

¹ *Ibid.*, p. 516. Un métropolitain était peintre; *ibid.*

² Gédéon, ouvr. cité, p. 547.

³ *Ibid.*

⁴ Dorothee de Monembasie, p. 440.

⁵ Gédéon, ouvr. cité, p. 547.

⁶ Crusius, ouvr. cité, p. 193. Cf. aussi *ibid.*, p. 492. Un logothète d'Athènes, *ibid.*, p. 507. Voy. aussi Gerlach, ouvr. cité, p. 161; soixante églises; p. 184 (un chantre).

⁷ Gédéon, ouvr. cité, p. 547.

⁸ Crusius, ouvr. cité, p. 489.

⁹ Iorga, *Notes et extraits*, V, p. 231, no. CCLIII.

pension pour la famille Crispo¹. Mais Nicolas, puis Cursino Sommaripa continuèrent à figurer comme seigneurs de Paros², et François Crispo gouvernait en 1508 le duché, dans lequel on voulait comprendre l'île de Nio, observant les coutumes de Romanie³. On jugeait, alors, à Venise un procès entre le duc et l'„université de Milo“⁴. Comme, en 1509, il y avait dans ces îles la peste, et on apprenait que le duc, chassé par la peste, a été tué en mer par les pirates du côté de Modon, la Seigneurie pensait à occuper le domaine resté sans maître⁵. L'information était fautive. On avertit le duc de conserver la paix avec le Sultan, évitant les actes de piraterie fréquente⁶ : il devait venir bientôt à Venise⁷. Dès 1537 on avait restitué l'île d'Andros à Cursino Sommaripa⁸.

Alors que dans l'île de Carpathos (Scarpanto), les Corner continuaient leur domination⁹, le duc de Paros et de Naxos pressé par le Sultan en 1537 demandait le secours de François I-er. Les Latins avaient des démêlés avec le patriarche de Constantinople, qui y envoyait son exarque et, regagnant trois couvents, agitait la population contre les maîtres étrangers¹⁰ : les gens d'Andros réussirent à les chasser¹¹.

A côté, Mycône île vénitienne, se défendait contre les pi-

¹ *Ibid.*, p. 233, no. CCLVII. Cf. le livre bien connu de William Miller, *The Latins in the Levant*.

² Iorga, *Notes et extraits*, VI, p. 42, no. LXX (année 1501).

³ *Ibid.*, pp. 56-57, no. LXXVIII.

⁴ *Ibid.*, p. 64, no. CXVIII.

⁵ *Ibid.*, p. 60, no. LXXXV. Cf. *ibid.*, p. 82, no. CXVII.

⁶ *Ibid.*, pp. 111-112, no. CLXVIII.

⁷ *Ibid.*, p. 114, no. CLXXV. Cf. le no. suivant. Sur la piraterie générale *ibid.*, p. 117 ; p. 133, no. CCXIII ; p. 135, no. CCXIX.

⁸ Périclès G. Zerlentis, *Γράμματα τῶν τελευταίων φράγκων δούκων τοῦ Αἰγαίου Πελάγους* (1438-1565), Hermoupolis-Syra 1924, pp. 79-80.

⁹ *Ibid.*, p. 108, no. CLIX.

¹⁰ Zerlentis, ouvr. cité, p. 18 et suiv. (avec la bibliographie).

¹¹ *Ibid.*, pp. 30-31. Un „prince de Chio, prince Justinien“, au XVIII-e siècle, dans les *Mémoires de la marquise de Boigne*, I, pp. 337-338.

rates¹. A Andros on se groupait autour de l'église de la Zoodochos Pégé². L'île finira par devenir elle aussi la seigneurie du célèbre „Grand Juif“, Joseph Nasi, successeur du dernier duc de l'Archipel, Jacques Crispo³.

On a jusque là la définition de cette autonomie, à l'ancienne base sans doute byzantine : le Sultan ne demande que la „vigla“, la garde contre les pirates chrétiens ; il n'y aura pas de levée de recrues pour les janissaires, ni d'„angaries“, on pourra élever des églises ; on peut circuler pendant la nuit lanterne en main⁴.

A la fin de ces tiraillements, le duc Jacques Crispo, devenu le paisible tributaire du Sultan, se plaignait en 1565 de sa situation dans ces termes : „Jadis régnait la Seigneurie (ἀρχοντιά) et la noblesse (εὐγένεια) et maintenant règne le besoin, les ambages et les épreuves et nous gouvernons (οἰκονομοῦμεν) comme délégués et vicaires (ἐξουσιασται καὶ ἐπίτροποι)⁵. Mais le „bérat“ du Sultan lui assurait toute liberté, pourvu qu'il ne s'entende pas avec les pirates chrétiens ennemis de l'Empire⁶.

Le nouveau maître tolérait donc encore au XVI^e siècle des autonomies comme celle d'une partie de l'Archipel où ce duc italien résidant à Naxos gardait aussi l'île de Milo. Sous le „Grand Juif“, qui respectait les „Assises“ de Romanie dans son duché, vivaient les Sommaripa, les Gozzadini de Siphnos, les Michele, les Pisano, les Sagredo, les Querini, tous les anciens seigneurs de l'État maintenant vassal⁷.

Le remplaçant de don José, Coronello, soupçonné d'avoir excité les Turcs à la prise de l'île de Tine, fut pris par les

¹ Iorga, *Notes et extraits*, VI, p. 116, no. CLXXIX.

² Gédeon, loc. cit., p. 550.

³ Cf. Abraham Gallante, *Don Joseph Nasi. Cf. sur Délos (les Diles)*, Iorga, *Notes et extraits*, VI, p. 120, no. CLXXXI.

⁴ Zerlenti, ouvr. cité, p. 102.

⁵ *Ibid.*, pp. 79-80. Jusqu'en 1749 il y avait, comme vicaire apostolique, un Crispi, Giambattista ; Ἐπιστολὴ τῶν βυζαντινῶν σπουδῶν, 1927 : article de M. Démètre P. Paschalis.

⁶ *Ibid.*, *Notes et extraits*, V, pp. 73, 78, 233, no. CCLVII.

⁷ Zerlenti, ouvr. cité, pp. 28-29.

habitants de Syra et livré en 1571 aux Vénitiens, qui, l'ayant transporté en Crète, finirent par le libérer: il succédera à son maître, mort le 2 août 1579. Plus tard, un Turc s'intitulait „Soliman-bey, du duché de Naxos, seigneur d'Andros“¹.

Le „Grand Juif“ avait essayé de renouveler le régime des ducs de l'Archipel, donnant des documents en italien, accordant des exemptions de douane, à Naxos même et à Milo, aux moines de Pathmos². Il se faisait représenter par ce docteur Coronello qu'on croyait être fils d'un autre Juif influent, Salomon; il s'intitulait „très-haut et, grandement, très, grand seigneur François Coronello, docteur ès lois et gouverneur général pour le très-illustre et très-haut seigneur Joseph Nasi, duc de Naxos et seigneur d'Andros“; c'était „un homme de très grande valeur“ et dont l'ambition le portait à conseiller aux Turcs la conquête de l'île de Crète. Le „gouverneur général de Naxos“ était Niccolò di Marin³. José disposait aussi de Pathmos⁴. Le descendant des anciens princes, François Sommaripa signait modestement comme „bëizadeh“ d'Andros, „fils de prince“⁵, alors que lui, dont l'intitulation officielle était „Dei gratia dux Aegei Pelagi, dominus Andri“⁶ et le sceau portait „Io. Naci, dux di Naxo e d'Andro“⁷, donnait ses ordres princiers, portant la date juive de la Création du Monde (5332 pour 1572) à côté de

¹ *Ibid.*, pp. 32, 37-39, 42-43, 45. Cf. aussi J. C. Filitti, *Les ducs légittimes de la Mer Égée à la fin du XVIII-e siècle*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, III, p. 273 et suiv.

² Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, pp. 401-403, no. xv. Il parle des „signori passati di Naxia“ et du „nostro duchame di Naxia“, de l'„isola nostra di Mello“, du „stato nostro“. On n'a pas expliqué la légende de son sceau, que Bayet lisait: „Josephus Naci P. A. idass. im“; *ibid.*, p. 402, no. XIV. — Plus tard un Cigala obtint le bérat pour l'Archipel; Zerlentis, ouvr. cité, pp. 112-113.

³ Un „Benetto Amai, governorator a Nixia“ (1587), *ibid.*, p. 4.

⁴ *Ibid.*, pp. 92-93.

⁵ *Ibid.*, p. 107.

⁶ *Ibid.*, p. 95. Pour les Turcs, „le Juif nommé Joseph, beg de Naxos“; *ibid.*, p. 101.

⁷ *Ibid.*, pp. 91-92.

l'autre, mais sans la mention du Christ, de son „belvédère près de Péra“¹. Le secrétaire était un autre Juif, Moïse Cohen².

Paros était la patrie de la mère de Mourad III³.

Vers 1620 l'influence du Croate Gaspard Gratiani, employé comme agent diplomatique, amena la restauration du duché de Paronaxie, mais Gaspard devint prince de Moldavie et avec son départ cessa aussi cette réfection du minuscule État chrétien, cette fois pour un catholique, après avoir été quelque temps l'apanage d'un Juif.

Les chefs de l'autonomie de Patmos, défendue par le souvenir de St Jean, les moines de ce „couvent saint et impérial du saint apôtre et évangéliste“, au nombre de trois cents, se régissaient d'eux-mêmes⁴. Il y avait aussi un métropolitite dans les environs, cependant la tentative de transformer la vieille création des basileis dans une stavropygie rencontra l'opposition la plus décidée⁵. Le supérieur obtint le droit de porter l'épigonation et de sacrer les prêtres (1564)⁶. Mais, en 1579, les moines, souvent visités par des exarques abusifs, en étaient encore à défendre leur autonomie⁷, et les observations d'un Mélétius Pigas contre les frères qui intriguent montrent bien que le Patriarcat ne perdait pas de vue la riche fondation de Christodoule⁸.

A Androusa, tout aussi oubliée et épargnée par la con-

¹ „Al nostro Belvedere apresso Pera di Constantinopoli“ ; *ibid.*, p. 95.

² *Ibid.*

³ Gerlach, ouvr. cité, p. 335.

⁴ Gédéon, ouvr. cité, pp. 483-484.

⁵ Crusius, ouvr. cité, pp. 301-302 ; Gédéon, ouvr. cité, pp. 498-499.

⁶ Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, p. 265, no. CXIX ; Gédéon, ouvr. cité, p. 513.

⁷ Καθώς ὑπῆρχε πάντοτε ἀνεξουσία ; Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, pp. 276-277, no. CXXII.

⁸ *Ibid.*, pp. 288-290, no. CXXVII. Des privilèges de la part du Pape, des cardinaux, du doge de Venise, du roi d'Espagne, du Grand Duc de Toscane, du duc de Savoie, de l'empereur, *ibid.*, pp. 391 et suiv., 408 et suiv. Cf. aussi *ibid.*, p. 291 et suiv : privilège de Cyrille Loukaris.

quête, on priait dans le monastère de la Théotokos¹, à Skopélo dans la Maison de St. Michel du Sinai².

Chio restait génoise³, avec sa belle ville de résidence, toute italienne, „entourée de beaux jardins“ : les habitants sont doux et accueillants, s'occupant de musique et de choses dignes d'éloges. Le Patriarche Jérémie lui-même la préférerait à Rhodes aussi pour la „société des hommes sages“⁴. Les Grecs y vivaient à côté des Génois de naissance et des Juifs au chapeau jaune, qui détenaient le centre de la cité. Le monastère principal, cinq milles loin de ce centre, fondation de l'empereur Constantin le Monomaque, conservant ses mosaïques, était considéré „la plus belle église des îles“⁵. Pour les femmes il y avait le couvent de St Siméon⁶. Tel monastère y continuait son existence autonome, tendant à la situation de l'Athos⁷. On y trouve dans la riche communauté grecque un protopsalte, un dikaiophylax, un „défenseur“, un „didascale de l'Évangile“ et un „didascale de l'Âpôtre“, un „nomikos“⁶. Pour l'intérêt de la Néa Moné, principal couvent de l'île, „seule consolation de nos âmes, la maison aimée et très pieuse de toute l'Hellade“, „un second Jérusalem“, dont deux Latins avaient usurpé les terres, „tous les Grecs de l'île de Chio, les nobles et le commun du peuple“, adressaient des requêtes en grec, au nom aussi de „toute l'Hellade“, à leur gouverneur et aux anciens⁷. On y priait

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 547.

² *Ibid.*, p. 555.

³ Pour les efforts de se sauver après 1453 Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 80, no. IV.

⁴ Διὰ τὰ χρειώδη αὐτοῦ καὶ διὰ τὴν συναναστροφὴν τῶν ἐκεῖ σοφῶν ἀνδρῶν; Gédéon, ouvr. cité, p. 79, note 158.

⁵ Crusius, ouvr. cité, p. 246. Le patriarche donne des ordres au clergé de l'île; *id.*

⁶ *Ibid.*, p. 313. Cf. *ibid.*, p. 315.

⁷ *Ibid.*, p. 303.

⁸ Gédéon, ouvr. cité, p. 284.

⁹ Πρὸς τὸν ἐκκλημπρότατον ἀθθέντα καὶ γουβερνάτωρ, τοὺς ἐκκλησημένους ἀθθέντας ἀναιάνους καὶ τὸ ὑψηλότατον ὄφφίκιον τῆς Χίου οἱ πάντες Γραικοὶ τῆς νήσου Χίου, εὐγενεῖς καὶ οἱ καθόλου λαοῦ... Τὸ μόνον ἀναψύχιον τῶν

aussi dans le monastère des Dievchai¹, dans la fondation des Pétrokokkino à St. Basile².

Comme on avait tardé cependant d'envoyer le tribut, qui représentait 12.000 ducats par an³, et comme on accusait les insulaires d'être entendus avec les Hospitaliers de Malte, d'aider les esclaves à passer en Crète⁴, l'amiral Piali fut envoyé, en 1566, avec la flotte devant la capitale, où on célébrait les Pâques. La population grecque y était très portée contre le gouvernement latin, qui tolérait et perpétrait même les abus⁵. Ayant fait venir le gouverneur et douze des primates, l'amiral les retint pour les envoyer à Constantinople. Puis on fit descendre le drapeau de St. Georges des créneaux du château⁶. Les anciennes „libertés“ restèrent cependant entières⁷.

On offrit Chios comme lieu d'exil à Pierre le Boiteux, prince de Moldavie⁸.

A Gênes on continuait cependant, au XVI-e siècle, avec la permission du Sultan, à frapper des „écus de Chios“ pour ces îles, d'une vie si différente de celle du continent⁹.

A Lesbos, dont les vins aromatisés étaient très prisés à Constantinople¹⁰, les églises, comme celle de la Théotokos¹¹, du

ἡμετέρων φυχῶν, τὸ ἀγαπητὸν καὶ εὐλαβέστατον κατοικητήριον πάσης Ἑλλάδος; Miklosich et Müller, ouvr. cité, III, pp. 260-263. L'adresse, qui réunit le titre de „roi“ à celui de „gouverneur“, est curieuse. Cf. aussi *ibid.*, p. 441 et suiv. Cf. la lettre de Jacques Paléologue, dans les *Epistolae turcicae* de Reussner.

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 533.

² *Ibid.*, p. 534.

³ Gerlach, ouvr. cité, p. 161.

⁴ *Ibid.* Sur la mauvaise conduite de Piali dans l'île, *ibid.*, p. 478. Sur les produits de Chios, *ibid.*, p. 478. Sur les jardins, *ibid.*, p. 503. Sur le grand oecologue, *ibid.*, p. 502.

⁵ *Ibid.*, pp. 50, 216. Ç'aurait été le même cas en Chypre, *ibid.*, p. 123.

⁶ *Ibid.*, pp. 512-513.

⁷ *Ibid.*, p. 50.

⁸ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 313, no. CCCCXI.

⁹ Paolo Revelli, *L'Italia e il Mar di Levante*, Milan 1917, p. 94.

¹⁰ Gerlach, ouvr. cité, p. 183.

¹¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 484.

Leimon¹, de la Myrtidiotissa², de St. Michel³ avaient une certaine autonomie, étant soumises à l'autorité de quelqu'un qui signait „archon des églises de Mitylène“⁴.

A Lemnos des restes de vie locale subsistaient, un domestikos étant au dessus du clergé chrétien⁵.

Samos, à laquelle le patriarche donna vers 1550 un chef religieux, fut colonisée sans intervention de l'État, et ses rapports avec l'Empire durent être plutôt vagues.

Le métropolite de Rhodes était quelque fois lui aussi parmi les exarques⁶. Samos et Paros lui étaient soumises. L'île, d'un climat agréable, devint un des endroits où on envoyait les candidats aux trônes roumains; le Patriarcat y avait une stavropygie, à St. Michel de Kammiridion⁷. Le souvenir des Chevaliers y était resté et on reconnaissait les lettres envoyées par le clergé rhodien aux croix dont en était couverte l'enveloppe⁸. Les voyageurs, qui parlent des nombreux Grecs dans les villages, décrivent la „noble ville bien bâtie“ où il n'y a que des Juifs et des Turcs⁹.

¹ *Ibid.*, pp. 504, 521.

² Crusius, ouvr. cité, p. 506; Gédéon, ouvr. cité, p. 546.

³ *Ibid.*, pp. 298-299. Les Grecs étaient dans les villages.

⁴ Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, p. 231 et suiv.

⁵ Crusius, ouvr. cité, p. 506. Cf. pour toutes les îles, *ibid.*, p. 207. Pour Lemnos voy. Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, p. 459 et suiv. (deux diplômes patriarcaux du XVI-e siècle).

⁶ Crusius, ouvr. cité, p. 240. Ou bien on envoyait à Rhodes un exarque; *ibid.*, p. 267. Un Métropolite qui s'était attribué cette qualité en est puni par le patriarche Joasaph, en 1561; Miklosich et Müller, loc. cité, pp. 264-265, no. CXVIII. Sur l'aspect de Rhodes à cette époque, Gerlach, p. 350. Le patriarche Néophyte vint y mourir en 1612; Gédéon, ouvr. cité, p. 545. Sur les exarques, parfois deux en compagnie; *ibid.*, p. 293. Le principal but était de rassembler des subsides; *ibid.* Lettres du métropolite Calliste, *ibid.*, pp. 299-301.

⁷ *Ibid.*, p. 300.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, pp. 527-529.

A Kos il y avait le couvent de la Vierge Eléémonétria¹. Ces îles, visitées parfois par les envoyés du patriarche, comme Théodose Zygomalas, avaient plutôt l'air d'être des républiques médiévales de caractère mi-populaire, mi-occidental, dignes d'être considérées de près dans tous leurs détails à cause de la synthèse de toutes les nuances qu'elles étaient arrivées à former.

Ainsi, il n'y avait pas d'île dans l'Égée qui n'eût conservé ses lares divins et qui eût rompu avec ce qui formait le charme de l'époque païenne. L'Empire ottoman „païen“ était une forme beaucoup plus extérieure que ne l'avait été l'Empire byzantin.

Car, de fait, dans tout cela c'était l'antiquité hellénique qui persérait, avec le culte des dieux locaux autour desquels se groupait une communauté de fait libre, malgré ce qu'on payait à l'amiral turc ou au Sultan et malgré les rares brutalités des officiers ou soldats de passage. Les voyageurs français ne se trompaient pas lorsque, à Chios et ailleurs, devant les chants et les danses, devant l'agréable laisser-aller d'une vie facile, ils se croyaient transportés aux jours sereins de l'antiquité.

Plus ou moins, les anciens règlements des fondateurs, leurs recommandations précises contenues dans les typiques qu'on n'avait pas oubliés étaient de vrais constitutions pour une vie qui était tout à fait en dehors d'un État étranger surtout par la religion².

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 513.

² Voy. le typique, si riche en détails, tout un opuscule de pensée et de droit, que Michel l'Attaliote avait donné à son couvent de Rhodosto et à celui qu'il avait élevé à Constantinople même, ou bien celui pour la Kécharitoméné byzantine par l'impératrice Irène Doukas, dans Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, p. 293 et suiv. Ce sont des chapitres, que nous avons complètement négligés sous ce rapport, de la littérature byzantine. Le second est, par le rôle attribué à la „maitresse de science“ de la Maison, *ἐπιστημοναρχίσσα*, aussi un traité de politesse. Pour l'île de Chypre le typique de la Machaira; *ibid.*, p. 392 et suiv. Ce dernier typique fut imprimé pour l'usage du monastère en 1756.

Une vie toute particulière se conservait du côté de cette Trébizonde, jadis sous les empereurs organisée d'une façon si originale, avec ses „bans“ (*βάνδοι*), ses „duokides“, ses „juges“ de cité, ses connétables, ses *tatas* à la façon turque, ses *ἐπικέρνικοι*, ses polémarques, ses grands primiciers, servant un empereur qui en 1336 osait s'attribuer, par une tradition d'archaïsme, les titres de „Germanique, Alamanique, Gothique et Vandalique“¹.

III. L'ATHOS.

La conquête turque n'avait pas touché à la Montagne Sainte dont sans doute les habitants s'étaient empressés de reconnaître la nouvelle puissance laïque qui entourait de sa domination leur forteresse. Sous la présidence du prote, les vingt-deux monastères, avec leurs quatre ou même six à sept mille² moines³, ne vivaient pas aussi séparés du monde qu'on pourrait le croire et, d'autant moins, aussi paisibles que pouvait leur demander l'ascèse, si sévère, de leur discipline. Après une tentative de dominer par des élus de leur sein le Siège oecuménique, des patriarches comme Mathieu II, comme Denis, comme Métrophane, comme Joasaph⁴ y élurent leur refuge⁵. Un Cantacuzène y mourut⁶. De même que les évêques se disputaient à Byzance l'autorité suprême, les couvents menaient une lutte de priorité et surtout de richesses, comme ce fut, pendant ce XVI-e siècle, pour le conflit entre l'Esphymène et le Chilandari, pour celui entre le monastère Philothéou et la Lavra elle-même⁷. Mais on y

¹ Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, pp. 468-469.

² Gerlach, p. 3¹. D'après le patriarche Métrophane, à peine 2.500 (*ibid.*, p. 448). D'après un moine, 6.000 (*ibid.*, p. 459).

³ Crusius, *Turcograecia*, pp. 48, 333; Gerlach, ouvr. cité, p. 270.

⁴ Crusius, ouvr. cité, p. 211. Gédéon, ouvr. cité, p. 512; Dorothee de Monembasie, ouvr. cité, pp. 442-443.

⁵ Aussi les métropolités de Chios et d'Athènes. Cf. Gerlach, ouvr. cité, p. 323.

⁶ *Ibid.*, p. 184; Voy. notre Hurmuzaki, XIV, p. 89, no. CLXI. Cf. *ibid.*, pp. 40 et suiv., 111 et suiv.

⁷ Gédéon, loc. cit., p. 521; Crusius, ouvr. cité, p. 333.

ΤΥΝΒΕΓΙΡΟΣ ΑΥΤΩ
 ΕΥΡΟΠΙΕΝΩ ΔΕΣΩ
 ΤΟΝ ΠΑΤΕΡΝΑΝ
 ΜΟΛΔΟΒΛΑΧΙΑΣ
 ΕΥ ΤΕΝ ΟΡΝΙΕ ΦΛΙ
 ΒΙΕΡΝΙΩΝ ΑΥΤΩ
 ΑΧΧΕΣ ΔΕΓΓΩ
 ΚΟΠΙΣ ΓΡΕΤΟΝΑ



Ο ΑΡΧΙΕΠΙΣΚΟΠΟΣ ΠΟΜΗΝΟΣ
 ΜΕΛΛΟΝ
 ΣΕΟΡΑ

ΓΙΟΙΟΝΝΕ ΚΥΝ
 ΠΟΙ ΤΑΧΟ ΟΝΦ
 ΘΕΟΦΑΝΗΩΣ ΖΗ
 ΣΗΝΕΙ ΝΟΝΡΧΙΩΝ
 ΑΥΣ ΑΠΙΓΩΤΑΣ
 ΓΟΣΕΛΙΣΑΒΕΤ
 ΓΕΝΙΚ ΦΙΛΤΑ Η
 ΠΗΡΟΣΕΙ ΑΒ



conservait le respect pour la chose écrite, et, lorsqu'on vendit à Constantinople, pour des prix ridicules, les manuscrits de Michel Cantacuzène, les moines de l'Athos furent parmi les acquéreurs¹. Le Patriarche œcuménique fut admis cependant comme réformateur de la communauté².

Comme Simopétrâ brûla en 1581, Stavronikita ayant aussi besoin de réparations³, il fallut recourir de nouveau à des donations comme celles, si riches, des princes roumains, devenus des patrons dès le XIV-e siècle encore, comme on le sera aussi plus loin.

On a donc des privilèges pour ces moines de la part des princes de Valachie Vlad l'Empaleur, Vlad le Moine, Vladislav, Radu d'Afumați, Vlad-Vintilă, donateur d'un superbe drapeau, Radu Païsius, Alexandre II, Michel-le-Brave, Siméon Movilă, Radu Șerban et leurs successeurs (pour Rhossikon, Philotéou, St Pantéléimon, St Élie, Xénophon, Chilandari, Simopétrâ), de la part du grand Moldave Etienne (à Zographou, à Grégoriou), de son successeur Pierre Rareș (au Kastémounite), de sa fille Roxane et de son mari Alexandre (à Dochiariou, à Dionisiou, à Karakallou⁴), de Pierre le Boiteux (à Zographou, Dionisiou, Lavra), de Jérémie Movilă (à Zographou, à Lavra). Le métropolitite lettré de Moldavie Théophane vint y mourir⁵.

Le patriarche Jérémie II s'attribua le droit de confirmer les donations faites par les princes roumains à la Montagne Sainte⁶. Il le fit, étant à Bucarest en 1591, et présidant le synode des évêques de Valachie, pour la donation faite au

¹ *Ibid.*, p. 509; Gerlach, ouvr. cité p. 484.

² Crusius, ouvr. cité, p. 303; ὡςπερ ἐδιόρθωσας τὰ περὶ ἁγίου ὄρους μοναστήρια. Cf. aussi *ibid.*, p. 343; Gerlach, ouvr. cité, pp. 55-56.

³ Gédéon, ouvr. cité, p. 506. Pour la réfection de Simopétrâ vers 1620, Gédéon, ouvr. cité, p. 552. Cf. Dorothee de Monembasie, p. 440.

⁴ Voy. le chapitre *L'impérialisme roumain*.

⁵ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 107, no. CXCVIII. Une donation de dame Anne Golea à Vatopédi, *ibid.*, p. 111, no. CCXX.

⁶ *Ibid.*, p. 89, no. CLIX.

couvent de Simopétra de l'église qui, bâtie par le futur Michel-le-Brave, en portera le nom¹.

La tendance d'autonomie était cependant si forte à l'Athos qu'on y sacrait des clercs que Byzance refusait, comme ce fut le cas pour le futur patriarche Métrophane².

IV. LES PATRIARCATS.

L'information nous manque sur les conditions dans lesquelles vécut après 1453 les trois autres Sièges patriarcaux de l'Orient, soumis au Soudan jusqu'à la conquête de la Syrie et de l'Égypte par le Sultan Sélim. Il faut croire que l'attitude du conquérant envers les Églises d'Antioche, de Jérusalem et Antioche fut pareille à celle de Mahomet II à l'égard de celle de Constantinople.

De fait la compilation d'Athanasie Comnène Hypsilanti assure, sur la base de l'acte lui-même, que, dès 1465, les privilèges du Saint Sépulcre avaient été confirmés³. Mais ces Arabes pauvres, travaillant de leurs mains, employant des ustensiles en fer, ne représentaient que d'une façon très humble l'importance de leur siège. A partir de 1534 seulement, le premier Grec qui s'imposa, Germain, commença une oeuvre de réfection et de restauration qui devait mettre ses successeurs au pair des oecuméniques⁴. En 1558, la ville fut entourée de murs par le Sultan et le patriarche procéda à des travaux importants; Soliman avait fixé un tarif pour les visiteurs du S. Sépulcre⁵.

L'actif patriarche Sophronius était tout aussi pressuré par les Turcs que son voisin d'Antioche⁶, mais il continua

¹ *Ibid.*, pp. 90-92, no. CLXII; p. 109, no. CCV.

² Dorothee de Monembasie, ouvr. cité, p. 441.

³ Τὰ μετὰ τὴν ἀλωσιν, p. 13. Sur la succession des patriarches, p. 27 (Grégoire, mort en 1487, et Joachim, mort en 1493, Dorothee II, qui règne quarante et un ans).

⁴ Dosithée de Jérusalem, Ἱστορία τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων. Bucarest 1715; Athanasie Comnène Hypsilanti, pp. 63-64.

⁵ *Ibid.*, p. 99.

⁶ Crusius, ouvr. cité, pp. 296-297 (lettre de lui).

l'oeuvre de restauration et regagna ce que les Latins avaient obtenu à Bethléem et à Golgotha¹. Il avait encore dix églises². Réduit souvent à se chercher un refuge dans la capitale de l'Empire, il rivalisait avec son collègue d'Alexandrie, qu'il mentionne, du reste, à envoyer aux moines des belles lettres dans lesquelles il croyait devoir les rappeler à une tradition qui, disait le gardien de l'Église du Sépulcre, ne parlait pas seulement de Pacôme, de Paul le Thébain et d'Antoine, mais du Sauveur même et de ses apôtres³.

Le patriarche d'Alexandrie Joaquin, avait au XVI-e siècle la réputation d'un thaumaturge⁴. Il occupa le trône pendant dix-huit ans, mourant en 1565 à l'âge de cent seize ans, et une persécution des chrétiens ne commença que sous le nouveau patriarche, Sylvestre⁵. On défendit l'emploi des livres grecs et même l'usage de la langue. Mélétius Pigas, le successeur de Sylvestre, en 1586, prétend qu'il y eut „trente mille“ langues coupées pour avoir transgressé cet ordre⁶.

Il ne résidait plus dans cette ville où se conservaient les églises de St. Marc, de St. Michel, de St. Georges et de St. Sabbaios, mais qui était maintenant „la ville la plus ruinée de toute la Turquie“⁷, mais dans le monastère du Caire⁸; très souvent on le voyait à Constantinople⁹. On le

¹ Dosithée de Jérusalem, ouvr. cité; Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 111.

² Davidis Chyraei *Oratio de statu ecclesiarum hoc tempore in Graecia, Asia, Africa, etc.*, Francfort 1580, pp. 10-22.

³ Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, pp. 277-281, no. CXXIII.

⁴ Gédéon, ouvr. cité, pp. 492-493.

⁵ Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 100. Il avait trois églises à Alexandrie. Voy. Chytraeus, ouvr. cité, pp. 21-22.

⁶ Athanase Comnène Hypsilanti, p. 117.

⁷ Hab ich kein solch zerstört Ort in der Türckey funden; Gerlach, ouvr. cité, p. 528.

⁸ Crusius, ouvr. cité, p. 230. Cf. *ibid.*, pp. 491-492. Sur Mélétius de Crète, protosyncelle en Égypte, *ibid.*, pp. 531-532. Sur un autre protosyncelle d'Alexandrie, Mélétius, *ibid.*, p. 234.

⁹ Gerlach, ouvr. cité, pp. 64-65, 122. Il s'informait sur la flotte espagnole, sur l'état de choses en Allemagne.

voit, en 1579, intervenir par deux écrits, bien rédigés dans un excellent style byzantin, sur la vie ascétique, de vrais traités de théorie ambitieuse, montrant combien peu avaient raison un Gerlach, même un Crusius, lorsqu'ils parlaient dans leur allemand non évolué de l'inculture des hauts prélats grecs de l'époque, pour recommander la meilleure façon de vivre aux moines de Patmos¹.

Dès 1476, de son couvent de „Canubinum, au Mont Liban“, le patriarche Pierre d'Antioche écrivait en arabe au Pape pour montrer combien il est serré par les „Maures“, auxquels il doit donner, au lieu de 100 ducats d'or par an, cinq cents et ses Maronites n'arrivent pas pour lui donner des subsides².

De ce côté, sous le gouvernement turc, Damas regagnait son ancienne vie entre ses doubles murs encore debout et son vieux château : à côté des Juifs, très nombreux, il y avait des Grecs – environ cinq cents maisons et une église – et des Arméniens, alors qu'Antioche elle-même était presque déserte, entre quelques villages des plus pauvres : l'église de St. Jean Baptiste avait été prise au patriarche, qui n'avait plus que celle de la Vierge³. Le patriarche de la Syrie habitait donc dans la première de ces villes, souvent rançonné par le pacha qui, une fois, soutenu par les Juifs, avait pensé à une séparation de l'Empire. Celui qui occupait ce siège en 1581 alla s'en plaindre à Constantinople⁴. Il fit, aussi, le premier parmi les représentants du Saint Sépulcre, un voyage en Moldavie⁵.

¹ Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, pp. 266-269, no. CXX ; pp. 270-275, no. CXXI.

² Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 5 et suiv. Le Franciscain Alexandre Ariosto, chargé de mission, apporta la lettre. C'est à ces relations que pense Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité p. 17. Des notes sur la succession des patriarches, *ibid.*, pp. 24, 33, 43, 55, etc.

³ Chytraeus, ouvr. cité, pp. 21-22.

⁴ Crusius, ouvr. cité, p. 296.

⁵ Iorga, *Istoria Bisericii Românești*, I, 2-e édition, p. 272.

V. LE MONT SINAÏ ET LE COUVENT DE ST. SABBAS.

En 1453 au Mont Sinaï il y avait un abbé portant le titre d'évêque: il écrivait en arabe pour l'administration de ses biens en Crète¹.

La Montagne, où résidait vers 1560 aussi le patriarche d'Alexandrie Joaquin, resta comme une autre île de complète autonomie². L'abbé portait sur son sceau l'image de Ste. Catherine couronnée portant le bouclier et le glaive.

D'après une décision du synode de Constantinople, en 1583, qui prétendait revenir à un passé lointain³, à la tête de la fondation était un évêque qui prenait le titre „de la sainte montagne Sinaï et du Raïthos“. Il envoyait des lettres à l'empereur Maximilien et à l'archiduc Charles, qui lui avaient accordé un subside pour la réfection de son monastère, au moment où, pour échapper au fetva qui prévoyait la vente de tous les biens de l'Église jusqu'à la troisième génération, il avait dû payer 5.000 ducats (1569)⁴. A l'archiduc Charles, intitulé „sacré duc de l'Autriche“ (ἅγιος δοῦκας τῆς Οὐστρίας) il se plaignait d'être forcé de se racheter de celui „qui, par la tolérance de Dieu, possède en tyran Constantinople avec les villes qui lui sont sujettes“⁵. Pour ces moines le Sultan n'était pas, comme pour les Constantinopolitains, le

¹ Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 71, no. XVI; p. 230, no. CXCII; V, p. 186, no. CXCVIII. Les émissaires apportaient aussi des lettres du patriarche d'Alexandrie; *ibid.*, p. 254, no. CCLXXVIII; du consul de Damiette; *ibid.*, p. 26, note. Une belle lettre grecque de leur part à la Seigneurie de Crète (Métropolitite et catégoumène Marc, 1495-1496), *ibid.*, pp. 257-258, note. Voy. *ibid.*, VI, pp. 43-44, no. LXXIII (Métropolitite Daniel); p. 99, no. CXXXIX. Lettre de Macaire de „Sinaï et Rhaïthou“, *ibid.*, p. 139, note I.

² Crusius, ouvr. cité, pp. 229-230. Cf. aussi *ibid.*, p. 235. Il était habité par cent vingt moines. Voy. aussi Gerlach, pp. 276, 396.

³ Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, pp. 240-245. Le Mont Sinaï avait un métoque à Samos, le petit couvent de St. Georges; Gédéon, ouvr. cité, p. 590.

⁴ Crusius, ouvr. cité, pp. 261-263.

⁵ Aussi dans les *Litterae Wenceslai a... Budovitz... apud Turcorum imperatorem legati, hoc anno 1580 Constantinopoli allatae*, pp. 71-72.

basileus, mais tout simplement „le Grand Turc“¹. Mais cette grande Maison, fière du souvenir de Justinien, était sujette aux raids des Bédouins².

En 1637 Cyrille Loukaris rétablit la métropole de Sinaï, nommant à cette place Mathieu, ancien évêque de Cheimara³, mais le droit de porter la mitre sera de nouveau ravi au métropolitain-abbé en 1686⁴.

Dans cette lutte opiniâtre du monastère autonome avec les hiérarchies voisines il y aura, en dehors des décisions d'un prince de Moldavie, tout puissant patron de toute l'orthodoxie, dont il sera question ailleurs⁵, une intervention oecuménique en 1688, une seconde aussitôt après, pour les droits du Patriarcat de Jérusalem⁶. Un ancien archevêque de Sinaï arrivera, en 1714, à être patriarche oecuménique, Cosmas⁷, et un autre patriarche, Jérémie III, en revint en 1733⁸, en attendant Cyrille V, qui y fut exilé vers la moitié du même siècle⁹, et, un peu plus tard, Callinique I-er¹⁰.

La situation du monastère de St. Sabbas, près de Jérusalem, fondé avec les deniers des princes de Valachie et inaugurée par un Joaquin le Roumain, ancien hégoumène du Mont Sinaï¹¹, était la même¹². Roxane, princesse de Moldavie, en était donatrice, et un nouveau couvent, celui du Prodrome, richement doté, y fut bâti par Alexandre, prince

¹ *Ibid.*

² Synai soll jetzt wüst stahn, von den streifenden Arabiern geblündert, die Inwoner vertriben (1581); Crusius, ouvr. cité, p. 528.

³ Gédéon, ouvr. cité, pp. 563-564.

⁴ *Ibid.*, p. 605. Sur son métoque de Balata, près de Constantinople, *ibid.*, p. 606.

⁵ Voy. le chapitre *L'impérialisme roumain*.

⁶ Gédéon, loc. cit., pp. 607, 609. Cf. aussi *ibid.*, p. 612.

⁷ *Ibid.*, p. 622.

⁸ *Ibid.*, p. 631.

⁹ *Ibid.*, p. 644.

¹⁰ *Ibid.*, p. 649. Cf. Cheikho, *Les archevêques de Sinaï*, Beyrouth 1907.

¹¹ Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, II¹, p. 267, no. I; notre Hurmuzaki, XIV, p. 718, no. CLXXX.

¹² Crusius, *Turcograecia*, p. 234. Il contenait environ cent moines.

de Valachie, et sa femme Catherine¹ : les moines, qui avaient un métoque à Jassy, capitale de la Moldavie, recevaient en dépôt des sommes de la part de Pierre le Boiteux, prince de ce pays. Alexandre Lăpușeanu, prédécesseur de Pierre, et sa femme Roxane les avaient soutenu, de même que le roi d'Espagne et le Grand Duc de Moscou². Ils faisaient venir de Crète leurs vins.

Partout dans l'Empire resté malgré tout si pareil à lui-même on bâtissait, on dépit de la prétendue interdiction de la part des Turcs de nouvelles églises et même on refit librement les couvents. Ainsi St. Jean de Ianina, dont les fondateurs, en 1508, furent deux moines³, la Panagia τῶ Βροντᾶ de Samos⁴, St. Nicolas de Lépène, l'Évangélistria en Épire⁵.

On avait de quoi sacrifier à l'Église, car le kharadch ordinaire n'était pas trop lourd, l'État se nourrissant en grande partie par la conquête. Quant aux impôts extraordinaires, ils étaient rares : ainsi celui pour la flotte après la bataille de Lépante⁶.

Mais la vie régionale suivit les destinées de cet État qui la laissait vivre, mais auquel on n'était pas, généralement, lié d'âme. Donc après le commencement du XVII^e siècle les autonomies locales aussi sont en pleine décadence, les maisons religieuses vivent plutôt par les aumônes des princes roumains.

L'Athos seul résista. Il resta encore la place de retraite des

¹ Hurmuzaki, XIV, p. 93, no. CLXIII.

² Voy. Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom*, 1932 (note sur ces rapports) Cf. Gerlach, ouvr. cité, pp. 317, 319.

³ Gédéon, ouvr. cité, p. 499 ; Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, p. 285 et suiv. no. XIV. Ces fondations étaient en rapport avec les Météores de Thessalie ; *ibid.*

⁴ Gédéon, loc. cit., p. 518. Cf. *ibid.*, pp. 508, 514.

⁵ *Ibid.*, p. 534. Sur une prétendue interdiction à Constantinople et à Brousse, Gerlach, p. 413.

⁶ *Ibid.*, p. 151. Sur la différence des taxes, *ibid.*, p. 161, Les marchands payent la leur ; les médecins et apothicaires rien ; *ibid.*

patriarches qui devaient quitter leurs sièges, comme le fit en 1602 Mathieu II, revenu de là pour trois ans au départ de Mélétius Pigas¹. Il reçut, pour le couvent des Ibères, de la part du prince de Valachie grecisé, Léon, la „dédicace“ du couvent bucarestois de Stelea².

VI. LES COLONIES D'ITALIE.

A côté de ces groupes de vie locale dans l'Empire lui-même, la colonie grecque de Venise s'était formée peu à peu dès le haut moyen-âge jusqu'à pouvoir compter au XVI^e siècle 4.000 fidèles³. Dès 1456 le Cardinal Ruthène demandait au doge qu'une église lui soit attribuée⁴. Nous avons montré ailleurs quels efforts il fallut faire pour que le service divin, abrité dans une pauvre chapelle, puisse être célébré dans une grande et belle église, étincelante de mosaïques, qui s'éleva à deux pas de la byzantine catédrale de St. Marc et du Palais Ducal⁵.

L'inscription posée sur le frontispice, rédigée par Michel Sophianos de Constantinople, mentionne comme fondateurs, en bloc, les Grecs vivant à Venise⁶.

On y était très tolérant à la fin de ce XVI^e siècle sous

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 541.

² Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 724-725, no. DCCII. Confirmation en 1635-1636; *ibid.*, pp. 726-727, no. DCCV.

³ Crusius, *Germano-Graecia*, p. 27.

⁴ Iorga, *Notes et extraits*, IV, pp. 129-130, no. LXIV. Un Grec Stamati, qui veut voler des couronnes enterrées sous l'autel de St Marc à Venise à l'époque du doge François Foscari, Crusius, *Germano-Graecia*, p. 237.

⁵ *Venise moderne*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1933, p. 252 et suiv.

⁶ Χριστῷ σωτηρι καὶ τῷ ἁγίῳ μάρτυρι Γεωργίῳ οἱ μέτοικοι καὶ οἱ ἀπὸ κατὰροντες Ἐνετίαζε (sic) τῶν Ἑλλήνων ἐκ τῶν ἐνόνητων φιλοτιμησάμενοι τὸ ἱερὸν ἀνέθηκαν, ἀφ' ἑξῆς; le même, *Turcograecia*, p. 200. Sur le service qu'on y faisait, *ibid.*, p. 206. Cf. aussi *ibid.*, pp. 206-207. Description et plan de l'église, *ibid.*, pp. 237-238. On y trouve aussi l'énumération des anciennes fresques et mosaïques. Il n'y avait pas de tour. Le jour de fêtes une lampe d'airain y était allumée. On connaît l'étude consacrée par Velludo à la colonie. Cf. notre *Venise moderne* citée.

l'humble évêque Gabriel Sévéros¹, Crétois, créé métropolitain de Philadelphie par le patriarche de Constantinople, en 1577².

A ce moment, Padoue avait des élèves qui venaient, comme le patrice Constantin Zerbos, de Chios même³. Crusius énumère comme réfugiés dans cette ville un Théodose Comès, de Corinthe, un André Spairas, un Jean Katélos⁴.

Une autre communauté, celle d'Ancône, reçut elle aussi la permission de se bâtir une église⁵. Il y en eut une autre à Livourne, où se rencontraient des gens de Crète, de Chypre, des Îles Ioniennes, de Chios⁶, une troisième à Messine, une quatrième à Malte (même deux églises).

L'archevêque de Philadelphie, qui résidait à Venise, était leur chef aussi⁷.

Les Îles Ioniennes, partagées entre Turcs et Vénitiens, formaient comme un monde à part, demi-latin qui ne peut être traité dans cet ensemble et demande une étude personnelle et approfondie. Parmi les poètes de Zante on peut citer aussi un Démètre Zeno, d'origine vénitienne, comme le montre son nom⁸.

¹ Crusius, ouvr. cité, pp. 242, 494, 496, 522-527 (avec mention de l'évêque de Cérigo Maxime Margounios); cf. *ibid.*, pp. 530-531, 533, 534-535, 537.

² *Ibid.*, p. 524.

³ *Ibid.*, pp. 535-537.

⁴ *Ibid.*, p. 537.

⁵ *Ibid.*, p. 206.

⁶ Gédéon, ouvr. cité, p. 542.

⁷ Crusius, ouvr. cité, p. 523. Sur les Grecs dispersés en Italie, *ibid.*, p. 525. Cf. aussi *ibid.*, pp. 528, 538 et Gerlach, ouvr. cité, p. 103.

⁸ Crusius, ouvr. cité., p. 193.

CHAPITRE IV.

LE PATRIARCHE ET SON CLERGÉ

Mahomet II était un ancien ami de Constantinople, dans laquelle il était chez lui comme jadis Théodoric ou, après lui, le Bulgare Siméon. Une chronique ultérieure, qui, reproduisant des souvenirs et des légendes, s'appuie peut-être aussi sur des textes écrits, parle de ses séjours dans la brillante capitale de l'Empire, dont, en amateur de ses beautés, il désirait être le conquérant et le maître. Il y apprit mieux, dit la même source, les „lettres romaines“, c'est-à-dire les éléments de la civilisation byzantine ¹.

Élevé cependant dans des idées qui confondaient l'autorité laïque et celle que donne la religion, il chercha, le lendemain de la conquête, étant logé encore dans l'ancien couvent des Franciscains ²; ou, un peu plus tard, pour ses chrétiens de la foi orientale un chef et fit de Georges Scholarios, auquel il donna, d'après la coutume, qui lui avait été indiquée, le chapeau avec le voile, le vêtement de cérémonie, le *δεκανίκι* ³, „une crosse d'argent doré, un bon cheval et une quantité de pièces d'or“, le maître de cette raïa qu'il n'entendait pas

¹ Dans Crusius, *Turcograecia*, p. 107.

² Spandugino, dans Sansovino, éd. citée, fol. 191.

³ Τοῦ ἐχάριζε καπέσιον ἐνδυμιὸν μὲ τὴν καμουχᾶν καὶ μανδη[λι] με τοὺς ποταμοὺς καὶ ἄλογον ἄσπρον, καὶ ἐκαβαλίσκευεν αὐτὸ καὶ ὑπῆγεν γύρωθεν τῆς πόλης καὶ εὐλόγει αὐτήν... καὶ ἐθευέ τον ὁ βασιλεὺς μὲ τὸ χέρι του τὸ δικανίκη καὶ τὸ ἔδωκεν εἰς τὸ χέρι τοῦ πατριάρχου; Crusius, *Turcograecia*, p. 108.

gouverner lui-même¹; Gennadius, car ce fut son nom de moine, put traverser la ville, répandant sa bénédiction. Mais, scrupuleux d'observer les anciennes normes, il n'avait pas manqué d'improviser pour un simulacre d'élection un synode de „quelques évêques des environs“².

Le patriarche avait été proclamé par l'évêque d'Héraclée³, et installé aux Saints Apôtres, mais c'était une région déserte; en plus un cadavre fut trouvé dans l'enceinte⁴. Il fallut se rabattre sur l'église de la Pammakaristos⁵. La tolérance la plus large entoura le chef des „Romains“: on vit Mahomet II arrêter son cheval devant l'église, entrer dans la chapelle à droite du skévophylakion et discuter avec le savant Gennadius le „scholaire“ sur la différence entre les deux religions⁶; il fit rédiger cette profession de foi que le Pacha de Berrhoé, Achmed, eut ordre de traduire en turc⁷. Plus d'une fois le patriarche fut reçu par le maître „païen“ de Constantinople. Ayant abdiqué, il se rendit au Mont Athos, au couvent de Vatopédi (mai 1456), puis à celui de Ménoïkis et finit, honoré par tout le monde, dans sa retraite au monastère de St. Jean Baptiste de Serrès⁸.

¹ Chronique, dans Crusius, *Turcograecia*, p. 15 (comme il est dit, p. 31 qu'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie, n'est plus vivant, il faut la placer après 1504), Moustafa n'est pas encore Vizir; *ibid.* Il voit Sélim fuyant en 1502 à la bataille de Sirtkeui; p. 36. Quelques renseignements jusqu'après 1570 sont visiblement ajoutés par Théodose Zygomalas; p. 43; cf. l'autre chronique, *ibid.*, p. 107.

² Ἐσὺναξαν μερικὸς τῶν πλησίον ἀρχιερέων; *ibid.*, p. 107. La distinction entre le μέγα μῆνυμα, qui lui fut donnée, et le μικρὸν μῆνυμα, refusé (*ibid.*, p. 108) n'est pas claire. Marc Xylokarabès aurait eu le premier ces deux μῆνυματα; *ibid.*, p. 124. Puis son successeur Siméon, *ibid.*, p. 125. Théodore Zygomalas l'explique par la double convocation du candidat; *ibid.*, p. 187.

³ *Ibid.*, p. 108.

⁴ Sur sa place fut bâtie la mosquée du conquérant.

⁵ Première chronique, dans Crusius, *Turcograecia*, p. 15.

⁶ *Ibid.*, p. 16.

⁷ Le texte même de la profession de foi est donné par la seconde chronique, *ibid.*, p. 109 et suiv.

⁸ *Ibid.* Cf. Gédéon, ouvr. cité, p. 471 et suiv.

Gennadius entretenait des rapports aussi avec Georges Brancovitch, le despote serbe, lui donnant des recommandations sur l'érection d'un patriarcat slave à Belgrade¹.

Le successeur de celui qui était parti pour échapper à des intrigues renouvelées fut un Isidore Xanthopoulos, qui aurait gouverné jusqu'en 1463, sans que son administration eût laissé de traces, pas plus que celle du troisième patriarche de l'Église sans empereur, Sophronios Syropoulos, qui garantissait en 1464 l'authenticité d'une croix ayant appartenu à l'empereur Alexis Comnène². Après ce bref passage, du reste douteux, sur le trône patriarcal, un Joasaph Kokkas s'y arrêta deux fois autant, étant forcé cependant de partir, après une tentative de suicide, s'étant jeté dans un puits³, par le mécontentement du protovestiaire de Trébizonde, qui voulait épouser la fille de Démètre Asanès, jadis promise au duc d'Athènes; le Sultan lui fit couper la barbe⁴. Et c'est par suite de ces mêmes machinations que le Constantinopolitain Marc Xylokarabès, calomnié, lapidé par le plèbe, dut se retirer à Ochrida, qui reçut donc de la grâce de Mahomet un patriarche grec⁵. Siméon de Trébizonde, qui succéda, avait payé sa place mille ducats, ses adhérents ayant chassé Marc sous le prétexte qu'il l'avait fait lui aussi. Il était soutenu par le groupe des exilés de Trébizonde, de l'autre Empire, encore une clique, et toute puissante⁶.

Contre ces intrigues il y eut, en 1467, une réaction de la part de la veuve de Mourad II, cette „impératrice“ qui s'intitulait elle-même : „tzaritzza“, Mara. Nous avons vu qu'elle vivait à Constantinople, ayant à ses côtés la nièce du despote Thomas⁷,

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*, p. 480.

³ Seconde chronique, Crusius, ouvr. cité, p. 121. Cf. *ibid.*, p. 191.

⁴ Les deux chroniques l'ignorent. Cf. loc. cit., pp. 21, 122-124. On coupa aussi le nez du grand ecclésiarque, principal conseiller du patriarche, qui ne l'avait pas soutenu.

⁵ Seconde chronique, *ibid.*, pp. 481-482.

⁶ Les deux chroniques, pp. 22, 125.

⁷ Dont la fille était „kralitza“ de Serbie.

veuve du roi de Bosnie, qui était aussi, par son père, la propre nièce de l'„impératrice“, et elle avait un douaire du côté de Serrès et de l'ancienne Ézéban de Macédoine¹. Ce fut Mara, qui, offrant sur un plat d'argent 2.000 ducats, fit nommer le patriarche Denis, Moréote, métropolitain de Philippopolis. Une chronique reproduit le dialogue: „Qu'est-ce qu'il y a, ô ma mère? — Je t'en prie de nommer un moine à moi patriarche; entre deux qui se querellent, le troisième gagne. — Merci, Fais, ô mère, ce que tu veux“². Et, lorsqu'il succombe à ses adversaires, qui prétendaient que, esclave, il avait été circoncis, c'est sans doute sous la protection de cette femme puissante et respectée qu'il put trouver un refuge à Kossinitza (1472)³.

L'emprise serbe continua, du reste, Siméon de Trébizonde, rétabli au prix du nouveau tarif, ayant été attaqué par Marc, qui redemandait ses droits sans pouvoir convaincre le synode qu'il fit rassembler, et devant néanmoins partir lui aussi pour se retirer à Stémmachos. Le Serbe Raphaël fut imposé en 1475, offrant les 2.000 ducats comme tribut annuel et un pechkech de 500 autres⁴. S'il trouva un métropolitain d'Ancyre, à la place de celui d'Héraclée, pour le sacrer, il ne gagna pas l'acquiescement du haut clergé grec, qui, le présentant comme un ivrogne, amena sa destitution et même son emprisonnement: on le vit mendier par les rues, la chaîne au cou⁵. Un Grec, Manasse-Maxime, le remplaça: il mourut honoré par le Sultan, qui lui demanda une nou-

¹ *Ibid.*, p. 18.

² Τί ταῦτα, ὦ μητέρα... Ἀξίωσιν ἔχω ποιῆσαι σοι περί τινος καλογήρου ἐμοῦ, ὅπως κυρώσης αὐτόν πατριάρχην, καί, δύο διαφερομένων, ὁ τρίτος γυνήσεται πρῶτος... Ἐὐχαριστῶ σοι. Ποίει, μητέρα, ὅ θούλει; *ibid.*, p. 22. Une forme différente, d'un caractère plus vulgaire, dans la seconde chronique: Ἐχω ἔννην καλόγηρου ἐδικόν μου, καί παρακαλῶ τήν βασιλείαν σου νά τόν ἐκάμω πατριάρχην. Κάμε, μητέρα μου, ἐκείνον ὅπου θέλεις; *ibid.*, p. 126.

³ Les deux chroniques, pp. 23, 127-128.

⁴ Première chronique, *ibid.*, p. 24.

⁵ *Ibid.*, p. 22. La seconde chronique (p. 142) l'ignore.

velle exposition de la foi¹, en 1482, deux ans après la mort de Mahomet II. Siméon l'exilé revient ensuite pour deux ans².

L'avènement, contre Daniel de Salonique³, de Niphon, un Albanais, de Morée, de mère grecque, ancien moine de l'Athos, à Vatopédi, au Pantocrator, à la Lavra, puis métropolitaine de Salonique, ne fut pas sans rapport avec l'influence des Brancovitch. Si Mara n'était plus vivante⁴, une de ses parentes deviendra princesse de Valachie, et sous son influence des relations seront établies entre ces trois fragments de Byzance qui étaient: le siège de Constantinople, la dynastie serbe et la *Domnia*, la „monarchie“ valaque.

Comme le patriarche Siméon était mort sans laisser un testament, de sorte que Skenderbeg Amiroutzi, recommanda la confiscation de son héritage, les officiers du Sultan s'en prenant aussi aux biens des clercs et à la propriété des églises, jusqu'à des vases valant 3.000 ducats Niphon, désespéré, inventa l'existence d'un neveu du défunt. Ceci amena, l'artifice ayant été découvert, la mutilation de trois moines faux témoins, qui eurent le nez coupé, le patriarche lui-même ayant été non seulement déposé, mais aussi exilé, après avoir présenté ses comptes⁵. Siméon, très vieux, revint seulement pour agoniser sur un siège auquel Niphon aurait pu donner de l'éclat. Il le prouva bien par l'organisation, exposée dans sa Vie, due à un élève, de l'Église valaque sous le mari de la „despina“ Brancovitch⁶.

Le successeur de Niphon⁷, Manasse de Serrès, comme

¹ *Ibid.*, p. 27. Sur des calomnies contre lui, p. 142.

² La seconde chronique ne mentionne pas cette restauration.

³ *Ibid.*, p. 33.

⁴ Voy. Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 163, no. LXXXIX.

⁵ Première chronique dans Crusius, *ouvr. cité*, p. 35.

⁶ *Ibid.*, pp. 33-34.

⁷ D'après M. Gédéon (*ouvr. cité*, pp. 490-491) Denis, et non Siméon, paraît revenu au pouvoir. Il cite un acte de 1490 en son nom, publié par Langlois, *Le Mont Athos*, p. 42.

patriarche: Maxime IV représente, encore une victoire du Mont Athos qui avait donné Niphon. La Montagne Sainte est donc un quatrième facteur dans la lutte incessante, et déshonorante, pour le suprême pouvoir spirituel. Mais, après lui, Niphon reparaissant pour un seul moment à Constantinople, vint un élève de Denis, Joaquin de Drama¹.

De même que Niphon était allé chercher un secours en Valachie roumaine, celui-ci pensa à un autre pays orthodoxe, et le Sultan permit qu'il aille visiter le roi de Géorgie, qui le couvrit de dons, ce qui lui était d'autant plus nécessaire que la concurrence d'un ancien métropolitain de Sélymbrie lui fit promettre l'accroissement d'encore mille ducats du tribut². Il dut partir pour avoir fait recouvrir de tuiles l'église de Chrysopolis-Skoutari sans en avoir demandé la permission aux maîtres³. Il fut remplacé, non pas par Niphon, qui, ayant encore des partisans, refusa, mais par un Pacôme de Zichnai⁴, qui ajouta 500 ducats au tribut⁵.

Revenu par les efforts de ses partisans, Joaquin alla demander, cette fois, l'aumône au prince de Moldavie, Bogdan, fils d'Étienne-le-Grand, qui, comme l'avait été son père, était un des grands patrons de l'Athos. Mais l'Église moldave, probablement attachée elle aussi à Niphon, ne voulut pas le recevoir et, passant en Valachie, il y mourut de chagrin⁶. Il paraît que les deux pays roumains eurent d'autres senti-

¹ Un document de lui en 1498, Gédéon, ouvr. cité, pp. 493-494. Cf., aussi d'après l'édition de l'*Ecthésis* par Lampros, dans les *Byzantine Texts* de Bury, le père N. Popescu, *Patriarhii Țarigradului prin țerile românești în veacul al XVI-lea*, Bucarest 1914, p. 5 et suiv., et, du même, *Nifon II, patriarhul*, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, 1914.

² *Ibid.*, pp. 30, 143-144.

³ *Ibid.*

⁴ Deux actes de lui, dans Miklosich et Müller, VI, pp. 261-264, nos. CXVI-CXVII.

⁵ Seconde chronique, dans Crusius, ouvr. cité, p. 145.

⁶ A Târgoviște; voy. aussi Gédéon, ouvr. cité, p. 498; N. Popescu, *Patriarhii Țarigradului*, p. 10 et suiv.

ments envers Pacôme, qui regagna sa place¹. Théolepte de Ianina fut le dernier patriarche sous le règne de Sélim².

Ce Sultan violent, qui avait usurpé le trône contre son père et s'était débarrassé des membres de sa famille, ce conquérant de l'Asie et de l'Afrique, enivré de sa gloire, avait cru à ce moment pouvoir faire du patriarche un organe d'Empire, nommé et confirmé par lui, que le clergé et le peuple auraient le devoir de reconnaître et de consacrer. C'est de cette façon, *par le ferman préalable*, que Théolepte se saisit, sans résistance, du siège patriarcal³. Lorsque des accusations se levèrent contre lui, il y eut bien une assemblée pour les discuter, mais, ne pouvant pas s'entendre, les chefs du clergé allèrent au Divan demander la permission par écrit de réunir un vrai synode. Il aurait eu lieu ainsi par ordre si la mort de Théolepte ne fût aussitôt intervenue, en 1522⁴.

A côté de l'opposition des souvenirs slaves, sinon à Ochrida, à Petch⁵, le Patriarcat, à ambitions oecuméniques, byzantines, en avait rencontré une autre de la part de Venise, qui, par ses possessions de Crète, de Chypre, de Morée, était elle-même une grande puissance byzantine, mais n'entendait pas sans plus admettre l'immixtion du patriarche dans ses possessions⁶. Nous avons vu que dans la ville même elle avait consenti à créer une communauté grecque autonome. Le patriarche Maxime intervenait, en 1480, mentionnant son oeuvre difficile pour la conservation de la foi

¹ *Ibid.*, pp. 39-40. Il visita les Principautés, mourant au cours de ce voyage. On le trouve en 1505 et 1508.

² *Ibid.*, p. 43.

³ *Ibid.*, pp. 152-153.

⁴ *Ibid.*

⁵ Dont le patriarche s'intitule : „de Petch et de toute la Serbie“ ; seconde chronique, dans Crusius, loc. cit., pp. 194, 197.

⁶ Iorga, *Notes et extraits*, VI, p. 92, no. CXXVI : exarque envoyé en Crète, 1516.

chrétienne¹, les impôts qu'il devait payer, les secours qu'il fallait donner aux pauvres et aux captifs, mais, félicitant la République pour la paix enfin conclue avec le „très-haut monarque“ (αὐθέντης), le Sultan, il prenait la protection de cette communauté près du doge, qu'il intitulait „patron des pauvres“². Il rappelait la promesse qu'on lui permettra d'exercer ses droits en Crète et demandait qu'on lui permette de prendre dans les îles et les autres possessions de la République, comme à Coron et Modon, au moins du vin et des provisions. On le vit par le cas, largement exposé dans la chronique de Malaxos, d'Arsène, diacre de Venise, homme de la Renaissance, — il était le fils de Michel Apostolios —, auteur de scholies sur les tragédies d'Euripide³, qui, recommandé par l'Église de Rome et par le gouvernement ducal, se présenta à Monembasie, reçu avec acclamations. Aussitôt il se fit faire prêtre par l'évêque d'Élée. Deux moines, à la place des métropolitains de Lacédémone et de Christianopolis, le consacrèrent ensuite chef de l'Église de Monembasie, à la place de celui qui dut trouver un abri dans la riche ville de Coron⁴.

Le patriarche Pacôme finit par l'anathémiser, communiquant cette sentence aussi au clergé de Crète et de Cytère-Cérigo⁵. Rome intervint, sollicitée par Arsène, qui était allé présenter sa situation, devenue difficile par égard à la population, se plaignant aussi que, dans la distribution des honneurs, les Grecs sont trop oubliés. Il y eut du scandale dans l'église

¹ Καὶ μάλιστα ἐν τοιοῦτῳ καιρῷ, ὅτε ὑπὲρ τῆς πίστεως αὐτῆς καὶ τοῦ δνόματος τοῦ Χριστοῦ, ὅπως μὴ ἐξαλειφθῆ ἀπὸ τῶν μερῶν τούτων ἀγωνιζόμεθα; Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, p. 242.

² Μεγαλοπρεπέστατε, ἐπιφανέστατε, ἐκλαμπρότατε δοῦξ τῆς Βενετίας, ἐπίτροπε τῶν πνήτων; *ibid.*, p. 281. Lorsqu'il parle de Ῥωμαγενεῖς, opposés aux Ῥωμαῖοι, il est question des gens de l'ancienne Rome, des catholiques; *ibid.*, p. 283.

³ Crusius, loc. cit., p. 199.

⁴ Seconde chronique, *ibid.*, pp. 146-147.

⁵ *Ibid.*, pp. 149-150.

de St. Georges et le gouvernement vénitien dut agir contre les fauteurs de troubles. Il manqua très peu à la réussite de cette tentative de créer une Église uniate pour les Grecs sujets de la République ¹.

Mais le gouvernement vénitien admettra vers 1550 la vilitation chez les Latins du Métropolitain de Césarée, Métrophane, qui se rendit à Rome, comme envoyé officiel du patriarche byzantin et provoqua de la sorte aussi la chute de ce dernier ². C'est de ces possessions vénitiennes que le patriarche Denis voulut faire venir pour son Académie constantinopolitaine le didascale célèbre Hermodore Lestarque ³, originaire de Zante. Le patriarche d'Alexandrie était, du reste, vers 1560, l'ami du provéditeur de cette île ⁴.

Le projet de sécession vénitien étant totalement abandonné quand, en 1577, on permit au patriarche d'installer comme chef de l'église de St. Georges, devenue une stavropygie, le métropolitain de Philadelphie; quatre ans auparavant, un couvent de Zante avait été soumis lui aussi à la seule autorité patriarcale ⁵; une église des Grecs fut élevée, bientôt après, à Pola, en Istrie ⁶. On permettait même au patriarche de lancer des excommunications en Crète ⁷.

Malgré toutes les intrigues et les catastrophes de patriarches, l'Église comme telle conservait son prestige. Déjà Denis était considéré comme un saint dont on vénérât les restes à Kossinitza ⁸. Il en fut de même pour Niphon, qui dut sa

¹ *Ibid.*, p. 151 et suiv. Cf. aussi N. Popescu, loc. cit., pp. 14-15.

² Gédéon, loc. cit., pp. 509-510; Gerlach, ouvr. cité, p. 274.

³ *Ibid.*, pp. 508-509.

⁴ Crusius, loc. cit., p. 270.

⁵ Gédéon, loc. cit., p. 521.

⁶ *Ibid.*, p. 525.

⁷ *Ibid.*, p. 281. Rapports du clergé grec avec Padoue, Gerlach, ouvr. cité, p. 363.

⁸ D'après d'Acolouthie publiée en 1819 à Constantinople, Gédéon, ouvr. cité, p. 491. Pacôme et, plus tard, Théolepte furent ensevelis à la Pammakaristos; seconde chronique, dans Crusius, loc. cit., p. 153.

gloire aussi bien au souvenir pieux de son ancien élève le prince de Valachie Neagoe qu'à la reconnaissance d'un autre de ses jeunes amis, Gabriel, qui devint prote de l'Athos. Il vint en 1517 avec les métropolités de Serrès, de Vizya et Varna, consacrer l'admirable église d'Argeş, bâtie par Neagoe.

Le patriarcat ne pouvant pas s'entretenir autrement, était donc sur le point de devenir une dignité itinérante. Après les voyages de ses prédécesseurs en Valachie, en Moldavie, en Ibérie, Jérémie I-er se rendit en Chypre (1520-3), qui était encore vénitienne, et on lui permit de visiter tous les centres de l'île¹. Une grande victoire du Siège constantinopolitain, auquel, du reste, étaient étroitement réunies toutes les conquêtes faites par le Sultan sur Venise. Son successeur, Denis, aurait visité la Morée, s'arrêtant à Nauplie². Jusqu'assez loin au XVI-e siècle, le Patriarcat garda ses possessions en Crète.

Malgré une décision du synode, qui déclara vacant le siège non occupé pendant six mois, obtenant l'assentiment des Turcs par un nouvel accroissement du tribut, qui s'éleva à 4.000 ducats³, malgré le départ d'une partie de sa suite, Jérémie continua à son voyage. De cette façon il paraissait passer en revue tout le monde orthodoxe, imposer partout la reconnaissance de l'autorité suprême oecuménique. On le vit à Jérusalem dans la compagnie des trois autres patriarches qui anathémisèrent l'intrus de Constantinople, et, le lendemain de la conquête de ces régions, le grand Soliman, successeur de Sélim, voyait probablement de bon oeil cette réfection de l'unité de l'Église d'Orient, telle qu'elle n'avait plus existé depuis Nicéphore Phocas et Tzimiskès. Soutenu par un ami, le puissant Grand-Vizir Ibrahim, Jérémie en eut comme récompense le firman, mentionné par une chronique du même siècle, qui permit l'exercice parfaitement libre de la religion orthodoxe, en 1537. L'intrusion d'un Joaquin fut écartée au retour du patriarche légitime.

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 502.

² *Ibid.*, p. 509; rapports avec Corfou; *ibid.*

³ Seconde chronique, dans Crusius, ouvr. cité, p. 154.

Jérémie, rétabli aussi après l'inter règne nouveau d'un Denis de Nicomédie, en 1537, reprit le voyage de Valachie et de Moldavie, mourant au retour à Trnovo, en Bulgarie, où il fut enterré¹. Déjà il avait combattu contre le Siège d'Ochrida qui essayait de ravir à celui de Salonique telles de ses provinces². Tout en lui imposant de s'en tenir à ses frontières, il ne put pas empêcher l'influence de plus en plus grande, qu'Ochrida, bientôt de langue slave, exerça sur la Transylvanie roumaine et même sur la Valachie, et un nouveau concurrent lui surgira dans le Patriarcat de Petch, rétabli pour ses parents Macarius et Euthyme par le Grand Vizir bosniaque Mahomet Sokoli.

Mais déjà au dessus de lui s'étaient levés les „gens de Galata“, les „archontes“ de la nation³, les descendants des grandes familles, qui, sortant des décombres de leur grandeur, ou seulement reparaissant en première ligne, sous certains rapports tutelaient déjà l'empire des Turcs, peu à peu byzantinisé. Déjà un Xénakis, ami du kadilisker, un Démètre Cantacuzène avaient empêché la confiscation par les Turcs de toutes les églises⁴. Sans leurs prières et leur influence le décret nouveau qui fermait les églises dans les villes prises d'assaut aurait été peut-être exécuté. Joasaph fut déposé par l'intervention non seulement du grand sacellaire Anastase et du grand logothète Hiérax, mais aussi d'Antoine Cantacuzène et de Michel Gabras⁵. Lorsque Joasaph pensa à établir un conseil d'administration du Patriarcat, il y fit entrer le même Antoine Cantacuzène, Gabras, Constantin Paléologue et un Karatzas d'Asie⁶. Son successeur Jérémie était un natif

¹ Gédéon, loc. cit. p. 505. Il aurait visité aussi la Morée; *ibid.*, p. 506.

² Seconde chronique, dans Crusius, ouvr. cité, pp. 163-164. Le tribut de 4.000 ducats; *ibid.*

³ Mentionnés déjà comme adversaires de l'intrus Joannice; seconde chronique, p. 154. Voy. ici, le chapitre suivant.

⁴ *Ibid.*, pp. 157-158.

⁵ *Ibid.*, p. 170. Cf. la Vie de Joasaph par Gédéon.

⁶ Gédéon, *Χρονικά τοῦ πατριαρχικοῦ οἴκου καὶ ναοῦ*, pp. 137-140.

d'Anchiale, où était la résidence princière du plus grand des archontes, Michel Cantacuzène¹.

Il y avait aussi une volonté populaire, qui se manifesta lors de son rétablissement, quand ce peuple de Constantinople, se rappelant les anciennes traditions de troubles, criait devant le Divan : „Ô notre Sultan, nous ne voulons pas dans notre Église le patriarche illégal Joaquin, mais le premier, qui a été fait d'après notre loi et d'après notre religion“, et par un arz du Sultan la „volonté du peuple“ fut faite². Devant les deux patriarches, devant ce peuple le Vizir annonce la décision du Sultan, posant comme condition que l'augmentation du tribut soit maintenue. Jérémie refuse, mais c'est ce même „peuple“ qui accepte, qui baise les pieds de son favori et, accompagné du tchaouch turc, le mène au Patriarcat. On croit lire une page de chronique byzantine pour la proclamation d'un empereur.

Pendant les jours où le sort des églises était en péril, ces manifestations populaires devinrent menaçantes, malgré l'attitude de prière de ces milliers de chrétiens qui défendaient de fait la tradition sacrée de l'Empire. Pour sauver les églises contre le fetva du moufti qui les menaçait on avait concerté avec les patrons turcs une comédie hardie et ridicule, prétendant, avec le témoignage, verbalement reproduit, comme dans les textes byzantins concernant les discussions des dèmes, de quelques centaines d'Andrinople, bien payés, que Constantin Paléologue avait capitulé, acceptant une corégence avec Mahomet II, de sorte que sa capitale n'avait pas été prise d'assaut.

Pendant ce temps le patriarche Jérémie II suivait l'e-

¹ Gédéon, *Πατριαρχικοί πίνακες*, *ibid.*, pp. 491-517. Voy. le chapitre cité.

² Εὐγγήκεν ὄλος ὁ λαὸς καὶ ἐφώναζαν μεγάλη τῇ φωνῇ: Σουλτάνε μου, τὸν παράνομον πατριάρχην Ἰωαννίκιον δὲν θέλομεν εἰς τὴν ἐκκλησίαν μας: μόνον τὸν πρῶτον θέλομεν, ὅπου ἔγινε κατὰ τὸν νόμον μας καὶ κατὰ τὴν πίστιν μας, καὶ ἔτι τὸ ἔκαμιν ὁ πασιῶς ἀρτίη τοῦ βασιλέως, καὶ ὄρισεν ὅτι νὰ γένη: τὸ θέλημα τοῦ λαοῦ; seconde chronique, dans Crusius, *ouvr. cité*, p. 155.

xemple de ses prédécesseurs en entreprenant des pérégrinations qui devaient servir sans doute à remplir la caisse du Patriarcat, mais aussi faisaient voir aux évêques et aux fidèles une autorité pouvant se passer de l'Empire. En 1574, en 1578 il est en Morée, en 1573 il avait visité Drama¹.

Or, si Jérémie perdit pour la seconde fois un trône en 1584, ce ne fut pas seulement l'oeuvre des métropolités de Césarée et de Philippopolis, mais sans doute surtout celle de leurs patrons parmi les archontes².

Pendant les grandes fêtes, un janissaire veillait à la porte de l'église patriarcale : il accompagnait dans les rues le patriarche³; lorsque le chef de l'Église venait apporter le pechkech on lui rendait des honneurs comme à un grand dignitaire de la Porte⁴.

Le patriarche, écrivait-on, vers 1580, est „l'image animée du Christ, du médecin des âmes et des corps“⁵. Mais il devait se borner à une modeste résidence, „près du Palais de Constantin et des Blachernes, du côté de Péra“, ayant tout juste un revenu annuel de 20.000 thalers pour entretenir une suite d'une vingtaine de personnes⁶.

Si Gennadius n'avait été élu, comme on l'a vu, que par les quelques évêques qu'on put avoir sous la main, bien que plus tard il eût été acclamé par „les archiérées, le clergé et tout le peuple“⁷, il voulut qu'une vraie assemblée nationale décide désormais, à la place de l'empereur disparu, de la

¹ Gédéon, loc. cit., p. 520.

² *Ibid.*, p. 524. Cf. aussi N. Popescu, loc. cit., p. 41 et suiv.

³ Gerlach, ouvr. cité., p. 119.

⁴ Crusius, loc. cit., p. 197. Cf. Gerlach, ouvr. cité., p. 389.

⁵ Τὴν ἔμφυχον εἰκόνα Χριστοῦ, τοῦ ἰατροῦ τῶν ψυχῶν; seconde chronique, dans Crusius, ouvr. cité., p. 149.

⁶ *Litterae Wenceslai a Budowitz*, citées, pp. 96, 101. Cf. notre *Revue historique du Sud-Est européen*, V, p. 296 et suiv.

⁷ Seconde chronique, loc. cit., p. 108.

situation de l'Église, et c'est pourquoi il résigna devant cette réunion, dans laquelle il y avait à côté du clergé „les archontes et tous les chrétiens" ¹.

A la mort de Jérémie I-er (1545) pendant son retour du Danube, le patriarche de Jérusalem Germain était à Constantinople et c'est par son initiative que fut rédigé le „tome" qui représente la nouvelle constitution de l'Église de Constantinople. Le patriarche légitime doit être élu par tous les archiérées, métropolités, archevêques et évêques de l'Orient, de l'Occident et du Péloponnèse c'est-à-dire: de la Morée². Contre les transgresseurs, anathémisés d'avance, des mesures extraordinaires furent prises.

Cependant la première élection fut manquée. Aussitôt que le grand sacellaire Serpétas eût déclaré que Jérémie désirait comme successeur le métropolitite de Nicomédie Denis, le même peuple se jeta sur les membres du synode et, arrachant leurs vêtements, les força à ratifier ce voeu. Il fallut ensuite négocier avec les Turcs, élever le pechkech de 500 à 3.000 ducats, pour que Soliman accepte lui aussi, contre la constitution qu'on venait de donner, la „volonté de son peuple", τὸ θέλημα τοῦ λαοῦ μου³.

Maintenant, le Sultan admettant que le devoir de l'Église envers son trésor ne dépasse pas deux mille ducats par an, les rapports de la Byzance orthodoxe avec les nouveaux maîtres sont définitivement fixés. Soliman, qui avait fait disparaître la croix d'or au dessus du clocher de la Pammakaristos, permit que Denis fasse bâtir la partie occidentale du Patriarcat et des attenances, que Joasaph d'Andrinople, qui lui succéda,

¹ Ἐκάλεσε σύνοδον ἀρχιερέων καὶ κληρικῶν καὶ ἀρχόντων καὶ πάντων τῶν χριστιανῶν; *ibid.*, p. 120. D'après la première chronique, p. 17, il est question seulement d'un σύνοδος ἀρχιερέων. La seconde chronique parle, pour l'élection du patriarche Marc, d'une simple réunion de quelques évêques avec le clergé de la Grande Église: ἐσυνήχθησαν πολλοὶ ἀπὸ τοῦς ἀρχιερεῖς καὶ ἠνώθησαν μετὰ τῶν κληρικῶν τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας, p. 123.

² Seconde chronique, *ibid.*, p. 165.

³ *Ibid.*, pp. 165-168.

relève le mur d'enceinte et élève deux nouveaux palais ¹.

En 1564 autour de l'Église oecuménique on trouve celle d'Ochrida, représentée par Païsius, qui signe „archevêque“, celle de Kastoria, dont le chef, Joasaph, est „protothroné de toute la Bulgarie“, les évêques de Macédoine et jusqu'à celui de Méglen, qui ne pouvait écrire qu'en slavon ².

L'unité byzantine de l'Église s'exprimait déjà au moment où, en 1565, le patriarche déposé Joasaph demandait au grand rhéteur et au notaire de l'Église de convoquer, pour que son cas soit examiné, les patriarches : Joaquin d'Alexandrie, Joaquin d'Antioche, Germain de Jérusalem, les archevêques d'Ochrida, Sophronius, et de Petch, Macarius ³. Dans ses lettres à ses collègues on employait la terminologie la plus archaïque, la plus riche et la plus flatteuse : le patriarche d'Alexandrie était aussi celui de „toute l'Égypte, de la Pentapolis, de la Libye et de l'Éthiopie“, celui d'Antioche était intitulé de „Théoupolis, de la grande Antioche et de tout l'Orient“, celui de Jérusalem „de la Sainte Sion, de la Syrie, de l'Arabie, de la Transjordanie, de Cana de Galilée et de toute la Palestine“ ; l'archevêque de Trnovo était pour „toute la Bulgarie“, celui de Petch „de toute la Serbie“, celui d'Ochrida „de la Première Justiniane, d'Ochrida et de toute la Bulgarie“ ; l'Ibérien „de toute la Géorgie“ ⁴.

Avec le grand et le petit logothète ⁵, le grand rhéteur, deux mêmes ⁶, le grand ecclésiarque, le grand chartophylax, le skévophylax, le sacellaire, le grand protopope, le protono-

¹ *Ibid.* pp. 168-169. Ils se rassemblent pour déposer le patriarche Joasaph ; *ibid.*, p. 170 (1564).

² *Ibid.*, pp. 172-174.

³ *Ibid.*, pp. 290-291.

⁴ *Ibid.*, pp. 507-508. Les deux chefs des fidèles slaves, celui d'Ochrida et celui de Petch, étaient en Constantinople en avril 1577 ; Gerlach, ouvr. cité, pp. 329-330. Cf. Crusius, ouvr. cité, pp. 506-507.

⁵ Gerlach, ouvr. cité, pp. 388, 503.

⁶ Crusius, ouvr. cité, p. 248.

taire¹, le sacellaire, le grand oeconome, le nomophylax², les „ephémérioi de la Grande Église“³, le protapostolaire, le lampadaire, le protecdique, le dikaiophylax, l'archidiacre⁴, le primicère⁵, le patriarche avait les bureaux d'un chef d'État. En 1569 le Crétois Zacharie Skordylios signe comme „épitrope“ du patriarche⁶; un Théonas était à la même époque „exarque“ du même⁷. Les oeconomes en arrivèrent bientôt à diriger les patriarches⁸.

Les rapports avec les Turcs étaient empreints d'un sentiment de cohabitation amicale, tel des patriarches ayant été précepteur du Sultan Achmed⁹. On vit même ce Grand Vizir Sokoli visiter les églises grecques accompagné de ses deux neveux¹⁰.

A la nomination d'un nouvel évêque, comme pour celui qui, avant de gagner le siège de Mélénic, avait dû prêcher à Péra devant le peuple, il y avait cérémonie publique. Comme le Pape à Rome, le patriarche bénissait le „peuple“ rassemblé devant son église, et, à cette occasion, des excommunications étaient parfois lancées¹¹.

¹ *Ibid.*, p. 507.

² *Ibid.*, p. 506. A Chio il y avait un „nomodote“ à côté d'un protosyn-celle; *ibid.*, p. 507. A Lesbos un oeconome et un notaire; *ibid.*

³ Gerlach, ouvr. cité, pp. 388, 503.

⁴ Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, p. 245.

⁵ *Ibid.*, VI, p. 294, no. CXXX.

⁶ Crusius, ouvr. cité, p. 200.

⁷ *Ibid.*, p. 204. Voy. les souscriptions, *ibid.*, p. 295. Cf. aussi *ibid.*, pp. 297-298; aussi Gerlach, ouvr. cité, p. 484. Gédéon, *Χρονικά*, pp. 120-121, ajoute l'ostiaire, le logothète τοῦ γενικοῦ, le référendaire, l'hypomnémato-graphe, le protopsalte, le protapostolaire, dès 1579 (*ibid.*, p. 142), le protocanonarque, l'agent auprès de la Porte.

⁸ *Ibid.*, pp. 81-82. Les listes chronologiques de ces dignitaires, *ibid.*, p. 192 et suiv. Cf. la décision pour l'Église de Monembasie, Miklosich et Müller, ouvr. cité, V, p. 177.

⁹ Gédéon, ouvr. cité, p. 82, note 160.

¹⁰ Gerlach, ouvr. cité, p. 88.

¹¹ Crusius, ouvr. cité, p. 509.

Le patriarche d'alors cherchait, comme ses prédécesseurs au XIV-e et au XV-e siècle, à s'immiscer partout aussi par la création de stavropygies, soumises directement à son autorité. Ainsi pour le couvent de Blochou, fondé par l'évêque de Bonditza ¹, pour l'Exochoriané de Paros, une nouvelle fondation ², pour telle maison du diocèse d'Éphèse ³, pour un petit monastère de l'archevêché de Kéos et Thermia ⁴, pour trois maisons de Naxos ⁵. On alla jusqu'à planter la croix patriarcale sur le couvent de Dionisiou, au Mont Athos ⁶. Au XVIII-e siècle seulement, on arrivera à „confier“ à quelque boïar phanariote une stavropygie ⁷.

L'oecuménique gouvernait et surtout extorquait tout ce monde par des exarques ⁸ annuels, dont deux en Macédoine et en Morée, deux du côté de la Mer Noire, un autre pour les îles d'Amorgo, Kalymno, Sérïpho ⁹. Quelquefois un exarque visitait la Crète aussi, très riche de dons ¹⁰.

Le métropolitte d'Amasie s'intitulait, mais d'une façon permanente, „exarque de tout le Pont Euxin“, celui de Pisi-die „exarque de Sidé, de Myre et d'Attalie“ ¹¹, celui d'Éphèse „exarque de toute l'Asie“, celui d'Andrinople pour „tout

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 513.

² Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, pp. 281-282, no. CXXIV.

³ *Ibid.*, pp. 290-291, no. CXXVIII.

⁴ *Ibid.*, pp. 296-299, no. CXXXI.

⁵ Gédéon, ouvr. cité, p. 544.

⁶ *Ibid.*, p. 550. D'autres, au XVII-e siècle, *ibid.*, pp. 560, 570, 579, 591, 594, note 1059, 596, 598, 599, 600, 608, 612-614, 616 (très nombreux les cas à la fin du XVII-e siècle), 620-621, 624 (le couvent de Cernica, en Valachie, est cédé en 1718, par le Patriarcat au Siège d'Alexandrie), 633 (le couvent de Stavropolis, à Bucarest, dédié au Siège de Pogoniané), 646-647.

⁷ *Ibid.*, pp. 673, 677-678.

⁸ Gerlach, ouvr. cité, pp. 249, 465, 470, 500.

⁹ Gédéon, loc. cité, p. 542-545. Le métropolitte de Nicée, celui d'Amasie, comme exarque, pour rassembler des aumônes en Valachie et Moldavie; Gerlach, ouvr. cité, pp. 95, 103.

¹⁰ *Ibid.*, p. 271. Cf. aussi *ibid.*, p. 293.

¹¹ *Ibid.*, p. 507.



Patriarche de Constantinople (d'après Crusius)

l'Hémus" ; à Galata un protosyncelle était exarque, habitant à la Chrysopégé. Chaque cinq ans, entouré d'une nombreuse suite, de jusqu'à trente personnes, le chef de l'Église oecuménique visitait ses métropolités¹.

L'esprit d'obédience, on se l'imagine bien, n'était pas général dans ce monde des métropolités et évêques. Ils ne voulaient pas accepter les prêtres envoyés par l'oecuménique et ils allaient jusqu'à dire, comme tel métropolité de Gallipolis, qui entendait borner le droit de son chef suprême à l'enceinte du Patriarcat : „l'empereur lui a donné le Patriarcat : le même, à moi, les églises" ².

Vers la fin du XVI-e siècle, par suite de ces discordes, il y eut même un attentat contre le patriarche Denis³. Jérémie III, poursuivi par ses ennemis, archontes et archièrées, est jeté en prison et se trouve plus d'une fois en danger de mort⁴. Pacôme fut lié par les siens à deux chaînes⁵.

La liberté de l'ancienne façon, comme à l'époque des empereurs chrétiens, se conservait dans les monastères les plus révéérés, auxquels souvent, d'un patriarcat à l'autre, l'Église accordait des privilèges. Ainsi l'importante maison du Prodrome à Sozopolis⁶, où mourut le patriarche Joannice Ier, celle de St. Démètre de Gallipolis⁷. En Asie, celle de Soumèla, dans l'ancien Empire de Trébizonde⁸.

Sous ce régime de fierté byzantine l'Église honora ceux qui représentaient le mieux les lettres grecques, pendant longtemps négligées. Théodose Zygomas, originaire de Nau-

¹ Crusius, ouvr. cité, p. 402.

² Τι ὄριζα: ὁ πατριάρχης εἰς τὸ ἑμὸν ὁσπίτιον εἰσάγα.ν ἱερεῖς; ἐξουσιάζετω τὸ πατριαρχικὸν αὐτοῦ; ὁ βασιλεὺς, ὅς θεῶκεν ἀπὸ αὐτὸν τὸ πατριαρχεῖον, θεῶκε καὶ ἐπὶ τῆς ἐκκλησίας; Crusius, Πατριαρχικὸὶ Πίνακες, pp. 333-334.

³ Dorothee de Monembasie, ouvr. cité, p. 442.

⁴ *Ibid.*, pp. 444-445.

⁵ *Ibid.*, p. 447.

⁶ Gédéon, ouvr. cité, pp. 490, 502; Crusius, ouvr. cité, *passim*.

⁷ Gédéon, ouvr. cité, pp. 4, 513, 517-518.

⁸ *Ibid.*, p. 533.

plie, descendant d'une famille sujette aux ducs d'Athènes, dont elle conservait la mémoire, et qui avait étudié aussi à Padoue¹, établit comme une généalogie de lettrés qui se transmettaient la bonne tradition du style: Mathieu Kamariotès, le commentateur de Synésius², qui est donné comme précepteur du premier patriarche de la „turcocratie“ et qui écrivit une plainte sur la catastrophe byzantine³, créa Manuel de Corinthe, poète de l'Église, devenu ensuite grand rhéteur du Patriarcat, pour transmettre lui-même ce glorieux héritage à un Antoine Karmalikès et à Arsène, métropolitain de Monembasie.

La série des bons „didascales“ s'enrichissait d'élèves venus des régions les plus lointaines de ce qui avait été jadis le monde byzantin. Hermodore Lestarque, que nous avons, du reste, retrouvé ailleurs, était originaire de Zante et avait suivi des cours à Ferrare: il avait voulu devenir médecin, avant de s'établir dans l'île de Chio, mais pour revenir, comme professeur de grec, à Ferrare. On a conservé la lettre par laquelle, en 1547, le patriarche Denis l'appela à Constantinople: l'oecuménique l'invite à penser que „les Latins ont aussi d'autres instructeurs, les Hellènes aucun“⁴. Il devait mourir, après 1581, dans l'île de son refuge.

Jean Zygomalas⁵, élève d'Arsène, eut quinze élèves⁶. Entre

¹ Crusius, ouvr. cité, p. 205. Sur la famille des Zygomalas, aussi p. 223. Sur le médecin du patriarche, Léonard de Chios; *ibid.*, p. 205. Sur Théophile Éléaboukos Notaras, Gédéon, ouvr. cité, p. 45 et suiv. Il fut le précepteur de Théodose Zygomalas. Il se distingua aussi comme prédicateur.

² Crusius, ouvr. cité, pp. 92-93, 187. Sur ses ouvrages, Gédéon, *Χρονικά*, p. 35, note I.

³ Crusius, ouvr. cité, pp. 76-83. Surtout Gédéon, ouvr. cité, p. 30 et suiv.

⁴ Ἐκεῖνοι μὲν γὰρ καὶ ἄλλους ἔχουσι τοὺς ἐκπαιδύσαντας, οἱ Ἕλληνας δ' οὐδέτι; Gédéon, ouvr. cité, p. 51. Sur ses lettres et ses œuvres, *ibid.*, p. 52, note I. Il eut comme successeur le futur patriarche Joasaph, originaire du village de Krapsi, près de Ianina; voy. *ibid.*, p. 53 et suiv.

⁵ Voy. sur lui Gédéon, ouvr. cité, p. 56 et suiv. Il accompagna aussi comme interprète Métrophane en Italie; *ibid.*, pp. 57-58. Sa femme s'appelait Graziosa. Sur ses écrits, *ibid.*, p. 60, note I.

⁶ Crusius, ouvr. cité, pp. 90, 92-93, 99.

les correspondants des clercs allemands, Gerlach et Crusius, il y a aussi un Siméon Kabasilas¹, qui, avec Malaxos², avec Georges l'Étolien, formé à Venise, auteur d'un poème sur la Valachie, présentant les intrigues à la Cour de la princesse Chiajna, ses amours avec un intrus grec et le sort malheureux de son fils, le jeune Pierre³, et avec un Léonard Min-donios, médecin, commensal du „grand Grec" Michel Cantacuzène à Anchiale, puis établi à Chios⁴, continuèrent une tradition, au fond de laquelle il y avait le souvenir du Kamariote. Kabasilas avait fait, lui aussi, des études de médecine à Padoue et était devenu moine chez les Ibères de l'Athos⁵. Plus tard, ce modeste travail de l'enseignement des lettres grecques, plutôt à la façon byzantine, sera continué par François Kokkos, de fait un Cocco de Naxos, — et très bon Naxiote —, ayant étudié, à Rome, au Collège grec fondé en 1581 par le Pape, et, traducteur du latin, conservant des rapports avec le chef de l'Église orthodoxe à Venise, Gabriel Sévéros⁶.

Ce sont des esprits éclairés et des manieurs habiles du bon „style". Malheureusement les belles phrases rhétoriques dans les lettres de Théodose Zygomalas ne doivent pas donner l'illusion d'une âme qui leur aurait ressemblé : ce beau parleur frappait son père et lui intentait des procès⁷, et son frère Stamati n'avait pas de meilleures paroles pour le vieillard.

¹ *Ibid.*, pp. 103, 193. Il y aurait eu une imprimerie à Salonique; *ibid.*, p. 210.

² Voy. Gédéon, *Χρονικά*, p. 63.

³ Éd. N. Bănescu, Bucarest.

⁴ Gédéon, ouvr. cité, p. 64.

⁵ Fragments d'une lettre adressés à lui dans l'édition de Venise des *Lettres de Théophile Korydalée*, 1786, p. 147, dans Gédéon, ouvr. dernièrement cité, p. 66.

⁶ *Ibid.*, pp. 69-72.

⁷ Gerlach, ouvr. cité, pp. 234, 323, 371-372, 456. Sur l'activité comme didascale et lettré de Théodose, aussi Gédéon, ouvr. cité, p. 60 et suiv. Sur ses écrits, *ibid.*, p. 62, note 2. — Théodose écrivit une *Vie de Denis l'Aréopagite*; *ibid.*, p. 97. Cf. *ibid.*, p. 36 et suiv. Sur ses odes, *ibid.*, p. 40, note 2 et p. 41, note 1.

Tel patriarche dut sa situation au fait d'avoir été le précepteur du Sultan Mahomet III¹. Sous Jérémie II, un ami des lettres, le patron des deux Zygomas et du gendre de Théodose, Michel Pauliotès², le vicariat fut confié, pendant les longues absences en pays étranger du chef de l'Église, à des didascales de la grande influence de ce Nicéphore, qui alla dans les principautés roumaines et jusqu'en Pologne pour empêcher la propagande des Jésuites établis, à Constantinople même, dès 1583³; un autre vicaire, Denis l'hierodiacre, était aussi un „didascale“⁴.

C'est dans la langue de l'antiquité que prêchait le patriarche et son grand rhéteur⁵.

Ainsi se forma à Constantinople le groupe de ces amateurs de vieux livres, de ces curieux des choses de l'Occident, qui accueillaient les érudits allemands et leur écrivaient des lettres: le patriarche Jérémie lui-même, celui-là même qui visita les pays du Danube et créa le nouveau patriarcat russe à Moscou, son prédécesseur Métrophane, Sylvestre d'Alexandrie, Joasaph Argyropoulos, métropolitte de Salonique, Métrophane de Berrhoé, Méthode de Mélénic, Cyrille de Nicée, Gabriel de Philadelphie⁶, ces deux Zygomas, employés au Patriarcat, Jean et Théodose, ainsi que leur collègue dans ces bureaux, puis Mathieu, le médecin, déjà cité, Léonard Mendonios, de même que le diacre Siméon Kabasilas⁷.

¹ Voy. Gédéon, ouvr. cité, pp. 526-527.

² Gerlach, ouvr. cité, p. 513.

³ *Ibid.*, p. 525. Jérémie envoya au Pape des reliques, en 1584; *ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 510.

⁵ Crusius, ouvr. cité, pp. 205-206 (le moine Mathieu; parmi les prédicateurs aussi Jean Zygomas).

⁶ Voy. le même, *Germano-Graecia*, p. 257.

⁷ *Ibid.*, pp. 197, 232. Sur les manuscrits grecs, *ibid.*, pp. 217-218. De Constantinople des ambassadeurs apportaient à cette époque des portraits aussi bien grecs que tures; *ibid.*, p. 258. Un prêtre de Corinthe en Occident; *ibid.*, p. 331. Aussi le même, *Turcograecia*, *passim* et surtout la préface.

Un enseignement grec s'ajoutait donc à ce réveil de l'Église. On le trouve, en dehors des îles vénitiennes, où il n'avait jamais cessé, aussi à lanina, avec un Philanthropénos¹. Vers la fin du XVI^e siècle, Théodose Zygomas comptait vingt élèves de son père². En Morée le grand didascale était un Théophane. Hermodore Lestarque, médecin de profession, avait lui aussi un important groupe de disciples³. Méthode et Mathieu enseignaient au Patriarcat⁴. A Constantinople même un Théophane, le grand rhéteur, fonctionna avec éclat sous le patriarche Denis et parmi ses élèves en compte Théonas de Salonique, Arsène de Trnovo, Damascène d'Arta, Méthode de Mélénic, Hiérothée de Monembasie, — qui lit Thomas d'Aquin⁵, — à côté desquels on place Sylvestre d'Alexandrie, Joasaph de Cyzique, Dorothee de Lacédémone⁶. Le patriarche Joasaph faisait partie lui aussi, comme élève de Jean Zygomas, de la société de ces lettrés⁷. Un Mathieu de Crète fut parmi les maîtres du patriarche Jérémie III⁸. Tout en parlant d'Aristote et de Praxitèle, ces lettrés confessaient avec douleur que „la vraie Athènes est maintenant en Allemagne“⁹.

Les bibliothèques étaient encore pleines de manuscrits byzantins : on y conservait en 1580 Agathias et Eunape, Michel Glykas et Manassès, Laonikos Chalkokondyle et les discours adressés à Manuel Paléologue par Joseph Bryennios¹⁰.

¹ Gédéon, *Πατριάρχικοι Διδάσκαλοι* p. 511 (à Nauplie, jadis, Jean Zygomas). Trois autres didascales, *ibid.*, p. 5-9. Sur le séjour de Jean à Nauplie, Crusius, ouvr. cité, *passim*.

² Sur les deux surtout *ibid.*, p. 491.

³ Une lettre de lui, *ibid.*, p. 219. D'autres *ibid.*, pp. 241, 243, 245-246 (de Chio, 1560).

⁴ Crusius, ouvr. cité, pp. 216, 497.

⁵ Dorothee de Monembasie, ouvr. cité, p. 446.

⁶ *Ibid.*, p. 442.

⁷ *Ibid.*, pp. 44-443.

⁸ *Ibid.*, p. 444.

⁹ Budowitz, ouvr. cité, pp. 81, 100-101. Ils critiquent le dialecte d'Athènes, qui serait le pire.

¹⁰ *Ibid.*, p. 103.

On n'écrivait plus les fastes de Constantinople, la biographie de Mahomet II, par Critoboule¹ étant le seul document littéraire aussitôt après la conquête. Mais, lorsqu'il y eut un patriarche, des notes furent prises par lui-même ou par son secrétaire pour conserver le souvenir de ce qui se passait autour de cette Byzance d'Église qui s'était montrée capable de survivre à l'autre et de la remplacer. Une brève chronique du Siègè patriarcal a été publiée au XVI^e siècle par un érudit allemand qui s'intéressait de tout coeur à la grécité; une autre, plus pleine de raisonnements, employa celle-ci². Une seconde, paraphrasant la première, se trouve dans le même ouvrage. Enfin, un „livre chronographique“, contenant en bref les événements à partir de la Création du

¹ Éd. Joseph Müller, dans les *Fragmenta historicorum graecorum*.

² Crusius, *Turcograecia*, pp. 1 et suiv., 107 et suiv. Le caractère plus ancien de la première apparaît aussi dans certains détails. Ainsi la visite de Mahomet II à la Pammakaristos aurait eu lieu, d'après la première, dans la chapelle près du skévophylakion, dans la chapelle devenue elle-même skévophylakion, d'après la seconde (cf. pp. 16 et 109). Il y a aussi dans la seconde une rhétorique vague et peut-être la transposition dans le passé de coutumes plus récentes. Elle s'arrête longuement sur le péché de l'ancien trésorier de Trébizonde et sa punition (pp. 122-124). Elle souligne le moment où s'introduisit l'achat du Siègè patriarcal (p. 24). C'est Théodose Zygomalas qui l'affirme: ἐν ἀπλῇ εἰσλήφῃ συναθροισθέντι παρὰ τοῦ Μαλαξῶν (*ibid.*, p. 95: il défend contre lui le patriarche Joasaph; *ibid.*). Description du bon vieux gros Malaxos enseignant dans sa chaumière près du Patriarcat avec les poissons séchés qui pendent du plafond, et aimant le vin, *ibid.*, p. 85. Il mourut en 1581; *ibid.* Mais Gerlach affirme que ce pauvre homme ne fut que le copiste de la seconde chronique: „Den 21. (Januar 1578) bin ich zu einem alten Griechen mit Namen Malaxus gegangen, der mir die Geschichten der Patriarchen nach der Stadt Constantinopel Eroberung abschreiben sollte“ (p. 448). Un catalogue ultérieur des patriarches, jusqu'en 1636, avec quelques mentions les concernant, dans Bandurius, *Imperium Orientale*, I, éd. de 1711, p. 21 et suiv. Un autre par Philippe de Chypre, jusqu'en 1634, *ibid.*, p. 225 et suiv.—La seconde chronique, dite de Malaxos, est consacrée à l'Église seule, s'arrêtant sur des épisodes populaires décrits avec complaisance, alors que l'autre est une *chronique d'Empire*. Sur l'offre par Jean Zygomalas des actes du Patriarcat, Gerlach, ouvr. cité, p. 371.

Monde jusqu'au règne du Sultan Mourad, recueilli et corrigé par le très savant sire Manuel Malaxos¹, se conserve dans le manuscrit 1790 de la Bibliothèque Nationale de Paris¹. Un Damascène qui s'intitule le Stoudite compila une Histoire de Constantinople².

Cette Byzance patriarcale sentit aussi le besoin d'un nouveau recueil de canons. Cette charge fut confiée, sous Joasaph, au prêtre Nicolas Malaxos et au prêtre Zacharie Skordylis³. Un peu plus tard, lorsqu'on envoyait des manuscrits en Valachie même⁴, il y eut la collection de canons de Maxime Margounios et de Christophe Campanas, le „canonarque“⁵.

Ce Patriarcat remplaçant Byzance se cherchait aussi des relations à l'extérieur: ainsi cette mission à Venise et à Rome du futur patriarche Métrophane⁶, qui, au retour, fut déposé et exilé en Paronaxie⁷, ou celle dont fut chargé le hiérodiaque de Salonique, Démètre, en Allemagne⁸.

On voit un patriarche de Constantinople s'adresser en 1582 au roi de France Henri III, pour soutenir Pierre, dit Boucle d'Oreille, prétendant au trône de Valachie, parlant à ce grand Souverain lointain des croisades par lesquelles les Français ont libéré le Saint Sépulcre et ajoutant qu'un Paléologue aurait dû son rétablissement à la Couronne de France, ce qui doit être un souvenir du voyage à Paris fait par l'empereur Manuel. Le chef de l'Église grecque sait bien que François I-er, dont il fait un grand éloge, a fait enseigner le grec au Collège qu'il a fondé avec les professeurs grecs qu'il

¹ Voy. Legrand, édition des „Éphémérides daces“ de Daponte, Paris 1884, p. 497. Le passage que donne Legrand ne contient rien de nouveau.

² Conservée dans l: ms. 56 du Métoque du S. Sépulcre à Constantinople; voy. *ibid.*, p. 498 et note 2.

³ Gédéon, *ouvr. cit.*, p. 515.

⁴ Papadopoulos-Kérameus, dans Hurmuzaki, XIII, p. 348, no. 6.

⁵ Gédéon, *ouvr. cit.*, p. 535.

⁶ Dorothee de Monembasie, *loc. cit.*, p. 44.

⁷ *Ibid.*

⁸ Gédéon, *ouvr. cit.*, p. 514.

réchauffe de ses plumes comme une cigogne ses petits, pour que ses sujets en deviennent „autant de Lycurgues et de Démosthènes et leur patrie le coeur et le nombril d'Athènes“. Une intervention qui faisait penser à des possibilités d'accepter le nouveau calendrier romain et même la suprématie du Pape¹. Dès 1561, le patriarche d'Alexandrie s'adressait au ministre impérial, comte de Löwenstein². Du reste, en 1597 Athanase, patriarche d'Ochrida, faisait le même voyage en Occident, où il serait resté jusqu'en 1615³.

Par dessus l'Église de Constantinople, les Patriarcats d'Alexandrie et de Jérusalem, le premier aussi grâce à la grande personnalité de Mélétius Pigas, et de Jérusalem, surtout sous l'entrepreneur Théophile, essayèrent grâce aussi à leurs rapports avec les Occidentaux dont la propagande, catholique et calvine, après les tentatives luthériennes des Allemands au XVI^e siècle, avançait, à prendre, dans un mouvement d'offensive qui se prononçait, le premier rôle.

En Europe, le grec paraissait devoir chasser bientôt le slavon dans le monde byzantin d'Église. Cette dernière langue est conservée dans les signatures seulement par l'archevêque, pour les siens un patriarche, de Petch⁴ et par les évêques de Méglen et de Mélénic⁵, mais ce dernier employait aussi le grec⁶. En 1580, lorsque, avant Denis Rhali, un Arsène était peut-être encore

¹ Notre Hurmuzaki, XI, pp. 157-158, no. CCLXVI, et p. 174, no. CCLXXXVII; aussi Hurmuzaki, IV¹, p. 119, et André Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Terii-Românești*, II, p. 253-254, no. 253.

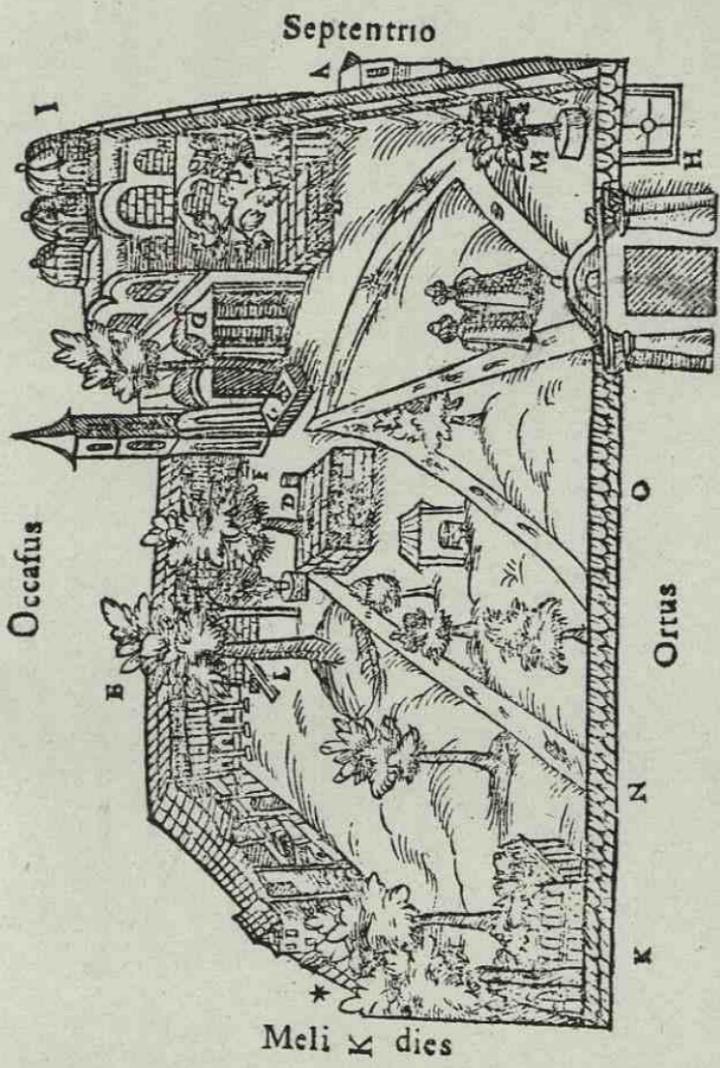
² Budowitz, ouvr. cité, p. 54 et suiv. Des lettres de l'oecuménique à David Chytraeus (1575, 1578), *ibid.*, pp. 63 et suiv., 66 et suiv.

³ Sur ce prélat feu Nicolas Milev, qui devait tomber victime des haines révolutionnaires dans le Balcan, a donné, m'assurait-il, une étude dans les *Izvestia* de la Société historique de Sofia. Cf. aussi la lettre de Milev, dans notre *Revue historique du Sud-Est européen*, II, pp. 96-101.

⁴ Gerlach, ouvr. cité, pp. 64, 133. Sur les rapports avec lui, ou plutôt avec celui d'Ochrida, *ibid.*, p. 92.

⁵ Crusius, *Turcograecia*, p. 205. Cf. *ibid.*, pp. 513-514; Gerlach, ouvr. cité, p. 504.

⁶ Crusius, ouvr. cité, pp. 34-342.



Le Patriarcat au XVI-e siècle (d'après Crusius).

métropolitte de Trnovo¹, celui de Sofia, qui s'adresse à l'empereur pour une recommandation était le Grec Parthénus².

A Ochrida, des Grecs se suivaient sur l'ancien Siège des patriarches de Bulgarie : un Nicolas, un Zacharie, adversaire fanatique de l'acte d'union, ancien confesseur de Skanderbeg³. Nous avons déjà vu que le patriarche conservait le titre „de Ochrida, la première Justiniane et de toute la Bulgarie“⁴.

Un Grec Sophronius⁵, et un autre Grec, Gabriel, eurent tour à tour pendant le XVI^e siècle ce Siège d'Ochrida. Lorsque Primus Tuber essaya de répandre des livres d'église en slavon, le byzantinisant „despote“ de Moldavie l'en empêcha, envoyant le coupable à Constantinople où, bientôt libéré, il trouva cependant des lecteurs inattendus parmi les Turcs⁶. Mais jusqu'à Védren s'étendait l'autorité du Siège de Petch; dans cette bourgade un chef bulgare, Novac „Débels“, s'intitulait „despote“. Il y avait à Sofia une école de slavon⁷.

Le patriarche Métrophane, qui pensait à visiter la Moldavie, eut même, en étant empêché par la visite de son collègue d'Antioche⁸, des rapports avec Caffa et Soldaia, devenues terres turques⁹; on faisait venir de Caffa un meilleur sel que celui des pays roumains¹⁰.

¹ *Ibid.*, p. 269. Une autre lettre, *ibid.*, p. 339. Il avait trois évêchés et six cents églises; *ibid.*

² On le trouve en 1579; *ibid.*, p. 287. Cf. *ibid.*, p. 229.

³ Gédéon, ouvr. cité, p. 489.

⁴ Crusius, ouvr. cité, pp. 339-441.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 492.

⁷ Gerlach, ouvr. cité, pp. 517-518, 520-521. Il y a à Sofia douze églises; *ibid.* Cf., pour le service, *ibid.*, pp. 522-523. Une autre école au couvent de St. Démètre; *ibid.*, p. 524.—Sur le patriarche de Petch, Gerasime (1578), *ibid.*, p. 531. Il était considéré parmi les prélats les plus cultivés, à côté de Damascène de Naupacte et du prédicateur Mathieu; *ibid.*, p. 497; cf. *ibid.*, p. 119.

⁸ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 47-48, no. CXVII.

⁹ Gédéon, ouvr. cité, p. 517, d'après un document publié par Ath. Papadopoulos Kérameus, dans les Actes du VI^e congrès d'archéologie en Russie, pp. 178-79. Sur son voyage en Moldavie et ce qu'il en rapporte Gédéon, *Xpovixá*, p. 149. Cf. N. Popescu, *Patriarhii Tarigradului*, pp. 40-41.

¹⁰ Gerlach, ouvr. cité, p. 303.

L'état d'esprit des lettrés autour du patriarche apparaît de la façon la plus complète dans la lettre adressée à l'Allemand Crusius par Théodose Zygomas¹. Il se considère comme un malheureux esclave, un prisonnier de guerre, dans une nation soumise „à la servitude des Agarènes“². „Les malheurs descendent chaque jour comme un brouillard“³. „Ô, si le passé pourrait revenir avec sa liberté!“⁴.

Ce passé c'est l'Empire, cet „Empire des nouveaux Romains ou des Grecs“⁵. Car il se sent bien Grec de nation, bien qu'il copie et envoie à son ami allemand les portraits d'Andronic Paléologue, de l'impératrice Anne⁶, qu'il décrit, en reproduisant les sources, la catastrophe de 1453⁷ et qu'il pense avec regret aux pensions que distribuèrent jadis les empereurs⁸. Il se rend compte de ce que certaines villes, comme sa Nauplie à lui et Salonique, ont gagné au changement des choses, mais il trouve les accents les plus émus lorsqu'il parle d'Athènes, avec ses rivières, ses vergers d'oliviers, avec la clarté de ses montagnes et la douceur de son air⁹. Il avait vu Athènes, assez près de sa Nauplie, avec les places où avaient été les édifices célèbres de l'antiquité, avec les restes des „divines sculptures“, les oeuvres de Praxitèle, à côté des collines qui ressemblent au „jardin d'Adonis“, et il reconnaît dans les si belles chansons du peuple un souvenir de l'harmonie hellénique¹⁰. Il se fonde pour des espérances d'avenir sur l'amour des siens pour les

¹ Crusius, ouvr. cité, p. 74 et suiv.

² *Ἐν ταύτῃ τῇ ἀρχιμωλοσίᾳ*; *ibid.*, p. 74. Δεδουλεμένῃ δουλείᾳ Ἀγαρηῶν; *ibid.*, pp. 93-94.

³ *Τὰ νέφη τῶν ἐπισυμβαίνοντων καθ' ἡμέραν συμφωρῶν*; *ibid.*, p. 94.

⁴ *Δὴν δὲ θεὸς ποτε ἄνεσον καὶ ἐλευθερίαν, τήν τε εἰς τὸν ἀρχαῖον ἀποκατάστασιν*; *ibid.*

⁵ *Ἡ νέων Ῥωμαίων ἦτοι Γραικῶν*; *ibid.*, p. 92. *Ἡ Γραικῶν βασιλεία*; *ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 75.

⁷ Cf. aussi *ibid.*, pp. 95-96.

⁸ *Ὅτε βασίλειον ἔχουσι καὶ σιτηρέσιος τρέφονται*; *ibid.*, p. 91.

⁹ *Ibid.*, p. 95.

¹⁰ *Ibid.*, p. 430. Cf. *ibid.*, p. 451.

choses de l'esprit, pour cette εὐγενεία, cette noblesse native à laquelle participe tout ce qui appartient à la „nation hellénique“¹. Il va jusqu'à se glorifier du succès du Collège grec créé à Rome par Grégoire XIII².

Un Corcyriote, Antoine Éparchos, de la même époque³, emploie même, dans ses vers de regrets pour tout ce qu'on avait perdu, le seul terme d'Hellènes⁴. Dans une lettre à Mélanchthon il signale l'ambition du Sultan Soliman, capable de conquérir le monde entier, profitant de la discorde des princes chrétiens⁵.

Le souvenir de la Byzance impériale ne pouvait pas être chassé : son aigle était sur la poitrine du patriarche ; sur les murs de la Pammakaristos on voyait les portraits des empereurs, celui du protostrator Michel Ducas Glavas Trachaniotès et de sa femme, Marie Paléologue, fondateurs de l'église, et le tombeau d'Alexis Comnène⁶. Les moines de Patmos, soutenus par le Grand Maître de Rhodes, qui prenait cette île de „Palamosa“ sous sa protection, demandant, en 1504, le secours des Occidentaux, parlaient de la „cupidité“ des Turcs „infâmes“ et „très cruels“⁷. Une vingtaine d'années plus tard, Venise reconnaissait le concours militaire que leurs bateaux lui ont fourni contre les Turcs⁸. Arsène de Monembasie, qui se rendit à Rome pour défendre les

¹ Ἡ ἐνοῦσα ὡς εἶμαι τῆ ἀλληγιτικῆ γένει εὐγένεια ; *ibid.*, p. 94. Il se rend compte de la diversité des dialectes, influencés par d'autres langues ; *ibid.*, p. 94.

² *Ibid.*, p. 91. Cf. une de ses lettres *ibid.*, p. 103.

³ Un Michel Éparque, didascale de Corfou, Crusius, ouvr. cité, p. 208.

⁴ *Ibid.*, p. 94.

⁵ *Ibid.*, p. 103.

⁶ *Ibid.*, p. 189. Reconstruction du Patriarcat, *ibid.*, p. 190. On montrait aussi les ruines du palais de Constantin, occupées par quelques chaudières ; *ibid.*, pp. 190-191.

⁷ Miklosich et Müller, ouvr. cité, VI, pp. 394-396, no. VII. Aussi nos suivants.

⁸ *Ibid.*, pp. 400-401, no. XIII.

droits des siens contre l'intrusion latine, parlait devant le Pape de „notre empire, ἡμέτερον βασιλείον, qui a péri“¹. Joasaph de Salonique fut accusé par un moine devant le Sultan d'avoir écrit, après la bataille de Lépante, des lettres qui exhortaient les vainqueurs à poursuivre leur oeuvre récupératrice, et il fallut l'intervention de Michel Cantacuzène, la protection du tout-puissant Vizir Mahomet Sokoli et un sacrifice de 2.000 ducats pour le sauver². Un métropolitain de Rhodes fut empalé pour avoir préparé une surprise de l'île par les gens de Crète³.

Le point de vue des émigrés du XV^e siècle⁴ revit à cette époque par les interprétations et les critiques de ce prélat, Dorothée de Monembasie, dans son Βιβλίον ιστορικόν, qui est avant tout un acte d'accusation contre le Phanar laïc, contre ces archontes qui déclarent que ce qui concerne l'Église leur est indifférent, tout cela étant „des affaires de moines“⁵.

A Venise il trouvait, du reste, tout un monde d'„archontes“ d'un autre caractère que ceux de Byzance: le gendre de Pierre le Boiteux, Zotos Tzigaras en tête, dont le frère, un riche marchand, Apostolo, fit imprimer le livre d'histoire du prélat. Ils avaient des rapports avec les Grecs des îles et, bien entendu, avec les princes roumains.

Le compilateur de ce chronographe en grec vulgaire est un simple moine, qui, parlant de Byzance, n'oublie pas de mentionner les dons faits par Andronic, le despote thessalonicien, au Mont Athos⁶. Il croit aussi que tous les malheurs de la chrétienté sont dûs à ses péchés. Lui aussi:

¹ Crusius, ouvr. cité, p. 199.

² *Ibid.*, p. 506. Cf. Gerlach, ouvr. cité, p. 20.

³ *Ibid.*, p. 350.

⁴ Voy. notre premier chapitre.

⁵ Τοιαύτην ἀπόγνωσιν εἶχον ὅτι κἀναίς δέν ἤθελε νά συντύχη ποσῶς διὰ τὴν Ἐκκλησίαν, μόνον: δέν μᾶς μέλει, ἔλεγαν· οἱ καλόγεροι ἄς λαλοῦν!

⁶ Ed. de 1818, p. 403.

parle avec respect des vieux Sultans „magnanimes et heureux“¹, qui s'entendent à la guerre et „aiment beaucoup la noblesse et l'art“ (καλλωπισμός), qui sont „vigoureux“. Mahomet II montre avant la conquête „beaucoup de sympathie pour les habitants de Constantinople, qui était pleine de méchanceté et de perfidie“². Bien entendu, la plainte obligée sur la perte de la cité impériale ne manque pas. Mais la même explication des péchés impardonnables est maintenue³. Les despotes de Morée, survivants de la catastrophe impériale, sont présentés comme étant sans cesse en discorde, et Démètre, „l'inhumain“, (ἀπάνθρωπος), est désigné comme celui qui a appelé le Sultan contre son frère. Le récit ne fait, du reste, que suivre la première chronique donnée par Crusius⁴.

Cette source fait défaut avec l'expédition de Sélim en Égypte. Dorothee n'en continue pas moins sur le même plan et dans les mêmes larges proportions, alors que, de l'autre côté, seuls quelques brefs renseignements incohérents finissent l'exposition. On le voit s'intéresser au sort des Paléologues vivant encore en Morée, attaquée par le nouveau Sultan, qui fait exécuter Andronic, Nicolas, Théodore et Démètre⁵. C'est la région dont l'auteur aura la direction spirituelle; il marque la date où, en 1540, on fit descendre à Monembasie les cloches⁶. „Et dans les châteaux restèrent plusieurs membres du clergé et laïcs sous le Turc, qui les rendit libres“⁷. L'auteur, très attaché aux intérêts des Vénitiens, reprend le ton de la complainte à la perte de Chypre⁸.

¹ P. 406. On reconnaît cependant une source italienne. A Nicopolis les Français crient : ειτόρια; *ibid.*, p. 408.

² Ἐβσεῖς πολλήν ἀγάπην μέ τοὺς πολίτας, ἣ ὅποια ἦτον γεμάτη πονηρίας καὶ θόλου; p. 411.

³ Pp. 413 et 414.

⁴ Il n'y a en plus que telle anecdote que d'autres sources transportent en Transylvanie au XVII^e siècle (voy. *ibid.*, p. 423).

⁵ P. 437.

⁶ P. 438.

⁷ *Ibid.*

⁸ P. 439.

Revenant plus tard à l'Empire, il loue les premières nées du règne de Mourad III, qui paraissait „aimer la justice“, la recommandant à ses pachas ; le maître turc s'intéresse à la chronologie, à l'astronomie, empêché cependant d'innover par des conseillers traditionnalistes¹. Mais, après avoir profané la Pammakaristos, il devient lunatique, avare et corrompu : il fait fabriquer de la fausse monnaie, il tolère les abus du Juif qui avait à ferme le revenu du vin. Le nouveau Sultan Mahomet III est jugé avec autant de critique².

Concernant l'Église, celui qui admire le savoir du „vertueux“ grand rhéteur Manuel ne manque pas d'observer le manque de connaissances du patriarche Jérémie³. Il décrit de sang-froid toutes les intrigues pour la dignité suprême. Sous l'administration de Métrophane, l'hôtel du patriarche est vide ; la simonie fleurit⁴. Jérémie II lui paraît d'un „esprit lourd“, bien qu'il eût étudié sous Arsène de Trnovo et les métropolitites de Monembasie et d'Arta⁵. Il critique ce neveu du patriarche Métrophane qui, de laïc, devint en quelques jours métropolitite de Philippopolis, rêvant d'acheter la dignité suprême⁶. L'indéchiffrable chaos de ces intrigues, dans lesquelles après la mort de Michel Cantacuzène se mêlent l'ambassadeur de France, le baïle de Venise, des Turcs, est présenté avec une véracité cruelle. On se traîne devant le Divan des maîtres turcs auxquels on présente des dénonciations de trahison, de correspondance avec le Pape, d'insultes à l'empereur et on achète, on mendie leurs décisions⁷. On entend la voix de la foule qui „crie“ vers le Sultan, demandant ou refusant un patriarche. L'auteur accumule les qualificatifs pour cette action d'intrigues pendant l'absence de Jérémie

¹ Pp. 453-454.

² P. 455. Le reste, de brèves notices, est ajouté par les éditeurs.

³ Pp. 439-440.

⁴ P. 443.

⁵ P. 444.

⁶ *Ibid.*

⁷ Pp. 445-446.

III, entre le patriarche Théolepte et ses adversaires, parmi lesquels le diacre Nicéphore, qui amena la prise de la Pam-makaristos par les Turcs. Du reste, „les clercs y avaient bâti des maisons et y vendaient de la viande, du lait, et y buvaient avec les femmes à leur service et autres distractions odieuses à Dieu et aux hommes“. Tous sont coupables, des moines corrompus aux archontes égoïstes, jusqu'au „peuple barbare“¹, sans oublier le beglerbeg arménien qui exploite la situation.

La création du Patriarcat russe est considérée comme une erreur; Jérémie, qui était accompagné aussi par un évêque d'Élassona, resté en Pologne, aurait voulu le nouveau Siège patriarcal pour lui, dans ce pays puissant et riche. En vain le métropolite de Monembasie montre le danger qu'il y aurait à établir en Russie plus qu'un archevêque: „ce serait diviser l'Église et faire un autre chef, un grand schisme“²; furieux, les Russes auraient voulu le noyer, le patriarche devant déclarer que son subordonné n'a pas prononcé ces paroles. Si le Tzar Théodore est „un homme paisible, et pareil en tout au petit Théodose, simple, tranquille“, si la femme de Tzar est „bonne“ aussi, pensant seulement à la bénédiction par laquelle elle pourrait avoir le fils désiré, le frère de cette princesse, Boris (Goudounov), est celui qui met tout en oeuvre pour satisfaire l'ambition moscovite.

Dorothee fait aussi l'éloge du chancelier et hetman de Pologne Jean Zamoyski, qui fait reconduire le chef de l'Église byzantine jusqu'à la frontière moldave par une garde de deux cents soldats³.

Le récit s'arrête avec complaisance sur les conseils et les mérites de Hiérothée de Monembasie dont l'auteur paraît avoir été non seulement successeur, mais l'élève⁴. C'est un

¹ P. 454.

² *Nā mē diarrestē ē Ἐκκλησία καὶ γέννη κεφαλὴ ἄλλη καὶ σχίσμα*; p. 453. Jérémie y gagna 60.000 aspres; *ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Surtout pp. 445-446.

homme éclairé, „par dessus tous les archièrées de ce temps-là“, de bon conseil, vertueux dans un monde corrompu, aimant la paix et la concorde. Chargé de la conduite spirituelle de Galata et de Constantinople, il prêche chaque dimanche; l'église de Kastéliotissa est due à sa générosité. On voulait le faire patriarche, mais il prétend que d'abord Jérémie se retire; on le persécute, le faisant partir pour son diocèse, pour éviter ainsi un concurrent¹.

¹ P. 448. Il était en Valachie, revenant de Russie, le 10 juin 1591; Papadopoulos Kérameus, *Ἱεροστολομητικὴ Βιβλιοθήκη*, p. 194, no. III; p. 196, no. II; notre Hurmuzaki, XIV, no. DCLXXXVIII.

CHAPITRE V.

LES ARCHONTES

La façon dont fut installé, en 1573, le patriarche Jérémie de Larisse montre bien que le pouvoir sur la grécité n'était plus entre les mains du chef religieux. „Le divin et saint synode des très saints nobles archontes et de tout le peuple chrétien“ annonce au nouvel élu, qui se tient sur le seuil de la maison sacrée, son élection¹. Il apprendra bientôt quels sont les vrais maîtres de la nation, les détenteurs réels de la tradition byzantine, qui n'était désormais plus à la Pam-makaristos patriarcale, si richement ornée par ce Jérémie².

Un comité des donations fut créé dès 1564, et il nous montre quels étaient les chefs, déjà mentionnés plus haut, des archontes à cette époque : Antoine Cantacuzène de Galata, Mouzalos, fils de Gabras, Constantin Paléologue et même le chef des Karamanlis, Karatzas³.

Le Bulgare⁴ Métrophane, cependant, „le plus savant de tous les Grecs“⁵, devint patriarche, en 1565, par l'interven-

¹ Seconde chronique, dans Crusius, ouvr. cité, p. 179.

² Fin de la seconde chronique.

³ Gédéon, Χρονικά, pp. 137-138.

⁴ Dorothee de Monembasie, loc. cit., pp. 440-441. Cf. aussi Gédéon, ouvr. cité, p. 77.

⁵ „Der Gelehrteste unter den Griechen.“ On a vu qu'il avait été à Rome dans sa jeunesse ; Gerlach, ouvr. cité, p. 59. Sous le rapport des connaissances, Damascène, le vicaire, l'évêque de Naupacte, avec des éloges ; *ibid.*, p. 60.

tion d'Antoine Cantacuzène et de son puissant parent Michel¹. C'est grâce à ce même patron qu'il avait eu auparavant deux Sièges métropolitains : celui de Larissa et celui de Chio². Joasaph et Jérémie seront à la merci de Michel „le fils de Satan“³.

Parmi ces archontes, on compte les Chalkokondylas, dont l'un, André, se gagna une grande situation par le commerce en Russie, où on cherchait des fourrures et des „dents de poisson“⁴. Un Démètre Chalkokondylas remplit des fonctions diplomatiques chez le khan des Tatars, tout en donnant des leçons de grec au Padouan André Brento⁵.

Les Cantacuzènes restés chez eux végétaient pendant quelque temps dans la province : tel ce Mathieu Cantacuzène qui fut enterré à Mésembrie, en 1481⁶. Ce fut la souche dont devait se développer la richesse, l'intelligence, l'ambition du célèbre Michel Cantacuzène. Il y en avait d'autres, dont l'un à Gallipolis⁷.

„J'ai trouvé“, écrit en 1580 un ambassadeur de l'empereur, Wenceslas de Budowitz, qui a connu aussi deux Rhallis et la descendance féminine des Asanès, „dès ma première année de séjour ici, au Patriarcat un vieillard, parlant italien et grec, de cette famille des Cantacuzènes, qui tout dernièrement se serait fait moine à la Montagne Sainte“⁸. Un Antoine Cantacuzène de Galata et son frère Manuel, qui se rendit à Ve-

¹ Crusius, ouvr. cité., pp. 212, 290 ; Dorothée de Monembasie, ouvr. cité., p. 443. Cf. Gédéon, ouvr. cité, p. 515.

² *Ibid.*, p. 516. Cf. Gerlach, ouvr. cité, p. 408.

³ Crusius, ouvr. cité, p. 205.

⁴ Voy. notre notice dans la revue roumaine *Literatură și artă romină*, 1899-1900,

⁵ Voy. *Europa Orientale*, VI, p. 318, note 1.

⁶ Sp. Lambros, dans le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, XVIII, 2-3.

⁷ Budowitz, ouvr. cité, p. 100. Cf. notre recueil *Documentele Cantacuzinilor*, déjà cité.

⁸ Loc. cit.

nise, sont déjà mentionnés aussitôt après 1555 par le voyageur allemand Dernschwam¹.

Alors qu'un Raoul (Rhali) avait passé en Russie², qu'un Paléologue, Constantin³, chassé par des intrigues, s'était fixé chez les Tatars de Crimée, sa famille, son frère, Manuel, restant à Péra⁴, que Jean Rhali était employé par le patriarche pour recueillir les impôts⁵ et qu'une branche des Cantacuzènes, celle d'Antoine, homme cultivé, qui fit don aux Allemands de son manuscrit de Zonaras pour qu'il soit publié⁶, vivait à Péra, une riche Cantacuzène, étant la femme de grand logothète de l'Église Hiérax⁷, Michel, ayant son château à Anchiale, était devenu le fermier de salines et des pêcheries de l'Empire et le grand douanier ; comme „grand marchand“ (μέγας προματευτής), il recevait par an 60.000 ducats du Sultan pour amener par ses agents, continuant le commerce jadis exercé par un Chalkokondyle, des fourrures précieuses de Russie⁸. Il pouvait donner au Sultan soixante galères⁹. Devant lui chevauchait une avant-garde de six serviteurs. Il avait épousé¹⁰ la fille du prince de Valachie Mircea et de la princesse Chiajna, fille du Moldave Pierre Rareș, qui ne consentit pas cependant à suivre jusqu'à Constantinople

¹ Hans Dernschwams Tagebuch, déjà cité, p. 145.

² Gerlach, ouvr. cité, p. 456.

³ Sur lui voy. *ibid.*, pp. 269, 497. Des Assanès, des filles seules, *ibid.*

⁴ Crusius, ouvr. cité pp. 211, 274 ; Gerlach, ouvr. cité, pp. 127, 133, 184, 188, 211.

⁵ Crusius, ouvr. cité, p. 261.

⁶ *Ibid.*, p. 203.

⁷ *Ibid.*, pp. 204, 332.

⁸ Voy. aussi *ibid.*, p. 224.

⁹ Gerlach, ouvr. cité, p. 30.

¹⁰ Georges l'Étolien, éd. Bănescu, *Un poème grec vulgaire*, 1912, le présente, avec d'autres sources, lui-même comme gendre ; d'après Dorothee de Monembasie, elle aurait été la fiancée de Jean Cantacuzène, ouvr. cité, p. 443. Cette princesse épousa le neveu de Joasaph, alors en Valachie ; *ibid.* Cf. notre Hurmuzaki XI, p. VI ; notre étude *Despre Cantacuzini*, pp. XXVII-XXVIII ; N. Popescu, *Patriarhii Țarigradului*, p. 39, note 1.

un mari déjà vieux. Sa fille, d'un premier mariage, épousa un Rhali, lui apportant, en dehors des bijoux et autres objets, une dot de 20.000 ducats; la cérémonie fut célébrée, en l'absence du patriarche Jérémie, par Joasaph Argyropoulos, autre archonte, qui occupait le siège de Salonique, alors qu'un Rhali était chef de l'Église bulgare à Trnovo.

Gardé par un janissaire, scellant de l'aigle bicéphale ses lettres, considéré par les Grecs comme „la colonne“ de leur nation, lettré qui avait réuni à Anchiale toute une bibliothèque, dans laquelle il y avait les chroniques mentionnant ses antécédents impériaux¹, il disposait à son gré non seulement des Sièges de patriarche et d'évêque, mais aussi des trônes roumains. L'Histoire déjà citée des patriarches de Constantinople lui fut dédiée². C'était „le Dieu“ des Grecs³.

Michel Cantacuzène était donc assez puissant pour amener la chute du patriarche Joasaph⁴, et aussi celle de ce jeune prince de Valachie, Pierre, dont il avait voulu épouser la soeur⁵. Gerlach l'appelait couramment „seigneur de la Valachie et Bogdanie“ (Moldavie), dont les envoyés, apportant le tribut, se plaignirent avec véhémence⁶. Il s'était créé même

¹ Crusius, ouvr. cité, pp. 67-68.

² Voy. Legrand, édition des *Éphémérides daces*, p. 498.

³ Crusius, ouvr. cité, p. 225.

⁴ Voy. aussi Gerlach, ouvr. cité, p. 30.

⁵ Lettre, dans Crusius, ouvr. cité, p. 274. Le gendre de la Mirceoia, femme du prince Mircea, aurait été le frère de Michel. Elle avait demandé au patriarche de ménager le mariage de deux de ses filles, et Joasaph aurait offert son neveu.—On fit traduire à son usage le catéchisme luthérien; *ibid.*, p. 496.

⁶ Michael Cantacuzen wird Herr über Balachia und Bogdania; Gerlach, ouvr. cité, p. 200; cf. *ibid.*, pp. 230, 233-234. Sur son ami, le „patriarche“ de Salonique, aussi *ibid.*, pp. 208-209. La naïveté de Gerlach le croyait descendant d'un ancien ambassadeur anglais; *ibid.*, p. 223. Il aurait été, au moment de la catastrophe, débiteur d'une somme de 300 bourses au Sultan; *ibid.*, p. 224. Cent villages se seraient trouvés sur ses possessions; *ibid.* Voy. aussi p. 233. On trouva dans son trésor une pelisse qui aurait appartenu au Sultan Sélim et une aigrette valant 200 ducats, qui venait sans doute d'un prince roumain; *ibid.*, p. 237. Les plaintes contre lui de

une possession territoriale, héritant du „Grand Juif“ dans le duché de l'Archipel. En effet on trouve comme maître de ces îles „le très noble seigneur Constantin Cantacuzène qui y gouverne“, avec l'aide de fonctionnaires turcs¹.

Son arrestation en 1576², son exécution, le 3 mars 1578, dans son palais sur les bords de la Mer Noire, devant son frère Constantin et son fils Andronic, fut une catastrophe pour tout un groupe d'intéressés, mais elle ne finit pas le chapitre de la survivance byzantine par les grandes familles de l'ancien Empire³.

Lorsqu'on vendit publiquement ce qu'il avait accumulé, on y vit avec admiration „un nombre presque infini de vêtements de soie, de velours, de brocart, ayant parfois des boutons d'or encastrant des rubis et des turquoises, d'une valeur qui pouvait monter jusqu'à 1000 thalers la pièce, des magnifiques fourrures de zibeline et autres, de belles chemises rouges de soie brodées d'or, des rideaux de soie d'une broderie exquise, des chevaux de luxe, dont le Sultan retint une vingtaine pour lui⁴.

La légende s'empara de cette figure intéressante. On disait au XVII^e siècle que ses possessions s'étendaient jusqu'au

la part de l'ancien patriarche Métrophane, dont il avait amené la destitution, *ibid.*, pp. 247-248. Cf. pp. 267, 270-271, 276, 311-312, 367, 389, 478, 500-501, surtout pp. 395, 451, 463 et suiv. (sa mort). Les quatre enfants de Constantin Paléologue, *ibid.*, p. 38.—Dorothee de Monembasie nomme Antoine Cantacuzène celui qui fit nommer le patriarche Denis (p. 440).

¹ Ο εὐγενέστατος ἄρχων κύριος Κωνσταντῖνος ὁ Καντακουζηνός, ὁ νῦν ἀθηνῶν ἕκτος; Zerlentis, ouvr. cité sur don José. Mais la date ne peut pas être celle de 1583 (peut-être 1573), Chaitanoglou étant depuis longtemps mort alors. Sa mention dans une lettre du patriarche de Constantinople (1582), *ibid.*, pp. 107-108.

² Crusius, ouvr. cité, p. 226.

³ *Ibid.*, pp. 211, 274-275, 499; Gerlach, ouvr. cité, pp. 52, 183-4, 222-3. Sur ses manuscrits, Crusius, ouvr. cité, pp. 210, 508-509.—Enterrement d'un Cantacuzène, Gerlach, ouvr. cité, p. 87.

⁴ *Ibid.*, p. 483. On vendit aussi ce qui appartenait à la dot, valant jusqu'à vingt mille ducats, de sa bru; *ibid.* Pour les livres, *ibid.*, pp. 483-484, 485. Une donation de lui au Patriarcat, Gédéon, Χρονικά, p. 148.

Danube, que ses protégés arrivèrent à être Grands Vizirs, qu'ils envoyaient aux puissants de la Porte des vaisseaux chargés d'orge et de beurre, que ceux-ci l'intitulaient tchélebi, le considérant comme leur patron. Sa mort aurait été ordonnée parce qu'on l'avait dénoncé vouloir être empereur¹. On avait vendu en si grand nombre, à la hâte, ce qu'il possédait que le proverbe resta : „Tu l'a pris aux enchères de Chaïtanoglou“.

Ayant leur place dans l'église patriarcale, leur terrain dans le cimetière², les siens conservèrent leur influence. Antoine Cantacuzène avait laissé trois fils : Constantin, Manuel, qui mena une existence isolée, et Georges, qui hérita de la bibliothèque de son père³. Des fils de Michel lui-même, l'ainé, Andronic, envoyé aux galères après le supplice de son père, fut sauvé par le Grand Vizir⁴ et bientôt il cherchera à jouer un rôle tout aussi important. Agé de vingt-cinq ans, il avait épousé une Rhali, fille de Jacques, marchand d'Andrinople. Ses deux frères, qui avaient, en 1578, douze et huit ans, s'appelaient Démètre et Jean⁵. Andronic put racheter la maison paternelle de Constantinople et il espérait pouvoir gagner aussi le château d'Anchiale⁶. Il était devenu si puissant en 1593 qu'il pouvait se présenter, dans une lettre à Pierre-le-Boiteux, qu'il consentait à protéger, comme celui qui a nommé, à cause des retards de l'exilé, Michel-le-Brave en Valachie, mais, ayant

¹ Αὐτὸν τὸν Μιχάλην Καντακουζηνόν, ὄντα τοιοῦτον περιβόητον καὶ ὑπερπλουτὸν ἄνθρωπον, τὸν ἐδιάβαλαν εἰς τὸν βασιλέα πῶς φαντάζεται νὰ γένη βασιλεὺς ; Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 22. Le même récit, *ibid.*, pp. 168-169. Une forme vérifiée dans les *Éphémérides daces* de Legendre, p. 505 et suiv.

² Crusius, ouvr. cité, p. 203.

³ *Ibid.* ; Gerlach, ouvr. cité, pp. 500-501.

⁴ Crusius, ouvr. cité, p. 211.

⁵ Gerlach, ouvr. cité, p. 466. On trouva à Anchiale jusqu'à cent serviteurs, environ quarante pages, en partie des prisonniers de Chypre, et beaucoup de femmes. Ali-beg, chargé de l'exécution, aurait exclamé que le trésor de Michel dépasse celui du Sultan ; *ibid.*, p. 467. Cf. *ibid.*, pp. 469, 470, 482, 486.

⁶ *Ibid.*, p. 493.

perdu la Moldavie pour son gendre Aaron, fondateur d'un beau couvent près de Jassy, — qu'il ne „dédia“ pas pour accroître les revenus des Lieux Saints¹ — il l'offre à Pierre lui-même².

L'archonte, déjà mentionné, Xénakis avait survécu à Michel „le fils de Satan“³.

L'archevêque de Salonique avait en Moldavie vers 1570 le fils de son frère, donc un Argyropoulo⁴. A Saint Phokas, village près de Constantinople, vivait la riche famille des Skarlati, qui devait jouer un rôle, restant dans la capitale, dont s'étaient détachés les Cantacuzènes, au XVII^e siècle⁵. Les Koressi, de Galata, originaires de Chios⁶; étaient comptés aussi parmi les archontes⁷. La veuve d'un Kri-topoulos laissa toute une hérédité à la Grande Église⁸. Enfin Doukas, agent des principautés, appartient à la même société⁹.

Daponte attribue une descendance des Cantacuzènes à ce Jean ou Ianaki qui fut l'agent à Constantinople de Michel-le-Brave¹⁰: il aurait été le fils même de Michel Cantacuzène. Il faudrait alors, malgré les arguments opposés à cette hypothèse, l'identifier avec ce Ban Iani qui même avant Michel avait la mission de représenter auprès de la Porte les princes roumains.

Car un Ban Iani, frère de Théodora, qui fut la mère du

¹ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 98-100, no. CLXXVI.

² Notre Hurmuzaki, XI, pp. 373-374, no. DXIX. Il y avait en Valachie la tradition d'un Antoine Cantacuzène qui aurait été hégoumène au skite de Butoiu (voy. Iorga, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, p. 230).

³ Byzantios, ouvr. cité, I, p. 539.

⁴ Crusius, ouvr. cité, pp. 274-275.

⁵ Gerlach, ouvr. cité, p. 270.

⁶ Crusius, *Turcogaecia*, passim.

⁷ Gerlach, ouvr. cité, p. 476. Sur le secrétaire de Michel Cantacuzène, Thomas, et sur son agent en Russie André Chalkokondylas, aussi *ibid.*, p. 478.

⁸ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, pp. 67, 143.

⁹ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 86 et suiv.

¹⁰ Dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 20.

prince de Valachie Michel-le-Brave, fut pendant longtemps, à la fin du XVI-e siècle, le factotum à Constantinople des princes roumains. C'est celui-là qu'on a supposé être un des fils de Chaïtanoglou, mais c'est au fils incontestable de Michel, Andronic Cantacuzène, que revint l'honneur d'avoir décidé plus d'une fois du trône de la Valachie, à laquelle il donna comme prince ce Michel, auprès duquel il fonctionna, chargé aussi de missions diplomatiques, comme Grand Trésorier. Nous avons admis que deux de ses soeurs furent les femmes du prédécesseur de Michel, Étienne le Sourd, ou même de Pierre Boucle d'Oreille, frère du même Michel, et du prince de Moldavie Aaron¹.

Il y avait tant de richesses encore entre les mains de cette aristocratie byzantine,—et le patriarche Théolepte donna à Constantin, protapostolaire de la Grande Église, les revenus de Samos, Psara, Icarie et Apostolia².

Il y eut parmi ces descendants des grandes familles une nouvelle série d'expatriés, de bon gré, pour leurs propres intérêts.

Un des Paléologues, du XVI-e siècle, Constantin, s'était établi chez les Tatars³. Son fils, Alexandre, essaya, en 1598, de jouer un rôle politique comme médiateur entre cet „empereur“ de Crimée et celui de l'Occident; il se disait chargé d'une mission pareille par le Sultan aussi. Puis il disparaît⁴. A cette même époque la Moldavie hébergeait un Paul Paléologue, un Sgouromali Paléologue, peut-être le même qui porte, lui aussi, le nom de Constantin; à la même époque un autre membre de cette famille impériale, Démètre, dit le Kirichdchi,

¹ Tout récemment Minea et Boga, dans les *Cercetări literare* de Jassy. Cf. Νέος Ἑλληνομνήμων, XI, p. 417 et suiv.

² Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 117.

³ Budowitz, ouvr. cité, p. 100, croit même qu'il aurait été parent du khan.

⁴ Voy. notre étude sur „les grandes familles byzantines et l'idée byzantine en Roumanie“, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, XVIII, pp. 8-9.

Κυρίτζης, en roumain Chiriță, deviendra par le mariage parent de la dynastie des Movilă et un des principaux boïars de la principauté.

Un Paléologue qui prétendait être aussi un Lusignan, de la famille royale de Chypre, apparentée, il est bien vrai, aux Paléologues impériaux du XV^e siècle, servait vers la fin du XVI^e siècle les Vénitiens à Peschiera¹.

Pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, visite la Valachie, où la princesse était un peu sa parente, un Paléologue de Chios. Après avoir passé quelque temps à Prague aussi après s'être enfui de Rome, il y revint, promettant d'abjurer l'hérésie qui l'avait porté à attaquer le chef du monde catholique. Il refusa cependant de confesser ses erreurs, devant une assemblée de treize cardinaux et, jeté en prison, il aurait subi, comme d'autres rebelles, le supplice du feu, s'il n'avait consenti enfin à faire la profession de foi publique qu'on lui demandait².

Il n'y eut pas seulement l'influence de ces imitateurs de Michel Cantacuzène dans les Principautés. D'autres du même milieu se succèdent dans des situations comme celle que Chaitanoglou avait eue dans les îles de l'Archipel. En 1598 un Jean Choniate, de fait un Koniote, de Konieh, en obtint la possession, et il s'intitule „duc de Naxos, d'Andros et d'autres îles, et voé-

¹ Inédit dans les Archives de Venise. Sur le mariage du roi Jean II avec Hélène Paléologue, fille du despote de Morée, Théodore II, voy. notre *France de Chypre*, Paris 1931, pp. 195-196.

² Sur Jacques Paléologue, aussi Wilbur, dans le *Bulletin of the international committee of historical sciences*, XVIII (février 1933), p. 55. Il écrit *De magistratu politico*, ce qui provoque une réponse du célèbre hérésiarque Socinus en 1581 (voy. *ibid.*, p. 56, note 2). Cf. Karl Landsteiner, *Jakobus Palaeologus, Separatabdruck aus dem Programm des Josefstädter-Gymnasiums*, Vienne 1873, et la mention de ses voyages à travers la Valachie non seulement dans la lettre, déjà citée, qu'a publiée Reussner, *Epistolae turcicae*, mais dans notre Hurmuzaki, XI. Aussi Crusius, *Germano-Graecia*, p. 23. Il était à cette époque sexagénaire. Cf. *ibid.*, *Turcograecia*, p. 497.

vode de tout l'Archipel¹; un autre Choniate, Sophianos, médecin, l'y représente, et il accole dans son sceau au nom de Choniate celui d'Akominatos: on ne pouvait pas être plus „Byzantin“ que cela. Associé à un Levantin, Casanova, il recueillait encore en 1608 les revenus de son „voévodat“².

Plus tard, un „Lyverus“ Cantacuzène s'occupait, en 1629, des rapports entre le prince de Transylvanie Gabriel Bethlen et les Moscovites³. A la même époque on voit un Thomas, fils de Mathieu Cantacuzène, envoyé par le Sultan Osman pour proposer une alliance au roi de Pologne; chargé par Mourad IV, en 1627 et 1630, d'apaiser les Cosaques, il revint dans leur pays en 1630 pour des affaires de commerce, et, considéré comme suspect d'espionnage, y fut tué⁴.

Les grandes familles byzantines ne s'éteignirent donc pas⁵; elles devaient émigrer chez les Roumains. Mais la tradition des archontes ne disparaîtra pas même après cet établissement des grandes familles sur le Danube. Il y eut au Phanar des Cantacuzènes non influencés par le milieu roumain et on en tira à l'époque des guerres contre les Polonais un instrument sûr de la politique ottomane, Démètre Cantacuzène, pour en faire le prince de la Moldavie périlée; sa fille resta cependant à Constantinople⁶, où elle eut pendant longtemps des démêlés avec le Patriarcat⁷.

¹ Zerlenti, ouvr. cité, pp. 45, 109: Ἰω. Χωνιάτης, βοῦβόδας Αἰγαίου Πελάγους καὶ τῶν Κυκλάδων. Ἰωάννης Χωνιάτης, ἐπίτροπος τοῦ αὐθεντός, βουξ Ναξίας, et μίσηρ Τζουάνε Κωνιάτου. Aussi *ibid.*, p. 114.

² *Ibid.*, p. 49. Cf. aussi p. 108 et suiv.

³ Iorga, *Despre Cantacuzini*, pp. XLV-XLVI.

⁴ D'après l'„Encyclopédie russe“ d'Éfron, 1895, Sévère Zotta, dans notre *Revista istorică*, XII, p. 106.

⁵ Sans parler des charlatans. Apostolo Zeno mentionne en 1726 (*Epistolario scelto*, Venise 1839), p. 155, un Gian-Antonio „de Flavj Angeli Comneni Lascaris Paleologo“, descendant de l'empereur Manuel VII (*sic*). Cf. aussi notre *Revue historique du Sud-Est de l'Europe*, X, p. 104.

⁶ Une lettre de „Démètre Cantacuzène, εις τὸ ἰδιωμα τῆς τουρκικῆς διαλέκτου; Νέος Ἑλληνομνήμων, IV (catalogue des mss. de Kritias).

⁷ Notre Hurmuzaki, XIV¹, *passim*.

Alexandre Maurocordato mentionne en 1682 à Constantinople la maison de Georges Cantacuzène¹. On trouve jusqu'au XVIII^e siècle une Cantacuzène à Érissos².

Les Rosetti, qui donnèrent, avec Laskaris, un grand logothète de l'Église oecuménique, le fils, Antoine, devant être prince de Moldavie, descendaient par la mère de ce Laskaris, Bella, nom levantin, d'un Jean Cantacuzène; elle était donc descendante de Chaïtanoglou³. Ses descendants, les fils du Coupar, de l'Échanson, dominèrent pendant quelque temps la politique roumaine, malgré les efforts du riche prince de Valachie, Brâncoveanu qui avait réussi à faire exiler en Chypre Laskaris⁴; Georges, fils de ce dernier, épousa la fille du prince de Moldavie Eustratius Dabija.

Un Skarlatos, chargé d'„offices impériaux“, eut assez d'autorité pour faire épouser sa fille, Roxane, par un prince de Valachie; remariée à Alexandre Maurocordato, son petit-fils, Constantin, était fier de pouvoir signer „de Scarlatti“.

De ces nobles vint aussi le patriarche Denis le Mousélime, parent des Cantacuzènes, et un de ces parents à lui, Iorgaki Mousélimis, était assez important pour que le riche prince de Moldavie et futur hetman de l'Ukraine, Georges Duca, eût pensé à lui donner sa fille Catherine⁵.

Au Phanar il y avait, enfin, la maison des Chrysoskoules Blasti, au Stavrodrome⁶.

Même, des descendants de princes roumains reviendront à Constantinople pour y mener une vie modeste, attendant

¹ Papadopoulos-Kérameus, dans Hurmuzaki, XIII, p. 3. Une lettre lui est adressée; *ibid.*, p. 361, no. 11. La première femme de Nicolas Maurocordato fut la fille de Démètre Cantacuzène; *ibid.*, p. 256. Cf. la généalogie des Cantacuzènes dans Byzantios, ouvr. cité, p. 536, note 2.

² Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 770-771, no. DCCLXI. — Sur un colonel français Démétrius Comnène à l'époque de Napoléon, voy. Gabriel Vauthier, dans *l'Acropole*, 1928.

³ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 18.

⁴ *Ibid.*, pp. 48-49.

⁵ *Ibid.*, p. 24.

⁶ *Ibid.*, p. xv.

ou non un succession. Tel ce fils d'Antoine Rosetti, jadis prince de Moldavie, qui s'intitulait orgueilleusement en 1678 : „Nous, Alexandre begzadeh, fils du voévode Antoine Rosetti“, et faisait une donation dans ce pays, qu'il n'avait pas oublié, à un fidèle qui portait son titre de boïar roumain¹. La terre dont il disposait lui venait de son beau-père, prince de Moldavie lui aussi, Étienne Petriceicu².

Ajoutons que, à travers trois siècles les renégations furent rares ; cependant on en comptait beaucoup au XVI-e siècle à la cérémonie de la circoncision du jeune fils du Sultan Mahomet III³.

A côté des archontes s'était formée une population grecque, parfois riche. Le Sultan lui-même envoyant dans les pays roumains pour acheter des moutons ses dchéléps, dont on a des comptes⁴.

En général la vie grecque à Constantinople était très luxueuse⁵. Tous les voyageurs parlent de l'ostentation avec laquelle les femmes se couvrent la tête de fils d'or et montrent la splendeur de leurs bracelets, de leurs chaussures dorées et l'abondance des pierres précieuses⁶. L'impératrice d'Allemagne elle-même leur restait inférieure sous ce rapport⁷. On les voyait les jours des grandes fêtes aux banquets, „plutôt pour être vues que pour manger“⁸. De ces familles de *travoi* de la province venait aussi l'oecuménique Jérémie II⁹.

¹ Revue *Ion Neculce*, de Jassy, II, pp. 150-151.

² *Ibid.*, p. 219.

³ Crusius, *Turcograecia*, p. 235.

⁴ Cf. Gerlach, p. 407, et notre Hurmuzaki, XI.

⁵ Cf. aussi Gerlach, ouvr. cité, p. 165.

⁶ Description minutieuse, *ibid.* p. 26 ; cf. *ibid.*, pp. 279, 368 ; Crusius, ouvr. cité, pp. 485, 487. Aussi les témoignages compris dans notre étude *Voyageurs français en Orient* (extrait de la *Revue des cours et conférences*).

⁷ *Ibid.*, p. 501 ; cf. Gerlach, ouvr. cité p. 31. Aussi les femmes des Karamanlis *ibid.*, p. 339.

⁸ Crusius, ouvr. cité, p. 491.

⁹ *Ibid.*, p. 501.

On cherchait à y parler le meilleur grec, alors que celui d'Athènes était considéré comme le plus corrompu¹. Déjà des marchands grecs arrivaient jusqu'à Anvers².

Les médecins jouissaient d'une considération partagée avec les *hékims* juifs et avec des imposteurs de l'Occident, comme l'Espagnol qui eut la chance de guérir l'amiral Sinan³. C'était, du reste, l'époque où un Philippe Ptolémée de Pérouse, venu de Chypre était un homme savant, qui possédait des manuscrits rares⁴. Bernardin Rosso, établi à Péra, espéra pouvoir devenir prince de Valachie en 1577⁵. Le médecin levantin François, qui avait étudié à Padoue, était appelé jusqu'en Moldavie⁶.

¹ Les maisons, en bois, en brique, étaient modestes; *ibid.*, p. 504.

² *Ibid.*, p. 534.

³ Villalón, déjà cité, *pasim*.

⁴ Crusius, ouvr. cité, pp. 503-504. Sur le médecin Démètre Mendonios, du reste déjà cité, *ibid.*, pp. 309, 512. Voy. aussi Gerlach, ouvr. cité, p. 114.

⁵ *Ibid.*, p. 353. Cf. notre mémoire dans les *Mém. Ac. Roum.*, série II, XVIII. Il avait habité dans le pays et prétendait sans doute être un bâtard de quelque prince.

⁶ Gerlach, ouvr. cité, pp. 389, 397.

CHAPITRE VI.

L'IMPÉRIALISME BYZANTIN PAR LES PRINCES ROUMAINS

I. LES DONATEURS.

Les archontes qui rêvaient peut-être, dans leurs rêves les plus fous, de la couronne des basileis ne l'auront jamais. Alors, pour soutenir une Église qui était bien byzantine, il fallut chercher ailleurs, par dessus la tête de l'empereur „infidèle“ qu'était le Sultan.

Où pouvait-on trouver des monarques „couronnés par Dieu“ selon les règles strictes de l'orthodoxie millénaire ?

Déjà, vers 1560, le patriarche Joasaph avait reçu des dons qui venaient de Russie¹. De Moscou une subvention était envoyée au Mont Sinaï², au Mont Athos aussi³.

Presqu'au moment où, en 1574, un patriarche de Petch fut sacré avec la participation de celui d'Alexandrie⁴ et où, en 1581, on vit arriver à Constantinople le vieux patriarche d'Antioche, Michel, qu'on disait avoir cent vingt ans, grand connaisseur, plus que de l'ancien langage grec, du syrien et de l'arabe⁵, la création, par Jérémie II, d'un nouveau Patriarcat (janvier 1589), à Moscou où il s'était rendu avec un métropolitain de Monembasie et un autre d'Élassona, s'arrogeant

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 512.

² Gerlach, ouvr. cité, p. 273.

³ Gédéon, ouvr. cité, p. 460.

⁴ Crusius, ouvr. cité, p. 197.

⁵ *Ibid.*, p. 97. Cf. *ibid.*, p. 103. A la page 104 une indulgence donnée par lui à Théodose Zygomalas (Μιχαήλ, ἐλέφ Θεοῦ πατριάρχης τῆς Ἀντιοχείας).

le droit de destituer des évêques comme celui de Kiev et de créer des stavropygies comme à Vilna¹, l'établissement de cette nouvelle Église patriarcale, avec ses quatre métropolitains, six archevêques et huit évêques², correspondait à l'oeuvre accomplie en Valachie, presque un siècle auparavant, par Niphon. Trois patriarches, — avec Sophronius de Jérusalem, celui d'Alexandrie, qui représentait aussi Joaquin d'Antioche, le premier étant présent au synode de 1593³, Mélétiüs Pigas devant refuser, le trône byzantin⁴, dont il devint néanmoins bientôt le vicaire —, envoyèrent en 1592 l'acte synodal concernant cette création, et un des émissaires de l'Église oecuménique était ce Denis Rhalî, archevêque de Trnovo, qui devait jouer le grand rôle de croisade dont il sera question plus bas⁵. On osa se mêler aussi aux choses de Pologne, où le synode de Brzesk avait voté l'union avec l'Église de Rome.

Pendant longtemps encore l'Église oecuménique et ses succursales surent retenir dans leur obédience celle de Russie: ainsi en 1663 des prescriptions concernant le Siège de Moscou sont fixées par les quatre patriarches grecs⁶. Et les grandes décisions contre le patriarche moscovite Nikon seront prises, dans le synode de 1667, en présence des patriarches Païsius d'Alexandrie et Macarius d'Antioche.

Du reste, à la fin du XVI-e siècle, l'Église moldave, à laquelle fut donné un troisième évêque, surtout pour la région soumise aux Turcs, qui devant avoir cependant, bientôt, un autre chef, dans l'évêque de Brâila, de Proilavon, occupée par les Turcs, — ce qui coupait court à la rivalité des deux princes roumains —, en devint, avec les droits honorifiques concédés

¹ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 533.

² Regel, *Analecta byzantino-russica*, Pétersbourg 1891; cf. Gédéon, ouvr. cité, p. 531.

³ *Ibid.*, p. 535. Les actes dans Dosithée de Jérusalem, *Τόμος της αγάπης*, p. 541 et suiv.

⁴ *Ibid.*, pp. 538-539.

⁵ Gédéon, ouvr. cité, p. 590.

à son métropolitain, presque un autre Patriarcat¹. En Valachie Cyrille Loukaris, une grande personnalité, le futur patriarche d'Alexandrie, était chargé d'entretenir, par sa prédication et par ses conseils, l'esprit byzantin.

Les princes du Caucase, que l'empereur de Trébizonde avait présentés jadis comme tout disposés à la croisade : celui de Géorgie, celui de Mingrèlie, celui de l'Abcasie n'eurent aucun contact avec la survivance de Byzance. Pendant quelque temps on les trouve, Gorgora d'Ibérie en tête, ayant auprès de lui Léontius de Cachétie et son fils Alexandre, entre les patrons plus pauvres de l'Athos². Lorsque, en 1579, deux des princes de ces contrées, dépouillés de leur héritage, vinrent à Constantinople, l'un d'eux renia ; l'autre se fit traduire par Gerlach la confession de foi luthérienne dans sa langue³. Le patriarche Jérémie II (ou Théolepte) les visita, leur créant une métropole de Phase⁴. Mais l'archevêque, qui s'intitulait „de l'Ibérie et catholikos“, conserva plus loin, aussi sa qualité de complète autonomie⁵. Un peu plus tard, la reine Thamar, devenue la nonne Sophie, et le prince Alexandre furent les derniers donateurs géorgiens de l'Athos⁶.

C'est dans ces conditions que le monde orthodoxe recourut aux *Domni* roumains, dont l'autorité sur leurs sujets était de caractère impérial et qui se faisaient représenter couronne

¹ *Ibid.*, p. 532 (d'après son article dans l'Εκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, VIII, no, 7).

² Gédéon, Ὁ Ἄθως, Constantinople 1885, pp. 173-174, 187; Brockhaus, *Die Kunst in den Athosklöstern*, p. 250; Millet, Pargoire et Petit, *Inscriptions chrétiennes du Mont Athos*, I, Paris 1904.

³ Crusius, ouvr. cité, p. 199. Sur le costume des envoyés géorgiens apportant des présents, Gerlach, ouvr. cité, p. 244; cf. Gédéon, Πατριαρχικὸ Πίνακας, p. 528.

⁴ Dorothee de Monembasie; aussi dans notre Hurmuzaki, XIV, p. 813, no. CXLVIII.

⁵ Crusius, ouvr. cit., p. 194.

⁶ Gédéon, Ἄθως, pp. 175-177; Millet, Pargoire et Petit, ouvr. cité, nos. 251 et 255.



Roxane Lăpușneanu (fresque de l'Athos).

en tête dans les fresques de leurs églises, employant le „par la grâce de Dieu“ dans leurs diplômes.

Les rapports de la Valachie avec l'Athos commencent dès le XIV^e siècle, lorsque Chariton, le „prote“ de la Montagne Sainte, était métropolitain, plus ou moins résidant, de ce pays¹, à une date où déjà une influence valaque se faisait sentir par des dons aux Météores².

Fondateur à Zographou entre 1466 et 1495³, le Moldave Étienne-le-Grand fit bâtir aussi à Vatopédi, où on peut voir une inscription en grec mentionnant sa donation. Son fils Alexandre aurait fait travailler en 1497 à Grégoriou. Le tour de l'église de St. Paul est due à Étienne, ainsi que le baptistère et les conduites d'eau. Au Kastamounite des donations moldaves sont mentionnées pour la même époque. Bogdan, fils et successeur d'Étienne, refait la tour du phare et donne au Protaton le narthex et les catéchoumènes⁴. En 1534, un autre fils du grand prince moldave, Pierre Rareș, refait le katholikon de St. Denis et on conserve de beaux vêtements d'église qu'il y avait envoyés. Le couvent de Karakallou jouit aussi de sa faveur. Le prince Alexandre Lăpușneanu refit Dochiariou et ordonna de repeindre l'église du Xéropotame, qu'il combla de dons, lui créant des revenus au caravan-sérail acheté d'un Turc à Salonique. Ses envois se dirigèrent aussi vers Grégoriou. Sa veuve, Roxane, fille de Rareș, ne perdit pas de vue St. Denis et Karakallou. Des boïars comme le riche Gabriel Troțușanu le logothète y

¹ Voy. notre Hurmuzaki, XIV, et Nandriș, dans *Inchinare lui N. Iorga*, 1931, p. 299 et suiv.

² Heuzey, *Excursion dans la Thessalie turque en 1858*, 1927, p. 130, signalée par G. Balș, dans notre *Revista istorică*, XV, pp. 81-82.

³ Sur un prêtre moldave Isidore à Constantinople en 1401, père N. Popescu, dans la *Biserica ortodoxă română*, LII, 1-2.

⁴ Voy. les détails dans notre étude *Le Mont Athos et les pays roumains*, *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, p. 172 et suiv. Le peu que donnent les Moscovites, *ibid.*, pp. 192-193, 200-201.

eurent aussi leur part, le même que le métropolitain Macarius¹.

On voit encore à Constantinople les restes de ce „sérail“, de cette résidence des Moldaves, Bogdan-Saraï, où fut logé l'ôtage qu'Étienne-le-Grand avait dû donner aux Turcs, son propre fils Alexandre.

Les Météores avaient déjà reçu des reliques du pieux prince de Valachie Vlad, dit le Moine². En dehors de Niphon, ordonnateur canonique de la métropole de cette principauté (1504-1505), à peu de distance, en 1505, 1513 et 1517, les patriarches Joaquin, Pacôme et Théolepte, qui voulait réparer la Pammakaristos³, durent aller, comme nous l'avons déjà dit, chercher des aumônes chez les Roumains.

C'est en Valachie qu'un tchaouch vint prendre Théolepte II renversé, en son absence (1586). Mais le prince du pays, Mihnea, trouva moyen de le renvoyer honorablement par une autre voie⁴. Peu de temps après, l'ancien patriarche Pacôme II y est exilé, „à un endroit d'où il était difficile de s'enfuir“ (vers 1587)⁵. C'est en Moldavie qu'après le voyage de Russie un tchaouch vint trouver Jérémie II pour le réinstaller sur son trône à côté de Théolepte⁶. Mais les rapports de ce patriarche avec les pays roumains appartiennent à une autre section de cette étude.

C'était l'époque où Mélétius Pigas avait l'influence décisive sur toute l'Église d'Orient. Il avait voulu visiter déjà Pierre le Boiteux, mais en avait été empêché par la visite de Sylvestre, patriarche d'Antioche⁷. Il avait consolé Mihnea le

¹ *Ibid.*, p. 202. Cf. cependant, *ibid.*, note 3.

² Notre Hurmuzaki, XIV, p. 41, no. XC.

³ D'après *l'Ecclésiastique Chronica*, notre Hurmuzaki, XIV, p. 717, n-os DCLXXVIII-DCLXXIX.

⁴ Dorothee de Monembasie, p. 448.

⁵ Ἐστειλάν τον ἐξόριστον εἰς τὴν Βλαχίαν, εἰς τόπον ὅπου ἦτον θύσκολον νὰ φύγη; *ibid.*, p. 449.

⁶ Même source. Cf. plus haut.

⁷ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 59-60, no. CXXXIV.

Valaque pour son exil à Rhodes¹. A cette époque, Jérémie II, venant sur le Danube trouva à Bucarest une ancienne compagne d'exil dans la Levantine qui était la mère de Mihnea, dont il avait tenu le fils, Radu, un futur patron de l'Église byzantine, sur les fonts baptismaux². De là il se rendra chez Pierre le Boiteux en Moldavie³.

Ce fut Pigas qui acquit pour le Patriarcat deux églises mises en vente : celle de la Panagia tou Balinou, près de la Xyloporta, et celle de St. Démètre, dans les environs, où fut établie la nouvelle résidence⁴. Il espérait dans ce but, le 6 août 1597, le secours du métropolitite de Valachie, Euthyme⁵, et c'est le même correspondant des princes roumains qui demandait de la façon la plus impérieuse à Jérémie Movilâ de remplir son voeu de bâtir le Patriarcat⁶. Cette lettre est datée de 1599 : aussitôt, par l'invasion du voisin de Jérémie Michel-le-Brave, en Valachie, une époque de danger commence pour cette Moldavie où surtout, depuis Pierre le Boiteux, on s'était habitué à demander les aumônes. Le conquérant de la Transylvanie était le maître de la Moldavie en 1600, et à ce moment la direction de l'Église moldave était confiée au métropolitite de Trnovo, l'agissant Byzantin Denis Rhali, à la famille duquel avait appartenu le Vlach-Sarai, maintenant abandonné.

J'admettrais donc que le passage au Phanar, au „Double Phare“, Diplophanarion, quartier jusque là obscur, qui dut sa réputation, aussi douteuse que glorieuse, à ce nouveau déménagement du Patriarcat, fut dû aux secours envoyés par ce prélat si naturellement dévoué à la Grande Église. En février 1601, quelques mois après la tragédie de Michel-le-Brave, le patriarche y avait pris sa résidence. Jusque là des nonnes y

¹ *Ibid.*, pp. 76-77, no. CXLII.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 83 et suiv.

⁴ Gédéon, *Χρονικά*, p. 72.

⁵ Hurmuzaki, XIII, p. 348, no. 6.

⁶ Gédéon, ouvr. cit., p. 74.

avaient habité, mais il avait fallu, naturellement, refaire tout l'ensemble : une pièce de vers contemporaine le dit, du reste ¹.

Les travaux à St. Georges du Phanar durèrent jusqu'en 1603 et, comme à cette époque le prince de Valachie était Radu Șerban, un guerrier de la façon de Michel-le-Brave, ayant donc une toute autre direction, il faut admettre que ce fut encore Jérémie qui en supporta les frais ². Si des travaux purent être repris en 1614, il faut se rappeler que Radu Mihnea, le grand patron de l'Église, était à cette époque prince de Moldavie.

L'oeuvre du grand bâtisseur Neagoe est présentée de cette façon par le prote de l'Athos, Gabriel, qui visita la Valachie et écrivit, d'après le désir de l'ancien élève de Niphon, la Vie de cet ancien Patriarche : „Il fit également des dons à la sainte cité de Jérusalem, au Mont Sion, qui est la mère des églises ; il l'enrichit, ainsi que toutes les églises du voisinage. Et il fit la même chose pour d'autres monastères de l'Orient, puis, sur la montagne de la Mysie, au couvent d'O-réiskos (Orechkovitza), où l'on conserve les reliques de Saint Grégoire le Thaumaturge, il bâtit le porche de l'église et le fit recouvrir de plomb, il éleva un petit balcon de pierre au dessus du reliquaire, l'orna de belles peintures et de dorures et étendit un tapis de soie brodé de fils d'or sur le support de ce reliquaire. Puis, au métoque de ce couvent, nommé Ménorlina, il bâtit une grande maison pour le repos des moines. On y officiait tous les services exigés. En Grèce, il enrichit le saint couvent des Météores, le comblant de dons, et il y éleva des bâtisses. De même, en Pélagonie, le monastère dit Treskavitza fut érigé par ses soins, et il fit de larges aumônes en Macédoine, au monastère qui a pour nom Kouchnitza. Sur la colline de Katheska, qu'on nomme aussi

¹ *Ibid.*, p. 76. Gédéon remarque l'indifférence que les archontes montrèrent à l'égard des difficultés de l'Église ; *ibid.*, pp. 67-77. Ce sera plus tard aussi le cas pour Alexandre Maurocordato ; *ibid.*, p. 36.

² *Ibid.*, pp. 81-84, 189-190.

Koutchaina, il bâtit plusieurs édifices. Et il accordait les fonds pour l'entretien de toutes les autres églises s'y trouvant, ainsi que des habitations pour les moines, et y éleva aussi des murs d'enceinte, ainsi qu'ailleurs..., en Thrace, en Hellade, en Achaïe, dans l'Illyricum, dans la Campanie, sur l'Hellespont, en Mysie, en Macédoine, en Thessalie, en Syrmie (à Opovo donc), en Lygdonie, en Pélagonie, en Dalmatie et dans toutes les autres régions, de l'Orient à l'Occident et du Midi au Nord¹. Il fit venir pour la consécration de la splendide église épiscopale d'Argeș le patriarche de Constantinople Théolepte Lier, qui en fit une stauropygie de son Siège, et les métropolitains de Serrès, de Midia, de Mélénic et de Sardes². Il avait déposé à Constantinople, où son fils Théodose était otage, 70.000 aspres et avait donné des coupes d'argent au Patriarcat³.

Neagoe avait été un protecteur du Dionysiou, dont il avait fait venir les reliques de Nippon; une église nouvelle y fut bâtie en souvenir du nouveau Saint⁴. La vieille maison valaque de Koutloumous fut réorganisée par le même bienfaiteur, qui offrit aux moines deux vaisseaux, faisant construire aussi un débarcadère. Des travaux moins importants furent accomplis à la Lavra, à Ivir, au Pantokrator, au Xéropotame, à St. Paul (une tour en 1522).

Les successeurs de ce prince si munificent n'oublièrent pas l'Athos, mais il se bornèrent à y envoyer des sommes d'argent, des livres magnifiquement reliés, comme l'Évangélaire

¹ Éd. Erbiceanu, pp. 102, 110. Sur une donation faite au couvent de Pogdoriana en 1513, Iorga, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, p. 241.

² Vie citée de Nippon, p. 114. Voy. aussi Robert Curzon jun., *Besuch in den Klöstern des Levante, Reise durch Aegypten, Palästina, Albanien und die Halbinsel Athos*, trad. de Meissner, Leipzig 1854, pp. 197, 209, 209, 213, 215, 220.

³ Lampro, *Ecthesis Chronica*, reproduite dans notre Hurmuzaki, XIV, pp. 717-718, no. DCLXXX.

⁴ Voy. dans nos *Arts mineurs en Roumanie* la chässe dont il fit don au couvent.

donné par Mircea-le-Tchoban et Chiajna, la fille de Pierre Rareș. Des boïars comme Barbu, fondateur du couvent olténien de Bistrița, et ses frères, ajoutèrent leurs offrandes¹. Le portrait de Radu Mihnea et celui de son père se conservent encore à l'Athos². Radu y avait fait faire „l'arsenal, la tour de veille, le réfectoire et le port³“. Plus tard, Mathieu Basarab fondera la chapelle de St. Michel à la Lavra⁴, et il faudra descendre ensuite jusque vers 1680, époque du riche prince George Duca et des Cantacuzènes, pour trouver des donations⁵.

II. LES ROUMAINS À CONSTANTINOPLE.

Radu Paisius ou Pierre d'Argeș — trois noms, de laïc, de moine et de prince, — avait été le premier à vivre dans un milieu byzantin, lors de son exil en Égypte. La situation des princes roumains envers le Patriarcat de Constantinople, leur caractère de continuateurs de Byzance apparaît dès cette époque dans le chrysobulle par lequel ce Radu crée le nouveau diocèse de Buzău, „pour qu'il y ait un diocèse et un siège de jugements qui sont utiles à l'âme, d'après la vénérable foi et d'après le crédo chrétien“, suivant la coutume „des anciens princes avant nous“, consultant seulement „le très-saint et très-grand notre père et patriarche oecuménique kyr Jérémie, et avec les autres archiérés et évêques et hégoumènes et avec tout le synode ecclésiastique et avec nos boïars, grands et petits“ (17 septembre 1544)⁶.

Son successeur, Mircea, avait, pratiqué pendant longtemps le métier de fournisseur de la Cour de Constantinople par

¹ Notre étude citée sur l'Athos, pp. 177-185. Nos *Arts mineurs* cités.

² Millet, Pargoire et Petit, ouvr. cité, no. 232.

³ Gédéon, *Ἄθως*, p. 178. Le puits du postelnic Nicolas, Millet, Pargoire et Petit, ouvr. cité, no. 282. Cf. notre étude citée sur l'Athos, p. 196.

⁴ Millet, Pargoire et Petit, no. 385; cf. *ibid.*, no. 333; notre étude citée, sur l'Athos, p. 199.

⁵ *Ibid.*, pp. 201-202.

⁶ Iorga, dans la *Revista istorică*, IX, pp. 175-176.

l'achat des brebis, très recherchées, sur le Danube; c'est pourquoi on l'appela le Tchoban, „le Berger“. Sa femme à demi serbe, descendante des Brancovitch par sa mère, mais, par son père, Pierre Rareș, Moldave, Chiajna, garda les Grecs importés par son mari, et on prétendait qu'elle avait, comme veuve, des relations illicites avec l'un d'entre eux¹. Son rival, Alexandre, était, comme nous l'avons montré, un ancien Constantinopolitain, marié à Péra.

A partir de ce moment, les princes de ces deux familles rivales, qui se succèdent, vont dans la capitale de l'Empire ou dans des places d'exil orientales pour y attendre leur moment de régner: ils sont donc imprégnés de tout ce qui tient à la tradition byzantine. C'est le cas de Pierre, fils de Mircea et de Chiajna, qui fut relégué à Alep et dont on a trouvé la pierre tombale, d'une bonne rédaction grecque, en Asie Mineure², celui de Mihnea, fils d'Alexandre et de la Levantine, qui dut connaître, en outre, Rhodes et Tripolis de Barbarie. Un adversaire surgi à l'improviste, Pierre dit Boucle d'Oreille, venait par la France et l'Italie d'un exil d'enfance et d'adolescence à Damas³.

En Moldavie, Alexandre Lăpușneanu, chassé par le Crétois Basilikos, qui rêvait de l'Empire byzantin, fut le premier de la dynastie d'Étienne le-Grand à connaître par ce séjour imposé la Capitale de l'Empire. On a vu déjà que lui et sa femme Roxane, soeur de Chiajna, furent larges de dons envers le Mont Athos, où on voit encore le portrait de ce prince en attitude impériale, — couronne à multiples fleurons posée sur un voile, manteau de brocart —, entre ses fils, Bogdan et Constantin, étant intitulé: ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ εὐσεβῆς καὶ πιστὸς αὐθέντης πάσης Μολδοβλαχίας⁴, et celui de sa femme. Le mont Sinai

¹ Bănescu, *Deux poèmes*, déjà citée.

² *Izvestia* de l'Institut russe de Constantinople, III, p. 23. Voy. notre notice dans la *Revista Istorică* X, pp. 30-1.

³ Iorga, *Acte și fragmente*, I, pp. 29-30.

⁴ D'après l'album de M. Millet, dans notre article, *Mém. Ac. Roum.*, IX, 1928, mémoire 2.

non plus ne fut pas oublié dans leurs libéralités³. On a conservé la lettre adressée par les moines de Karakallou à Roxane, femme d'Alexandre, qui était devenue leur patronne⁴. Roxane avait racheté un des monastères de l'Athos au moment où, partout, le Sultan Sélim II mettait à l'encan toutes les propriétés de l'Église orthodoxe (1568)⁵. Elle était, après la mort de son mari aussi la patronne du Dochiariou, auquel, avec son fils Bogdan, elle faisait le splendide don de 165.000 aspres, étant conseillée par ce métropolite de Moldavie, Théophane, qui finit ses jours à l'Athos, où on voit son portrait à côté de ceux des Lăpușneanu⁶.

Jean, dit le Terrible, prince de Moldavie, (1572-1574), sécularisateur des biens conventuels et persécuteur des évêques, connaissait lui aussi les places de refuge et d'exil dans les îles, mais il avait été joaillier à Constantinople, suivant la profession de ses parents d'après sa mère, une Arménienne. Avec Pierre le Boîteux, qui lui succéda, la façon de vivre des premiers Valaques-byzantinisés s'impose en Moldavie aussi : Pierre était le mari d'une dame de Rhodes, appartenant à la famille Amiralî. Bien que fils de Pierre Rareș avec une Saxonne, Iancu, son remplaçant, venait lui aussi de Rhodes, et sa femme était une Paléologue, déjà mariée avec un Grec dont elle avait un fils Philippe ; parmi ses filles il y en a une qui s'appelle Chrysaphine. Des Gréco-Latins de Chypre, de Crète entourent ces princes. Certains des princes viendront de Constantinople, où ils jouissaient de la faveur des janissaires, devenus des capitalistes. Michel-le-Brave lui-même devra, du reste, son trône à Andronic Cantacuzène, qui, avec plus de prudence, continuait le métier de son père.

Mais cette Byzance, retirée dans le quartier du Patriarcat

¹ Iorga, *ibid.*, XIII, mémoire 6.

² Papadopoulôs-Kérameus, dans Hurmuzaki, XIII, p. 140.

³ Noire Hurmuzaki, XIV, pp. 46-47, no. CXIV.

⁴ De nouveau, après Heuzey, dans l'article de l'archimandrite Christophe Kténas, dans l'Ἐπετηρίς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, V, pp. 110-111.



Bogdan Lăpușneanu, prince de Moldavie (fresque de l'Athos).

et dans ce qui sera plus tard le Phanar, n'avait pas un chef laïc visible. Elle l'obtint, après le premier siècle de timide retraite, de crainte des persécutions, lorsque le premier prince roumain fut nommé à Constantinople même.

Jusqu'à l'élection par le Sultan du prince Radu, l'ancien moine Païsius ou Pierre d'Argeș (1535), en cette Valachie de même qu'en Moldavie la succession au trône se faisait par la volonté des boïars et du „pays“ ou par l'intrusion d'un prétendant soutenu par les Hongrois, plus tard par le voévode de Transylvanie ou par les Polonais. Pour la première fois à cette date, quelqu'un détenait de la désignation directe de l'„empereur“ ottoman, et à la place de résidence de cet *Impârat*, sa situation.

Il reçut de la part du maître le vêtement d'honneur, le „caftan“ de feudataire chrétien, de prince vassal, mais tout de même étranger à l'Empire, ayant été auparavant entretenu, comme les ambassadeurs et autres „visiteurs“, d'une pension par jour, d'un *tâine*. Il était festoyé par le Grand Vizir. Des janissaires faisaient sa garde. Mais une question se posait pour l'Église: ce chef d'un pays orthodoxe pouvait-il partir pour être sacré dans sa seule capitale lointaine par le métropolitain de son pays? Ou bien le patriarche a-t-il le devoir de célébrer lui-même cette cérémonie du sacre?

Sinon à cette date même, ou à celle de la nomination des successeurs de Radu: Mircea-le-Tchoban, et Alexandre, sans compter le Moldave restauré Alexandre Lăpușneanu ou cet autre envoyé de Constantinople Jean qu'on devait appeler le Terrible, — car pour ces quatre cas on n'a pas de documents, — la résolution de couronner un prince roumain fut prise lorsque, après de longs efforts de la part de l'ambassadeur de France, Pierre dit Boucle d'Oreille, *Cercel*, l'ancien courtisan du roi de France Henri III, eut ce qu'il appelait „l'héritage de son père et de ses ancêtres“. Pour son ambition, et pour celle de ce qui restait de byzantin à Stamboul, on réédita le cérémonial des empereurs¹.

¹ Une description de ces cérémonies (T. G. Bulat, dans la *Revue histo-*

Pierre sortit donc de Constantinople impérialement, ayant à côté de l'imbrohor, grand-écuyer turc, et des cinquante à soixante capoudchis ou portiers, sous ses cinq drapeaux des soldats lui appartenant en propre, dont le nombre était d'environ mille cinq cents¹.

Mais ces princes, qui avaient passé de longues années à Constantinople et dans l'ancienne province byzantine, à Alep, comme les enfants de Chiajna, ou, comme Alexandre, fils de Mircea, à Damas, comme Pierre Boucle d'Oreille, en Chypre, comme un frère homonyme de celui-ci, à Rhodes, comme Mihnea, qui devait renier², à Tripolis d'Afrique, comme le même, à Alexandrie, comme son prédécesseur Radu Païsius³, ces vrais rois couronnés à allures impériales, qui s'étaient formés dans l'Empire et surtout à Byzance, qui y avaient gagné des pratiques sociales, qui étaient habitués à certaines modes de la Capitale, qui avaient parlé le grec dans leurs familles, ayant épousé des Grecques ou des Levantines, comme Catherine, femme du Valaque Alexandre, dont nous connaissons pour des années la correspondance avec une soeur établie à Murano près de Venise, et qui, enfin, avaient des relations d'affaires avec leurs créanciers et leurs patrons constantinopolitains, apportaient dans leur pays, avec quelque chose venant naturellement des Turcs eux-mêmes, des traditions qui n'étaient pas grecques au point de vue national, ni au point de vue du vulgaire, mais byzantines, impériales.

Les renseignements que nous avons pour cette époque le montrent suffisamment.

A côté de cette Marie Amirali, de Rhodes, femme de Pierre

rique du Sud-Est européen, II, p. 353) dit : „faisant jeter, comme il fist à l'aller et retour du baisemain audit Seigneur, quantité grande de deniers au peuple, qu'il a laissé au coeur d'un chacun memoire, sur tous autres de sesdits devanciers en Constantinople, de prince magnanime, très genereux et très liberal”.

¹ *Ibid.*

² Voy. aussi Gerlach, ouvr. cité, p. 315. Cf. plus haut, p. 133.

³ Projet d'envoyer Chiajna à Bassora ; *ibid.*, p. 315.

le Boiteux, de la femme de son rival, Jean le Saxon, époux d'une Paléologue, Catherine de Péra, de la famille des Salvaresso, ayant une soeur mariée à un Phrangopoulo, reste grecque et élève en Grec, c'est-à-dire en patron byzantin de toute l'orthodoxie, son fils Mihnea¹.

Les rapports personnels des Sultans avec ces princes avaient un caractère d'affectueuse familiarité. Pour preuve, cette lettre de Sélim II à Alexandre, prince de Valachie, après la bataille de Lépante (1572) : „Mon enfant, Dieu m'a aidé et j'ai pris Chypre, ces Infidèles qui ne m'avaient pas fait hommage. Et fais-en une grande réjouissance en Valachie et fais connaitre dans ton pays, tout autour, que j'ai vaincu, pour que le monde le sache. Et toi, Alexandre, seigneur de la Valachie, mon fils, prépare ton arrivée pour que tu vienne avec moi faire une armée par terre, et les vaisseaux par Mer, pour prendre Corfou. Puis nous irons en conquérants vers la douce Venise, où il y a beaucoup de vêtements et du *camocatto*, et de Venise nous irons à Rome. Je t'écris ainsi pour que tu te prépares, et je t'ordonne de venir. Ainsi comme je te l'écris²“. Seulement, après un siècle, le prince de Valachie Antoine, du reste un médiocre personnage, pouvait écrire, en 1670 : „Ce pays est de l'Empereur, et Ma Seigneurie suis l'agent (*ispravnicul*) de l'Empereur³“. Du reste, l'Empire a fait toujours la distinction la plus nette entre les provinces

¹ Sa correspondance avec la soeur catholique, dans notre Hurmuzaki, XIV.

² Παιδί μου. Ὁ Θεός ἐδοξήθησεν καὶ ἐνίκησα καὶ ἠπῆρα τὴν Κῆπρο, τοὺς ἀπίστους ἀνθρώπους ὅπου δὲν μὲ ἐπροσκενοῦσα. Καὶ κάμει αὐτοῦ χαρὰ μεγάλη εἰς τὴν Βλαχία καὶ μῆνυσε καὶ εἰς τὸν τόπο σου τρογῆρο τὸ πῶς ἐνίκησα, νὰ ἡξέουρον ὁ κόσμος. Καὶ ἐστὶ, Ἀλέξανδρε, αὐθέντη τῆς Βλαχίας, ἦέ μου, ἐτημάζου τὴν ἀνηξίον νὰ ἔλθῃς μετ' ἐμένα νὰ κάμο με ταξήδα διὰ ξηρᾶς, καὶ τὰ κάτσεργα διὰ θαλάσσης, νὰ πάρομεν τοὺς Κορυρούς. Ἐπιητα νὰ στρατεύομε εἰς τὴν γληκὴ Βενετήα, ὅπου τὰ πολλὰ βόυχα καὶ τοὺς καμουχάδες, καὶ ἐκ τὴν Βενετήα νὰ στρατεύομε εἰς Ῥώμην. Ἐτζη σοῦ γράφω νὰ ἐτημάζεσε καὶ σε ὀρίξο νὰ κάμῃς. Ἐτζη κατὰ πὸς σοῦ γράφω; notre *Revista istorică*, XI, p. 159.

³ Dumitru I. Băjan, *Documente cimpulungene*, cité par Joaquin Crăciun, dans l'*Anuarul Institutului de istorie națională*, 1926, p. 743.

conquises et les Roumains, qui avaient offert, sans avoir été vaincus, l'hommage. Lorsque, en 1672, certains des Polonais voulurent s'entendre avec l'armée turque d'invasion, ils entendirent cette explication : „Les autres se sont soumis de leur bon vouloir, vous êtes conquis par les armes“¹.

Le mariage du Sultan Mourad III avec une princesse de Valachie, fille de Chiajna², un vrai mariage, comme celui de Mourad II avec la Serbe Mara, ajouta à l'influence qu'exerçaient sur le monde chrétien les principautés roumaines. Aux offices de l'église patriarcale on voyait souvent un membre de la famille qui disputait le trône à la lignée de Radu Païsius, arrivant à se saisir des deux trônes par Alexandre le Valaque et Pierre le Boiteux, envoyé en Moldavie : ce Miloş, au nom serbe, avait un bras paralysé : on le disait venu de Caffa³. Il prenait place aussitôt après l'oecuménique et avant les métropolitains⁴. Lui seul était admis à s'asseoir pendant les repas solennels à côté du patriarche qui trônait († 1577)⁵. Frère des princes roumains, Miloş fut en 1573 le nouveau fondateur de la Nèa Moné de Chios⁶.

La maison des Raoul ou Rhali, établis en Russie, maison occupée d'abord par Michel Cantacuzène, avait passé ensuite au „Voévode de Moldavie“ et était habitée en 1575 par les gens de ce prince⁷. A côté, le Bogdan-Saraï était l'ancienne chapelle des Varègues⁸.

On a vu que le patriarche Métrophane (1565-1572) avait fait un voyage en Moldavie⁹. Déjà le lendemain de l'achat, en 1579, de

¹ *Les mémoires de Jean-Chrysostome Pasek, gentilhomme polonais (1636-1688) traduits et commentés par Paul Cazin, Paris, p. 285.*

² Gerlach, ouvr. cité, pp. 77, 233.

³ *Ibid.*, p. 315.

⁴ *Ibid.*, pp. 107, 236.

⁵ *Ibid.*, p. 236; cf. *ibid.*, pp. 353, 369.

⁶ Reussner, *Epistolae turcicae*, pp. 146-147; notre Hurmuzaki, XIV, p. 86, note 1.

⁷ Gerlach, ouvr. cité, p. 476.

⁸ Voy. W. A. Wigram, dans le *The Church Times*, 3 décembre 1926.

⁹ Gédéon, ouvr. cité, p. 517.— Sur sa mort Crusius, ouvr. cité, p. 335.

la „maison du tchaouch“¹, Pierre le Boiteux, qui avait vécu des années dans ce milieu constantinopolitain, de même que son frère marié à Péra, Alexandre, avait fait à l'Église oecuménique le don de cette maison à Constantinople qu'il avait achetée à la famille des Rhalis². On l'appelait aussi la maison de „Vlantos“ († 1589), parce qu'elle avait été destinée au neveu de Pierre, Vlad, qui, nommé prince de Valachie, mourra aussitôt après; il était le fils de ce Miloş que nous avons vu assister aux offices de l'église patriarcale lorsqu'elle était à la Pammakaristos³. En même temps, Pierre donnait au Patriarcat un certain nombre de vases en métal portant les armes du pays⁴. „Cet homme était digne de régner non seulement en Moldavie, mais à Constantinople⁵“ : il est glorifié ainsi par Dorothee de Monembasie pour avoir dépensé trois cents charges d'aspres en accueillant aussi les patriarches d'Antioche et de Jérusalem⁶. Il ajoute des objets d'église pour la Pammakaristos.⁷ Il sera plus tard, lui, cet homme „très pieux, à la parole douce, de moeurs respectables, hautement miséricordieux envers les esclaves, les pauvres, les monastères, les églises, les prêtres de son pays et d'ailleurs, d'un grand esprit et très sage et très juste dans ses sentences, très habile à tous les arts et aux lettres“⁸, celui qui recevra avec magnificence Jérémie II.

Pierre est présenté par le métropolite de Monembasie aussi comme curieux d'astronomie, de musique, ayant à sa dispo-

¹ Gédéon, *Χρονικόν*, pp. 141-142.

² L'acte patriarcal dans Gédéon, ouvr. cité, pp. 144-145. Cf. Byzantios, ouvr. cité, I, p. 575.

³ Voy. aussi Iorga, *Ospiti romeni a Venezia*, Bucarest 1931.

⁴ Gédéon, ouvr. cité, p. 147; notre Hurmuzaki, XIV, p. 49-50, no. CXXI. Donation, antérieure, d'une lipsanotaque par Alexandre Lăpuşneanu et d'un hanap par Roxane, femme d'Alexandre; Gédéon, ouvr. cité, pp. 148-149.

⁵ *Ibid.*

⁶ Ouvr. cité, p. 485.

⁷ Voy., ci-dessus, note 4.

⁸ Dorothee de Monembasie, p. 455.

sition un psalte très doué¹; ses bienfaits s'étendent aussi sur les Sièges de Jérusalem, d'Antioche, même sur celui de Monembasie².

Autour de ces princes se réunissait maintenant toute une nouvelle aristocratie de Grecs venant de toutes les provinces et refaisant ainsi, loin des dangers de Constantinople, Byzance sur les bords du Danube. Il y avait auprès de Pierre le Boiteux, avec Sgouromali Paléologue³, un Chrysobergès et Zotos Tzigaras, son gendre, un Épirote.

III. LES PROTÉCTEURS

Une nouvelle province d'autonomie s'était formée aux Météores sur les hauts rochers thessaliens, où Théophane Apsaras avait fondé le monastère de Barlaam⁴. Dès le commencement du XVI^e siècle, Neagoe Basarab avait pris sur lui à l'égard du couvent de la Transfiguration le patronnage exercé jadis par les princes serbes, parents de sa femme. En 1581, les moines reconnaissent ce qu'il a fait pour consolider et orner leur maison⁵. Mais, après lui, ces rapports avec la Valachie avaient cessé. Malgré des efforts comme ceux de l'évêque de Larissa, Saint Bessarion, les couvents des „Cimes“, envahis par la négligence et la corruption, assiégés par les Turcs, qui cherchaient à se saisir de leurs domaines, durent recourir de nouveau à l'appui de ces princes danubiens. Vers 1580 ils s'adressaient donc à Mihnea, le „très-pieux très-glorieux, très-heureux, très-magnifique triomphateur, très-

¹ P. 450. Ici encore on le présente comme digne de régner à Constantinople: τούτος ὁ ἀνθρώπος ἦτον ἄξιος νὰ βασιλεύῃ. οὐχὶ μόνον εἰς τὴν Μπογδανίαν, ἀλλὰ καὶ εἰς Κωνσταντινούπολιν.

² *Ibid.*, p. 451.

³ Voy. plus haut.

⁴ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, pp. 520-521. Cf. notre étude *Fondations religieuses des princes roumains en Orient. Monastères des Météores en Thessalie*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, p. 226 et suiv.

⁵ Bèes, *Σερβικά καὶ Βυζαντινὰ γράμματα* Matsώρου, dans la *Βυζαντις*, II (1911), pp. I et suiv., 215 et suiv.; notre étude, loc. cit.

puissant, très-agréable à Dieu, protégé de Dieu et digne d'une longue vie", et à sa mère, „notre très-heureuse dame souveraine, très-douce mère selon la chair de Son Altesse, très-pieuse et très-aimante du Christ" — et d'autres qualificatifs réservés aux anciens empereurs s'ajoutent à l'égard du prince enfant—, pour demander à la personnalité impériale (τῇ μεγάλῃ του Αὐθεντίας, μᾶλλον εἰπεῖν : Βασιλείᾳ), ce qu'il faut pour les sauver du désastre, comme il en a agi à l'égard du Patriarcat oecuménique et de celui de Jérusalem. Une chapelle y fut érigée à cette époque. Des proches parents du prince subordonnèrent aux couvents thessaliens le couvent de Bucovăț, près de Craiova¹. Plus tard, le prince Radu, fils de Mihnea, „dédia" aux Météores le couvent valaque de Golgota et sous un successeur de ce prince magnifique, Mathieu Basarab, tel boïar du pays se rappellera de la misère où crouissait cet établissement vénéré².

Mihnea fut aussi le bienfaiteur du couvent des Blatades, ou Blatées, à Salonique³. Nous avons dit que Zotos Tzigaras, qui sera enseveli à St. Georges de Venise, épousa la cousine de ce prince, Marie, fille de Pierre le Boiteux, prince de Moldavie, mais les rapports avec l'Épire, surtout des „dédications" d'églises, appartiennent à une époque ultérieure⁴. Ainsi l'église du prince Duca à Bucarest⁵, reliée au couvent de Zitsa, à Ianina. Le prince Șerban Cantacuzène créera un revenu

¹ Notre étude citée, p. 238.

² Bées, loc. cit., pp. 224-225, 279-283; nos *Studii și Documente*, XVI, p. 101; notre étude citée, pp. 233-234, 235-238. Les Météores gagnèrent aussi, dans des circonstances inconnues, les couvents valaques de Nucet et de Brad; notre étude citée, p. 239.

³ Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XVIII, p. 38. Des églises moldaves et valaques „dédiées" plus tard à St. Antoine de Salonique, dans notre étude *Fondations des princes roumains en Épire, en Morée, à Constantinople, dans les îles et sur la côte d'Asie Mineure*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, pp. 242-243.

⁴ *Ibid.*, p. 245 et suiv. Là aussi la mention de tous les Épirotes qui, au XVII^e et XVIII^e siècle, firent fortune en Valachie.

⁵ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 738-739, no. DCCXXII; pp. 749-751, no. DCCXXXII.

au couvent de Brodetz, à Politchana¹. Le skite de Bradu était dédié à l'Église de Pogoniana².

Un Démètre était secrétaire du prince de Moldavie dès 1560³; il écrit après la chute de son ami et maître, le despote-prince, une lettre de vagues explications au patriarche Joasaph⁴. Il est, bien entendu, autre que ce diacre Démètre de Salonique, d'origine slave, résidant jadis en Égypte, qui avait visité, en 1559, l'Allemagne et était le correspondant de Mélanchthon⁵. Un Jacques Maurocordatos, de Chios, visita la Valachie vers 1580⁶. Sans compter ces voyages, déjà mentionnés, du patriarche Joasaph en Moldavie (1561) et en Valachie (1564), pour y préparer un mariage princier à son neveu⁷, de l'ancien patriarche Pacôme, celui qui aurait enseigné le grec au Sultan Mahomet III, du patriarche Théolepte⁸.

En 1591, au cours du grand voyage de Jérémie II dans les deux pays, il y confirme des donations faites au Mont Athos et s'arroge même le droit de faire prononcer par le grand logothète Hiérax des mesures de discipline ecclésiastique, comme celle concernant les étrangers mariés, qui, venant à Bucarest, y prennent femme⁹.

Quand Pierre le Boiteux perdit son trône, se réfugiant dans les États de l'empereur, Jérémie intervint auprès du métropolitain de Moldavie Georges, lui demandant de faciliter le retour au trône de ce doux prince pieux¹⁰. Lui parlant

¹ *Ibid.*, pp. 740-741, no. DCCXXV.

² *Ibid.*, pp. 742-745.

³ Crusius, loc. cit., pp. 248-249.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, pp. 263-264, 484, 4-8. Un diacre, Siméon, à Padoue, *ibid.*, pp. 500, 503, 504.

⁶ *Ibid.*, pp. 309-311.

⁷ A côté des sources déjà citées, J. Bogdan, *Vechile cronici*, p. 11.

⁸ Sources citées.

⁹ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 93-94, no. CLXIV. Cf. Nicolas Popescu, *Patriarhii Țarigradului*, p. 4h.

¹⁰ *Ibid.*, XI, p. 313, no. CCCCXLI.

des dettes écrasantes pour la Grande Église, il l'invitait à venir à Constantinople, où Andronic Cantacuzène trouvera bien les moyens d'amener son rétablissement ¹.

Parmi les fondations de Jérémie à cette époque, où, pour des subsides, il accordait les plus hauts titres du monde orthodoxe, il faut compter aussi, pour les territoires roumains du Danube usurpés par le Sultan, la Métropole de Brăila. Un ancien occupant de ce Siège, Nectarius, figure dans l'acte de création du Patriarcat moscovite ².

Le moment de crise suprême pour le Patriarcat avait été en 1586, quand dans ces „maisons des Valaques“ ³, près de l'église dite de la Therapéia Théotokou ou de la Théotokos-Paramythia, fut convoquée la réunion pour décider l'envoi d'émissaires qui, dans tous les pays orthodoxes, devaient trouver les moyens de payer les dettes de la Grande Église : „Théolepte en Ibérie, le métropolitite de Monembasie en Russie, Pacôme en Chypre et à Alexandrie“. C'est dans cette maison que fut votée l'érection du nouveau patriarcat russe.

Après ce passage de la Pammakaristos ⁴ à la chapelle du Vlach-Saraï ⁵, Melétius Pigas, comme vicaire, ira transporter le Patriarcat à St. Démètre de la Xyloporta ; d'où il passera, en 1600 déjà, à St. Georges du Phanar, où se conservaient des icônes prises à l'église de St. Constantin, devenue une mosquée ⁷.

Alors, contre les tentatives d'union avec les catholiques se

¹ *Ibid.*, pp. 370-371, no. CXVI.

² W. Regel, ouvr. cité, p. 75 et suiv.

³ Τὰ ὀσπήτια τῶν Βλάχων; Gédéon, *Χρονικά*, pp. 69-70. A côté on avait acquis le logis d'un certain Chamaloglou; *ibid.*, p. 72.

⁴ Sa description dans Gerlach, p. 30.

⁵ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 530. Un „Valaque“ au service divin; Gerlach, ouvr. cité, p. 65.

⁶ *Ibid.*, p. 541.

⁷ *Ibid.*, p. 542. Cf. aussi *ibid.*, p. 469. Description de cette église, Gerlach, ouvr. cité, pp. 339-340; cf. *ibid.*, p. 406. Sur le tombeau d'Alexis Comnène au Patriarcat en 1578, *ibid.*, p. 462.

leva Nicéphore le didascale. Il paraît en Moldavie sous le règne du prince Aaron et y passe plusieurs années, se mêlant des négociations avec les Turcs. On l'enferma à Hotin sur le Dniester, mais il s'enfuit chez le prince russe Constantin d'Ostrog, voévode de Kiev, patron de l'Église russe. En 1597 il passait devant un tribunal à Varsovie¹. En août 1595 déjà, Nicéphore avait osé réunir à Jassy un synode de prélats russes et roumains pour combattre les Jésuites: on y trouve deux évêques de Moldavie et deux de Valachie, dont Luc le Chypriote, depuis 1587 évêque de Buzău².

Après la conquête de la Moldavie par Michel-le-Brave, un autre synode réuni le 2 juin 1600, à Suceava, pour remplacer les évêques qui avaient suivi dans sa fuite le prince Jérémie, est caractéristique pour la situation que les trônes roumains s'étaient gagnée alors envers l'Église oecuménique. Il est présidé par Nectarius d'Ochrida, qui signe: „de la Première Justiniane, d'Ochrida et de toute la Bulgarie, la Serbie et le reste“, et parmi les participants il y aura non seulement Denis Rhali, le Métropolitte de Trnovo, qui sera établi comme vicaire, mais aussi celui de Césarée de Philippe, celui de Vodéna, un évêque ruthène de Muncaciou, dans le Maramurâș, et un évêque de Hébron, qui signe en slavon³. Plus loin Denis fonctionne dans sa nouvelle qualité, assisté de l'évêque de Césarée et de celui, moldave, de Roman⁴.

¹ Cf. notre étude dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXVII (1905), p. 185 et suiv., et Casimir Tyszkowski, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, III, pp. 273-80. Il est mentionné, en 1603, aussi par le Jésuite Pierre Skarga, dans la diète polonaise de 1603. Voy. P. P. Panaitescu, dans notre *Revista istorică*, XII, p. 83.

² Petrouchévitch, *Akti otnochestiâsi i kâ istorii Zapadnoi Rossii, 1568 goda*; évêque Melchisédec, dans les *Mém. Ac. Rom.*, ancienne série, III, pp. 28-29.

— Sur un synode valaque pour la réforme de l'Église locale, Iorga, *Ist. bis. rom.*, I, pp. 219-220.

³ Iorga, *Studii și documente*, IX, pp. 29-31; Hurmuzaki, XIV, pp. 109-111, no. CCVII.

⁴ Iorga, *Studii și documente*, IX, pp. 35-36.

Il y a sans doute une tentative d'emprise de Constantinople sur ces églises roumaines. Mais l'oecuménique doit céder devant l'accoutumance d'une vieille autonomie. Mélétius Pigas reconnaît Euthyme, Métropolitte de Valachie, se bornant à lui rappeler qu'il s'est installé de soi-même (en vertu de son élection par les autres évêques et de la confirmation de son maître le prince) et il s'empresse de lui envoyer un texte „corrigé“ des Écritures, lui promettant un nomocanon¹.

Si, en septembre 1615, Luc de Chypre, le grand calligraphe², fut déposé par le patriarche Timothée, assisté par Théophane de Jérusalem, sous prétexte d'intrusion non canonique et de la négligence à envoyer au Siège oecuménique le présent qui lui était dû, c'est que le protecteur de ce prélat, Radu Mihnea, venait d'être remplacé sur le trône valaque par Gabriel Movilă³. Parmi ceux qui furent proposés pour le remplacer on trouve, l'élection s'étant faite, contre la coutume du pays, dans l'église patriarcale de St. Georges à Constantinople, un évêque de Ganos, le protosyncelle Anthime et un autre protosyncelle, l'hiéromonaque Ignace. Il est presque sûr que, malgré le remplacement de Gabriel par un prince d'origine constantinopolitaine, Alexandre Iliaş, la Valachie n'accepta aucun de ces intrus⁴.

Revenu sur son trône, Radu Mihnea ira jusqu'à demander la confirmation par Cyrille Loukaris et par Gerasime d'Alexandrie d'une donation faite au fils de l'ancien prince

¹ Papadopoulos-Kérameus, dans Hurmuzaki, XII, p. 348, no. 6.

² Voy. Henri Bordieu, *Description des peintures et autres ornements contenus dans les mss. grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris 1903, pp. 292-293, no. 100 A, et l'article sur les icônes roumaines, de Iorga, dans le *Bulletin de la commission des monuments historiques*, 1933. Luc de Chypre sous Michel, *ibid.*, XIV, p. 720) no. DCLXXXIX. — En 1624, *ibid.*, p. 723, no. DCXCVII.

³ *Ibid.*, pp. 112-113, nos. CCXII-CCXIII.

⁴ Avaient pris part à l'élection les métropolittes de Salonique, de Méssembrie, de Gangres, de Kitros et un ancien métropolitte d'Athènes.

Pierre Boucle d'Oreille, Petrașcu¹, qui devint le moine Parthénus².

Néanmoins un patriarche de l'importance de Mélétius Pigas³ est à la disposition des princes roumains et surtout de Jérémie Movilă, qui l'aïda à bâtir la résidence patriarcale. Il admet que l'Église de fait métropolitaine de Moldavie soit formellement érigée — comme celle d'Ibérie — au rang d'archevêché; il confirme l'érection du nouveau siège épiscopal de Huși, se réservant de réunir, en Égypte, où, à cause de la situation de la Grande Église, il doit revenir, le synode qui doit accorder l'acte solennel demandé; il envoie au Métropolitaine Georges „la crosse de patriarche et le manteau patriarcal orné de quatre *πόλοι*, qui distingue seulement les patriarches des Sièges apostoliques, les autres archiérées portant seulement des manteaux qui n'en ont que deux“⁴.

Quand le trône de Valachie fut occupé par Michel-le-Brave, ce fils de la Grecque Théodora et neveu de l'influent vestiaire et ban Iani, ce client d'Andronic Cantacuzène, qui l'avait fait nommer, cet ami de Denis, archevêque de Trnovo, tous les courants byzantins antérieurs se réunirent: celui qui venait de l'Église, celui qui avait été créé par le milieu constantinopolitain, celui que représentaient les vieilles familles, celui qui était en rapport avec les incitations de l'Occident. C'est ce qui forme aussi l'intérêt de cette personnalité extraordinaire et de son action, éclatante.

Michel réunit autour de lui les évêques grecs de la révolte⁵; on lui envoie, par Denis Rhalı, les lettres des „chrétiens de Thessalie, d'Épire, de Macédoine et de toute la Grèce“⁶,

¹ *Ibid.*, pp. 114-116, no. CCXVII. Pour la „déclaration“ de l'église de Barnovschi, à Jassy, au Saint Sépu'cre, *ibid.*, pp. 122-125, no. CCXXIII.

² *Ibid.*, pp. 128-129, no. CCXXIX.

³ Voy. aussi l'appendice à notre Hurmuzaki, XIV, no. 1.

⁴ Notre Hurmuzaki, XI, pp. 351-352, nos. 11-12.

⁵ Hurmuzaki, XII, pp. 290-292, no. CCCXXXIV.

⁶ *Ibid.*, pp. 907-908, no. MCCLXI.



Michel-le-Brave, prince de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie.

et, glorifié, ensuite, par un Georges Palamède et un Stavrinou, il recevait, dès 1594, d'un lettré de l'époque un petit poème sur „le triomphe de Michel fils de Pătrașcu, Voévode de l'Hongro-Vlachie, contre les Ismaélites“, titre qui, par crainte des Turcs, nous a été conservé en cryptogramme¹.

Mais, d'un autre côté, les missives de Mélétiou Pigas, dont l'une est adressée au grand douanier de Moldavie, Constantin Corniacte, qui deviendra un des plus riches bourgeois de Lwów², de cet ami du prince de Moldavie, Jérémie, resté fidèle, aux Turcs invitent ce prince très orthodoxe, qui prend parti aussi pour les Orientaux persécutés en Pologne, Nicéphore le didascale y étant alors retenu, à faire sa paix avec le Sultan qui l'„aime“, l'assurant que les préparatifs turcs ne concernent que la Transylvanie d'un Sigismond Báthory, qu'on a destitué tel pacha danubien, jugé incommode, qu'on a retenu les Tatars³, que Hassan-Pacha, le nouveau Grand-Vizir, qui fait venir Pigas d'Alexandrie —, mais combien sont difficiles les rapports financiers de l'Église! —, est un homme de bien, puis que le Sultan veut seulement qu'on lui restitue les forteresses du Danube conquises par Michel⁴, qu'on se contenterait à la Porte du tribut qu'il voudrait lui offrir. Michel lui-même intervenait pour que son ami Denis Rhali, injustement déposé, soit rétabli⁵.

Du domaine des aumônes ces relations byzantines avec les princes roumains avaient passé donc à celui de la croisade, non pas pour le triomphe d'une personnalité, pour le prestige d'un seul pays, mais, au fond des pensées qui président à la guerre commencée en 1594 à côté de celle de l'empereur

¹ *Ibid.*, XIV, p. 105, no. CLXXXVII. Denis Rhali, leur chef, signait „le grand didascale des Bulgares“; Hurmuzaki, III², p. 243; XII, pp. 292-293, no. CCCCXXXV.

² Notre Hurmuzaki, XIV, p. 719, no. DCLXXXVI.

³ Hurmuzaki, XII, pp. 346-350; III¹, pp. 518-519, no. LXXV. Cf. aussi *ibid.*, XIV, pp. 106-107.

⁴ *Ibid.*, III², p. 521, no. LXXIX.

⁵ *Ibid.*, pp. 519-520, no. LXXIX.

Rodolphe, soutenu par le Pape, pour la réfection de l'Empire.

Et une double attitude gréco-byzantine apparaît ainsi au moment où s'acharnaient sur les Turcs du Danube les furieux coups d'épée du croisé Michel.

Son principal inspirateur fut, on l'a vu, Denis Rhali, d'une famille alliée aux Cantacuzènes, qui l'invitait à aller s'établir à Sofia: la Grèce, la Macédoine¹ se lèveraient pour lui². Carlo Magno, agent de l'empereur, rapportait: „Il veut aller à Andrinople et y donner de l'herbe à ses chevaux“³.

Dès avant 1598, ayant déjà des rapports avec ce prince de Transylvanie, lui aussi en attitude de croisé, Sigismond Báthory, qui, attaquant Temeschwar, se voyait déjà roi des Serbes, il s'adresse à Michel pour lui faire savoir que „toute la chrétienté a les yeux dirigés vers Son Altesse“. A cette date il déclare avoir commencé, d'entente avec l'oecuménique, à rassembler des soldats et des provisions. Tous les évêques, d'origine grecque, des Bulgares sont autour de ce prélat qui attendait à Nicopolis sur le Danube le développement des événements et ils prêtent serment à Michel et à son fils comme à leurs légitimes maîtres et seigneurs. Ils étaient disposés à envoyer un émissaire aussi à la Cour de l'empereur, aux commissaires duquel, descendus en Valachie, Denis promettait un contingent de 200.000 hommes.

Lorsque Michel eut la Transylvanie (novembre 1599), le chef du complot chrétien sur la rive du Danube fit l'impossible pour amener le prince vainqueur à abandonner sa con-

¹ Sur les rapports avec les Bulgares, notre *Revue historique du Sud-Est européen*, X, pp. 16-17.

² N. Milev, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, II, p. 362, renvoyait pour lui à deux ouvrages russes que nous n'avons pas à notre disposition: *Snobéniiia Rossii Vostochem po lam tzhkovnim et Kaptèrev, Charakter otnochénii Rossii k pravoslavnomou Vostokov*, 1914. En 1602 un Écossais au service de la Pologne, Guillaume Bruce, prétendait être d'entente avec les Serbes et les Bulgares, et en 1604 un projet autrichien disait qu'on pourrait créer près de Belgrade un asile pour les Bulgares et Serbes rebelles. Voy nos *Studii și documente*, XX, p. 262, no. XCII.

³ Notre *Hurmuzaki*, XII, p. 657.

quête, pour aller sur la voie de Byzance, Un envoyé impérial assure, lui aussi ¹ : „Son unique pensée est de marcher contre la Turquie et d'établir sa résidence à Sofia“ ². Et un contemporain d'Occident, un dominicain au courant des choses de Grèce écrit ceci, en juin 1600 : „J'ai été toujours d'opinion que, si les choses de cette levée d'armes bénie procèdent comme nous l'espérons de la miséricorde divine, le seigneur Michel devra, en bref, devenir maître de Constantinople et, comme Grec et applaudi et suivi particulièrement par les Grecs, jadis maîtres de cet Empire, il aura à se faire proclamer lui, et pas un autre, empereur de Constantinople“ ³.

Après la catastrophe de Michel, Rhali, resté sans appui du côté de ses orthodoxes à lui, s'établira à Venise, d'où la diplomatie impériale l'envoya chez Boris Goudounov, l'usurpateur de Moscou, pour que plus tard, considéré trop peu sûr, il reste dans la capitale de l'Empire comme un simple exilé, qui vivra à côté du prince de Valachie, expulsé par les Turcs, Radu Șerban ⁴.

On a vu que, en dehors de Rhali même, dont Michel fit son conseiller intime en Transylvanie, le vicaire de la Moldavie conquise en 1600, d'autres évêques des Balkans tendaient aussi vers le héros roumain des mains suppliantes. Ceux qui s'établissent à demeure dans les pays roumains paraîtront plus loin.

¹ Voy. plus haut, p. 150.

² Notre Hurmuzaki, XI, pp. 552-553, no. DCCCCLXXXIX. Cf. notre étude sur ce prélat, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1920, p. 93 et suiv.

³ Mesrobian, dans Minea, *Cercetări istorice*, IV¹, Jassy 1929, p. 86 : „che il detto signor Michele si debba, e in breve, impatronire di Costantinopoli et, come Greco et applauso e seguito in particolare de Greci, già padroni di quel Impero, debbasi far gridar lui, non altro, Imperatore di Costantinopoli“. A Rome on traitait Michel de „questo Greco [che] volesse dar le leggi al mondo“; voy. Virginie Vasiliu, dans le *Diplomatarium Italicum* de l'École Roumaine à Rome, I, p. 179, no. CCXXXI.

⁴ Veress, collection citée, 1934, table; Iorga, dans les *Mém. Ac. Rom.*, 2-e série, XXI, pp. 290-291.

D'un côté, influencé par la littérature italienne, employant une forme, aux longs alexandrins trainants, dans laquelle on sent l'influence de la *Gerusalemme liberata*, un Grec abrité à la Cour d'un prince polonais, riche et aimant être entouré, Georges Palamède, traite les exploits du croisé roumain comme une matière héroïque quelconque, en lettré passionné de beau langage. C'est le didascale qui réapparaît.

De l'autre, un homme simple, combattant lui-même dans les rangs de cette armée dans laquelle ce qui l'intéresse n'est pas le drapeau national, mais la croix orientale qui le surmonte, un petit boïar auprès du nouveau maître, un scribe du Trésor valaque, Stavrinou, considère le chef de cette revanche chrétienne comme un émule d'Alexandre-le-Grand ; il est enthousiasmé de l'action personnelle du „Brave“, qui continue la série des héros populaires de la Byzance médiévale, un Digène Akritas sans les scènes de sentimentalité que l'ancien avait pris à l'Occident des romans de chevalerie. Pris par les ennemis de son maître, enfermé dans le château de Bistritz, en Transylvanie. Il écrit à la gloire de son chef splendide, „à la lumière des étoiles“, son récit d'exploits, d'ἀνδραγαθίας qui a été très lu, comme une consolation et un appel à l'action, pendant tout ce XVII^e siècle.

Stavrinou cherchera à fixer un rôle d'avant-garde, à la bataille de Călugăreni, aux trois cents jeunes Grecs qui y auraient participé ; ayant fait de Michel un Alexandre-le-Grand, il fera une Olympiade de sa mère, la Grecque Théodora, les combattants de 1595 étant eux-mêmes des Macédoniens. Le héros valaque est aussi un rival d'Achille. Mais son rôle byzantin, — cette fois un nouveau Bélisaire —, n'est pas non plus oublié : „Les Serbes et les Bulgares étaient avec Michel et attendaient avec joie d'aller à sa reconte, lorsqu'il passerait chez eux, pour le reconnaître comme prince“. Il s'écrie : „Je verse mon sang pour la chrétienté“. Tandis que, de son côté Palamède, qui n'est pas un romantique, se passionne pour les buts roumains poursuivis par Michel : „toute la force de la Valachie c'est la Transylvanie qui la donne, car ce sont

les mêmes montagnes d'un côté et de l'autre"¹. Un poète anonyme chantera lui aussi ce „prince de l'Hongrovlachie, duc et grand-maitre de Transylvanie“, dont la gloire sera immortelle².

La guerre de Michel-le-Brave contre les Turcs avait interrompu les rapports de la Valachie avec Constantinople, alors que la Moldavie, où s'était établie la dynastie, vassale des Polonais et favorable au catholicisme, des Movilă, se détachait complètement de ce qui jusque là l'avait retenue, sous Alexandre Lăpușeanu et le bon Pierre le Boiteux, dans l'orbite de Byzance, pour qu'elle n'y revienne ensuite, comme on le verra, que sous le riche et fastueux prince Radu Mihnea. Les patriarches Jérémie II, Mathieu II, Gabriel, Théophane, puis le vicaire Mélétius Pigas durent rester dans la situation délicate de médiateurs entre ce rebelle dont le pays était si précieux pour l'orthodoxie, et surtout pour les revenus de l'oecuménique, et entre le Sultan. Pigas, comme nous l'avons déjà dit, avait des relations étroites aussi avec le métropolite de Valachie Euthyme, qui lui demandait un texte grec des „nomocanons“³.

Le Chypriotte qui allait devenir évêque de Buzău, puis métropolite de Valachie, le grand calligraphe dont on retrouve un peu partout les beaux manuscrits grecs, Luc⁴, faisait partie, avec Denis Rhali, avec tel Métropolite macédonien, de cette même brillante suite des princes de Valachie au commencement du XVII-e siècle.

Un des Grecs qui vinrent porter dans les pays roumains cette conscience d'oecuménicité byzantine fut aussi ce Mathieu, originaire de Pogoniane, qui occupa le premier le nouveau siège de Myre, célèbre par le souvenir du bon Saint Nico-

¹ Voy. une longue analyse, Iorga, dans le *Bulletin de la section historique, de l'Académie Roumaine*, III, p. 190 et suiv.

² Notre Hurmuzaki, XI V, p. 71, no. DCXCI.

³ *Ibid.*, p. 106, no. CXCIII.

⁴ Voy., entre autres, notre Hurmuzaki, p. 100, no. CLXXVIII.

las. Réfugié en Valachie dès 1599¹, où on lui donna la riche abbaye de Dealu, avec les tombeaux des princes du XVI-e siècle et celui où reposait la tête même de Michel-le-Brave ce lettré distingué, qui a donné aussi une Acolouthie de St Grégoire le Décapolite dont les reliques se conservent dans le monastère olténien de Bistrița, s'inspira de ce milieu pour écrire une histoire en vers des princes de cette Valachie hospitalière. Il y montre sa haine contre les Turcs, ses espoirs de prochaine revanche par les princes roumains eux-mêmes ou par ces „nations blondes du Nord“ qui devaient faire plus tard seulement leur apparition sur le théâtre de l'ancienne Byzance².

¹ De lui aussi un opuscule contre les Latins, no. 66 de la Bibliothèque du Parlement d'Athènes; voy. Lampros, dans le Νέος Ἑλληνομνημῶν, III, p. 464.

² Voy. notre Hurmuzaki, XIV, p. 720, no. DCXC.

CHAPITRE VI.

LE PATRONAGE PAR LES PRINCES ROUMAINS DE L'ÉGLISE BYZANTINE ET DE LA CIVILISATION

I. LES DOMINATEURS DE L'ÉGLISE OECUMÉNIQUE.

Le nouveau et grand patriarche oecuménique, qui apparaît comme combattant au commencement du XVII^e siècle, Cyrille Loukaris, paraît avoir été d'origine ragusaine, venant de ces Luccari, des négociants si actifs, des banquiers bien connus, dont l'un, Pierre, écrivit les Annales de sa petite patrie, y condensant une expérience qui allait jusqu'aux Indes¹. Mais il naquit en Crète, le 1^{er} novembre 1573. Il fit ses études sous son oncle Mélétius Pigas et le Crétois Mélétius Blastos, à Venise et à Padoue, entre 1587 et 1593².

Or, c'était le moment où se formait dans cette même ville un fils de prince roumain, de ce Mihnea, fils lui-même d'Alexandre et de la Levantine Catherine, qui avait comblé de dons le monastère des Blatades à Salonique et les moines des Météores, qui l'intitulaient basileus, et que la menace

¹ Aussi dans Papiu Ilarian, *Tesaur de monumente istorice*. Sur un manuscrit écrit par M. Beza, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, section littéraire, VI, 7.

² Voy. Thomas Smiths, *Narratio de vita, studiis, gestis et martyrio Cyrilli Lukarii*, dans ses *Miscellanea*; Mohnike, *Des griechischen Patriarchen Cyrillus Lukaris zu Constantinopel Unionsverhandlungen mit der reformierten Kirche zu Genf*, dans les *Theologische Studien und Kritiken* de Hambourg, 1832, III, p. 560 et suiv.

³ Gédéon, *Πατριάρχικοι Πίνακες*, p. 548.

turque d'une nouvelle déposition et d'un exil comme celui, dont il avait goûté, de Tripolis en Afrique, avait amené au geste tragique de la rénégalion. Il vivait auprès de sa tante, établie à Murano, Marietta ou Mărioara Vallarga, sous le patronage de nobles vénitiens connaissant sa famille. Ces deux hommes, se rencontrant comme enfants dans cette Venise, pleine, envers les Turcs, des rancunes de la perte de Chypre, représenteront, chacun à sa place, un nouveau courant, occidental, dans la vie de cette Byzance soumise aux Turcs qui était cependant aimée d'une façon tout aussi chère par les deux.

En 1594 il était envoyé comme syncelle en Russie polonaise, auprès de Basile d'Ostrog ; il y conduit l'école de théologie et de langue grecque, voulant y ajouter une imprimerie. Il a des relations aussi avec la confrérie russe de Lwów, dont l'église avait été bâtie par le prince de Moldavie Alexandre Lăpuşeanu et terminée par Jérémie Movilă, son successeur.

Il sera sacré diacre, en 1595, par Mélétius Pigas, dont il suivit la tradition. Mais, déjà, après un voyage jusqu'en Hollande¹, il se trouvait à Venise en 1593, comme recteur de l'école grecque, au moment même où commençait la guerre des Impériaux contre les Turcs.

Peu après, Mélétius étant chargé du vicariat de l'Église oecuménique, jusqu'en 1599, il fit comme hiérokéryx un voyage d'Asie Mineure, puis revint du côté de Vilna. Il assista à ce synode de Brzesk où un nombre de prélats russes, sujets du roi de Pologne, se prononcèrent pour l'union avec Rome. En 1602 il était élu patriarche d'Alexandrie².

Si la situation de Cyrille à Alexandrie avait été un héritage de Pigas, ce fut sans doute Radu, alors prince à Buca-

¹ Gédéon, loc. cit.

² Notre Hurmuzaki, XIV, p. 723, no. DCXCVII. Il y était en 1618; Hasdeu, *Arhiva istorică*, II, p. 196, no. 338.

rest, qui amena la nomination de son ancien camarade d'enfance comme vicaire du siège de Constantinople, en 1612. Il y rencontra l'opposition des évêques de Palaiopatrai, de Salonique, de Larisse et d'un ancien Métropolitain de Mésembrie, de sorte qu'il céda sans résistance, par dégoût, la place au premier d'entre eux¹, qui, travaillant à la nouvelle église de St. Georges, mourut à Constantinople en 1621.

Cyrille résidait en Valachie, étant l'orateur des grandes fêtes auprès de Radu Mihnea, en 1613-1615², passant sans doute en Moldavie auprès de lui et revenant à Bucarest en 1620, aussitôt que son ami regagna ce trône³. En relations avec les calvinistes de Transylvanie, soutenus par le prince de ce pays, Gabriel Bethlen, il entra en rapport avec les coreligionnaires de celui-ci en Allemagne⁴, tout en continuant des relations, qui dataient de 1602, avec Cornélius Haga, l'agent diplomatique des États Généraux de Hollande à Constantinople: il assurait ce dernier que son peuple „persévère dans sa foi jusqu'au sang; jamais il n'en retire rien, jamais il n'y change; il reste le même et conserve toujours l'orthodoxie⁵“, en même temps qu'il plaignait l'état de l'Église constantinopolitaine.

Cyrille s'associa bientôt à son remplaçant et à ses collègues de Jérusalem, Sophronius, et d'Antioche, Euthyme, pour une double action, qui devait amener l'Église patriarcale russe, à peine formée, à une parfaite concordance avec la Byzance grecque et continuer l'oeuvre d'un Nicéphore le didascale

¹ Gédéon, ouvr. cité, pp. 547-548; Chrysanthé Papadopoulos, *Κυρίλλος Λούκαρις*, Voy., sur les rapports avec la Suède, Herman Neander, *Oriente, Kyrkor och den ekumeniska tanken*, Stockholm [1927], pp. 10-11.

² Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, IV, pp. 59 (39) 23 et suiv. (263), 415 (439) et autres sources dans mon *Ist. bis. rom.*, I, p. 257.

³ Mihălcescu, *Glaubensbekenntnisse*, p. 263.

⁴ *Praestantium ac eruditorum virorum epistolae*, pp. 357-365; Arnaud, *Perpétuité de la foi*, 1.

⁵ *Rectam de religione opinionem*.

et la sienne, en attendant l'action de Pierre Movilă, fils de prince moldave et ancien candidat au trône, qui, montant, par la faveur du roi de Pologne, sur le siège de Kiev, y sauva l'orthodoxie de la propagande jésuite et l'entoura du prestige d'une haute civilisation. Ancien ennemi des Jésuites, qui, ayant établi leur quartier-général à Lwów et gagnant un appui en Moldavie sous Pierre le Boiteux, par l'appui de l'Albano-Vénitien Bartolomeo Bruti, y avaient envoyé un propagandiste comme le célèbre Possevino et allaient se servir de Grecs uniates, il pensait avant tout à contre-carrer une action qu'il rencontrera devant lui à Constantinople même. Le nouveau patriarche de Jérusalem, Théophane, prit sur lui cette mission, se faisant accompagner d'un archimandrite alexandrin et d'un protosyncelle de Constantinople, auxquels se réunirent Néophyte de Sofia et un évêque de Stagai. Théophane, qui avait déjà visité avant son élection la Russie moscovite, en 1603 et 1605¹; se dirigea de nouveau en 1617, vers Moscou, passant par les pays roumains, où il s'arrêta jusqu'en 1618, remplaçant le métropolitite de Moldavie, un grand artiste, Anastase Crâmca, par un Grec, Théophane².

Il fut reçu chez les Moscovites de la manière la plus respectueuse, étant appelé à sacrer le patriarche Philarète, auquel il imposa le retour aux anciennes coutumes. L'Église orthodoxe de Russie fut organisée donc, avec Job Boretzki comme métropolitite de Kiev, Élie Kopinski comme archimandrite de la Lavra, des évêques à Polotzk et à Vladimir, des prélats pour les Cosaques³.

En même temps une base permanente de revenus était assurée dans les pays roumains par la création d'une forme

¹ Chrysanthé Papadopoulos, ouvr. cité, p. 37 et suiv., 43; Papadopoulos-Kérameus, ouvr. cité, I, p. 250 et suiv.

² Notre *Ist. bis. rom.*, I, pp. 261-262.

³ Voy. Chrys. Papadopoulos, ouvr. cité p. 46 et suiv.

nouvelle qui s'ajouta à celle des stavropygies : les églises dédiées. Déjà, probablement sous l'influence de Nicéphore le didascale, le grand boïar moldave Nestor Ureche avait créé un lien de cette espèce entre le nouveau monastère de Secu — traduction du Xéropotame — et ce monastère de l'Athos, refait par Alexandre Lăpuşneanu ; une autre fondation du même, S-te Parasçève de Jassy, fut gagnée par les moines de Sinaï, protégés jadis par le même prince, et ils eurent aussi le beau monastère de Frumoasa, près de Jassy ¹. Le couvent athonite de Vatopédi devint suzerain de l'église de Golia, dans la même capitale ; vers 1613, Radu dédie au couvent des Ibères, où il paraît avoir séjourné, le couvent bucarestois refait par lui et nommé jusqu'aujourd'hui d'après son grand-père ². Le Koutlomous d'Athos obtiendra du fils de Radu le couvent de Clocociov, l'église du prince moldave Miron étant donnée, elle aussi, à Jérusalem. Quant au patriarche de Constantinople, il reçut la surveillance du couvent de Căluui, autre création du XVI-e siècle, due aux frères Buzeşti, les plus riches propriétaires de Valachie et les principaux auxiliaires de Michel-le-Brave. Les Maisons de Sozopolis, de Chalké eurent aussi leurs appartenances en Moldavie ³.

Enfin, vers 1620, Cyrille gagnait de la munificence de Radu le beau couvent de Şegarcea, autour duquel il crée une colonie, alors que Théophane obtenait celui de Stăneşti, sur la rivière de l'Olt, fondation du XVI-e siècle avec le tombeau de l'un des guerriers de Michel-le-Brave ⁴. Le don de la création moldave de Pierre le Boiteux, Galata, s'était ajouté, dès 1617 ⁵, pour le St. Sépulcre. Le prince de Vala-

¹ Les renvois dans mon *Ist. bis. rom.*, I, pp. 257, 262-263.

² Iorga, loc. cit., pp. 263, 265. Dédication du couvent de Gorgota, *ibid.*, pp. 263-264.

³ *Ibid.*, pp. 264-265.

⁴ Iorga, *Studii și documente*, V, pp. 142, 437, note I.

⁵ Iorga, *Ist. bis. rom.*, I, p. 264.

chie Léon donna un village au même Siège de Jérusalem¹.

Déjà sous le prince de Moldavie Jérémie, les patriarches visiteurs des pays roumains avaient tâché de s'y gagner une situation de surveillance supérieure, s'immisçant dans la vie intérieure des Églises locales, d'une autonomie si prononcée jusque là, qui avaient livré tant de luttes pour la conserver. On voit ce patriarche bénir l'élection par les boïars valaques de l'hégoumène du couvent de Tismana, fondation, au XIV^e siècle, du moine macédonien Nicodème².

L'Église valaque, dont le chef fut à cette époque, pendant de si longues années de 1605 à 1629, en grande partie par la protection de Radu Mihnea, le Chypriote Luc³, ne protesta pas contre ces donations qui livraient aux Patriarcats et aux Lieux Saints les revenus d'un si grande partie des terres du pays. Il eut une mission en Russie de la part de Michel-le-Brave et, en 1624, d'Alexandre, fils de Radu Mihnea⁴. A cette époque un évêque de Pélagonie et de Prilep, établi en Valachie sous Michel-le-Brave, accompagne le successeur de ce prince, Mihnea, dans sa campagne de Transylvanie et prend rang dans l'hierarchie du pays. Il en fut autrement de ce métropolitite de Moldavie, fils d'un bourgeois de Suceava, Anastase Crâmca. Lorsque ce miniaturiste, ce peintre éleva son splendide couvent de Dragomirna, il établit que personne des princes futurs du pays et des boïars „n'osé dédier à la Montagne Sainte ou à Jérusalem ou donner notre monastère sous l'autorité d'un patriarche ou d'un métropolitite, ou chasser les moines originaires du pays de Moldavie ou y ordonner un hégoumène de couvent étranger“⁵.

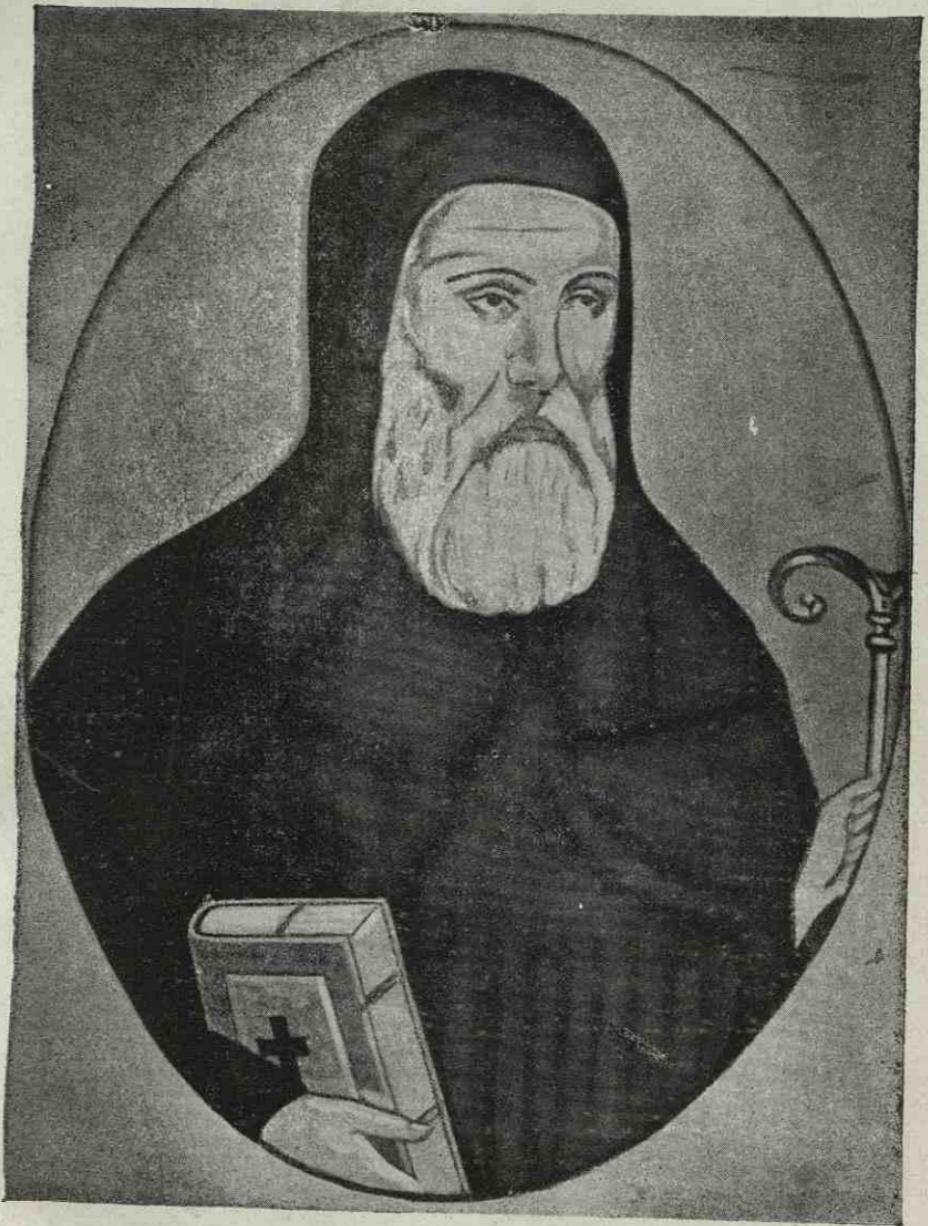
¹ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 129-132, no. CCXXX.

² Lapedatu, *Episcopia Strebaii*, p. 7, note 2.

³ Sur lui, cf. notre Hurmuzaki, XIV, p. 719, no. DCLXXV VII (déjà en 1588, sous Mihnea); p. 726, no. DCCIV.

⁴ Voy. Silviu Dragomir, *Contribuție la relațiile Bisericii românești cu Rusia în veacul al XVII-lea*, extrait des *Mém. Ac. Rom.*

⁵ *Ibid.*, évêque Melchisedec, dans la *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, 1^o, pp. 73-74.



Cyrille Loukaris, patriarche de Constantinople.

(D'après Papanigopoulos, *Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἔθνους.*)

Mais le même chef de l'Église moldave, revenu sur son siège, amena le prince Miron Barnovschi, successeur et gendre de Radu Mihnea, à prescrire pour ce pays dans le domaine de la vie monastique les principes que Théophane avait imposés à la Russie moscovite¹. Et sous le jeune fils de Radu, Alexandre, des mesures semblables sont prises aussi en Valachie².

Cyrille venait de gagner le Siège constantinopolitain en 1621. Mais, au moment où Radu Mihnea, qui régnait depuis 1620 en Valachie, passa en Moldavie, où, après avoir gagné un prestige extraordinaire comme médiateur de la paix entre Turcs et Polonais, il finira ses jours, se produisit une nouvelle intrigue des Jésuites, ennemis permanents du nouveau patriarche. Son successeur, Grégoire, dut cependant quitter son trône après trente-trois jours, étant exilé à Rhodes et à sa place vint le métropolite d'Andrinople, Anthime, d'une riche famille constantinopolitaine, lui aussi un ami des catholiques, mais, élu au mois de juin — le passage, déjà mentionné, de Radu d'une principauté à l'autre, de la Valachie de ses antécédents à la Moldavie, qu'il n'avait pas sans doute désirée, arrive en août, — il doit partir en octobre, lorsque Cyrille revint³. Il est impossible de ne pas reconnaître l'influence de Radu, plus puissant que jamais, car il était arrivé à avoir les deux pays roumains, se faisant représenter à Bucarest par son fils Alexandre, sous la tutelle de sa mère, Argyra, une Grecque.

Pendant les sept années de son deuxième patriarcat, Cyrille, sûr de l'appui de son ami roumain, commence l'oeuvre de culture à laquelle il avait été préparé par ces séjours en Occident. Par Nicodème Métaxas, originaire de Céphalonie, et grâce à l'appui de l'agent anglais, qui jouait depuis longtemps un grand rôle auprès de la Porte, il fait venir sur un vaisseau d'Angleterre des lettres grecques, fondues à Rome même, pour

¹ Hasdeu, *Archiva Istorică*, I¹, p. 267 ; Iorga, *Ist. bis. rom.*, I, p. 76 et suiv.

² Analyse et sources dans notre *Ist. bis. rom.*, I, pp. 271-272.

³ Sources citées. Voy. nos *Studii și doc.*, IV, p. 182, note 1.

l'imprimerie dont il entendait se servir contre les Jésuites ; il voulait l'établir dans la maison même de l'ambassadeur. Ayant trouvé un autre local, il y fit paraître le traité de Mélétius Pigas contre le Pape. Déjà en Angleterre avait paru celui de Cyrille sur les Juifs.

Les Jésuites firent attaquer Métaxas par un groupe de cent cinquante janissaires, qui détruisirent les presses. Mais le patriarche obtint un fetva du moufti et bientôt ce fut le tour des Jésuites, soutenus par l'ambassadeur de France, de se chercher un refuge ; ils furent expulsés „pour avoir reçu des femmes grecques dans leur jardin“.

En 1628 on publiait à Genève un catéchisme de la foi orthodoxe attribué au patriarche. Il devait provoquer des discussions violentes à cause des passages qui auraient porté la trace d'une influence calvine. Mais pour renverser Cyrille on employa une autre dénonciation : celle qui signalait des allusions contre les Turcs dans le livre imprimé en Angleterre¹.

Or, un de ses adhérents, agent du calvinisme en Orient, le patriarche Gerasime d'Alexandrie, écrivait à Leger, le 8 juillet 1629, ce qui suit, correspondant à l'ancienne déclaration faite par Cyrille lui-même : „Pour l'exposition de notre foi, que tu demandes qu'elle te soit envoyée par écrit, tu peux la connaître en lisant ce qui est compris dans l'Ancien Testament et ce qui est complété dans le Nouveau, ce qui a été annoncé par les apôtres et confirmé par les sept conciles universels, ce que les prophètes ont révélé, ce que le Christ a dogmatisé, ce que les apôtres ont transmis, ce que les Saints Pères ont interprété, — c'est cela que nous croyons, et nous vivons avec cette confession, dont nous nous inspirons ainsi“.

Ce qui permit un coup de surprise, l'installation momentanée, en 1630, comme patriarche, d'Isaac de Chalcédon, ce fut cependant l'absence du patron roumain : Radu Mihnea était mort en Moldavie, son corps étant conduit par la noblesse

¹ Arnaud, ouvr. cité, p. 218.



ILLUSTRISSIMUS ATQ CELSISSIMUS PRINCEPS
AC DOMINUS, DOMINUS BASILIUS D. G.
TERRARUM MOLDAVIE PRINCEPS ETC.

Abraham van Westerveldt pinxit

Wilhel. Hendrius fecit. Cum privilegio. S. R. M. Gal. MDCLL

Basile Lupu, prince de Moldavie.

des deux pays à son église „Radu-Vodă“ de Bucarest, dès le commencement de l'année 1626, donc avant même l'apparition du livre incriminé et le commencement des intrigues. Aussitôt après la disparition de Radu, il y avait eu la persécution arrangée par les Jésuites en 1627-1628. Dénoncé depuis longtemps comme ayant des relations secrètes avec les Cosaques, ennemis acharnés de l'Empire, qui pillaient jusque sous les murs de Constantinople, Cyrille fut désigné comme traître envers le Sultan dans l'affaire, assez obscure, concernant une île de l'Archipel. Il fut exilé à Rhodes, mais trouva le moyen de payer pour son retour et aussitôt il regagna son siège. Haga aussi l'avait soutenu de tous ses efforts.

II. BASILE, PRINCE DE MOLDAVIE, ET SA SUPRÉMATIE .

En 1632 le trône de Valachie était occupé par Mathieu Basarab, le prince patriarcal que les Jésuites, qui avaient travaillé, d'ailleurs, aussi auprès d'Alexandre, fils de Radu Mihnea, aidés par son oncle, le Levantin Minetti, cherchaient à se gagner par des flatteries¹. De ce côté, pour l'oeuvre qu'avait entreprise Cyrille il n'y avait pas d'appui à attendre : déjà des mouvements s'étaient produits contre les Grecs, sous le prince grecisé Léon, marié à la Levantine orthodoxe Victoire. Il en fut autrement lorsque, en avril 1634, le trône de Moldavie fut pris par le boïar Lupu, né d'un père balcanique et d'une Roumaine, qui, d'après des conseils venant d'une renaissance littéraire qui se

¹ Iorga, *Actes et fragments*, I, p. 64 et suiv.: une „mission de Valachie“ — pour le vicaire patriarcal Guglielmo da Perugia, puis pour Giovanni della Fratta, enfin pour un père Pietro-Paolo Bonnicio, bien accueilli par le prince de Moldavie, Moïse Movilă, en 1631, pour les quatre moines envoyés en 1632 par l'ambassadeur de France, des Franciscains —, avait été créée dès 1629. *La Congrégation de la Propagande savait bien où il fallait attaquer la résistance de l'orthodoxie byzantine*. On voulait remplacer par des Italiens les Polonais, toujours suspects au point de vue politique, qui avaient l'ancien siège de Bacău; *ibid.*, pp. 72-73, 76. Des rapports du même avec le „figlio di Chierio, duca greco Moldavia“, et l'envoi en 1635 d'un Antoine Devia en Valachie, *ibid.*, pp. 77-78.

préparait dans les deux pays, prit le nom de l'empereur Basile le législateur, avec le programme que ce nom comportait. Plus que sous Radu, que Basile, comme la plupart de ses contemporains, du reste, chercha à imiter, l'impérialisme laïque, fixé en Moldavie, allait gouverner l'Église, toute l'Église.

On l'avait deviné dans le camp de la propagande catholique, lorsque, en février 1633, l'ambassadeur de France parle des appréhensions que causent aux Franciscains de Moldavie les bruits de „changements de princes“¹. Dès 1632 le prédicateur de la Cour moldave était le savant théologien Mélétius le Syrigue². Il était l'auteur de „Chapitres“ contre les calvinistes.

Pour la première fois, en cette année 1632, Cyrille de Berrhoé, Contari, c'est-à-dire Contarini, donc un Crétois, avait été substitué à Loukaris³. Puis, en 1633, Athanase Patélarios, métropolitain de Salonique, autre Crétois, ce qui suppose des accointances avec les catholiques, ancien moine de Sinaï, était patriarche en mars 1634⁴. Il était encore sur son trône en septembre 1635⁵, et, devant partir, il ne fut pas remplacé par l'exilé, qu'on trouve à Chio, à Rhodes⁶, mais par l'autre Cyrille et, ensuite, par Néophyte d'Héraclée, un Chiote, fils adoptif de Loukaris⁷, qui finit par se retirer dans le couvent de cette île, en 1637⁸.

¹ Iorga, *Acte și fragmente*, I, p. 76, no. 1.

² Iorga, *Ist. bis. rom.*, I, p. 305.

³ Gédéon, *ouvr. cité*, p. 558.

⁴ Cyrille se trouvait à Ténédos le 10 et le 18/28 mars 1634 (Arnaud, pp. 56-57). Une lettre de Rhodes, 6/26 juillet, dans laquelle il est dit ironiquement que Patélaros va à Rome „prendre tel chapeau de cardinal pour avoir fait déposer un patriarche calviniste“; *ibid.*, no. VIII.

⁵ Gédéon, *ouvr. cité*, p. 561 et suiv.

⁶ *Ibid.*, pp. 559, 560. Cf. ici, plus haut, note 4. Aussi l'Histoire ecclésiastique de Mélétius d'Arta. On explique aux Genevois, le 17 août 1636, de Constantinople, le changement (Arnaud, *loc. cit.*).

⁷ Bandurius, *ouvr. cité*, I, p. 229.

⁸ Arnaud, *ouvr. cité.*, pp. 66-68, 75 et suiv. Décision synodale contre Loukaris, dès le 30 mai 1635.

Jusque là les pays roumains continuaient à être visités par les chefs de l'Église. Un Macarius de Trnovo, envoyé par Cyrille, passe en 1633 par la Valachie¹. Théophane de Jérusalem annonçait de Moldavie, où „le très illustre prince Basile nous a bien reçu“, le passage en Valachie². Il y sacrifie les saintes huiles à Jassy, Basile offrant dans ce but 15.000 thalers³. En 1639 le patriarche Métrophane Kritopoulos, qui avait fait des études à Oxford, mourait en Valachie.

Cyrille avait fini par être rétabli pour la cinquième fois, et il faut admettre l'influence de Basile dans tous ces événements. On le voit permettre, en 1638, à Maxime de Gallipolis d'imprimer à Genève la Bible en vulgaire⁴. Cette même année, le 7 juillet, il était assassiné⁵.

Il paraît que les princes roumains ne considérèrent pas Cyrille de Berrhoé, revenu au pouvoir pour un seul an, comme complice du meurtre⁶. Car l'érection du Siège de Brăila-Proilabon et d'Ismaïl, où Basile avait fait bâtir une église, avec l'explication qu'il s'agit d'un diocèse „abandonné depuis une époque immémoriale“⁷, est due sans doute à l'intervention du puissant maître de la Moldavie.

¹ Codrescu, *Uricariul*, XXV, pp. 206-209.

² Arnaud, loc. cit. Sur des évêques grecs passant par les Principautés pour aller à Moscou, Chrys. Papadopoulos, ouvr. cité, p. 72 et suiv.

³ Gédéon, loc. cit., p. 571, note 1000.

⁴ Mohnicke, ouvr. cité, p. 575.

⁵ Cf. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV, pp. 23-29. Voy. aussi sir Arnold, dans le *Deuxième congrès international des études byzantines, Belgrade 1927*, *Compte-rendu* par D. Anastasjević et Ph. Granić, Belgrade 1929.

⁶ Mais un synode du 24 septembre 1638 condamne la mémoire de Cyrille et cette décision sera confirmée sous le nouveau patriarche Parthénus, avec la signature des évêques roumains; Arnaud, ouvr. cité, p. 329.

⁷ Πρὸ χρόνων ἀμνημονεύτων ἐρημώθησθη; Gédéon, loc. cit., p. 568. Son successeur donne un privilège à l'église d'Ismaïl, qui dès le commencement avait été dédiée au siège de Jérusalem; *ibid.*, p. 570. Reni ou Tomarova, échelle assez importante sur le Danube, fut réunie au Siège de Proilabon en 1664; *ibid.*, p. 590.

En tout cas, Basile n'était plus disposé à soutenir de son argent une Église si divisée, continuellement troublée, qui ne lui aurait pas soumis ses comptes. Par une lettre de 1641 il intervint donc en maître, et c'est à partir de ce moment que *ce qui avait été jusque là une simple influence dominante en Orient devint un protectorat formellement proclamé et accepté sans réserves.*

Dès avant 1600 la situation financière de la Grande Église était devenue impossible. De quarante charges d'aspres le tribut avait monté à plus de cent et, pour rassembler une somme si importante, au kharadch de douze aspres par maison sur les orthodoxes et à l'ancien impôt du „bakion“ on ajouta une *zétia*, qui devait donner la moitié de cette somme.

Déjà Cyrille de Berrhoé avait été soumis aux conseils d'une commission composée de quatre évêques, contre lesquels, pour échapper à la surveillance, il lança ensuite des sentences d'exil. On s'en plaignit devant le Sultan Mourad IV, revenu de sa campagne d'Asie, et le patriarche fut remplacé, en juillet 1639, par le métropolite d'Andrinople, Parthénus¹.

De son côté, Basile avait commencé par servir des subsides, mais il se rendit compte bientôt qu'ils n'amélioreraient pas sensiblement la situation du Patriarcat. Il passa à des mesures plus radicales, en échange desquelles lui furent cédées les reliques de Ste Parascève.

Il prit sur lui l'administration financière de la Grande Église, consentant à en partager la responsabilité avec le patriarche seul, les métropolites devant promettre de quitter Constantinople pour se retirer dans leurs diocèses. On ne demandera plus la „zétia“ et on n'imposera plus d'obligation collective. On en reviendra ainsi à l'état de choses du XVI-e siècle. Un engagement formel fut pris par les chefs du clergé, par les grands officiers du Patriarcat, les signatures des agents

¹ Papadopoulos Kérameus, *Ἀναλέκτα Σταχυολογίας*, IV, pp. 93-97, 97-103.

de Basile, dont le Cantacuzène Georges (Iordachi) s'y ajoutant.

Le 20 août 1641, Basile déclarait accepter ces conditions, se montrant disposé à payer les vingt charges et les 48.000 aspres des „nouvelles dettes“, à ajouter aux quatre autres charges et à 8.000 autres aspres. Il soumit la gestion du patriarche à une commission de trois ou quatre évêques, élus par le synode pour un an, comme „exarques“ et „épitropes“. On ne nommera plus les chefs des diocèses par la voie de simonie. Les prélats anathémisés reviendront au milieu de leurs collègues, avec tous les droits qu'ils avaient auparavant. Deux missionnaires iront dans chaque résidence épiscopale pour annoncer cette nouvelle constitution. Un postscriptum recommande Mélétius le Syrigue, confesseur du prince, et le métropolitite de Monembasie, qui avait apporté à Jassy les ossements du fils de Basile, Jean, mort aux bains de Brousse. Aussitôt les quatre archiêrées furent nommés¹.

Sous l'influence des anti-calvinisants de Constantinople, mais surtout sous celle de son conational Pierre Movilă, devenu archevêque „de Kiev, de Halitch et de toute la Russie“² et défenseur enthousiaste de l'orthodoxie contre l'action des Jésuites, fondateur d'une imprimerie qui dès 1624 contre-carrait les efforts faits par ces puissants et persistants adversaires, que soutenait le roi même de Pologne, Basile se décida à rassembler dans sa capitale de Jassy les prélats roumains et les Russes soumis à l'autorité de l'archevêque Pierre, aussi bien que les délégués ayant droit de parler au nom du patriarche Parthénius. L'archevêque de Kiev avait fait déjà approuver par une synode des Russes de Pologne une „Confession orthodoxe“, opposée à celle, supposée calvinisante, qui était de-

¹ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 134-162.

² Cf. notre étude sur le patronage de Basile, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II. On l'en remercia par ce don des reliques de S-te Parascève, solennellement placées par le prince dans sa magnifique fondation des Trois Hiérarques, patrons des lettrés.

venue la pierre d'achoppement pour les Constantinopolitains. Elle avait été traduite en grec, et peut-être remaniée, „par Mélétius le Syrigue, le théologien de Byzance, et par le saint métropolitain de Nicée“.

Nous arrivons ainsi à ce synode de Jassy, dont on a méconnu ou exagéré l'importance, qu'il ne faut pas cependant lui méconnaître.

On aurait anathémisé Cyrille, mais les trois théologiens russes qui accompagnaient leur chef s'y opposèrent de même que le nouveau Constantin moldave, désirant donner le crédo définitif à l'orthodoxie dont il était le défenseur. On ne parlera donc que d'un catéchisme publié sous le nom de l'assassiné, et c'est de cette façon que par un *tomos* patriarcal, publié à Jassy, avec des lettres qu'on avait fait venir de Lwów, on condamna la doctrine infectée d'hérésie.

La Byzance constantinopolitaine s'était donc soumise à l'humiliation de se voir citée devant le tribunal de cet *advocatus ecclesiae* à prétentions impériales, à allures de basileus, demandant qu'on traduise dans le grec vulgaire, qu'il connaissait mieux, le traité de son „prédécesseur“ Jean Cantacuzène, contre les Musulmans¹, qu'était devenu Basile, une espèce de Basile III, dans la nouvelle Byzance roumaine. Elle entendait donc reprendre chez elle un procès que celui-ci avait le droit de considérer comme déjà complètement liquidé. Un nouveau synode fut donc convoqué, à Constantinople, le 30 octobre 1642, et il donna son approbation: ainsi, le Patriarche proclama pour la seconde fois, le 11 mars 1643, le dogme. Et même il y aura, sous un autre Parthénios, une nouvelle révision: cette fois les opinions de Pierre Movilă, publiées dans un traité de 1645 pour les Russes de Pologne et dans une édition de 1649 pour Moscou elle-même, étant considérées comme favorables aux catholiques, furent elles-mêmes condamnées et il faudra attendre jusqu'en 1662² pour avoir

¹ Chrysostôme A. Papadopoulos, *Οι πατριάρχαι Ἱεροσολύμων ὡς πνευματικοὶ ποιμένες τῆς Ἑρωσίας κατὰ τὸν 15^ο αἰῶνα*, Jérusalem 1907, pp. 75-76.

² Sur le don des reliques de S-te Parascève aussi Gédéon, *Χρονικά*, pp. 201-203.

une édition grecque, répétée en 1672, mais à Amsterdam, et pas à Constantinople.

Dès 1642 Athanase Patélaros, auquel Loukaris avait restitué le siège de Salonique¹, était à Galatz, vivant dans le monastère de St Nicolas; il se plaignait du fait qu'il avait perdu son trône à cause des créanciers agarènes et juifs²; il ne quitta le pays qu'à la chute de Basile. Le Syrique était encore à Jassy ou à Suceava, l'ancienne capitale moldave, donnant la traduction du slavon en grec de la Vie de l'ancien patron du pays, avant l'intrusion de la sainte d'Épibates, St. Jean le Nouveau de Cetatea-Albă — Moncastro³.

Ceci se passait au moment où l'autre influence, favorable au catholicisme, se continuait en Valachie, malgré l'influence du frère de la princesse Hélène, qui donna le premier office pour les Serbes, Năsturel, par le séjour de Paisius Ligaridès, un Chiote, ancien élève du Collège grec de Rome et pupille de l'apôtre de l'Union, Léon Allatius; en 1644 cet archevêque de Gaza⁴ était déjà en Valachie et, nommé en 1647, prédicateur de la Cour, il y resta, jusqu'à son départ pour Jérusalem⁵, pour se fixer ensuite à Moscou, où il vivait en 1673, se préparant pour un nouveau voyage aux Lieux Saints⁶.

Le synode de Jassy n'ayant pas été pour le patriarche une action à laquelle Basile, malgré sa situation exceptionnelle, eût eu droit, un conflit entre le protecteur princier et le protégé sur le Siège oecuménique éclata aussitôt à cause de la violation des six points imposés par la Moldavie au chef de l'Église oecuménique. Aussitôt le paiement des dettes par Basile fut interrompu. Il fallut que le Siège patriarcal cède.

¹ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, pp. 569-570.

² Melchisédec, *Notice*, pp. 208-209; Iorga, *Ist. bis. rom.*, I, pp. 295-296.

³ Aussi Pargoire, dans les *Échos d'Orient*, 1908.

⁴ Chrys. Papadopoulos, ouvr. cité, p. 87 et suiv.

⁵ Iorga, *Ist. bis. rom.*, I, p. 296.

⁶ Chrys. Papadopoulos, ouvr. cité, p. 168.

Parthénien dut donc admettre au lieu des quatre surveillants auxquels il avait dérobé sa gestion une commission de huit membres, dont deux archiérées, trois membres du clergé inférieur comme épitropes et trois curateurs; y entrèrent comme laïcs le grand économiste, le sacellaire, le dikaiophylax et le grand logothète Laskaris, puis le grand rhéteur Kounoupis aussi (janvier 1643)¹. Pour se gagner encore plus la faveur du patron, il accorda des privilèges à l'église d'Ismail, refaite par Georges, le frère de Basile².

Mais Basile était décidé à en finir avec celui qui, une fois, n'avait pas tenu ses engagements. D'autant plus que, en 1644, Mélétius le Syrigue, maintenant métropolitain de Proïlavon, allait à Moscou, aussi avec des lettres de la part du prince de Valachie, Mathieu, ancien ennemi de celui de Moldavie, pour demander au nom du patriarche, assurant que Basile lui-même partage ce désir, que le patronage de la Grande Église passe au Tzar Michel³.

Mais Mélétius avait avec lui aussi une missive d'Athanase Patélaros, encore en Moldavie, qui présentait son patron princier comme „secourable à tous ceux qui lui demandent quelque chose, ayant son trésor ouvert, et sa miséricorde se déverse largement sur tous les pauvres. De même que le fleuve du Nil arrose tout le pays de l'Égypte, ainsi en a agi aussi ce prince pieux: il a payé des dettes innombrables du saint et vivificateur Sépulcre et pense à une aumône encore supérieure à celle-ci“⁴. Sans ce „nouvel Achille“, disait ailleurs Athanase, „il n'y aurait pas eu au Patriarcat pierre sur pierre“⁵.

¹ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 164-170, no. CCLI.

² *Ibid.*, pp. 170-172, no. CCLII. Cf., pour cette partie, de même que pour tous les rapports de Basile avec la Grande Église notre étude déjà citée (p. 167, note 2), pp. 109-111.

³ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 173-174, n-os CCLIII, CCLV.

⁴ *Ibid.*, p. 174, no. CCLVI (comme la précédente, d'après Mouraviev *Snochénia Rossii vâ vostoconitâ*, et évêque Melchisédec, *Notițe istorice și archeologice*, Bucarest 1885).

⁵ Hurmuzaki, XIII, pp. 442-448.

Le 1-er septembre, Mélétius étant à Constantinople, un nouveau Grand-Vizir, — l'ancien, le protecteur de Parthénus, ayant été exécuté, — passait le pouvoir sur l'Église oecuménique à un autre chef. Il y avait été invité par toute une démonstration du peuple devant le Patriarcat, Basile ayant fait les frais de tout par le truchement vénitien Grillo, qui voulait faire épouser à son fils la belle fille du prince¹. Celui-ci avait fixé jusqu'à la place de retraite du patriarche déposé: en Chypre². C'est de sa bourse, naturellement allégée d'encre 40.000 sultanins, que le nouvel élu, un autre Parthénus, paya aux Turcs 120.000 de ces ducats³. Dans une lettre adressée, le 5 décembre⁴, à tous les prélats et les archontes, le prince de Moldavie demandait aux chefs de diocèses d'aller vers leurs ouailles et de l'aider à conserver la paix et la concorde avec celui qu'il vient de nommer. Pour éclaircir la situation financière de la Grande Église, il demande une espèce de dictature pour six mois.

Pendant ce temps la Valachie se défend contre la „dédication“ de ces couvents aux Lieux Saints. Le patriarche Parthénus lui-même dut admettre, en avril 1641, la liberté de la plupart de ces Maisons⁵. Cependant l'église des Cantacuzènes aux Saints-Apôtres de Bucarest devint en 1677 stavropygie patriarcale⁶.

¹ Notre étude citée, p. 112. Cf. notre Hurmuzaki, XIV, pp. 174-175, no. CCLVIII.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, pp. 134-138, no. CCXXXIX. La date doit être 1644 et non 1640, car il est question de la déposition de Parthénus I-er et de la domination de son successeur.

⁵ Codrescu, *Uricariul*, XXV, pp. 332-333; notre Hurmuzaki, XIV, pp. 162-163, no. CCXLVII. Cf. aussi la réglementation pour le couvent de Tismana, *ibid.*, pp. 201-202, no. CCLXXXIV.

⁶ *Ibid.*, pp. 217-218, no. CCCIV. Aussi le grand couvent de Mărgineni; *ibid.*, pp. 218-221, no. CCCVII; pp. 238-243, no. CCCXVIII. La fondation de Șerban Cantacuzène, Cotroceni, suivra; *ibid.*, pp. 224-230, no. CCCXIII; pp. 231-237, no. CCCXV; pp. 237-238, no. CCCXVI; p. 238, no. CCCXVII.

Ce fut le point culminant dans la carrière de celui qui portant un nom impérial, entendait gouverner impérialement l'Église.

Et Basile exerça aussi une influence décisive sur le sort des autres patriarches.

A Alexandrie, le prince de Moldavie avait fait élire, à la place de Métrophane Kritopoulos, mort en Valachie, un Candiotte, Nicolas d'Ascolo, qui devint le patriarche Nicéphore¹. Sous son administration éclata le conflit entre le Patriarcat et les moines de Sinaï, qui attiraient au Caire, résidence patriarcale, les fidèles, pour leur métoque. L'intervention de Basile fut demandée par le patriarche, qui venant d'Ibérie, fit même un voyage en Moldavie.

Sous le patriarche Joannice, Moldave, Basile, chez lequel s'était présenté l'hégoumène Théophane et Avercius, ancien métropolitte de Berrhoé, l'appelant comme arbitre, ordonna, le 10 août 1645, à Joasaph, l'archevêque hégoumène de Sinaï, — où, à côté de la chapelle du Prodrome, fondée par Alexandre Mircea, prince de Valachie, on voyait une inscription de façon moldave, — d'abandonner un prétendu droit qui ne vient pas, comme le prétendaient les moines, de l'empereur Justinien, mais bien d'une concession turque faite à Mélétiüs Pigas². C'était aussi l'année où Basile payait de sa bourse le tribut du Mont Athos.

Mais Joasaph persévéra dans la défense de ce qu'il considérait être son droit. Basile s'adressa alors aux patriarches de Jérusalem et d'Antioche. On le voit en 1648 réconcilié avec les Sinaïtes³.

A la même date, sollicité sur cette question, l'oecuménique

pp. 248-255, no. CCCXXII. — En Moldavie c'est le cas de Bistrița, de Cașin, dédiées au Siège de Jérusalem; *ibid.*, pp. 221-223, n-os CCCIII-CCCIX.

¹ Voy. les sources dans notre étude citée, pp. 113-114.

² Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 175-179, no. CCLX.

³ *Ibid.*, pp. 181-182, no. CCLXIV.

paraissait ne pas vouloir se soumettre à l'avis de celui auquel il prodigue une trentaine de titres réservés jadis aux seuls empereurs byzantins¹, mais dès maintenant à celui qui „soutient toutes les Églises oecuméniques“², étant „le remplaçant des empereurs très orthodoxes et sacrés“³, le gardien de la paix sur toute la terre“⁴.

Trois ans après, on voit le patron moldave extraordinairement irrité à cause de cette résistance. Une lettre avec les plus dures imputations est envoyée du patriarche d'Alexandrie. Il savait bien que le prince „avait mis son âme dans cette affaire“. „Si même le monde devait périr et il me faudrait me sacrifier demain, cette chose bonne et légitime je ne l'abandonne pas de ma vie“⁵. Il menaçait d'employer l'autorité du pacha d'Égypte. L'oecuménique dut lui aussi accepter des sermons : „Dans cette affaire, ô mon maître très saint, je ne veux ni réponse, ni terme, ni retard, ni prétexte : oui ou non ! Je t'écris seulement pour que tu saches que dans ceci je n'entends employer ni prétextes, ni procrastinations, ni indifférence. Ce que tu juges devoir faire, fais-le“⁶. Avec une intervention du Sultan, les Sinaïtes gagnèrent le procès⁷.

Le 17 janvier 1646, le patriarche oecuménique et tout le synode rendaient enfin sur cette question une décision dictée par Basile⁸.

L'Athos était déchu. Cependant Athanase Patélaros, pendant le Siègne de Constantinople, y fit bâtir son „sérai“ dans

¹ Mazarakis, dans le Φάρος d'Alexandrie, XXIII, p. 405 et suiv.

² Διὰ τὴν ἀναστηλώσῃ καὶ στηρίξῃ ἅπαν τὸ ἐλθεινότατον γένος τῶν Ῥωμαίων καὶ τὰς κατὰ μέρος πάσας οἰκουμενικὰς ἀγίας ἐκκλησίας; *ibid.*, p. 410.

³ Ὡς τόπον καὶ τύπον ἐπέχων τῶν ὀρθοδοξοτάτων καὶ ἀγίων βασιλέων; *ibid.*

⁴ Ἐιρηνοποιὸς τῆς οἰκουμένης ἀπάσης; *ibid.*

⁵ Ἄν ἤξευρα νὰ ἐχαλνα ὁ κόσμος καὶ σήμερον νὰ μὲ θυσιάσουν, τοῦτο τὸ πρᾶγμα τὸ εὐλογον καὶ νόμιμον εἰς ὄλην μου τὴν ζωὴν δὲν τὸ ἀφίνω.

⁶ *Ibid.*, pp. 415-419. Pour les explications du patriarche d'Alexandrie, *ibid.*, pp. 325-327.

⁷ Voy. *ibid.*, pp. 516-519. Cf. notre Hurmuzaki, XIV, Appendice, et notre étude, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XIII, 6. — Pour le patronage antérieur de Roxane Lăpușneanu au Mont Sinaï, notre étude, *ibid.*, 7.

⁸ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 181-182, no. CCLXIV.

l'ancien petit monastère de Xystra¹. De même Denis III, patriarche oecuménique, qui y passa une partie de sa vie, se distingua comme créateur de nouveaux édifices². Le patriarche Denis IV testa sa bibliothèque, en 1678, au couvent des Ibères³. Ce fut aussitôt la retraite préférée du patriarche Cyprien⁴, qui, après une seconde administration, vint y mourir⁵, de même que, plus tard, Jérémie III⁶, Séraphin I-er⁷ et Séraphin II⁸, Samuel I-er⁹, Néophyte VII¹⁰, Grégoire V¹¹.

On continua à lui faire des dons du côté des Roumains comme celui du couvent de la Trinité près de Jassy, en 1671, pour le Xéropotame¹².

Théophane, patriarche de Jérusalem, avait été l'ami de Basile et de son voisin Mathieu aussi, qui avait fait des donations à l'Église de Bethléem. Cet hôte des pays roumains étant mort en 1644, Basile imposa, contre la candidature de Mélétius d'Ochrida, Païsius, l'hégoûmène du couvent moldave de Galata, qui fut sacré le 23 mars 1645, dans la belle fondation des Trois Hiérarques à Jassy, superbe édifice formé de pierres sculptées et dorées, par deux prélats moldaves à côté des envoyés du patriarche oecuménique, Grégoire de Larisse et Laurence de Cassandrie¹³. Il devait revoir la Moldavie en 1649¹⁴.

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 559.

² *Ibid.*, pp. 589-590.

³ *Ibid.*, p. 593.

⁴ *Ibid.*, p. 618 (à Vatopédi).

⁵ *Ibid.*, p. 621.

⁶ *Ibid.*, pp. 631-632.

⁷ *Ibid.*, p. 633.

⁸ *Ibid.*, p. 650.

⁹ *Ibid.*, p. 657.

¹⁰ *Ibid.*, p. 677.

¹¹ *Ibid.*, p. 680.

¹² *Ibid.*, p. 601; surtout notre Hurmuzaki, XIV, p. 203.

¹³ D'après Mouraviev et Melchisédec, *ibid.*, p. 180, no CCLI. Cf. aussi Mazarakis, dans le *Φάρος* d'Alexandrie, loc. cit., p. 174.

¹⁴ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 180, n-os CCLXII-CCLXIII; Chrysostôme Papadopoulos, ouvr. cité, p. 76.

Mais, au moment du triomphe complet de Basile sur toutes les résistances, si faibles, des Églises patronnées par lui, Mélétius d'Ochrida risqua un coup de revanche contre celui qui lui avait refusé le Siège de Jérusalem. Il parla aux Turcs d'une couronne impériale que le patriarche aurait préparée pour le couronnement de Basile¹. L'agent du Tzar le dit aussi en tous termes: „Basile aurait voulu, lorsque le Sultan serait parti en guerre contre l'île de Crète et celle de Malte, rassembler une armée et aller à Constantinople prendre la place de celui-ci“ (1645²). Patélaros n'avait-il pas chanté dans ses vers cette „gloire“, ce „secours“, cette „seule lumière“, cette „joie“ de la „nation“, qui est de fait l'empereur, Ἀλλά, σύ, ἀξιοθαύμαστε, εἶσαι ὡς βασιλεὺς εἰς ἡμᾶς? Pendant que l'amiral turc aurait combattu en Crète, des vaisseaux vénitiens, portant des soldats du roi de Pologne, l'auraient amené à Constantinople et la Grèce chrétienne se serait aussitôt levée pour soutenir ce trône de l'Empire chrétien³. Mais, payant 15.000 thalers, Basile fit pendre son ennemi.

Basile finit par écarter le violent patriarche Parthénios le Nouveau, l'Oxys, qui avait redemandé la „zétia“⁴, l'avait mécontenté aussi en sommant l'ancien métropolitain de Palaiopatres, Théophane, de quitter la Moldavie pour venir se justifier devant son prédécesseur⁵, et ce fut avec son assentiment formel que le synode élu, en octobre 1646, Joannice d'Héraclée, un nésiote⁶, qui soumit au Patriarcat cette

¹ Hurmuzaki, IV², p. 585, no. DCXXVIII; *Fragmente zur Geschichte der Rumänien*, III, p. 144.

² D'après Mouraviev et l'évêque Melchisédec, notre Hurmuzaki, XIV, pp. 180-181, no. CCLXIII.

³ Sources indiquées dans les notes précédentes.

⁴ Gédéon, ouvr. dern. cité, p. 573.

⁵ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 182-184, no. CCLXV.

⁶ Voy. notre étude citée, p. 117.

église moldave d'Ismâil qui avait été dédiée une fois au couvent athonite de Karakallou¹.

Mais la chute de l'Oxys, en querelle aussi avec Païsius de Jérusalem, dont le métoque à Constantinople devenait rival du patriarcat, — Païsius fut chargé de négocier en 1649 une ligue chrétienne avec le Tzar² —, amènera plus d'une fois l'intervention, que nous avons poursuivie dans ses méandres capricieux, mais aussi soulignée dans son sens impérialement dominateur, de Basile.

Quand de nouveau une opposition se forma, contre le nouveau patriarche Joannice, on peut voir avec quelle énergie le dictateur moldave intervint en faveur de son protégé. Les prélats et les archontes reçurent sans broncher les reproches de l'impérial personnage. Lui souhaitant à lui et à sa famille tout le bonheur possible, ils se déclarent pleinement convaincus par ses arguments qui les ont fait sortir des ténèbres à la lumière. Le jugement de Basile sur le „dur“ Parthénius est accepté, et Joannice leur paraît „pur, modeste, bon, paisible, sensible, charitable et orné de tous les dons que doivent avoir les patriarches et les évêques et, par dessus tout, d'une sainte réputation et de dispositions très chrétiennes“ ; pas une fourmi ne souffrirait de sa faute. Ils sont disposés à quitter aussitôt Constantinople³ (décembre 1646).

Mais Parthénius agitait. En septembre 1647 le pauvre Joannice cherchait le moyen de se le gagner, lui proposant de se retirer à la place que lui désignerait Basile⁴. Il se croyait assez sûr pour pouvoir essayer — c'est le second cas de cette prétention — de faire élire à Constantinople, avec la volonté du prince Mathieu, un métropolite de Valachie dans la personne d'Étienne⁵; dans la Moldavie de Basile il ne l'aurait certai-

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 576.

² Silviu Dragomir, ouvr. cité.

³ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 185-189, no. CCLXVII.

⁴ *Ibid.*, pp. 190-192, no. CCLXIX.

⁵ *Ibid.*, p. 192, no. CCLXX. Un privilège pour St. Nicolas d'Ismâil, no. suivant.



Mathieu Basarab, prince de Valachie.

nement pas osé¹. Et Mathieu demandera en 1653 que cet Étienne soit remplacé par Ignace, évêque de Râmnic, ce qui arriva aussitôt. Le prince valaque abritait en ce moment dans le beau couvent de Căldărușani, près de Bucarest, qu'il venait de fonder, Païsius de Jérusalem².

Enfin, Parthénus regagna son trône le 28 octobre 1648, soutenu par les catholiques, mais pas aussi par l'ambassade de France. Parmi ceux qui l'avaient aidé il y avait aussi l'agent de Basile, l'intrigant Grec Pavlaki. Deux ans plus tard, Athanase Patélaros étant à Constantinople, des janissaires assassinaient dans les rues de Constantinople le puissant courtier des candidats au Patriarcat.

Un nouveau patriarche, Païsius, chercha à se réconcilier avec Basile, dont la situation, à cause de ses démêlés avec les Tatars et les Cosaques, était maintenant ébranlée, envoyant un émissaire à Jassy. Mais, le 10 (20) mai 1651, des Turcs lui préparèrent le même sort qu'à Pavlaki. Joannice, le protégé du prince de Moldavie, dont on avait soupçonné l'immixtion dans le double meurtre, fut donc rétabli. Il ne put pas se maintenir et, remplacé par Cyrille III, il n'eut pas assez d'argent pour remplacer lui-même ce chef passager de la Grande Église; Païsius de Larissa, qui l'avait vaincu, alterna ensuite avec Joannice, revenu³. Le Patriarcat était maintenant à la disposition des Turcs influents, qui entraînaient dans leur chute ceux qu'ils avaient protégés. On en arriva à ce degré de déchéance que ce patriarche Parthénus de Chios, dénoncé d'entente avec les Moscovites, fut pendu comme le dernier des raïas traîtres et son corps jeté à la mer, en 1657⁴.

Car à cette époque la Constantinople religieuse, influencée par la guerre acharnée des croisés occidentaux contre le Sultan

¹ *Ibid.*, pp. 196-197, nos. CCLXXV-CCLXXVI.

² *Ibid.*, pp. 194-195, no. CCLXXII.

³ Notre étude citée, pp. 121-123.

⁴ Hurmuzaki, *Fragmente*, III, à cette date. Son successeur fut aussitôt écarté. Parthénus Mogilalos put seul se maintenir.

après l'in succès du Vizir Cara-Moustafa à Vienne, essayait de reprendre une mission politique: le patriarche Denis s'adressait au chef des Cosaques, le Hetman Bogdan Chmielnicki, et son collègue d'Ipek écrivait au Tzar lui-même. Un émissaire de l'oecuménique, Ésaïe, du Mont Athos, passait de Moscou à Bucarest, où régnait un Cantacuzène aux souvenirs d'Empire, pour amener un mouvement commun contre le Sultan¹, mais l'émissaire finit par passer à l'Union et obtenir des Autrichiens un Siège épiscopal chez les Roumains soumis à leur couronne¹.

Donc vers la fin du règne de Basile seules des ombres de patriarches passent sur le trône de Loukaris, éclaboussé de sang: Joannice II, Cyrille de Trnovo, Athanase III, Païsius. Le prince de Moldavie impose alors Patélaros, pendant si longtemps abrité dans son pays, mais c'était maintenant pour le milieu de Constantinople un étranger, et il s'empessa de résigner pour passer en Russie, où il mourut². Ce sera aussi la décision de Païsius de Larissa, en juillet 1653³.

Bientôt cependant Basile, qui fut aussi le fondateur d'un couvent à Kalavryta, dans cette Morée où avait été „dédiée“, au couvent de Mégaspiléon, la chapelle constantino-politaine du Vlach-Saraï⁴, allait être chassé par une révolte, et son retour fut passager. L'appui roumain devait manquer pendant longtemps, à une époque où on eut jusqu'à des patriarches pour trois jours.

Le souvenir du grand patron était resté pourtant si fortement imprimé dans les âmes des Grecs qu'on put considérer plus tard, le riche prince Georges Duca, de fait un pauvre Rouméliote,

¹ Cf. D. A. et D. C. Sturdza, *Documente*, I, p. 12 et suiv.; Silviu Dragomir, loc. cit.

² Gédéon, ouvr. cité, pp. 580-581.

³ *Ibid.*, p. 581.

⁴ Voy. notre étude dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, pp. 252-253; voy. aussi *ibid.*, pp. 267-269.

ΠΑΤΡΙΑΡΧΗΣ

ΕΛΕΩ ΘΕΟΥ

ΔΟΣΙΘΕΟΣ

ΗΣ ΑΓΙΑΣ ΠΟΛΕΩΣ

ΓΕΡΟΥΣΑΛΗΜ



fil d'un serf de spahi, qui vint le „réclamer“ sur son trône, comme le fils du monarque aux ambitions impériales¹.

L'ère des patrons roumains devait revivre, mais, par dessus les patriarches, allait s'imposer la nouvelle autorité des didascales, des „philosophes“ et des lettrés.

Néanmoins, au moment où se décidait, en 1654, le sort du règne majestueux de Basile, un patriarche d'Antioche, Macarius, accompagné de son diacre, Paul d'Alep, qui allait décrire en syrien ce voyage, passait de Valachie en Moldavie, de là chez les Cosaques et à Moscou, pour revenir par les pays roumains².

L'idée byzantine reapparaît, alors, sous le fils putatif du luxueux et magnifique, du „Vénitien“ Radu, Mihnea, qui avait gagné le trône valaque par l'appui de ses amis turcs. Celui qu'on présentait parfois comme un renégat, ne se contenta pas de changer de nom, prenant celui du glorieux Michel-le-Brave, dont il voulut, au risque d'une catastrophe, reprendre les hauts faits d'armes, et de transformer en „archiduc“ le titre, suranné, sans aucune valeur actuelle, de „duc“ de Făgăraș et d'Amlaș, en Transylvanie, adoptant au lieu du corbeau qu'était devenue l'aigle valaque, l'aigle bicéphale des empereurs; il traversa, le jour des Rameaux, les rues de sa capitale valaque en procession impériale, tenant par la bride le cheval du métropolitain; il se fit couronner dans sa capitale valaque, comme un empereur, par ce patriarche de passage, et Paul d'Alep nous a transmis les détails de la cérémonie. C'est un „monarque“ indépendant que ce „fidèle en Jésus Christ“, auquel la couronne seule, au lieu du bonnet princier ou celui d'officier des janissaires, manque

¹ Voy. Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 164: Δούκας, ἐπίσημος διὰ τὸν πατέρα, ὅτι ἦτον υἱὸς τοῦ ἐπισημοτάτου ἐκείνου Βασιλείου Βασβόδα. Plus bas: εἰς τὴν ἀθηναίαν τοῦ πατρὸς του. — Aussi sur les rapports avec le patriarche Sylvestre d'Antioche, peintre d'icônes; *ibid.*, pp. 164-165.

² Paul d'Alep, *Travels of Macarius*.

pour faire mine de vrai basileus. Un autre chef religieux de la grécité, Dosithée, patriarche de Jérusalem, qui le croit „fils d'un pauvre homme de Ianina“, critiquera sévèrement cette arrogance de l'homme rude, sans connaissances en fait d'Église, qui „nourrissait le plan de vaincre les Ottomans et d'anéantir lui, un fou, leur Empire et de se faire nommer empereur“¹.

L'„empereur“ in spe s'empressa de montrer à son hôte syrien combien les questions de théologie l'intéressaient : pour un basileus c'était un devoir. A l'occasion de la consécration de l'église métropolitaine de Bucarest, il prouva ses connaissances dans ce domaine de façon „à faire croire qu'il avait présidé à la consécration de mille églises, tant il était expert et saisissant le sens des choses, et tant il connaissait à fond le rituel en fait de livres et de sonneries de cloches“².

Il osa, donc, penser à une réforme générale de l'Église. C'est pourquoi il convoqua, comme tel de ses prédécesseurs à Byzance, un concile, qui tint ses séances, en janvier 1659, dans l'ancienne capitale de Târgoviște. On s'occupa du baptême par les laïcs, de celui des hétérodoxes, de l'exemption des jeûnes, du troisième et du quatrième mariages, du concubinage et du divorce, de la confession et de la communion, du salaire des prêtres, de la discipline monacale, des droits qu'ont les fondateurs d'église à être soutenus dans la misère, du contrôle princier sur la question des couvents, de la simonie que le prince prétendait avoir extirpée dans ses États. Au patriarche Parthénios on communiqua tout simplement ces décisions.

L'oecuménique protesta ; il y a certaines de ces solutions que son esprit traditionnaliste, plus étroit, se refuse à admettre. C'est au théologien de son siège, Georges Koressi, qu'il appartient d'examiner ces questions. Mais l'„hégémon“ Mihnea-

¹ Ἱστορία τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχουσάντων, I, p. 1205 et suiv. : Νομίζων νικῆσαι τοὺς Ὀθωμανοὺς καὶ ἀφανίσει τὴν Βασιλείαν αὐτῶν ὁ ἄφρων καὶ γενέσθαι βασιλεὺς

² Paul d'Alep, loc. cit.

Michel lui répondit impérialement. Citant Sozomène et Théodore, Cédreus, dans la Synopsis, il déclare vouloir considérer les „exigences du temps et des lieux“ et tenir l'orthodoxie au courant. Il plaide pour une plus large tolérance. Son juge est dans sa seule conscience, que Dieu examinera¹.

S'étant soulevé au nom de la croix contre les Turcs, il finira par la défaite, l'exil et une mort obscure², mais, présentant ces actes, heureusement conservés, je disais, concernant leur valeur: „L'opinion que les hommes et les puissances ont d'eux-mêmes est une vérité même lorsque les circonstances les empêchent de la transformer en réalités“³.

Peu de temps après, c'est de la même Valachie, où, après deux Ghica, des Albanais roumanisés, régnait Radu, le fils du „Grec“ Léon, que revint le patriarche Parthénus IV pour réoccuper le Siège de Constantinople⁴. Lorsque, en 1667, le même prince étant encore sur le trône, il résigna: on le trouve comme métropolite de Proilavon, jouissant aussi des revenus du siège de Trnovo⁵.

III. LES CANTACUZÈNES ROUMAINS ET L'ÉGLISE ORTHODOXE.

C'était l'époque où les grandes familles byzantines jouaient un grand rôle dans les pays roumains. Après ce Démètre Paléologue, le „chevalier“, employé, ainsi qu'on l'a vu, comme ambassadeur chrétien, au nom de la croisade occidentale, au khan des Tatars, et qui s'arrêta en Moldavie, y épousa une

¹ Le texte grec, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, XXVI, p. 540.

² Sur ses ambitions, ses rapports avec les catholiques, avec le Pape même, sur l'ampleur de ses projets un peu en l'air, voy. les documents récemment publiés dans le *Buletinul Comisiei Istorice a României* par M. Ciorănescu, qui donnera aussi un ouvrage sur ce prince à tort ridiculisé.

³ Deux contributions à l'histoire ecclésiastique des Roumains, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, III-IV. Cf. sur Mihnea aussi N. Iorga, *Le prince Mihnea Radu et le massacre des boïars valaques*, dans le même *Bulletin*, même année.

⁴ Gédéon, ouvr. cité, p. 591.

⁵ *Ibid.*

parente de la dynastie des Movilă et se gagna une très haute situation dans le monde des partis moldaves¹, deux des Cantacuzènes, Georges (Iorgaki, en roumain Iordachi), et Thomas, furent, sous le règne de Basile, l'„ennemi des Grecs“, à la tête de la noblesse de sa principauté. Leur frère Constantin, homme très cultivé, devenu mari de la riche héritière qui était la fille du prince de Valachie Radu Șerban, Hélène, femme d'un grand esprit, fut soupçonné par le second des Ghica de viser au trône et exécuté². Ses nombreux fils : Drăghici, dont le nom avait été pris, comme celui du second. Șerban, dans l'ascendance de sa mère et dans l'ambiance roumaine, Constantin et Michel, Georges, Thomas se mirent à la tête de l'opposition indigène, allant jusqu'à la fuite au-delà des frontières et à la conspiration pour se gagner l'héritage du belliqueux aïeul, deux fois, après Michel-le-Brave, conquérant de la Transylvanie.

Drăghici, l'ainé, étant mort, Șerban, qui portait dans ses armes l'aigle bicéphale et sur un document duquel il y a dans deux initiales le souvenir de l'empire de Constantinople, gagna une couronne que, par toute sa politique, alliée aux Impériaux de Vienne, en guerre avec les Turcs, il voulait échanger avec celle de Constantinople, qu'on croyait pouvoir volontiers faire réapparaître. Grâce à ces influences on permettait d'y bâtir de nouvelles églises à côté des soixante-dix qu'on avait conservées. D'après Cantemir le nombre de permis de bâtir accordé par le terrible vieux Grand-Vizir Mahomet Keuprili le mettait au rang d'un Justinien³.

En relation avec ce nouvel avènement, le second après l'époque de Chaïtanoglou, de la noblesse byzantine, il faut met-

¹ Voy. Iorga, *Familles byzantines*, déjà citées.

² Iorga, *Despre Cantacuzini*, *passim*.

³ Cantemir, cité par Byzantios, *ouvr. cité*, I, p. 126. Sur les églises existant au XIX-e siècle, voy. *ibid.*, pp. 128-129. — A cette époque Nectarius, patriarche de Jérusalem, était l'hôte des princes roumains. Cf. aussi notre étude citée sur les rapports des princes roumains avec le Siège de Jérusalem.

tre aussi le cercle dans lequel on faisait alors l'élection des patriarches, qui devaient être au niveau des lettrés capables de les dépasser. Denis IV, qui occupa, le 21 octobre 1660¹, le siège oecuménique, était d'une famille de „moussélims“ qui prétendait se rattacher aux Comnènes et il avait suivi les cours de l'Académie de Constantinople. Sans avoir revêtu auparavant l'habit de moine, il avait en 1662 la situation de métropolitite de Larisse, qui à cette époque abrita le Sultan Mahomet IV, parti en guerre. Ses „parents“ se trouvaient parmi les plus puissants des Turcs. En ce moment les Cantacuzènes étaient déjà maîtres de la Valachie, où ils avaient installé un prince qui était à leur disposition². L'orgueil, qu'on a jugé intolérable, de ce patriarche, mais aussi la présence en Valachie du prince Duca, ennemi des Cantacuzènes, lui fit perdre sa situation, se consolant avec celle de métropolitite à Philipopolis (14 avril 1674).

Après un insignifiant Gérasime et le retour de Parthénus IV (1675-1676), Denis revint au pouvoir pour trois ans : conservant ses rapports avec les pays roumains, où Duca avait fait sa paix avec les Cantacuzènes, il enregistra des dédications de couvents aux Lieux Saints³. Mais, malgré la présence sur le trône de Valachie de son parent Șerban (1678-1688), il fut remplacé dès 1679⁴, à cause de ses rapports avec

¹ Voy. l'Histoire de Mélétius d'Arta, chapitre X. Il fut remplacé, en 1665, octobre, par Parthénus, venu de Valachie ; *ibid.* Clément lui succède en 1668, mais, n'étant pas admis par les métropolitites, dut céder sa place à Méthode (1669). En 1671 de nouveau Parthénus. Méthode ira gouverner la communauté grecque de Venise. Denis alterne avec Parthénus et Jacob jusqu'en 1688. Sur Méthode, entre 1668 et 1671, aussi Gédéon, ouvr. cité, p. 595. Cf. Hurmuzaki, XIV, p. 204, no. CCLXXXVIII ; p. 207.

² Iorga, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, III, p. 145.

³ Pour Cașin et Mărgineni (1677), Gédéon, ouvr. cité, p. 600 ; pour les SS. Apôtres de Bucarest, *ibid.*, pp. 600-601. — Sur ces changements, notre étude citée, pp. 145-146.

⁴ Cf. une lettre datée de Bucarest, 17 décembre 1679, dans notre Hurmuzaki, XIV, p. 740, no. DCCXXIV.

l'ambassadeur russe; il se réfugia en Valachie, le Siège patriarcal étant occupé par un Athanase, puis, aussitôt, par le Chiote Jacob (1679-1683), mais regagna en 1683¹ son Siège, qu'il perdra dans quelques mois, étant vaincu par les intrigues de Parthénus². De nouveau, en 1685, un peu malgré lui, Jacob s'imposa. Le quatrième passage (1686-1687) de Denis au Patriarcat, oeuvre de Şerban, ne dura pas plus de quelques mois.

Jacob avait fulminé d'anathème le prince de Valachie³.

Ce fut pendant le règne de Şerban que Denis dut servir ce prince, qui voulait écarter le métropolitain de son pays, Barlaam, nommé par Grégoire Ghica, ennemi du métropolitain Théodose, lequel avait manifesté contre l'immixtion des Grecs dans les affaires de son pays; il voulait que Théodose soit rétabli. Le patriarche, se rappelant l'élection, du reste de simple forme, du métropolitain Ignace, aurait désiré que le plaignant se fût présenté à son tribunal. Une commission d'enquête fut envoyée à Bucarest, le métropolitain de Maronée et le grand logothète Yanaki Porphyrita. Ils rassemblèrent un synode du pays et rétablirent Théodose⁴.

IV. CONSTANTIN BRÂNCOVEANU, PRINCE DE VALACHIE, ET SES RELATIONS BYZANTINES.

Mais en 1688 commence le règne en Valachie de Constantin Brâncoveanu et le Patriarcat sera conduit tour à tour par les clients des princes de Moldavie et de Valachie, ceux-ci étant cependant eux-mêmes les patrons attitrés et obligés de la nouvelle Renaissance grecque.

¹ Sur la participation de Şerban à ces efforts, Iorga, dans le *Bulletin* cité de l'Académie Roumaine, III, pp. 149-150 (aussi une lettre de l'agent de Valachie, dans nos *Studii și documente*, III, p. 97).

² Şerban Cantacuzène nie avoir collaboré à ce changement; notre Hurmuzaki, XIV, pp. 256-257, no. CCCXXIV.

³ *Ibid.*, pp. 256-7, 268-269.

⁴ Appendice à notre Hurmuzaki, XIV.



Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie, portrait par Alexandre di Via, Vénitien.

A l'époque où le Cantacuzène Démètre, qui avait passé sa vie à Constantinople avant d'obtenir le Siège moldave, payait pour la réfection du trône patriarcal¹ et des revenus pour le Patriarcat étaient recueillis aussi aux couvents de Cetățuia et de Cașin en Moldavie², Jacob était soutenu par le prince de Moldavie, un rural, ancien officier polonais, Constantin Cantemir, qui était cependant soumis à l'influence du moine crétois Jérémie Kakavéla, éducateur de ses fils: c'est dans cette Moldavie qu'il chercha son refuge en 1688; on y conserve sa pierre sépulcrale³. Brâncoveanu, le prince de Valachie, qui plus d'une fois décidera sur celui qui devait occuper le Siège princier de Jassy, restait l'appui de Denis, parent des Cantacuzènes, et il forma pour le soutenir tout un parti, dans lequel il y a les métropolitites de Héraclée, de Chalcedon, de Ganos. Renversé en 1694, le vieux prélat se logea de nouveau en Valachie, où il finit ses jours le 23 septembre 1696, à Târgoviște⁴. Sa mort permit que la nouvelle administration de Callinique continue jusqu'en 1702, et ce fut seulement par la mort de ce prélat que Gabriel de Chalcedon put s'établir sur le trône patriarcal, pour cinq ans⁵.

Mais dans le patriarcat persécuté par son influence le riche et puissant Brâncoveanu avait trouvé un rival de son hégémonie, alors que depuis longtemps aucun patriarche n'avait osé manifester une autre opinion que celle des pa-

¹ Gédéon, *Χρονικόν*, p. 108.

² *Ibid.*, p. 113. Cf. *ibid.*, p. 115: dons des princes moldaves Antiochus Cantemir et Grégoire Ghica.

³ Iorga, loc. cit., p. 151; Gédéon, ouvr. cité, p. 606, à Golia; *idem*, *Χρονικόν*, p. 157, d'après Daponte. Ses vêtements et ornements furent envoyés par le prince Antiochus à Constantinople; *ibid.*

⁴ Gédéon, *Πατριαρχικὰ καὶ Πίνακες*, p. 610. Parmi ceux qui sont mentionnés sur les pierres du couvent bucarestois de Radu-Vodă, il y a un parent de Denis, Alexandre Mousélimis, mort en 1726; Iorga, *Inscriptiții*, I, p. 248, no. 557. Georges le Castriote y fut aussi enseveli; *ibid.*, p. 250, no. 565. De fait on l'enterra à Târgoviște; voy. Hurmuzaki, XIV, p. 304, no. CCCLXIX. L'inscription tombale, *ibid.*, p. 314, no. CCCLXXV.

⁵ Mélétiüs d'Ochrida meurt en Valachie (1696); Gédéon, *Χρονικόν*, p. 143,

trons moldaves et valaques. Il refuse de lever l'anathème prononcée contre Șerban et n'admet pas que le synode soit maltraité. Il se plaint de ce qu'on n'envoie plus, de Valachie, la bourse de 500 francs et la pelisse de zibeline, avec des présents pour les archiérées le jour de Noël. Il parle en „ami fidèle et véritable selon Dieu de Votre Altesse“, mais en même temps „comme pasteur spirituel et patriarche...“, sans nulle hypocrisie et flatterie“; le prince en est arrivé là avec son attitude qu'on pourrait lui refuser la communion¹. Puis, en novembre 1700, il interdit à l'actif patron de l'impression des livres d'Église dans toutes les langues de l'Orient d'employer le grec vulgaire pour ses publications, sauf „les Vies de Saints, les panégyriques, et d'autres ouvrages pareils“². Du reste, des mesures avaient été prises contre le métropolite de Dristra, et, lorsque le futur patriarche de Jérusalem, Chrysanthé Notaras, voulut intervenir pour le prêtre Nicolas de Sinope, de la chapelle du prince, il en fut vitupéré dans les termes les plus durs, le menaçant des „ciseaux patriarcaux“³. La lutte contre les Jésuites de Transylvanie amena seule un accommodement⁴.

Brâncoveanu avait soutenu plus récemment le patriarche Gabriel (1702-1707). A cette époque on voit consacrer à Bucarest des évêques *in partibus*, destinés à y faire demeure, comme ceux de Sébastie et de Nyssa⁵. Il avait fait casser

¹ Notre Hurmuzaki. XIV, pp. 305-311, no. CCCLXXI.

² *Ibid.*, p. 329 et suiv., no. CCCXCI.

³ *Ibid.*, pp. 745-747, no. DCCXXVIII.

⁴ Cf. notre article dernièrement cité, pp. 156-157. Mais Brâncoveanu fait de sa grande fondation de Hurezi une stauropygie; notre Hurmuzaki, XIV, p. 345 et suiv.

⁵ Notre article cité, pp. 157-158. Les querelles des prélats amenèrent la rédaction en Valachie d'une comédie figurant beaucoup d'entre eux, *L'Écurie* (Ἀχούρι); *ibid.*, pp. 158-162.—Proïlavon était devenue un lieu de refuge, comme ce fut le cas pour Parthénus IV; Hurmuzaki, XIII, p. 524.

l'élection, due à Alexandre Maurocordato, du patriarche Néophyte V. Le second successeur de ce prélat, Athanase II, fut accueilli après sa déposition à Jassy par le fils cadet d'Alexandre, Jean, qui, après la trahison, le passage aux Russes de Démétrius Cantemir, était devenu, en attendant le rétablissement de son frère Nicolas, administrateur de la Moldavie. Il mourut dans le petit monastère de Păun, dans le district de Jassy ¹. Son successeur Cyrille était à Jassy en 1712 ², ainsi que le sera Païsius II (après 1743 ³). L'Église patriarcale sera refaite par la contribution, demandée publiquement, des deux princes ⁴. Ce siège oecuménique consentait, avec tous les autres, du reste, à reconnaître en toute forme jusqu'à la nouvelle organisation anticanonique de l'Église russe par la brutalité laïque.

L'Église orthodoxe reste de fait jusque vers la moitié du XVIII-e siècle sous l'impérieuse influence des Roumains byzantinisants.

Relié par tant de souvenirs et d'ambitions à la Constantinople de ses maîtres, Șerban Cantacuzène se faisait faire dans cette capitale, qui avait déjà la maison du prince Duca et aura celle de Démétrius Cantemir, un vrai palais à Kourou-Tchechmé ⁵.

Le pèlerinage, en 1682, d'Hélène Cantacuzène, fille du prince Radu Șerban et mère de Șerban Cantacuzène, aux Lieux Saints et au Mont Sinaï, avec son fils Michel, qui commémora ce voyage par l'érection dans les Carpathes, au milieu

¹ Gédéon, loc. cit.

² *Ibid.*, p. 620.

³ *Ibid.*, p. 635.

⁴ *Ibid.*, p. 623.

⁵ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 261-262, no. CCCLXXIX. Pour la maisonnette que voulait y avoir le jeune Constantin Duca, veuf pour la seconde fois, avec sept enfants, *ibid.*, pp. 318-319, no. CCCLXXXIII. Cf. *ibid.*, pp. 325-326, no. CCCLXXXVIII. Sur la maison de Nicolas Maurocordato, *ibid.*, pp. 455-456, no. CCCCLXXVIII. Sur celle de Démètre Cantacuzène, *ibid.*, pp. 493-495, no. DVII.

des forêts vierges, du couvent de Sinaia¹, et avec sa fille Stanca, la mère du futur prince Constantin Brâncoveanu, dont le portrait se conserve au Sinaï, eut le caractère d'une vraie expédition d'impératrice, les Turcs ayant permis une suite d'environ deux cents soldats². Une des conséquences de ce pèlerinage fut aussi la „dédication“ aux Sinaïtes de la splendide fondation de Michel Cantacuzène à Râmnicul-Sărat³.

Les bienfaits de Brâncoveanu s'étendirent même jusqu'au couvent de Souméla, près de Trébizonde⁴, mais l'Église constantinopolitaine en bénéficia très peu et elle s'en plaignit, comme on l'a vu.

Le dernière grande stauropygie en pays roumain fut celle de la grande fondation de Brâncoveanu, Hurezi, le siège de Jérusalem obtenant en même temps la splendide maison de Nicolas Maurocordato, Văcărești⁵. Le Patriarcat en était arrivé alors à ne plus pouvoir payer ses dettes, étant réduit à simplifier de la façon la plus humble ses frais d'administration, avec „deux seuls prêtres et deux diacres servant tour à tour“, jusqu'à ce que le prince Grégoire Mathieu Ghica, régnant alors en Moldavie, intervint pour faire cesser l'administration malheureuse du patriarche Jérémie III⁶.

En plus il perdait son ancienne indépendance de l'État par l'intervention, en 1741, de Gerasime, métropolitite d'Héraclée. Ce fut par ordre du Sultan qu'on établit un ordre d'électeurs, composé des seuls chefs des Églises d'Héraclée,

¹ Le fondateur en fit une stauropygie (1702), *ibid.*, pp. 352-353, no. CCCII.

² Papadopoulos Kérameus, *Ἱερ. Βιβλ.*, II, p. 721, no. 42.

³ Notre Hurmuzaki. XIV. pp. 266-268, no. CCCXXXIV. Pour un Ananie de Sinaï, *ibid.*, p. 270, no. CCCXXXVII.

⁴ Iorga, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II, p. 259.

⁵ Gédéon, *Χρονικά*, p. 116. Une donation d'argent de Constantin Maurocordato, *ibid.*, p. 159. Une autre de Șerban Cantacuzène, *ibid.*, pp. 166, 175.

⁶ *ibid.*, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 627.

de Cyzique, de Nicomédie, de Nicée et de Chalcédon¹. Et les mêmes interventions firent que, en 1759, le Sultan épargna à l'Église elle-même de nouvelles dépenses en édictant que chaque nouveau patriarche apporte avec lui une dot personnelle de 120.000 francs².

Parfois Brâncoveanu employait dans les affaires de l'Église un langage de tout point pareil à celui de Basile Lupu. Ainsi, lorsqu'il s'adresse aux moines de Sinaï, cependant si favorisés par sa famille, dans ces termes que contient la lettre adressée au Métropolitain Clément d'Andrinople : „Et nous voulons qu'en notre nom Ta Sainteté les appelle et leur ordonne d'être tranquilles comme des moines et des chrétiens et qu'ils se gouvernent et se comportent ainsi que l'ont fait les moines de ce couvent dès sa fondation. Car les innovations sont des symptômes d'hérésies. Et, s'ils ont quelque chose à objecter, qu'ils le disent à l'Église, qui jamais n'a dénié la justice à personne, et ne le fera jamais. Et, si, par hasard, deux patriarches n'arrivent pas à les contenter, qu'ils en fassent venir d'autres aussi et ce qu'ils auront trouvé bon tous ensemble qu'ils l'acceptent eux aussi ; et dis-leur qu'ils doivent en agir ainsi et pas autrement. Car nous tous et les empereurs des chrétiens, qui sont plus grands que nous, se soumettent à la décision des patriarches. Mais, s'ils feront autrement et ne priseront notre Mère, l'Église, et se moqueront du synode et s'exprimeront d'une façon indécente à l'égard des patriarches, de l'un ou de plusieurs, qu'ils sachent que nous, comme fils de la sainte Église de Dieu, serons contre eux de la manière que nous pourrons. Dis-leur tout cela, ainsi que nous l'avons écrit, et qu'on nous réponde³ (1680)³. Il est vrai que l'ancien archevêque de Sinaï, Ananie, répondit dans des termes qui n'étaient rien moins que respectueux à l'égard de Dosithée

¹ *Ibid.*, p. 637.

² *Ibid.*, p. 653. Cf. le don de son ambassadeur au Patriarcat, *idem*, Χρονικῆ, pp. 178-179.

³ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 272-274, no. CCCXLII.

de Jérusalem¹: il est pour lui le fils même de Satan qui par sa perfidie a réussi à séduire aussi l'oecuménique; comme à l'époque du grand Moldave, il s'en rapportait à la nouvelle de l'empereur Justinien. Bien entendu, le prince de Valachie reste un monarque „pieux éclairé et très sage“, mais on lui fait savoir qu'au dessus de son prestige il y a la force du Sultan.

La façon dont Brâncoveanu parle au synode de Jérusalem à l'occasion de l'élection de Chrysanthe Notaras comme successeur de son oncle montre qu'il considérait ce Siège aussi comme dépendant de son patronat².

L'attitude du patriarche Denis à l'égard de Théodose, métropolite de Valachie, écarté par un prince ennemi, le grécisé Radu, pour faire place à un Barlaam, son ordre formel, envoyé à un prince aussi conscient de ses droits que Șerban Cantacuzène pour reprendre le procès et rendre justice au prélat persécuté, montrent combien l'oecuménique entendait maintenir ses droits. Mais la décision dut être prise dans le synode de la principauté, avec participation des hégoumènes et des boïars³. Vers la même époque on confiait à Théodose, rétabli, la mission de consacrer un métropolite de Sébaste (1696)⁴.

Si le patriarche Callinique faisait examiner la profession de foi du métropolite de Philadelphie, chef des Églises orthodoxes dans les possessions de Venise, et il aurait désiré avoir sous son autorité même le Siège de Kiev pour empêcher le progrès de la propagande catholique⁵, le Patriarche oecuménique „permet“ seulement, en 1708, le passage de l'évêché de Râmnic à la Métropole valaque du typographe et artiste, le Géorgien Anthime, — à son élection faite à Buca-

¹ *Ibid.*, pp. 274-277, no. CCCXLIII.

² *Ibid.*, pp. 386-388, no. CCCCXXIV.

³ Voy. plus haut, p. 184.

⁴ Notre Hurmuzaki, XIV, Appendice.

⁵ *Ibid.*, pp. 338-339, no. CCCXCVI.

rest ayant participé aussi les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem¹.

Le Siègè de Constantinople s'était immiscé dans cette seconde moitié du XVII-e siècle aussi dans les affaires de l'Église moldave. Le grand métropolitè Dosithée avait suivi dans sa retraite le roi de Pologne Jean Sobieski, qui avait envahi le pays; on employa de la part du prince constantinopolitain Démètrè Cantacuzène, ignorant des droits de cette Église égale aux Patriarcats, l'autorité de Constantinople pour le faire déposer et, comme, plus tard, Constantin Brâncoveanu s'était habitué à voir que le patriarche se mêle de la nomination et de la déposition de ses évêques à lui, il s'adressa, d'après l'intervention du monarque polonais, à ce même Siègè pour obtenir, en 1693, que Dosithée soit rétabli². On verra le fier patriarche Callinique accorder l'absolution à l'âme de Constantin Cantemir, jadis prince de Moldavie, pour toutes ses erreurs comme monarque et ses transgressions des canons³. Lorsque l'évêque Gédéon fut promu métropolitè de Moldavie, le patriarche Athanase lui reprocha vivement de n'avoir pas demandé son approbation préalable: Nicolas Maurocordato, devenu prince du pays, était intervenu pour que qce ui était considéré comme une transgression des canons soit néanmoins „pardonné“⁴.

Mais, avec ces rapports changeants entre le patron qui insiste et le patronné qui résiste parfois, la Capitale de la Valachie n'en reste pas moins comme un centre de concentration byzantine pour les chefs de l'orthodoxie.

En 1693 Brâncoveanu hébergeait à Bucarest Clément d'Andrinople, Auxentius de Sofia, Euthyme de Pogoniane, Maxime

¹ *Ibid.*, pp. 401-403, no. CCCCXXXII.

² *Ibid.*, pp. 289-290, no. CCCLII. Un conflit avec Anthime pour l'héritage du Métropolitè de Trnovo, Denis; *ibid.*, pp. 668-670, no. DCXL.

³ *Ibid.*, pp. 315-317, no. CCCLXXXI. Dosithée de Jérusalem s'y ajoute; no. suivant.

⁴ *Ibid.*, pp. 418-420, no. CCCCXLIV (1709).

de Hiérapolis, qui assistaient à un synode pour donner l'absolution à l'évêque de Râmnic¹. Mélétius d'Ochrida finit ses jours en Valachie². On a une Histoire manuscrite des patriarches d'Antioche dédiée à Brîncoveanu par son hôte, l'ancien patriarche Athanase³. L'évêque de Tcherven s'adressait au même dans sa querelle avec celui de Loytcha⁴. Il faisait élever de ses deniers l'église de Galata⁵. Sous Étienne Cantacuzène on put voir à Bucarest l'évêque de Bethléem⁶.

De tous côtés, d'autres prélats, des persécutés, des „abbés“ byzantins faméliques, des lettrés sans patrons accouraient à la Cour d'un Brâncoveanu et d'un Nicolas Maurocordato. Un Jean Abramios, qui devint prédicateur de la Cour de Bucarest, la considérait, venant de Venise, qu'il avait été forcé de quitter, comme „le refuge de notre nation malheureuse“⁷. Un Georges Maïota s'empressait de réclamer pour lui le poste de précepteur des enfants princiers. Le Corcyriote Athanase Kontoidis fut pendant des années l'hôte de la Moldavie, faisant son oeuvre de traducteur, goûtant les vins des hagiographes et plaisantant les boïars solennels, indifférents aux charmes d'une bonne société⁸. C'était la reconstruction, par les représentants des différentes provinces, de Byzance.

¹ Papadopoulos-Kérameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη*, IV, p. 385, no. 94; notre Hurmuzaki, XIV, p. 295, no. CCCLVII.

² *Ibid.*, pp. 303-304, no. CCCLXVI.

³ *Mém. Ac. Rom.*, XX, 224-227; cf. notre Hurmuzaki, XIV, p. 757, no. DCCXLI (année 1702). Dosithée de Jérusalem y était en 1704 et en 1705; *ibid.*, p. 758, no. DCCXLV. Samuel d'Alexandrie, persécuté, menacé de mort, se trouvait en 1715 chez Nicolas Maurocordato en Moldavie (Iorga, *Studii și documente*, VI, pp. 419, 421; cf. ici, plus haut, p. 187, note 5).

⁴ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 310.

⁵ *Ibid.*, pp. 312-313, no. CCCLXXIII.

⁶ *Ibid.*, p. 668, no. DCXXXIX; pp. 681-682, no. DCLI; p. 686; pp. 691-692, no. DCLIX; p. 735, no. DCCXIX. En Moldavie, celui de Nazareth, *ibid.*, p. 675.

⁷ *Τὴν κοινὴν καταφυγὴν τοῦ παλαιῶρου γένους ἡμῶν*; Appendice à notre Hurmuzaki, XIV, à la date du 17 décembre 1709. Voy. l'ouvrage récent de M. Ruffini, *Costantino Brâncoveanu*.

⁸ Notre Appendice à Hurmuzaki, XIV.

Mais, si l'intervention du puissant prince de Valachie arriva à réconcilier les deux parties en lutte, à la grande satisfaction du nouvel évêque de Sinaï, Joannice, en 1695¹, si le grand patriarche de Jérusalem, Dosithée, avait cru même pouvoir parler de „monastères d'Hongrovalachie soumis à son Siège de Jérusalem“ (εὐρίσκέσθαι ἐν τῇ Οὐγκροχία μοναστήρια ὑποκείμενα τῷ Ἱεροσολύμων ἢ ἐτέρῳ πατριάρχῃ), contre cette prétention se leva le métropolitite du pays, Anthime, cet Ibérien de grands talents, calligraphe, miniaturiste, imprimeur, prédicateur, qui, se rapportant aux canons, déclare formellement, dans une lettre de la plus grande énergie, adressée au patriarche oecuménique, que ce qui se trouve dans son diocèse ne peut lui être soumis qu'à lui seul. De pareils droits n'ont pas pu être donnés par les fondateurs. „Nous ne pouvons pas donner nos droits même si un ange divin, descendant du ciel, nous l'ordonnait“ (26 décembre 1710)². Comme, du reste d'un autre côté, lorsque le nouveau patriarche de Saint Sépulcre, Chrysante, voudra avancer comme archiérées à Jérusalem les hégoumènes des couvents moldaves „dédiés“, il rencontrera l'opposition du clergé de Jérusalem³.

A la même époque, Gerasime d'Alexandrie, Crétois (1688-1710), s'établissant en Moldavie dès la fin du XVII^e siècle, passait en Valachie et travaillait à l'oeuvre d'éditions initiée et conduite par le métropolitite de ce pays, Anthime d'Ibérie; il écrivit le Panégyrique de Constantin-le-Grand, dédié à Brâncoveanu, qui en fit faire une traduction en roumain. Il se déclarait ravi de Platon par l'art magique des idées et par Aristote à cause de l'élément moral de sa philosophie. Son successeur Samuel vint à Jassy en 1715 et il commença à

¹ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 297, no. CCCLXI.

² Οὐ γὰρ θέμις οὔτε ἡμεῖς θυνάμεθα δοῦναι τὰ ἡμέτερα δίκαια ἐὰν οὐράνοθεν ἀγγελὸς θεοῦς ἡμῖν τοῦτο ἐπιτρέψῃ; Appendice à notre Hurmuzaki, XIV, à cette date.

³ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 619-621, no. DCI.

chercher des dédications, pour son Siège, en cette Moldavie de même qu'en Valachie¹.

Alors que le patriarche oecuménique Callinique défendait contre Brâncoveanu l'„hellénisme“ pur de l'Église, le grand drogman de la Porte, Panaïoti Nikousios, employait pour parler des contingences nationales de son époque des termes archaïques, comme ceux de Mysès (Roumains), Sarmates (Polonais), Ruthènes (Russes, Cosaques)²; au cours de la campagne turque contre la Pologne il pensait à Démocrite d'Abdère³. On verra le grand didascale Sébastos le Kyménète traduire en vulgaire pour Brâncoveanu le traité d'Aristote sur les Vertus et les Vices⁴. Refaisant le siège du patriarche dans l'église de St. Georges, Démètre Cantacuzène parlait, dans des vers de facture classique, de la „haine des barbares“ qui avait détruit auparavant ce meuble⁵. Chrysanthe Notaras cite Homère. Alexandre Maurocordato, s'adressant au jeune prince Constantin Ducas⁶, employait le même langage savamment artificiel. Sébastos le Kyménète, qui devait mourir à Bucarest⁷, usait du même purisme en écrivant à Chrysanthe, „son fils spirituel“, réduit à vivre dans l'exil de la „Mysie“ roumaine⁸: il parle aussi d'Alexandre-le-Grand. Le style de Nicolas Maurocordato, grand logothète de l'Église lui aussi, plus tard

¹ Voy. Démètre Ionescu, dans notre *Revista istorică*, XVI, pp. 79-35, 213-218.—Sur une veilleuse donnée par Denis de Constantinople à l'église bucarestoise de Radu-Vodă, Sândulescu-Norna, dans la revue *Raze de lumină*, I, p. 22.

² Notre Hurmuzaki, XIV, p. 204 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 256, no. CCCXXIII.

⁴ *Ibid.*, p. 314, no. CCCLXXVII (d'après le catalogue des mss. grecs de l'Académie Roumaine par C. Litzica). Voy. aussi sa lettre à Chrysanthe, *ibid.*, pp. 314-315, no. CCCLXXXIX.

⁵ *Ibid.*, p. 230, no. CCCXIV.

⁶ *Ibid.*, p. 288, no. CCCLI.

⁷ Iorga, dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 1931, pp. 154-155.

⁸ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 259-260, no. CCCXXVII.



Chrysanthe Notaras, patriarche de Jérusalem.

prince roumain, sera fleuri de citations antiques pour lesquelles il recevait les chaleureuses félicitations de son père¹.

Et en même temps le passé byzantin regagnait son intérêt. Chrysanthe redemandait au fils du prince Duca, le jeune Constantin, les manuscrits de Nicéphore Grégoras et de Laonikos Chalkokondyle. Il devait recevoir aussi un manuscrit de Bryennios², appartenant au patriarche Dosithée. Et le futur propagateur des lettres grecques en Russie, l'ami du même jeune Chrysanthe, Nicolas Milescu, traduisait en grec le célèbre traité de Gyllius sur les antiquités de Constantinople³.

Néanmoins ce qui domine à partir de ce moment ce n'est plus le souvenir de la Byzance historique, ni celui de l'ancienne Hellade et, bien entendu, ce n'est pas le sentiment naturel grec qui les remplace. De Byzance vient cependant cette orthodoxie farouche, intransigeante, qui se défend avec acharnement, *unguibus et rostris*, contre toute contamination. Nicolas Milescu, Moldave, bien que ce „Moldovalaque" aime s'intituler „Moldo-Lacon", feint de s'en prendre à Mahomet pour se jeter sur les Latins créateurs du faux dogme. Mais cette tendance, qui opposera les prélats grecs restés chez eux aux élèves de l'école de Padoue et aux amis de Léon Allatius, est surtout visible dans l'oeuvre du patriarche Dosithée de Jérusalem.

C'était un Moréote, né le 31 mai 1641⁴, à Arochovo, près de Corinthe. Il fut élevé par le patriarche de Jérusalem

¹ *Ibid.*, p. 271, no. CCCXXXIX. Suivent deux lettres du même à Constantin Cantacuzène. Il demande un télescope; *ibid.*, p. 506.

² *Ibid.*, p. 551, no. DL.

³ *Ibid.*, p. 315, no. CCCLXXX.

⁴ Il mourut à Constantinople le 4 février 1707. Son tombeau fut creusé à S-te Parascève de Haskeui, mais le corps fut transporté en 1715 à Jérusalem.

Paisius, qu'il accompagna jusque dans les pays du Caucase, se trouvant à ses côtés au moment de la mort, en 1660, à Castellorizo, de ce prélat. Il sera aussi le compagnon de voyage du nouveau patriarche Nectarius, visitant avec lui les pays roumains, où il demeura comme exarque, étant récompensé pour ses fatigues par la nomination comme métropolitain de Césarée de Palestine, en 1668; une nouvelle visite vers le Danube lui fut interrompue par les pirates. Bientôt il succéda comme patriarche à son nouveau patron¹.

Dans son plus grand ouvrage, — c'est son neveu et successeur, Chrysanthe Notaras, qui le dit dans la préface à ce livre posthume —, il a voulu présenter non seulement les biographies des anciens patriarches et de leurs successeurs „jusqu'à l'époque présente" (έως του παρόντος έτους²), mais aussi la succession des synodes³, „orthodoxes et kakodoxes", intéressant dans n'importe quel pays les dogmes, et surtout, car le rôle de ce fougueux évêque fut celui d'un inlassable défenseur de la pure orthodoxie, la réfutation des opinions de la Rome catholique, qu'il voulait poursuivre jusque dans l'incident barbare de la prise de Constantinople par les croisés latins en 1204, — en marge les Arméniens eux-mêmes, comme hétérodoxes, n'étant pas oubliés.

Cette Histoire, qui devait traiter des seuls patriarches de Jérusalem, donne, de fait, conservant sans cesse comme but l'exposition de la vraie foi, de la seule foi qui soit vraie, l'histoire même du christianisme après Jésus, avec ses réunions synodales, ses statuts, ses relations avec l'Empire romain. Des interprétations s'y ajoutent qui descendent jusqu'à l'époque

¹ Préface de Chrysanthe à l'„Histoire des Patriarches“.

² Cf. la préface de Chrysanthe: Ιστοριών μέχρι των λοιπών διαδόχων του θρόνου τούτου; p. 3. Il avait employé des sources arabes après Héraclius *ibid.*

³ Voy. les qualificatifs que lui prodigue Chrysanthe: ο των όρθων δογμάτων της άγίας καθολικής Έκκλησίας διάπυρος υπερασπιστής και ακριβέστατος φύλαξ, ο της αληθείας πρόμαχος και της ευσεβείας αγωνιστής; *ibid.* Cf. aussi *ibid.*, p. 9.

ΤΟΜΟΣ ΑΓΑΠΗΣ

ΚΑΤΑΔΑΤΙΝΩΝ

ΣΥΛΛΕΓΕΙΣ ΚΑΙ ΤΥΠΟΘΕΙΣ

ΠΑΡΑ

ΔΟΣΙΘΕΟΝ ΠΑΤΡΙΑΡΧΟΝ ΙΕΡΟΣΟΛΥΜΩΝ.

ΕΠΙ ΤΗΣ ΗΓΕΜΟΝΙΑΣ ΤΟΥ ΕΥΣΕΒΕΣΤΑΤΟΥ ΚΑΙ ΕΚΑΔΜΠΡΟΤΑΤΟΥ

ΑΥΘΕΝΤΟΣ ΚΑΙ ΗΓΕΜΟΝΟΣ ΚΥΡΙΟΥ ΙΩΑΝΝΟΥ

ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ

ΒΟΕΒΟΔΑ

ΠΛΕΥΣ ΜΟΔΑΔΟΒΛΑΧΙΑΣ.



byzantine, passant par dessus Justinien, mentionné avec reconnaissance, et atteignant les Paléologues¹. Plus tard il y aura l'exposition, large et vivante, de la politique du VI-e siècle byzantin à l'égard de la Rome pontificale, puis celle de la révolte contre Justinien, la „Nika“, du règne de Phokas, des exploits d'Héraclius, des aventures de Justinien II, de l'iconomachie: ce sont des pages de l'histoire de Byzance, et des meilleures². On les rencontrera aussi plus tard, mais d'une façon sporadique, mêlées aux discussions concernant le dogme.

Aucune occasion n'est perdue pour attaquer ce que Dosithée considère comme les erreurs fatales de la Rome du Pape, et à les combattre il emploie la ferveur, unie à la subtilité de pensée, de ces Byzantins du XII-e ou du XIII-e siècle, de la famille d'esprits desquels il vient de fait. Le patriarche combattant croit trouver dès les premiers siècles de développement de l'Église l'origine du schisme.

Si c'est une compilation, elle est une oeuvre personnelle qui impose le respect. Dosithée est sans doute la plus forte tête dans tout le clergé orthodoxe de l'époque, et ses qualités sont toutes byzantines. Très rarement, jusque dans la dernière partie, des mentions sont faites de choses se trouvant en Valachie, d'actions personnelles accomplies par l'auteur³.

¹ Voy. pp. 21, 24. Est cité Grégoras. Une citation de Xiphilin, p. 25. Rapports avec la dynastie macédonienne, p. 29. Mention de manuscrits à la Bibliothèque du Vatican, p. 499. Sur celle du Patriarcat, p. 569. A côté, Grégoire de Tours, Bède sont pris à partie. Un renvoi à Cédreus, p. 111. A Balsamon, p. 121. A Aristéno, pp. 127, 156. Aussi Harménopoulo, l'auteur du Manuel juridique, p. 159. A côté de Maxime Margounios, Nicéphore Xanthopoulos, p. 216. Kodinos, p. 267. Des vers de Synésius, p. 493, de Georges de Pisidie, pp. 471, 537. Sur le livre du „iatrophilosophé“ Nicolas Kérameus de Ianina, p. 381. Ajoutons Zonaras, p. 714; Nicéphore „le philosophe“, p. 796. D'un volume ayant appartenu à la bibliothèque des empereurs (Μεγάλη βιβλιοθήκη τῶν αυτοκρατόρων Ῥωμαίων, pp. 870-1) il retire des lignes d'annales qui n'ont pas encore été employées.

² Livre V, chapitre xv.

³ Sur des reliques au couvent valaque de Căluu, p. 267.

Les mémoires personnels paraissent seulement pour le dernier quart du XVIII-e siècle: Dosithée s'arrêtera sur les principaux événements de l'histoire ecclésiastique surtout en Orient, sa pensée restant toujours tournée vers les catholiques qu'il exècre, mais tout „hérétique“ dans le monde orthodoxe même sera poursuivi de ses traits, comme il le fait pour Cyrille Loukaris¹, pour les penseurs formés en Italie. Envers les maîtres turcs il est loyal, et on a vu avec quel mépris il traite la révolte du prince de Valachie Mihnea Radu, qui allait jusqu'à vouloir être „empereur“.

Ce qui manque le plus c'est cette histoire même de l'Église de Jérusalem dont parle un titre qui n'est pas peut-être formulé par lui-même. De fait, sauf un vague souvenir des patriarches du XVI-e siècle et des premières années du XVII-e, Dosithée ne fait que mentionner ses voyages avec Païsius jusqu'au Caucase, dont il intercale une description intéressante², tout à fait oubliée, et ses relations avec Nectarius, qui l'a précédé³.

Mais Chrysanthe déclare lui-même avoir fait des études et des voyages aussi en Allemagne et en Pologne, mentionnant ses discussions sur le primat du Pape avec „le théologien de la Sorbonne Louis Ellies Dupin, homme admirable et érudit“⁴.

Un représentant caractéristique de cette époque est aussi Mélétius d'Arta, l'auteur de la plus célèbre histoire de l'Église orientale. Cet Épirote, né à Ianina, en 1661, est un étudiant de Venise et de Padoue, un „iatrophilophe“. Ses concitoyens lui firent abandonner, pour occuper le Siège archiépiscopal, une situation d'instituteur, préoccupé de problèmes d'astronomie. Pendant la guerre entre Venise et l'Empire Ottoman, il eut, se rappelant son séjour vénitien, une attitude qui le

¹ Κρυπτός αλβανικός; p. 1171.

² P. 1198 et suiv.

³ Vers la fin.

⁴ Préface citée, p. 4.

contraignit à se cacher pendant longtemps. Mais à la paix il sut se faire pardonner ses relations plus que suspectes; il fut chargé par le patriarche de recueillir des revenus assez menacés dans la Morée, qui appartenait maintenant à la Seigneurie. Très bien accueilli par les nouveaux maîtres de la province, il obtint au retour une meilleure situation à Athènes, où déjà, auteur d'autres ouvrages, dont un Manuel de géographie très populaire, il écrivit son Histoire. Malade, il fut appelé à Ianina, mais son retard lui fit perdre un Siège qui lui rappelait sa jeunesse. Peu de temps après, il mourut, le 14 décembre 1714, étant enterré dans la vieille petite église de Haskeui.

Son travail, décalqué d'après des modèles italiens, tient compte de ce qui se passe en Occident; le jugement est discret, dénué de toute passion, lorsqu'il touche aux conflits et au divorce entre les deux Églises. Mais le récit manque de qualités littéraires, et il reste absolument inanimé, même lorsqu'il s'agit de la conquête de Constantinople par les Turcs, qui est comprise dans quelques lignes. A partir de ce moment, on n'a que le simple contenu des maigres chroniques patriarcales déjà connues, avec quelques renseignements aussi sur les didascales et les écrivains; autour, des événements d'histoire générale regardant surtout l'Orient. Le prélat grec connaît aussi bien Mandeville que le recueil de faits sur les Turcs dû à Leunclavius et la large narration du président de Thou. L'Occident est, parfois, presque complètement déconsidéré, sauf pour la Réforme luthérienne et pour les autres créations contraires à l'Église romaine, ainsi que pour la réaction catholique et la série des Papes du XVI-e et XVII-e siècles. De plus en plus l'attention se porte sur la Russie moscovite. La tragédie de Cyrille Loukaris est présentée comme un simple fait-divers dans cette exposition si strictement chronologique, manquant de toute idée générale. Ce métropolitain ami des Occidentaux n'avait rien ni des qualités, ni des défauts d'un combattant.

Pour la toute dernière époque un peu de la passion du

contemporain est cependant parfois observable, mais on voit bien que ce qui est le plus intéressant pour lui c'est tel incident qui se passe à Ianina. Il aime parler ainsi de l'oeuvre scolaire accomplie dans cette ville par Bessarion Makri¹ ou par le persécuté Georges Sougdouri. Un sentiment de révolte anime le récit pour une fois lorsqu'il présente l'odieux programme proposé aux Turcs par l'ancien métropolite de Salonique, qui se demandait pourquoi l'oecuménique aurait-il le droit de vendre les Sièges épiscopaux, alors que les dignitaires de l'Empire pourraient présider aux enchères, le patriarche devant ensuite procéder à l'inévitable consécration. Il fallut que les chefs de l'Église payent pour conserver leurs droits².

¹ Chapitre XVII.

² Chapitre XVI.

CHAPITRE VII.

LA RENAISSANCE PAR L'ÉCOLE

I. INITIATEURS ET DIRECTEURS.

Il fallait pour donner une nouvelle direction aux tendances, si honorables, des héritiers de Byzance au XVII^e-e siècle vers le savoir, un esprit. Il vint encore une fois de l'Occident, à l'époque où se produisait en France la sécession du Port Royal, l'action des jansénistes et où en Italie un Léon Allatius travaillait à l'union des Églises et la haute école de Padoue attirait les futurs „iatro-philosophes“ dont la série commence avec cette seconde moitié du XVIII^e-e siècle¹ : Élie Méniate, le grand orateur, évêque de Kalavryta, était originaire des Îles Ioniennes².

On a vu le grand rôle que joua, à Constantinople et en Moldavie, Mélétiôs le Syrique. Nous avons dit qu' un Nicolas Milescu, Roumain, „Moldovalaque“, se plaisait à interpréter ce titre national comme „Moldavo-Lacon“ ; parfait connaisseur du grec, le lendemain de l'époque où le logothète Eustrate donnait la traduction intégrale d'Hérodote en roumain, il traduira en roumain la Bible et, passant en Russie, y sera en même temps le premier compilateur d'ouvrages d'une science plus ou moins superstitieuse et un célèbre voyageur en Chine, tout en attaquant Rome dans un écrit en grec dont le titre promet-

¹ Le premier d'entre eux est qualifié d'„athée“ par Jean Caryophylle. Pour Daponte c'est, en fait de latin, „le second cicéron“; Daponte dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 17. Il avait étudié aussi à Rome, *ibid.*

² *Ibid.*, p. 111.—Sur les renseignements bibliographiques concernant les chefs intellectuels du monde hellénique à cette époque voy. Gédéon, ouvr. cité, p. 21, note 3 et dans la suite de l'Introduction.

tait seulement la réfutation des erreurs de Mahomet¹. Le vestiaire valaque Georges Karidas, de Trikkala, possédait des manuscrits de droit byzantin.

Déjà sous Cyrille Loukaris l'Académie de Constantinople avait gagné comme directeur un savant de grande réputation, qui devait être bientôt le chef de tout un mouvement tendant à rétablir l'ancienne „didascalie“ des Byzantins.

Théophyle Korydallée (Skordalos)², Athénien, doit être considéré comme l'initiateur du mouvement „philosophique“, littéraire et scolaire. Médecin, ancien professeur à Venise (1609-1614), puis à Zante, en Chypre même (1629), avant de venir, en 1630, à Constantinople³, influencé par les Occidentaux, continuant, dans sa sympathie pour les luthériens, les Zygomalas, dans celle pour les calvinistes, Cyrille Loukaris, il exprima ou fit exprimer des idées qui suscitèrent la résistance de l'orthodoxie traditionnelle, représentée par son collègue le Syrigue. Dosithée de Jérusalem se crut obligé de réfuter cette nouvelle hérésie. Après un court passage à la tête du diocèse de Lépante et d'Arta, le rebelle alla mourir à Athènes, qu'il aimait et qui l'entourait de respect, en 1646⁴.

C'est par des mérites de ce même ordre que Panaïoti Nikousios, fils d'un fourreur—cette corporation marchait alors en tête—et d'une esclave, élevé par le Syrigue⁵, puis par les Jésuites de Chio, interprète des Impériaux, époux d'une Kalvokoressi de son île, dont la mère était Cantacuzène, puis d'une Perusi⁶, arriva à l'honneur d'être grand interprète de l'Empire.

¹ Nous en avons donné en 1930 une édition pour l'Académie Roumaine.

² Une lettre adressée par lui à Cyrille, dans Gédéon, *ouvr. cité*, pp. 566-567.

³ Voy. Gédéon, *Χρονικά*, pp. 74-75.

⁴ *Ibid.*, pp. 77-79. Païsius Métaxas, au nom de Jérémie, évêque de Maïna, lui dédia un opuscule publié à Londres, en 1625; *ibid.*, p. 81, note 1. Sur ses oeuvres, *ibid.*, p. 84, note 1.

⁵ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 184.

⁶ Zerlentis, dans le *Σύλλογος* de Constantinople, no. jubilaire, 1913-1921. Cf. notre *Revista istorică*, XIX, pp. 12-13.

Portant le même intérêt à tous les fragments de ce qui avait été Byzance, il acheta en Crète et en Arcadie deux églises pour les réunir au Mont Sinaï¹; l'origine de la seconde femme, une Levantine, le reliait à la mi-catholique Chio. Du reste, cette femme était assez puissante pour faire remplacer sur le trône patriarcal le Comnène Denis par son protégé Gerasime de Trnovo, en 1673². Lorsque, dans quelques mois, celui-ci dut partir, son premier refuge fut Chio, d'où il partit pour résider dans d'autres îles de l'Archipel³.

Les choses de l'Occident étaient et devaient être familières à un homme ayant ce passé. Alors que le grand logothète de l'Église Jean Karyophylle nous a laissé des mémoires, on voit Panaïoti discuter des questions d'histoire avec le logothète moldave, élevé en Pologne, Miron Costin, et donner à Bucarest, en 1670, en rapport avec les Cantacuzènes, la belle église de St. Georges le Nouveau, dédiée dès le début au Patriarcat de Jérusalem⁴.

Le principal élève de Korydallée, continuant l'opposition à l'Église traditionnelle, jusqu'à provoquer un synode contre lui, en 1691, fut son neveu, Jean Caryophylle, chassé de Constantinople, où il avait été cependant grand logothète, mais s'était habitué à prodiguer aux patriarches et aux archiérées les épithètes les plus injurieuses, ce qui amena une scène publique de pugilat avec Alexandre Maurocordato, qui l'avait entendu⁵; il chercha un refuge en Valachie⁶, où il trouva le puissant appui d'un latinisant en fait de littérature, d'histoire, de pensée, l'ancien élève des Padouans, Constantin Cantacuzène le Stolnic, qui, sous le règne de son neveu,

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 597. Pour Sinaï, *ibid.*, p. 598.

² *Ibid.*, pp. 597-598.

³ *Ibid.*, p. 598.

⁴ Iorga, *Inscriptii*, I, pp. 305-306.

⁵ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 37.

⁶ Déjà, dit-il dans son journal, publié par Zerlentiș, Șerban Cantacuzène l'avait fait sortir de prison en 1688. Dès lors il avait fait le voyage de Bucarest.

Constantin Brâncoveanu, était le vrai maître du pays : il lui dédia son „Manuel sur plusieurs problèmes et solutions ou sur l'étude et la confirmation de certains dogmes nécessaires à l'Église¹“, qui fut publié en 1697. L'auteur était mort dès le 22 septembre 1692².

Il avait été aussi le professeur d'Alexandre Maurocordato³, qui, Chiotte noble, dut peut-être la facilité de ses débuts au fait que la femme de Nikousios était aussi native de cette île⁴

Alexandre Maurocordato⁵, que nous retrouverons ailleurs (né en 1651, mort en 1709) — son père était un Chiotte, sa mère, fille de Skarlatos le beglikdchi ou saïdchi, avait été la femme d'un prince roumain ; sa femme, Sultane, fille de Jean Chrysoskouléos, était Roumaine par sa mère — fut envoyé encore en bas âge dans ces pays de l'Occident, dont on reconnaissait maintenant la supériorité, et il fit des études à Rome, à Padoue et à Bologne : c'est par les connaissances acquises au cours de ces voyages qu'il hérita en 1663 du poste de grand interprète devenu vacant par la mort de Nikousios⁶.

Après l'influence de Nikousios, un lettré gagne donc la direction même de la politique extérieure de l'Empire par

¹ Ἐγχειρίδιον περὶ τινῶν ἀποριῶν καὶ λύσεων, ἢ περὶ ἐξετάσεως καὶ ἐπιθε-
βαιώσεως ἀναγκαιῶν τινῶν τῆς ἐκκλησίας δογμάτων.

² Sathas, *Νεοελληνικὴ φιλολογία*, p. 375; Gédéon, *Χρονικά*, p. 87 et suiv. Sur ses oeuvres, *ibid.*, p. 91, note 2; sur son contemporain Anastase Pantodynamos, *ibid.*, p. 92 et suiv. Ses élèves, Eugène Giannoulis, Balasion, Constantin et Démètre Goulianos, Chrysoskoulos et le futur patriarche Denis Mousélimis, *ibid.*, pp. 94-96.

³ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 185.

⁵ La plus récente biographie de cet homme si remarquable est celle de M. K. Amantos, dans les *Ἑλληνικά*, V² (1932). Cf. Alexandre G. Maurocordato, *Despre originea Mavrocordatilor*, dans la *Arhiva societății științifice și literare din Iași*, V (1894), p. 294 et suiv.

⁶ Voy., entre autres, Gédéon, ouvr. cité, p. 104 et suiv. Ses oeuvres, *ibid.*, p. 105, note 1. — Sur son élève Spandonis, *ibid.*, pp. 113-115 (ses oeuvres, *ibid.*, p. 114, note 1).

A la série de ces médecins appartiennent aussi ceux qu'on trouve at-



Șerban Cantacuzène, prince de Valachie,
comme défenseur de la croix.

les remarquables talents de ce nésiote, de parents pauvres, mais apparenté par les femmes aux dynasties roumaines. L'ancien élève de l'école de Padoue, où on préparait pour la grécité des „iatrophilosophes“, médecins et penseurs, écrivains en même temps, très prisés, aussi bien à Constantinople que dans les pays roumains, arriva à faire épouser à un de ses fils, Scarlate, la fille du riche prince de Valachie Constantin Brâncoveanu, associant pendant quelque temps son ambition à celle de l'homme qui disposait des trônes roumains et qui couvrait l'orthodoxie de ses dons. Ce diplomate, qui fut aussi un historien, un auteur de mémoires, même un grammairien, réussit à être aussi un des facteurs qui dominaient l'Église. Ce fut dans sa maison au Phanar que fut élu en 1707 le patriarche Néophyte V, sans pouvoir cependant, à un moment où l'entente avec Brâncoveanu n'existait plus, étant remplacée par un violent antagonisme, le faire accepter par le gouvernement turc¹.

Un Nicolas Kérameus, bientôt appelé à Athènes (mort en 1663), un Théodore de Trébizonde (mort en 1665) conduisaient l'école moldave de Jassy². Un évêque de Nyssa, Germain, vivait alors à la Cour valaque.

Mais bientôt Constantin Cantacuzène le Stolnic (l'Échanson) eut la présidence de ce monde de lettrés, réunis à Bucarest, et son Académie à lui, sous le nom de son frère, le prince régnant, Șerban, reproduisit dans la capitale valaque le type de l'école de Padoue, mais avec la langue grecque et un programme formel dans lequel il y avait tant des auteurs que

our du prince de Valachie Constantin Brâncoveanu: Pantéléimon Kalliarhis, Georges de Crète et l'introducteur de la greffe pour la petite vérole, Jacques Pylarino, d'une famille connue à Smyrne. Mais le chirurgien était Français. Voy. Schuyler, *Peter the Great*, table alphabétique, et les sources roumaines mentionnées dans notre *Revista istorică*, XIII, pp. 92-93. Ajoutons cet Eustache „Placica“ (Plakida), mentionné par Helladius, son collègue d'études à Oxford, dans le *Status praesens ecclesiae graecae*, 1714, bibliographie.

¹ Gédéon, Πατριάρχικοι Πιννακεις, p. 617.

² Voy. notre *Ist. lit. rel.*, I, p. 363.

Byzance, dont on rééditait les études de grammaire et de rhétorique, avait affectionnés.

A côté, d'autres écoles surgissent : si celle de Kastoria¹ est ancienne, une nouvelle est fondée à Ianina². En 1669 une école rivale s'élevait à Arta³. Manuel Hypsilanti en fonda une à Patmos⁴. Une autre fonctionnait à Siatista⁵, dans cette Macédoine qui, par ses relations de commerce avec Venise, pouvait créer à cette époque un centre d'affaires aussi important que Moschopolis, habitée par de riches Roumains. En 1721, le savant patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras recommandait à la population d'Andrinople l'école locale⁶. L'ambitieux Callinique avait créé, en 1691, grâce aussi au concours du patriarche de Jérusalem, Dosithée, le „phrontistère“ constantinopolitain, avec deux seuls professeurs, l'un pour la science, l'autre pour l'„encyclopédie“ de la grammaire⁷. Mais la réorganisation de la Grande École de Constantinople, fondée par Alexandre Maurocordato, ne date que de novembre 1709⁸.

Les pays roumains conservent cependant, comme jadis dans le domaine politique, la primauté „byzantine“. Élève d'Alexandre Maurocordato, le „iatrophilophe“, originaire de Lesbos, Jean Comnène, devenu l'évêque Hiérothée, qui présenta les monastères de l'Athos dans un „Proscynétaire“, donnait des leçons à l'Académie de Bucarest⁹. Il transposa en vul-

¹ Gédéon, *Χρονικά*, p. 131, note 1.

² Le même, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 599.

³ *Ibid.*, p. 594.

⁴ *Ibid.*, p. 622, note 1311.

⁵ *Ibid.*, p. 625.

⁶ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 870-871, no. DCCCXLVIII.

⁷ Athanase Comnène Hypsilanti, *Τὰ μετὰ τὴν ἄλωσιν*, pp. 205-208. L'acte de création prévoit les revenus, fixe les règles de la discipline, sans insister sur le programme. Cf. aussi *ibid.*, p. 209.

⁸ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 415-417, no. CCCCLII.

⁹ Voy. aussi Erbiccanu, *Cronicarii greci*, p. XXVI. Nicolas Maurocordato s'entendait lui aussi à donner des recettes de médecin, mêlant mots turcs et mots latins ; notre Hurmuzaki, XIV, p. 800, no. DCCLXXXVIII.

gaire, pour Brâncoveanu, un recueil de sentences et dédia au Stolnic Constantin Cantacuzène une compilation sur la Vie de l'empereur Jean Cantacuzène¹.

Germain de Nysse, qui avait visité jusqu'à l'Angleterre, fut le contemporain de ce prélat².

Un Nicolas Papadopoulo ajoutait de même que l'évêque de Silistrie, Hiérothée Comnène, ce nom impérial et il révérait dans Constantin Cantacuzène, un érudit „digne du nom hellénique“, se considérant lui-même comme „le plus Hellène des Hellènes“ : il présentait Chrysanthe Notaras parti pour Paris comme devant ressembler à Pythagoras revenu de Phénicie et Platon retour d'Égypte³.

Mais le grand maître des études grecques dans la capitale du munificent patron valaque fut Sébastos le Kyménète, né en 1630. Encore un élève des Italiens, bien qu'originaire de Trébizonde, pupille d'Alexandre Maurocordato et de Karyophylle⁴, il fut dès 1689, après avoir conduit l'école de Constantinople et avoir professé dans sa patrie, refusant une invitation à Moscou, le directeur de l'établissement de Bucarest. Bien que formé à Padoue, il fut dans les ouvrages qui lui furent demandés par ses patrons valaques l'adversaire des Latins. Chargé par le prince de lui traduire en vulgaire Isocrate, le traité d'Aristote sur les Vertus et les Vices et le prétendu hommage du diacre Agapet à Justinien, il conserva ses fonctions jusqu'au 6 septembre 1702, étant en-

¹ Esbiceanu, ouvr. cité, p. 111 et suiv. (lettre de lui adressée à Nicolas Maurocordato). — Voy. aussi notre Hurmuzaki, XIV, pp. 448-449, no. CCCCLXXI; pp. 470-471, no. CCCXCIII; pp. 477-478, no. CCCXCIX; pp. 488-490, nos. DIII-DIV; pp. 523-524, no. DXXIII; pp. 552-553, no. DLII; pp. 663-664, no. DCXXXVII; pp. 690-691, no. DCLVIII; pp. 698-699, no. DCLXIV; p. 757, no. DCCXXXVIII (ou *Mém. Ac. Rom.*, XX, p. 220).

² Gédéon, *Χρονικά*, pp. 102-103.

³ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 311-312, no. CCCLXXII. Une lettre de lui à Chrysanthe, *ibid.*, pp. 327-329, no. CCCXC.

⁴ Daponte, dans Esbiceanu, ouvr. cité, p. 17; Papadopoulos Kérameus, dans Hurmuzaki, XIII, Préface, p. 13.

terré à Bucarest¹. Ses compatriotes ne lui pardonnèrent jamais d'avoir déserté de Constantinople.

Parmi ses successeurs, deux Grecs de Trébizonde, du même nom de Georges, dont l'un dit Hypoméνας, l'autre fils de Théodore, continuèrent, — avec Lazare Skribas, auteur d'un manuel d'histoire des Roumains, et avec Démètre Pampéris Prokopios, d'„Ochrida ou de Moschopolis“, la cité de commerce des Roumains, en rapports étroits avec Venise, avec ce médecin, interprète d'Hésiode, et avec Démètre Notaras, auteur d'une Géographie jusqu'à la moitié du XVIII-e siècle—, la tradition helléno-italienne². Comme prince de Moldavie, Nicolas Maurocordato fit venir pour un de ses établissements scolaires Jacques d'Argos³, qui avait été aussi l'instructeur à Constantinople de son rival et ennemi Démétrius Cantemir. Parmi ces didascales, auxquels et parfois non sans raison, on prodigue le qualificatif d'„illustres“, il y a l'„Étolien Eugène Giannoulis“⁴.

En échange, un Georges de Siatista, professeur à Jassy, et un Metzovite, Nicolas Tzourtzoulos, élève de Balanos de Jannina, puis professeur au Mont Athos et à Jassy (en 1768), interprète de prophéties anciennes contre les Turcs, représen-

¹ Voy. C. Erbiceanu, dans la *Revista Teologică*, III, p. 399; *Cronicarii greci*, p. XXIV, note I, pp. 203-204; l'inscription sépulcrale déjà citée dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, aussi dans Papadopoulos-Kérameus, loc. cit., p. 409. Des vers de Sébastos, *ibid.*, p. 407. Cf. aussi Gédéon, *Χρονικά*, p. 108 et suiv. La lettre de ses disciples annonçant sa mort à Trébizonde, où se trouvait sa femme et son frère, dans Papadopoulos-Kérameus, ouvr. cité., Préface, p. 14. La liste de ses ouvrages, *ibid.*, p. 15 et suiv. Certains de ses discours, *ibid.*, p. 211 et suiv. Ils concernent l'antiquité classique ou la théologie, sans rien qui se rattache à Byzance, dont il avait cependant l'esprit.

² Erbiceanu, *Cron. greci*, pp. XXVI-XXVII, 204-224 (oeuvres poétiques, pour Nicolas Maurocordato, de Georges Chrysogone, neveu de Sébastos), p. 221 et suiv. L'inscription tombale de Théodore de Trébizonde, dans Papadopoulos-Kérameus, Hurmuzaki, XIII, p. 409.

³ Gédéon, *Χρονικά*, pp. 136-139.

⁴ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 609.



EMETRIUS    CANTÉMIR

Démétrius Cantemir.

tent l'apport des Roumains du Pinde à cet enseignement¹.

A Jassy il y eut pendant des années, au commencement de ce XVIII^e siècle, l'activité d'instructeur de ce Jérémie Kakavéla, Crétois, ayant fait des études à Leipzig et à Vienne, auteur d'un ouvrage historique², médecin aussi à ses heures, en 1686 même hégoumène du couvent valaque de Plâviceni, avant d'être hiérokéryk de la Grande Église (1714-1716), qui fut le précepteur d'un aussi grand lettré que le prince moldave Démétrius Cantemir³, après avoir invité le Cantacuzène de Bucarest, le prince Șerban, à se lever en armes pour délivrer tout ce qui avait été jadis Byzance. Kakavéla écrivit la vie du patriarche lettré Denis Mousélimis, qui devait mourir en Valachie⁴: il le présente comme un Comnène; les Cantacuzènes le considéraient comme un parent. Un Azarie Tzigalas fut le précepteur du prince Antiochus Cantemir et un Grec, Spandoni, élève d'Alexandre Maurocordato⁵, accompagna en Russie dans cette même qualité les enfants de Démétrius, frère d'Antiochus. Par les soins de son précepteur grec, le prince Constantin Duca en arriva à être, dans ses épîtres, un maître du style archaïque⁶. Plus tard, comme nous le verrons, Constan-

¹ Erbiceanu, ouvr. cité, p. 226.

² Voy. *The siege of Vienna by the Turks in 1683, translated into greek from an Italian work published anonimosly in the year of the siege by Jeremias Cacavelas, edited with english translation by F. H. Marshall, Cambridge 1925.* Cf. Caradja, dans notre *Revista istorică*, XII, pp. 16-18. Voy. aussi *ibid.*, pp. 7-8.

³ Voy. aussi Gédéon, *Χρονικά*, p. 118. Cf. le même, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 610. Pour l'origine du nom voy. Benedetto Croce, *Curiosità storiche* (Naples 1919), p. 83 et suiv. Le sculpteur Annibal Caccavella (de fait κακὰ ἔελα, „mauvaises voiles“).

⁴ Gédéon, *Χρονικά*, p. 95, note 1, cite cet opuscule: *Λόγος ιστορικός τῆς ἱερᾶς πολιτείας τοῦ ἐν ἱερομονάχαις λογιωτάτου, παναγιωτάτου καὶ σοφωτάτου κυρίου Διονυσίου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Κομνηνοῦ*, Venise 1659. Il est dédié à l'ancien patriarche Denis I^{er}, „ancien“ par Hélié Méniate (Ményate), qualifié de: „hérodiacre, notaire de la très sainte Métropole de Philadelphie“, les dépenses étant supportées par Isaac Rhalli d'Alep. Un exemplaire au British Museum.

⁵ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 17.

⁶ *Ibid.*, pp. 165-168.

tin, comme moine Césaire, Daponte, sera un écrivain actif, qui appliquera son talent à l'histoire de son temps de même qu'aux vers de son „Jardin de grâces“ et du „Miroir des femmes“. A Proilavon même le futur Patriarche Callinique IV montrera jusqu'en 1743 un grand amour pour les lettres, rassemblant aussi une importante bibliothèque¹.

En même temps, les colonies grecques de Venise donnaient le grand prédicateur Élie Méniate, dont l'influence sur la littérature grecque au XVIII^e siècle fut si grande. En 1704 il obtenait comme hiérokéryx, la direction des écoles soumises au Patriarcat².

Démétrius Cantemir énumère avec reconnaissance les membres du cercle des lettrés de Constantinople qu'il a lui-même pendant si longtemps fréquenté. On y trouve le patriarche Callinique à côté d'un Mélétius d'Arta qui réunissait dans son admiration Thalès à von Helmont et de Iakomis, philosophe lui aussi³. Plus tard, un Kritias, grand ecclésiarque, un Jean Dchani, de Lesbos, brilleront parmi les rhéteurs et beaux esprits de Constantinople⁴.

Les chefs même des pays libres du Danube sont à la tête de ce mouvement culturel. Avec le Stolnic Constantin Cantacuzène, un lettré de ce que nous appelons la nouvelle Renaissance byzantine avait gagné la conduite politique d'un de ces pays roumains qui sont la base de l'orthodoxie. Méprisant la vanité de la couronne ou en craignant les risques, il est de fait pendant de longues années le directeur, le vrai et seul directeur de son neveu Constantin Brâncoveanu — deux Constantins rappelant un souvenir cher aux esprits byzantins —, et, lorsque entre ses fils et ceux de son ancien protégé surgiront des conflits, il fera tomber le prince pendant si longtemps conseillé par lui et continuera à régner

¹ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 648.

² *Ibid.*, pp. 615–616.

³ *Histoire de l'Empire Ottoman*.

⁴ Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, p. 202.

lui-même sous le nom de son fils Étienne, la même catastrophe devant les foudroyer bientôt.

En Moldavie Démétrius Cantemir connaissait le grec ancien, le turc, l'arabe, sans doute l'italien, encore langue diplomatique à Constantinople, le turc, l'arabe; il avait des connaissances de philosophie, étant traducteur de Heineccius, d'histoire, dans laquelle il fut le continuateur de Vico et le précurseur de Montesquieu pour la théorie des „révolutions d'Empire“, ensuite si familières au XVIII^e siècle, de géographie, dans laquelle il donna, le premier, une importance aux „profils“, ainsi que de théologie musulmane et de musique même. Par lui et par Nicolas Maurocordato, auteur d'un *De officiis* grec, compilateur d'une forme grecque du *Theatrum europeum*, patron d'un Étienne Bergler, Saxon de Transylvanie, qui fut éditeur d'ouvrages de l'antiquité hellénique, il y a, dès la fin du XVII^e siècle, pour le premier, dès 1709 pour le second, dont le frère Scarlate, gendre de Brâncoveanu, aurait été sans sa mort prématurée une autre merveille du siècle¹, le *lettré monté sur le trône roumain, dominant de ce faite de l'édifice post-byzantin la vie politique et religieuse de l'orthodoxie entière.*

II. PROGRAMMES ET DIRECTIONS

A l'école bucarestoise de St. Sabbas on expliquait en 1707,— du reste, comme à l'Académie constantinopolitaine²,—Homère, Phocilide et Pythagoras, Ésope, Sophocle et Euripide, Pindare, Xénophon, Thucydide, Plutarque, Démosthène et Isocrate, puis, de la littérature sacrée, Grégoire de Nazianze et Synésius, de celle des Byzantins, Agapet, Théophylacte Symokatta. On se servait de la grammaire de Laskaris et de celle d'Alexandre Maurocordato³. Un Marc Porphyropoulo de Chy-

¹ Enterré à la Metropole de Tirgoviste sous une pierre portant une inscription roumaine; Iorga, *Inscriptii*, I, p. 119, no. 4.

² Gédéon, *Χρονικόν*, p. 100.

³ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 392-394, no. CCCCXXVII. Cf. Helladius, ouvr. cité, p. 60. Nicolas Maurocordato s'intéressait aussi aux écrits

pre, un Jacques Manos d'Argos y étaient employés en 1713¹. Plus tard, vers 1720, le moine Athanase, qui conduisait l'école de Jassy, demandait pour ses élèves un Chrysoloras ou un Caton, ainsi que „d'autres choses poétiques, employées par les commençants“² : c'était tout à fait le programme byzantin. Mais on copiait à Bucarest Hésiode³ et on étudiait dans le magnifique couvent de Văcărești, près de Bucarest, fondation de Nicolas Maurocordato, qui y avait adjoint une bibliothèque, l'Iliade⁴. Dans un catalogue de livres du couvent de Barnovschi à Jassy, on trouve, à côté d'une anthologie des poètes antiques, l'Odyssee, l'Iliade et les commentaires d'Eustathe, Théocrite, Eschyle, Euripide, Aristophane, Xénophon, Isocrate, Démosthène, l'„Organe“ d'Aristote, Op-pien, le „Dipnosophe“, les oeuvres de St. Basile, de Basile de Séleucie, de Grégoire de Nazianze, de St. Jean Chrysostôme, de Maxime le Péloponésien, le Lexicon de Suidas et le Nomocanon de Mathieu Blastaris, à côté des manuels de grammaire, allant de Laskaris à Sébastos de Trébizonde, et des ouvrages de théologie de date récente⁵.

Ce n'est pas comme Grecs voulant greciser, mais comme héritiers d'une civilisation universelle de langue grecque, que

de Maxime Margounios et de Cyrille Loukaris; notre Hurmuzaki, XIV, pp. 535-536, no. DXXXIII.

¹ *Ibid.*, pp. 526-527, no. DXXVI; *ibid.*, pp. 535-536, no. DXXXIII; pp. 542-543, n-os DXL-DXLI; pp. 544-545, no. DXLIII; pp. 565-566, no. DLXI; pp. 572-573, no. DLXVIII; pp. 585-586, no. DLXXVIII; pp. 597-598, no. DLXXXIII; pp. 618-619, n-os DXCIX-DC; pp. 703-704, no. DCLXIX. — Un Constantin, grand-rheteur, *ibid.*, pp. 683, 688-690, no. DCLVII. — Un Séraphin, *ibid.*, p. 687, no. DCLVI. — Sur un Spandoni, *ibid.*, p. 690, no. DCLVIII; un Georges, *ibid.*, pp. 691-692, no. DCLIX. — Cf. aussi Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, p. 204.

² Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 864-865, no. DCCCXLIII.

³ *Ibid.*, p. 877, no. DCCCLIV.

⁴ *Ibid.*, p. 909, no. DCCCLXXXVI. Nous publions le catalogue de la bibliothèque dans l'appendice à notre Hurmuzaki, XIV.

⁵ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 909-911, no. DCCCLXXXVII. Il y a aussi des livres latins, slavons, italiens, — les meilleurs auteurs. Même un Euchologe géorgien.

ces didascales tâchent de gagner par les écoles qu'on vient de fonder tout orthodoxe à leur hellénisme de saveur byzantine. A Jassy, le grand rhéteur du Patriarcat, Constantin, mis à la tête de l'Académie hellénique, se plaint de ce que les boiars, influencés plutôt par le latinisme polonais des Jésuites établis dans la capitale de la Moldavie, ne veulent pas faire apprendre à leurs enfants les lettres grecques et le déclarent sans ambages¹. Cependant, si tel des didascales s'écriait que, le Phanar étant sur le Danube, il ne rêve pas de Constantinople, un autre, ce Jacques Manos, d'Argos, croit trouver, en 1720, à Bucarest „la mort“ et l'„enfer“². Le prince de Moldavie, Michel Racoviță, un Roumain de vieille souche, croyait devoir envoyer, en 1725, son fils à Constantinople pour s'y former et suivre des études³.

Il est vrai que cet enseignement dirigeait plutôt vers l'hellénisme ancien que vers l'époque byzantine. Nicolas, fils d'Alexandre Maurocordato, imita Cicéron dans son livre de morale *Περὶ καθηκόντων*, et on le voit même s'intéresser à l'archéologie, cherchant la place où furent Clazomène et Théos⁴. Il correspond avec Chrysanthe Notaras sur les souvenirs de l'Ionie, visitée par ce prélat éclairé⁵. Il prise la pureté du „style ionien“, employé par son ami le patriarche à cette occasion⁶.

Mais leur „byzantinisme“ réside surtout dans la profonde fidélité à l'Empire, pendant toute cette première période, — seule la „philosophie“ française du siècle devant donner d'autres aspirations à une génération nouvelle. Ainsi Jean Maurocordato déclarait à Chrysanthe Notaras que, la guerre

¹ Ἑλληνικὰ γράμματα εἶπαν πῶς δὲν θέλουν νὰ μάθουν τὰ παιδία τους ; notre Hurmuzaki, XIV, p. 791, no. DCCLXXXIII. Il se plaint d'avoir été arraché à la Valachie, où il se sentait mieux ; *ibid.*, pp. 814-815, no. DCCCVI.

² *Ibid.*, p. 865, note 1.

³ *Ibid.*, pp. 893-894, no. DCCCLXVIII. Aussi *ibid.*, p. 1071.

⁴ *Ibid.*, p. 896, no. DCCCLXX.

⁵ *Ibid.*, pp. 901-902, no. DCCCLXXIX.

⁶ *Ibid.*, pp. 904-905, no. DCCCLXXXI.

s'étant ouverte entre les Turcs et les Impériaux allemands, il désire la victoire du „puissant Empire“, de la *κραταιά βασιλεία*, pour vue les „chrétiens“ en retirent un avantage¹.

III. L'ÉGLISE ET LA NOUVELLE DIRECTION.

L'Église en était arrivée à élever au premier rang non plus le prélat disposant de plus d'argent emprunté pour séduire la cupidité turque, ni le plus expert en fait d'intrigues, mais celui qui s'impose par ses connaissances et ses talents. Denis le Séroglane, le protégé de Brâncoveanu, écrivait des lettres aussi au patriarche de Moscou et aux Tzars, qui furent très prisées pour des qualités de style². On a aussi des lettres pareilles du patriarche d'Alexandrie, Gérasime le Crétois, qui demandait à Brâncoveanu de faire imprimer son traité de rhétorique³. Néophyte d'Andrinople (1688-1689), qui entra en rapports avec le Tzar, est le rénovateur de son Église⁴. Callinique II confirme les privilèges de la grande école de Constantinople⁵. Ce fut, après l'ancienne visite du patriarche Nectarius, se rendant à Moscou pour y pacifier l'Église russe (1664)⁶, le cas pour l'élève de Corydallée⁷, Dosithée, patriarche de Jérusalem.

Cet homme très doué et d'une inlassable activité, d'une haute et noble ambition, dont nous avons montré l'oeuvre littéraire, qui comprend aussi des recueils d'écrits contre les latins: *Τόμος ἀγάπης*, *Τόμος χάρας*, *Τόμος καταλλαγής*⁸,

¹ Ὅπου νὰ ἔχουν κα οἱ χριστιανοὶ τὸ σκέπος καὶ ἄνεσιν; *ibid.*, p. 790, no. DCCLXXXI.

² Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, p. 87 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 99-101.

⁴ Gédéon, *Πατριαρχικοὶ Πίνακες*, ouvr. cité, p. 608.

⁵ Gédéon, loc. cit., p. 609.

⁶ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 202-203, no. CCLXXXIV.

⁷ Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, p. 103. Daponte donne une lettre en style archaïque de Denis, datée de Bucarest, en décembre 1689; *ibid.*, p. 104 et suiv. Aussi sur son neveu Chrysanthe, *ibid.*, p. 107 et suiv.

⁸ Cf. J. Bianu et Nerva Hodos, *Bibliografia românească veche*, I, Bucarest 1903.

se rend compte bientôt que son rôle ne doit pas être celui d'un esclave turc au Caire, se querellant pour la maigre monnaie de quelques fidèles avec les Sinaïtes de leur métoque égyptien, ni, non plus, celui d'un commensal et parasite de son collègue constantinopolitain, vivant sur les revenus du métoque de la capitale, très achalandé comme clients: il s'établit en demeure sur le Danube valaque.

Il y joua, grâce à l'amitié de Constantin Cantacuzène le Stolnic, un rôle dominant comme théologien, comme imprimeur et surtout comme gardien de la discipline dans les deux pays roumains, dépassant de beaucoup ce qu'avaient fait à Moscou ses prédécesseurs Théophane et Païsius. Une imprimerie grecque surgit en Moldavie par la libéralité du si riche prince Georges Duca, un Rouméliote, et Dosithée y publiera, avec ces gros livres de redressement contre la propagande catholique venant de la Transylvanie, gagnée par l'empereur, envahie par les Jésuites qui attirent à l'Union une grande partie des Roumains, sa belle Histoire des Patriarches de Jérusalem. En Valachie il s'associera un moine d'„Ivir“, de l'Ibérie caucasienne cet Anthime, doué de grands talents comme dessinateur, qui, bien qu'étranger, était arrivé à occuper d'abord la situation d'hégoumène du vieux couvent de Snagov, puis celui d'évêque de Râmnic, enfin de métropolitain du pays, donnait dans son imprimerie des ouvrages en roumain, en grec, en slavon même, et, par delà ces langues de l'Europe, en arabe et, sous la direction d'un de ses élèves, Roumain de Transylvanie, en géorgien, à Tiflis même, — collaboration féconde qui se continuera pendant de longues années. Et, en même temps, cet observateur scrupuleux du dogme orthodoxe régentera l'Église roumaine de Transylvanie, examinant scrupuleusement la doctrine des chefs improvisés qui étaient habitués à se faire sacrer à Bucarest, et, partant en guerre, au risque de susciter la colère de l'empereur envers le prince de Valachie, Brâncoveanu, qui le soutenait dans cette campagne, contre les tentatives des Jésuites de se gagner

tous les orthodoxes roumains au Nord des Carpathes¹, il conseille, menace et excommunie².

Après lui, cette oeuvre, qui est grecque de langue, mais embrasse toutes les nations participant à la civilisation byzantine, sera poursuivie par son neveu, Chrysanthe Notaras.

D'abord archidiacre de cette Église de Jérusalem qu'il ira si rarement voir sur les lieux, préférant comme Dosithée le séjour assuré et rémunérateur dans les principautés roumaines, cet homme, curieux de toute science, qui avait fait des études en Italie, où il y avait toute une colonie d'étudiants à Padoue, envoyés par la Valachie et la Moldavie, et à Paris même, où il publia un ouvrage de mathématiques orné de son portrait, se mêle intimement à la politique moldave, orientée, sous un camarade d'études, Démétrius Cantemir, vers l'alliance avec la Russie de Pierre-le-Grand, conçu comme le nouvel empereur byzantin qui s'en va prendre possession de son Siège de Constantinople. Après Dosithée, devenant lui-même patriarche, il passe, avec de courts séjours à Constantinople, de Bucarest, où Nicolas Maurocordato élève le magnifique couvent de Văcărești, sacré par Chrysanthe, et y installe une bibliothèque, qui deviendra célèbre, à Jassy, où il prend demeure au couvent de St. Sabbas. Toute une oeuvre scolaire lui est due, imitant dans ce collège princier ce que le Stolnic Cantacuzène avait créé à Bucarest. A tel moment, un patriarche d'Alexandrie, Samuel, surgira à ses côtés, alors que la capitale valaque, accueillant Sylvestre d'Antioche chassé par les Jésuites, très actifs là aussi, fait élever par Constantin, fils et successeur de Nicolas

¹ Il fut parrain au mariage d'une fille de Brâncoveanu, Alexandre Maurocordato étant présent; notre Hurmuzaki, XIV, p. 288, no. CCCXLIX. Sur les tentatives des Latins d'acheter aux Turcs les Lieux Saints une lettre de l'agent valaque en 1674; *ibid.*, p. 211 et suiv., no. CCC. L'ancien prince de Valachie, Grégoire Ghica, employa lui aussi ce prélat pour contre-carrer les catholiques; *ibid.* Sur les rapports de Dosithée avec Denis de Constantinople; *ibid.*, pp. 214-217.

² *Ibid.*, pp. 334 et suiv., 340 et suiv.

Maurocordato, une église syrienne, celle de St. Spiridion¹.

Contemporain de Chrysanthe, le patriarche Athanase II, considéré comme soumis aux influences catholiques, avait des connaissances musicales étendues². Callinique III, en 1726, fonctionne comme directeur de la même école : c'était encore un hiérokéryx³. Samuel I-er avait été élève de l'Académie de Constantinople et même professeur dans cette institution⁴, et Gerasime III avait été nommé par celui-ci directeur de l'Académie⁵.

A l'époque où Mélétius de Ianina, métropolitaine d'Arta, puis d'Athènes, osa écrire sa monumentale Histoire de l'Église entière, un Métrophane Grégoras, le poète de l'époque, avant Joseph de Trnovo, se contenta d'être, jusqu'après avoir dépassé les cent ans, un commensal apprécié des princes roumains d'origine constantinopolitaine⁶.

IV. LES POÈTES

L'esprit curieux de tout, — intéressé à la politique, à l'histoire, d'un penchant poétique qui fit écrire au futur hiéromonaque Césaire⁷, devant mourir au Mont Athos, des pièces de vers à la façon d'Anacréon, mais non sans une influence venant de la France „philosophique“ —, de Constantin Daponte, élève de Hiérothée Comnène⁸, donna vers ce milieu du XVIII-e siècle la forme à laquelle s'était arrêté un mouvement qui de plus en plus se détachait du sérieux, de la dignité solennelle, du pédantisme des Byzantins. Il mêle des

¹ Voy. notre notice sur cette église dans le „Bulletin de la Commission des monuments historiques“ de Roumanie, XXII, p. 97 et suiv.

² Gédéon, ouvr. cité, p. 619.

³ *Ibid.*, pp. 627-628.

⁴ *Ibid.*, pp. 657-658.

⁵ *Ibid.*, p. 674.

⁶ Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, p. 175 et suiv. Pour Joseph, *ibid.*, p. 114 et suiv.

⁷ En 1751; Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, p. 134.

⁸ *Ibid.*, p. 125.

lettres en vulgaire, comme celles adressées à sa mère, ou celle à un corsaire, à ses amis, à des épîtres soignées, se montrant tour à tour solennel et savant¹, simple et affectueux². Secrétaire de différents prélats et du prince Jean Maurocordato, signant en 1741 : „Constantin Étienne Daponte, anagnoste, consul de la grande Angleterre, secrétaire de la très illustre principauté de la Hongrovlachie et professeur d'une des écoles princières grecques de Bucarest“³, il confond dans ses sympathies les Grecs, dont il vient, et les Roumains, dont il connaît le pays, la langue et le passé⁴. Il ne fait pas de différence entre les Moldaves et les Valaques, entre les deux d'un côté, et les Grecs, de l'autre⁵. Mariorița Rosetti est pour lui une „soeur“⁶, les boïars de Valachie de vieilles connaissances. Très vieux, il empruntera le ton de la Bible pour glorifier cette Valachie, „gloire du monde, ornement de l'Europe“, et la „Bucarest dorée“, „la douce Bucarest“ : „la grandeur du pays arrive jusqu'à Jérusalem et sa prospérité se déverse sur la Montagne Sainte“; mais il ne manquera pas de condamner la décadence des mœurs, déplorant la misère générale, l'envahissement par les Turcs (1760)⁷.

L'Europe l'intéresse dans son action diplomatique⁸. Grand admirateur de tous les lettrés, dont il donne un interminable catalogue, si précieux pour la biographie des uns et la connaissance même des autres, il pense à la délivrance des chrétiens d'Orient et déclare que, si les prophéties anciennes à ce sujet ne se sont pas vérifiées, la faute en est „à notre indignité et à celle des Russes et à la débilité (ἀχρηότητα) qui s'est montrée plus claire que le soleil dans ces

¹ *Éphémérides daces*, pp. 324-326.

² *Ibid.*, p. 355 et suiv.

³ Ms. de la Bibliothèque du Parlement d'Athènes; voy. Νέος Ἑλληνομνήμων, II, p. 235.

⁴ *Éphémérides daces*, p. 184.

⁵ *Ibid.*, pp. 388-389.

⁶ *Ibid.*, p. 401.

⁷ *Ibid.*, p. 433 et suiv.

⁸ *Ibid.*, pp. 325-326. — Il cite aussi Constantin Manassès; *ibid.*, p. 370.

six années de guerre¹, après 1789¹. Il le dit franchement : s'il se tairait, ajoute-t-il, les pierres elles-mêmes crieraient.

Mais, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, on s'éloignera de ce Byzance qui persévérerait même sous cette forme italienne. A Ianina, un Balanos Rhizos s'occupait de mathématiques². Eugène Boulgaris, qui fonda à Constantinople „l'école de philosophie et de théologie“, est orienté lui aussi du côté de l'Occident³, mais son école ne vécut que dix-sept mois⁴. Le grand professeur bucarestois après 1750, un Macédonien, Manasse Héliade, qui avait fait des études à Padoue et à Bologne, était, non plus un „médecin philosophe“, mais un curieux de physique et de mathématiques qui avait fréquenté aussi l'Université de Leipzig ; le „Moésiodace“, d'origine roumaine, né à Cernavoda, dans la Dobrogea, Joseph connaissait le français en même temps que l'italien et s'occupait de cartographie, dirigeant dans ce domaine Rhigas, auteur des cartes du *Nouvel Anacharsis*, ainsi que de celles de la Moldavie et de la Valachie⁵. Désormais, avec un Eugène Boulgaris, un Lampros Photiadès (mort en 1805), un Néophyte Doukas, un Gennadius, qui fit le voyage de Leipzig, un Costantas et un Vardallah, un Démètre Daniel Philippide, formé dans le sens viennois et allemand, c'est la „philosophie“ française qui remplace la domination de la grammaire et de la rhétorique, vieille de plusieurs siècles, que Byzance avaient transmises à ses héritiers. Les écoles, de sciences et de langues occidentales⁶, fondées par Grégoire Alexandre Ghica et Alexandre Hypsilanti à Jassy et à Bucarest furent orientées dans ce sens.

¹ Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 226-227.

² *Ibid.*, p. 136.

³ Voy. sa nomination par le patriarche, qui s'adresse aussi aux marchands, aux chefs des corporations, en 1760, Athanase Comnène Hypsilanti, pp. 385-386. Athanase était un des épitropes.

⁴ *Ibid.*, p. 387.

⁵ Voy. Erbiceanu, ouvr. cité, qui résume Sathas et Zaviras, et Iorga, sur la carte de c. 1780, dans les *Mém. Ac. Rom.*, XXXVI.

⁶ Voy. notre *Histoire de l'enseignement en Roumanie*, trad. par M^{lle} Dimitrescu.

CHAPITRE VIII.

LE PHANAR

La Russie ne fut guère disposée, pendant longtemps, à prendre le rôle de patronage permanent pour la survivance d'un Empire qu'on était disposé à réserver aux Tzars. Sans compter les rapports avec les pays roumains à l'époque de Boris Goudounov, mais, à partir de la moitié du XVII^e siècle, avec des princes comme Basile et Mathieu, comme le successeur de Basile, Georges Étienne, qui demandera en vain au Grand Duc, avec lequel il avait cependant conclu un traité¹, nous avons déjà dit que, pour des relations avec cette Russie moscovite où — et chez les Cosaques — il n'avait fait que demander des aumônes, le patriarche Parthénus le Chiote avait été pendu².

C'était l'époque où un Crétois, Gerasime Vlachos, qui s'intitulait abbé de St. Georges Skalotos et supérieur du couvent de Strovilo, devant devenir plus tard, comme métropolitain de Philadelphie, le chef des Grecs vivant sous la puissance de Venise, invitait le Tzar Alexis à prendre pour la délivrance de la Grèce l'exemple de Philippe et d'Alexandre, qui préparèrent la ruine de la Perse³. Un abbé Ésaïe du Mont des Oliviers fut employé ensuite par les régents de

¹ Démètre Ionescu, dans la *Revista Istorică Română*, 1933 ; notre notice, dans la *Revista istorică*, même année.

² Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 7-8.

³ Daponte, loc. cit., pp. 147-148.



Pierre-le-Grand, comme protecteur des Grecs
 (d'après l'ouvrage de Helladius)

Moscou pour mettre ensemble une collaboration moscovite avec la révolte des chrétiens soumis au Sultan ¹. Helladius plaçait en tête de son opuscule sur l'Église orthodoxe le portrait, à inscription grecque, de Pierre-le-Grand.

Le Tzar avait été arraché à ses préoccupations du côté de la Baltique pour être dirigé vers l'Orient byzantin, non seulement par les offres du prince de Moldavie, par l'esprit largement ouvert, mais sans expérience, de Démétrius Cantemir et par le parti des Cantacuzènes valaques, opposé comme tendances au régime calculé du prince Brâncoveanu, comme le chef de l'armée Thomas, et par certaines incitations du clergé slave dans les Balcons, mais aussi par des Grecs comme Georges le Castriote et même comme Chrysanthe Notaras ². Des adresses anonymes en grec se dirigeaient vers lui dès la prise d'Azov et l'entrée des vaisseaux russes dans la Mer Noire, pour lui demander de secourir la chrétienté orthodoxe aussi au nom des quatre patriarches orientaux ³.

On sait la fin piteuse d'une expédition qui devait d'un seul bond arriver par le gué dobrogien du Danube en Thrace. Une seconde campagne, sous l'impératrice Anne, s'arrêta en Crimée et en Moldavie. Puis il fallut attendre l'ambition aventureuse de Catherine II, qui, voyant devant elle, dans les inscriptions d'un Potemkine, „le chemin de Byzance“, espérait placer dans la capitale de Constantin son petit-fils du même nom.

Même à cette époque, et malgré ces illusions, la Russie se mêla, de fait, très peu à ce qui formait l'essence même de la vie byzantine. Elle était trop imprégnée de l'esprit „philosophique“ du XVIII-e siècle pour vouloir se relier intimement à la vie de ces prêtres et moines qu'elle employait seulement comme agitateurs contre la Turquie païenne ou même contre l'Autriche patronne des Jésuites. Elle envoyait, vers 1740, des

¹ Voy. plus haut.

² L'analyse de leurs rapports dans notre *Istoria literaturii românești*, III.

³ Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, pp. 143-146.

subventions à St. Sabbas, à St. Georges du Caire, entretenant des relations avec le patriarche Mathieu d'Alexandrie¹, ainsi qu'au Mont Athos, où il y avait depuis longtemps „le couvent des Russes“, le Rhossikon. Elle accueillit en effet un Boulgaris et un patriarche Séraphin II, leur attribuant parfois des diocèses². Les rapports qui eurent lieu entre l'Église russe et la Moldavie, la Valachie voisine, introduisant dans les couvents roumains, en même temps qu'un grand amour pour les lettres, un zèle chaleureux pour la copie des manuscrits et les publications de livres saints et d'ouvrages de théologie, n'ont rien à faire avec une intégralité byzantine, dont, au contraire, ce mysticisme russe, de lointaines origines, s'était détaché, de même qu'il se tournait contre l'Église laïcisée par Pierre-le-Grand.

La guerre de 1769 contre les Turcs avait été préparée par des agissements en Moldavie, en Valachie, dans la Transylvanie des Habsbourgs même, dont les moines cherchaient depuis longtemps appui et secours en Russie, et elle débuta par un simulacre de révolution chrétienne à Bucarest. Mais bientôt ce caractère disparut et la seconde guerre de Catherine contre le Sultan, à la veille de laquelle le prince de Moldavie, Alexandre Maurocordato s'enfuit au-delà du Dniester pour chanter ensuite avec mélancolie „le Bosphore sur le Borysthène“, Βόσπορος ἐν Βορυσθέλει, eut un caractère purement politique, la campagne d'Alexandre I-er au commencement du XIX-e siècle devant faire partie de l'épopée napoléonienne, absolument étrangère aux préoccupations du passé.

La charge de continuer les traditions byzantines entre les limites du territoire même sur lequel s'étendait l'autorité du Sultan échut donc à ceux, adulés de leur vivant, lapidés ensuite, à peine reconnus par une science impartiale, qu'on appelait les Phanariotes.

¹ *Ibid.*, pp. 155-156.

² Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, pp. 649-650.

II. LES PREMIERS PHANARIOTES

Du monde des affaires, des banquiers de Constantinople, les Bardales, peut-être d'origine arménienne, vint en 1662 le patriarche Denis III¹. En 1688 l'élection du patriarche Calinique eut lieu dans la maison d'un Manolaki de Kastoria², fourreur, qui fut exécuté par les Turcs³ : de cette même ville devait surgir plus tard le munificent boïar moldave, créateur d'écoles, Georges le Kastriote, mêlé aux complications de la campagne russe sur le Pruth en 1711. Les écoles de Chios et d'Arta furent dues à cet Emmanuel de Kastoria⁴. Un Manuel Jean Hypsilanti, encore un riche fourreur, dont la corporation jouait un grand rôle à cette époque⁵, qui se vantait de descendre d'un officier de Manuel, empereur de Trébizonde, au XIV^e siècle, mais dont le père avait été un riche marchand, disposait en 1716 du siège patriarcal⁶. Son frère, Constantin, dit Psiolou, devenu boïar en Moldavie, tout en conservant le titre de grand rhéteur de l'Église byzantine, fut le père d'un second Jean, qui eut, de son mariage avec une Mamona, le prince régnant Alexandre⁷. Il y installa son ancien précepteur Cosmas⁸. Comme Hypsilanti fonda l'école de Patmos et comme le successeur de ce patriarche, Jérémie, était natif de cette île⁹, on pourrait admettre la continuation de cette influence. Des élections se faisaient en secret dans telle maison de ce Phanar, laïque et d'Église, qui en arrivait à avoir la direction de

¹ *Ibid.*, p. 589.

² *Ibid.*, p. 607.

³ Sur sa maison, Daponte, *Éphémérides daces*, p. XIX.

⁴ *Ibid.*, p. 109. Un kapou-kehaïa roumain lordachi le Sluger, en 1726; *ibid.*, p. 176.

⁵ Gédéon, *Χρονικά*, p. 110.

⁶ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 621.

⁷ D'après Barthélemy de Kotloumous, *Byzantios*, ouvr. cité, I, p. 536, note 2.

⁸ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 622, note 1131.

⁹ *Ibid.*, p. 622.

toutes les affaires¹. En 1703 Jean, interprète de la flotte, était parmi les bienfaiteurs du Patriarcat².

Le premier³ Phanariote qui obtint comme un avancement, après avoir été grand interprète de l'Empire— et c'est en cela que se résume la définition du prince phanariote — un trône roumain, en 1709, fut Nicolas Maurocordato, qui passa ensuite en Valachie, fut pris par les Impériaux en guerre avec les Turcs et regagna à la paix son trône. Son frère Jean, ancien régent en Moldavie, l'avait remplacé provisoirement à Bucarest. Leurs fils, Constantin, Jean, régnèrent, de même que les deux Alexandre, fils de ces princes. Comme une fille du vieil Alexandre Maurocordato, dit l'Exaporite, avait épousé Mathieu, fils de Grégoire I-er Ghica, prince de Valachie, — son frère étant grand interprète, celui qui fut décapité après la paix conclue avec l'empereur à Belgrade —, le fils né de ce mariage fut plusieurs fois prince, de même que ses fils, Scarlate, avec son fils à lui, Alexandre, et Mathieu et que le fils d'Alexandre, un autre Grégoire.

Par des mariages, ou des alliances politiques, d'autres familles se réunissent à la caste phanariote. Ainsi les Mourousi, d'Asie Mineure, Constantin et son fils Alexandre, les deux Hypsilanti, Alexandre et Constantin, qui prétendaient descendre d'un officier de l'Empire de Trébizonde⁴, leur parent Manuel, assez influent pour amener, en 1717, le rétablissement de l'oecuménique Cosmas⁵. Il refit le Patriarcat, dota l'école de Patmos, répara onze églises⁶. Des Roumains même, les Racoviță, Michel, allié aux Cantacuzènes et ses fils Constantin et Étienne, des Callimachi (de fait Calmășul, d'origine paysanne), purent y être admis. Du Phanar même vinrent les

¹ *Ibid.*, p. 628, note 1147.

² *Idem*, Χρονικά, p. 107.

³ Pour Athanase Comnène Hypsilanti le premier Phanariote aurait été Démètre Cantacuzène, ouvr. cité, p. 67. De fait il n'appartenait que de plus loin pas aux dynasties roumaines.

⁴ Skarlatos Byzantios, ouvr. cité.

⁵ Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 305.

⁶ *Ibid.*, pp. 313-314, 323-324, 328, 330, 341, 342-343.

Karatzas (Caragea pour les Roumains), qui, partant de Démètre (1737), agent d'Antiochus Cantemir, puis grand postelnic¹, et de Constantin, le grand échanson (1771)², puis sluger, donnèrent les princes Nicolas et Georges, les Soutzo, dont le premier, Constantin Drakos, écrivit un dictionnaire grec-latin-arabe³; ils comptent Alexandre, Michel — un autre Michel, sera fils de Grégoire, — l'influent Nicolas, qui finit supplicié, ne régnant pas; les Handcherli s'ajoutent plus tard. Les îles donnèrent l'esprit entreprenant de Nicolas Maurogénis.

A un certain moment, en 1739, un des Phanariotes, le grand interprète Alexandre Ghica, joua même le rôle d'un arbitre entre les deux princes régnants, ses parents, les réconciliant et arrivant à imposer à leur conduite, d'après la tradition, rappelée alors, de Nicolas Maurocordato, une direction unitaire d'„amour fraternel“. On s'entendait pour que le pouvoir reste d'une façon permanente aux cousins germains Constantin Maurocordato et Grégoire Ghica. Michel Racoviță, dont jadis Constantin avait dû et voulu épouser la fille, Anastasie⁴, ce rival, devait être pacifié par un don de „charité chrétienne“, un autre don de reconnaissance, double, revenant à Alexandre Ghica lui-même⁵. Les Turcs avaient accordé, du reste, au grand interprète, en récompense pour des services qu'ils oublieront bientôt pour le faire décapiter, le titre de prince honoraire des pays roumains.

¹ Daponte, *Éphémérides daces*, pp. XIV-XV, 13, 15. Un Sgouromali Karatzas, en 1727; Athanase Comnène Hysilanti, ouvr. cité, p. 323.

² Enterré à S-te Parascève; Daponte, *Éphémérides daces*, p. XXV. Cf. sur lui *ibid.*, p. 140.

³ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 192. Cf. le même, *Éphémérides daces*, p. 49 (grand logothète en 1738). Voy. au si *ibid.*, p. 255. — Constantin et son frère Démètre (1739), Alexandre, fils du grand logothète, p. 309. L'éloge de Constantin Maurocordato par Drako Soutzo, *ibid.*, p. 441 et suiv (1741). En 1739 Démètre Soutzo, grand comis; *ibid.*, p. 132.

⁴ Daponte, *Éphémérides daces*, pp. 337, 347, 348, 349.

⁵ *Ibid.*, pp. 303-309.

III. LES PHANARIOTES, L'ÉGLISE ET LA VIE CONSTANTINOPOLITAINE.

Les Phanariotes n'eurent, de loin, le prestige des princes indigènes. A peine Nicolas Maurocordato cherche-t-il à réconcilier l'oecuménique Cosmas avec son ami Chrysanthe¹, vieille querelle continuant celle qui dès 1698 avait éclaté entre le dur Callinique et le patriarche Dosithée². Ils purent seulement offrir une maigre hospitalité aux prélats grecs forcés de quitter leurs sièges, comme l'ancien oecuménique Cosmas (1716)³, comme le patriarche d'Antioche⁴ ou comme Cyrille IV (1712), en quête d'aumônes⁵. Sous Constantin Maurocordato, Sylvestre, patriarche d'Antioche, fut accueilli à Bucarest, où il fit bâtir une chapelle qui porte encore son inscription syrienne⁶, allant à Jassy imprimer en grec et en arabe une Liturgie et des „antimensia“. En 1737 il avait à sa Cour les métropolités de Bethléem, de Myrrhe, qui devint le métropolité Néophyte⁷, et de Nysse. Grégoire Ghica avait fait en Moldavie, du métropolité de Side, son intime; ce prélat quitta le pays en 1739 avec les Russes⁸. On vit même à Jassy, sous le frère de ce prince, Jean, un métropolité de Lybie, parlant sur la situation des Coptes dans

¹ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 710-712, no. DCLXXV.

² *Ibid.*, pp. 754-756, no. DCCXXXVII.

³ *Ibid.*, pp. 787-788, no. DCCLXXIX. Cf. aussi *ibid.*, p. 791, no. DCCLXXXIII. L'évêque de Bethléem, Malachie, était aussi auprès des princes roumains; *ibid.*, p. 789. Cf. aussi *ibid.*, pp. 891-892, no. DCCCLXIV. Un autre évêque de Bethléem, comme hégoumène du couvent de Văcărești; *ibid.*, pp. 1044-1049, no. MMV-MVI; pp. 1052, 1055-1057. Celui de Nazareth, *ibid.*, pp. 892-893, no. DCCCLXVI; pp. 897, 915, no. DCCCXC; pp. 949-950, no. DCCCXXIII. Grégoire Ghica, prince de Moldavie, recommandait le précepteur de ses fils, Joannice, pour un siège d'évêque; *ibid.*, pp. 921-922, no. DCCCXCVI.

⁴ *Ibid.*, p. 817, no. DCCCIX. Cf. *ibid.*, p. 833 et suiv. Il y avait l'église de Zlătari à Bucarest et le couvent de Cernica.

⁵ Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 288.

⁶ *Ibid.*, p. 364. Voy. Iorga dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, XXII, p. 97 et suiv.

⁷ Daponte, *Éphémérides daces*, pp. 30-31, 72, 100, 119, 172.

⁸ *Ibid.*, p. 272.

son Éthiopie¹. Parthénus de Jérusalem résida à Jassy même et à Bucarest².

On recourait aux princes roumains chaque fois que, comme en 1720, sous le patriarche oecuménique Jérémie III, il s'agissait de travaux à la Grande Église de Constantinople³. Jusqu'aux moines de Souméla, du côté de Trébizonde, on s'adressait à eux pour des aumônes⁴.

Quant à Chrysante de Jérusalem, il était l'hôte presque permanent des Principautés, au point que le lieutenant du Grand Vizir le traitait en riant de vagabond, pour que Païsius II, patriarche de Constantinople, lui objecte : « Les patriarches de Jérusalem n'ont pas d'autre revenu et c'est pourquoi ils voyagent à travers le pays du puissant Empire, ci et là, pour se nourrir. Et, ayant dit ceci, je lui ai baisé le pied et l'ai prié de conserver Votre Béatitude et nous sous sa protection. Et il nous répondit : « Très bien »⁵ ».

Le même Phanar donnait, à un certain moment, des mêmes familles, les évêques et les princes. Ainsi pour le patriarche Joannice Karatzas (1761-1763)⁶, dont un frère était aussi truchement de la légation de Hollande⁷, pour Gabriel, archevêque de Salonique, frère du prince de Moldavie Jean Théodore, qui avait transformé à la façon hellénique, en Kallimachès, son ancien nom roumain de Calmășul (Gabriel devint ensuite métropolitain de Moldavie⁸), et

¹ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 103. Originaire d'Andros, il devint patriarche d'Alexandrie; Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 355. Daponte mentionne aussi le séjour à Jassy de Sylvestre.

² Daponte, dans Erbiceanu, ouvr. cité, p. 11. Païsius à Jassy en 1735; Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 340.

³ Hurmuzaki, XIV, pp. 860-861, no. DCCCXXXIX. Les remerciements, en 1764, du patriarche Samuel, *ibid.*, pp. 1169-1171, no. MCLI.

⁴ *Ibid.*, p. 901, no. DCCCLXXVII.

⁵ *Ibid.*, p. 970.

⁶ En 1739 un protosyncelle Karatzas gagne le siège de Petch; Daponte, *Éphémérides daces*, pp. 151-152. Cf. Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 344.

⁷ Gédéon, ouvr. cité, p. 655.

⁸ Jean Callimachi fit des dons au couvent de Rhossikon; *ibid.*, p. 655, note.

pour Samuel Handcherli (Chantzéris) (1763-1768), dont un parent fut le prince de Valachie tué par ordre du Sultan dans sa propre capitale.

De leur côté, les patriarches, qui conservaient aux princes phanariotes et à leurs parents des stalles dans la Grande Église¹, ne visitèrent plus si souvent les pays roumains, sur lesquels leur influence fut plus faible que celle de leurs prédécesseurs. Si Grégoire Ghica, prince de Moldavie, fit examiner à Constantinople le cas de son métropolite, Antoine, qui avait suivi, en 1739, les armées russes dans leur retraite, demandant qu'il soit destitué par l'oecuménique², la tentative, faite par le patriarche Procope, d'annuler l'élection du métropolite de Moldavie Léon Gheuca³ n'eut pas d'écho et de suite. La Valachie elle-même se borna à annoncer la nomination ou le transfert de ses évêques⁴ et à attendre l'„ekdosis“ que le patriarche ne pouvait pas refuser. On voit un métropolite de Valachie se plaindre, en 1733, que l'oecuménique ne lui a pas annoncé son élection et celui-ci nie avoir oublié envers son correspondant un devoir observé toujours „envers les confrères archiérées qui sont soumis à notre Siège oecuménique et patriarcal“⁵.

Mais par ses propres moyens, sous le régime du Phanar, l'oecuménique, qui continuait à „permettre“ au clergé roumain, au moins en Valachie, de se réunir pour l'élection d'un nouvel évêque⁶ — d'un autre côté on voit des moines de Pologne demander au métropolite de Moldavie, en 1730,

¹ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 1104, no. MLIV.

² *Ibid.*, pp. 1092-1094, no. MXLVIII. Le Patriarche Païsius avait visité la Moldavie; *ibid.*, p. 1094, no. MXLIX.

³ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, p. 671.

⁴ Daponte, *Éphémérides daces*, p. 120. En 1738 un *cafedgi* turc apporte le document (*ibid.*, p. 126). Voy. l'analyse que nous avons donné, dans la revue roumaine *Convorbiri literare*, 1901, pp. 999 et suiv., 1101 et suiv., du registre de la correspondance, en grec, du métropolite de Valachie Philarète (fin du XVIII-e siècle).

⁵ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 1079-1080, no. MXXXVII.

⁶ En 1720; *ibid.*, pp. 859-860, no. DCCCXXXVIII.

de les sauver des Jésuites, en leur donnant un évêque ¹, — arriva, en 1766 et 1767, à se soumettre les anciens Sièges slaves de Petch et d'Ochrida, avec leurs vingt-cinq métropoles ². Ici encore, Byzance paraissait se refaire. Un ancien évêque de Vidine et un ancien évêque de Pharsale participent en 1720 à l'élection du métropolitain valaque, comme une affirmation que l'Église byzantine, avec tous ses rapports intérieurs, restait entière ³.

Constantinople vivait encore d'une vie intensément chrétienne ⁴. Pour les Pâques, pendant trois jours, comme à l'époque byzantine, les corporations, fourreurs et bouchers en tête, dansaient dans les rues au son des violes et buvaient pour la résurrection du Christ. On envoyait pour obtenir la confirmation de ce privilège deux mille oeufs rougis par le protosyncelle de la Grande Église et le Sultan en prenait sa part. Au Patriarcat même on descendait dans la cour pour donner le signal que les jeux commencent. Lesdites corporations venaient y prendre la bénédiction du chef de l'Église avant de commencer leurs réjouissances, auxquelles participaient, du reste, comme spectateurs, les autres confessions et les Turcs aussi. „Parfois, disait-on“, — c'est Daponte qui parle —, „le Vizir lui-même y venait incognito, et même l'empereur. Et, ainsi, partant de la fête des Rhomées, les autres nations festoyaient aussi, et il y avait à Constantinople une seule joie commune et une fête, ces trois jours-là“ ⁵.

¹ *Ibid.*, p. 1062 et suiv.

² Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 105. Ailleurs l'Église régressait: on vit en 1720 à Antioche un patriarche de dix-sept ans, Cyrille III, qui dut s'en aller; *ibid.*, p. 313.

³ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 859-860, no. DCCCXXXVIII.

⁴ Des artisans roumains s'y trouvaient aussi; Daponte, *Ephémérides daces.* p. 349.

⁵ Κημμίαν φοράν ἔλεγον πῶς ἤρχετο τεπτίλι καὶ ὁ θεῖος αὐτὸς καὶ ὁ βασιλέας. Καὶ ἔτι μὲ τὴν ἀφορμὴν τῆς ἑωρτῆς τῶν Ῥωμαίων συνῶρτηζαν καὶ τὰ ἔθνη, καὶ ἦτον εἰς τὴν Πόλιν μία κοινὴ χαρὰ καὶ πανήγυρις τὰ τρεῖς ἕκβινας ἡμέρας; Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 140.

La vie revenait aussi à la „Polis“. Les manifestations populaires ne manquaient pas et elles étaient bruyantes: les épiciers et les marchands de poissons envahirent en 1719 le synode pour empêcher une décision sur les jeûnes, qui aurait atteint leurs intérêts¹.

IV. POLITIQUE DU PHANAR

Autour des premiers Phanariotes d'autres familles aussi gagnent une importance durable: un Chrysoskolaios, un Laskaris Mamona, de l'ancienne famille moréote², un Tzouki, dont la fille, Pulchérie, épousa Nicolas Maurocordato³, un Xypolite, secrétaire de Nicolas Maurocordato⁴, un Constantin Ventura, de Paros, qui protégea l'enfance de Daponte⁵ et qui finit tué par les Turcs⁶, des Skanavi, de Chio, alliés aux lignées princières, un Euphragiotès, „gendre du grand interprète, et chartophylax de la Grande Église“, un Georges Rhamadanis. On rencontre même un Paléologue à Bucarest en 1739⁷, plus tard un Mano, gendre d'Alexandre Hypsilanti⁸, un Argyropoulo, parent des Mourousi, puis les Rhizo, des marchands, entrés dans la noblesse phanariote par le mariage de Grégoire Alexandre Ghica et d'Alexandre Scarlate Ghica⁹ avec les filles de Jacob, enfin les Vlasto, créanciers du vieux Alexandre Maurocordato¹⁰, un Spandoni, grand chartophylax, un Iouliano, de famille levantine¹¹.

¹ Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 308.—Sur les onze églises qui brûlèrent en 1730, *ibid.*, pp. 327-328.

² Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, pp. 323, 325.

³ Daponte, *Éphémérides daces*, p. 337; notre Hurmuzaki, XIV p. 927, no. DCCCCI et Appendice.

⁴ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 196 et suiv.

⁵ *Ibid.*, p. 199. Cf. *Éphémérides daces*, p. 347. Aussi notre Hurmuzaki, XIV, pp. 805-806, no. DCCXCIV.

⁶ Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr. cité, p. 334.

⁷ Daponte, *Éphémérides daces*, pp. 172, 239, 257.

⁸ Voy. C. G. Mano, *Les Mano*.

⁹ Notre Hurmuzaki, XIV, pp. 1139-1140, no. MCXXV; cf. *ibid.*, XIII, p. 393 et suiv.

¹⁰ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 852, note 2; pp. 1123-1125, no. MXCII.

¹¹ *Ibid.*, p. 856 et suiv.

Vers 1730 se dessine l'influence de Drako Soutzo, grand logothète valaque, qui fera souche de princes¹, et les Hyspanti occupent à cette même époque des places importantes en Moldavie.

Venant de toutes les provinces de l'Empire, ils formèrent, ensemble, une grécité byzantine unique, bien différente de la grécité révolutionnaire, d'esprit national, qui gagnera le terrain sur le fragment de terre grecque devenue libre après 1821.

Auteur d'un livre sur les Devoirs, Nicolas Maurocordato² avait rédigé, en 1727, à l'usage de son fils, un vrai programme de gouvernement qui par la noblesse des sentiments qu'il exprime n'a sans doute rien à voir avec la critique coutumière de l'âme phanariote. A côté, des prescriptions pratiques : soumission à la volonté paternelle, crainte des dettes — le fils, Constantin, en fera tant! —, mépris du luxe — „si ton père a erré sous ce rapport, ses souffrances doivent te servir d'enseignement“ —, même en fait de construction — „comme prince tu as des palais; lorsque tu es à Constantinople, la maison^{παλις} ancestrale te suffit“ —, haine des innovations, attention scrupuleuse en ce qui concerne le milieu roumain, secret sur ses intentions³, et surtout „se faire aimer par les indigènes“, n'écouter pas les paysans contre les boïars et empêchant ceux-ci d'opprimer les premiers; enfin avoir peu de Phanariotes autour de lui⁴, — recommandation nécessaire à un moment où, en 1719, le didascale Marc Porphyropoulos, abrité sous les ailes du même prince, pouvait écrire ces paroles, que nous avons déjà citées : „Tout le Phanar est à Bucarest; je ne pense plus à Constantinople“⁵. De fait,

¹ *Ibid.*, p. 366-367, no. DCCCCXXXIX; p. 1021, no. DCCCCLXXXII.

² Sur un ouvrage inédit du même, *Περὶ γραμμάτων σπουδῆς καὶ βιβλίων ἀναγνώσεως*, conservé dans la bibliothèque Kolybas d'Athènes, voy. Νέος Ἑλληνομνημῶν, XIII, p. 459, no. 98.

³ Dans des glosses sur un exemplaire de Macchiavel, qu'il traite de „scélérat“ aux „intentions infâmes“, on lit : „pompe, riccheze, cagione di rovina“; voy. C. Radu, dans la revue bucarestoise *Roma*, 1927.

⁴ Daponte, *Ephémérides daces*, pp. 337-341.

⁵ Notre Hurmuzaki, XIV, p. 847, no. DCCXXVIII.

il n'eut comme conseillers grecs que Rhamadanis et un homme d'Arbanitochori, alors que son fils nomma aux plus hautes dignités ses congénères ¹.

Avec cela on pouvait faire un Justinien „philosophique“, et ce Constantin essaya de l'être, méritant les suffrages des „philosophes“ de Paris : un visiteur français osa le comparer à un Pierre-le-Grand renfermé dans des limites étroites ². Il cherchera à se gagner du terrain dans le pays, épousant des Roumaines, de Smaragda, fille du Valaque Radu Cantacuzène ³, à Catherine, fille d'un Rosetti moldave.

Et enfin, à la mort de Nicolas, les boïars de Valachie en revinrent, d'un mouvement audacieux, à l'élection du prince, comme l'avaient fait leurs pères pour Brâncoveanu, comme l'avaient tenté les Moldaves pour Démétrius Cantemir, et ils préférèrent à Grégoire Ghica et à Racoviță l'enfant, si bien élevé, du défunt. Il y eut même l'acclamation traditionnelle, par le peuple. Le mouvement national alla jusqu'à proposer le couronnement avant la confirmation du Sultan. Ainsi cet adolescent de dix-neuf ans — les adversaires parlaient de seuls dix ans à Constantinople — fut établi sur le trône sous les formes du passé de liberté ⁴. Ce rêve dura quelques jours, et Michel Racoviță, qui ne reconnaissait pas l'enfant, prit sa place ⁵.

Lorsque, plus tard, Constantin fut rétabli et Michel chercha de nouveau à l'écarter, une vraie ambassade de vingt prélats et boïars des différentes classes vinrent soutenir le prince regagné ⁶.

¹ Athanase Comnène Hypsilanti, ouvr., cité p. 340.

² Voy. notre étude, dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, XXXVIII. Il refusa la Moldavie pour ne pas amener la chute de son cousin, Grégoire Ghica; *ibid.*, p. 348.

³ *Ibid.*, p. 341.

⁴ *Ibid.*, pp. 343-344.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 349.

V. LE NOUVEAU PHANAR

Le Phanar resté chez lui s'appuyait, bien entendu, sur celui qui avait émigré au-delà du Danube. Un appel aux princes roumains fut adressé, du reste, même sous Jérémie III, lorsque les Phanariotes de l'espèce de Manuel Hyspilanti prenaient soin de la Grande Église¹. Dans le comité de restauration on trouve ensemble des gens de cette catégorie, comme un autre chef des fourreurs, Athanase, un Tzoukis, des officiers du Patriarcat, comme le grand ecclésiarque, un agent de Moldavie, Constantin (1720)².

Mais bientôt les agents des princes, par ce seul fait qu'ils étaient à Constantinople, pouvant épier tous les mouvements des maîtres turcs, dépassèrent en influence leurs maîtres, qui en arrivèrent à dépendre d'eux, entièrement.

L'influence décisive de ces instruments en sous-ordre des Phanariotes princes commence dès la mort de Grégoire II Ghica et la vieillesse de Constantin Maurocordato; de jeunes candidats au trône ont besoin de leur appui pour réussir et rester.

Un des plus importants de ces agents, Georges Stavraki, ou plutôt Stavrakoglou, fils d'un médecin Stavraki³, condamné au gibet par les Turcs, qui étaient moins lassés par ses intrigues que désireux d'en avoir l'héritage, se distingua aussi par des penchants qui rappellent les anciens archontes, magnifiques et bienfaiteurs. Il fut à la tête du groupe qui, en 1762, fonda le premier „hôpital de la nation“⁴. Ce fut par son initiative et de sa poche que fut imprimée à Leipzig la Théologie de Joseph Bryennios, le futur oecuménique Sophronius étant chargé de ce travail⁵. Au Mont Athos il fit bâtir des cellules et une chapelle. Daponte, son ami, lui conseillait d'aller faire des donations à Jérusalem, ce qui l'aurait caché à l'in-

¹ Gédéon, *Χρονικά*, pp. 86-89.

² *Ibid.*, et les notes.

³ Voy. Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 193 et suiv.

⁴ Gédéon, *Πατριαρχικοί Πίνακες*, pp. 656-657.

⁵ Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 193 et suiv.

faillible vindicte des Turcs¹. Comme bienfaiteur de trois couvents de l'Athos est présenté un Caramanli, de langue turque: ce Pétraki, directeur de la monnaie impériale, qui provoqua, avec des Turcs, une révolution à Constantinople et voulut par ce moyen gagner un trône roumain².

Un nouvel esprit venait, en même temps, par les groupes prospères de négociants grecs qui se formaient en Occident.

Dès la fin du XVII^e siècle l'empereur avait accordé des privilèges très étendus aux marchands grecs, slaves, roumains même – encore une forme, économique celle-ci, de la communauté byzantine – qui voulaient faciliter l'échange de produits entre l'Occident germanique et la Turquie. La colonie de Tokaj, celle de Gross-Wardein (Oradea-Mare), de Hermannstadt (Sibiiu), de Kronstadt (Braşov) devinrent bientôt très riches. Plus loin, il y avait les groupes de Triest, ville presque créée par les Grecs, de Pesth, de Vienne³.

D'un autre côté, on vit le laniniote Paño Maroutzi ou Maruzzi, installé à Venise, où les Caragiani avaient eu jusque là la première place parmi les Grecs⁴, qui fut reçu par l'empereur, et, on le prétend, aussi par le roi d'Angleterre et par Frédéric II⁵.

Tout cela était cependant d'un autre caractère que celui de la tradition. De plus en plus les idées étrangères, le laïcisme „philosophique“ les envahissait. Le courant d'idées inauguré et soutenu par l'empereur Joseph II, le „joséphisme“, exerçait sur eux une emprise dont, loin de se garder, ils étaient fiers. Presque rien, pas même les lectures, le caractère des écoles, n'était commun entre ces sujets des Habs-

¹ *Ibid.*, pp. 194-195.

² *Ibid.*, p. 200.

³ Voy. nos *Acte româneşti şi citeva greceşti din Arhivele Companiei de comerţ oriental din Braşov*. Cf. Douchane Popovici, *Les Tsintsares (Aroumains)* édition serbe et traduction roumaine, par M. Constante.

⁴ Voy. nos *Studii şi documente*, V.

⁵ Daponte, dans Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 201.

bourgs et les Phanariotes de Jassy et de Bucarest, en tant qu'ils n'étaient pas eux-mêmes gagnés par la même philosophie, mais, ici, venue directement de Paris, et surtout les Phanariotes du Phanar, sur lesquels le voisinage levantin en pleine dissolution n'avait plus d'influence. Vienne devenait de plus en plus la capitale du grécisme, du balcanisme slave, même d'un certain roumano-grécisme, orienté dans une direction tout à fait nouvelle: malgré son appel à toutes les nations chrétiennes du Sud-Est européen, Rhigas le Macédonien, ancien secrétaire d'un Brâncoveanu à Bucarest, mais établi à Vienne, où il publia ses belles cartes, est le représentant de cet autre esprit. Il dominait même le clergé de ces émigrés, l'éphémérios des Transylvains, bien qu'il fût originaire surtout des îles de l'Archipel, ayant une situation de quasi-autonomie. Les premiers journaux grecs, s'occupant, de fait, de tout ce qui se passait entre les limites de l'ancienne Byzance, avec les pays roumains et les centres de colonisation en plus, parurent là, à Vienne, comme le „Logios Hermès“ et le „Télégraphe hellénique“, une presse serbe surgissant cependant, aussitôt, à côté.

Les marchands grecs qui fréquentaient la foire de Leipzig, y ayant dès la moitié du XVIII-e siècle une chapelle¹, exercèrent leur influence dans le même sens. D'autres se gagnèrent une situation pareille à Breslau², à Posen (Poznan)³, et leur état d'esprit dut être pareil à ceux qu'on trouve, pour la même époque, à Livourne, à Londres et jusqu'à Philadelphie d'Amérique, qui paraissait les inviter par son nom même.

Cet esprit trouva une expression dans tous les domaines.

Il donna aux princes de la seconde époque phanariote leur élan vers les réformes dans le sens „européen“. Déjà,

¹ Gédéon, Πατριαρχικὸν Πίννακς, p. 638. Cf. *ibid.*, p. 669.

² *Ibid.*, p. 641.

³ V. notre étude „Notes polonaises“, dans les *Mém. Ac. Roum.*, 3-e série, II.

par dessus les souvenirs des anciennes coutumes, Nicolas Maurocordato avait essayé de normaliser l'administration des Principautés, introduisant des fonctionnaires, de district et fiscaux, permanents comme dans les territoires autrichiens de l'empereur. Son fils Constantin, qu'un voyageur lyonnais eut le courage de comparer avec Pierre-le-Grand, alla plus loin. D'un côté, il créa toute une bureaucratie, employant pour les ordres et les actes de justice des registres et développant pour les finances les „anatestères“ qu'on trouve déjà en Moldavie vers 1650 et en Valachie sous Brâncoveanu; de l'autre, il accorda aux paysans serfs, qu'on en était arrivé à vendre au pair des esclaves tziganes, la liberté légale. Mais, chez un Grégoire Alexandre Hypsilanti et un Constantin Mourousi, ce fut un programme de gouvernement, s'étendant sur l'Église elle-même.

Dans l'enseignement il y eut la réforme initiée par Manase Héliade, qui fit des études à Leipzig pour professer pendant plusieurs années à Bucarest, et continuée par le célèbre prélat Eugène Boulgaris. Celui-ci, après avoir fait son stage chez les Roumains, à Jassy, eut le courage de fonder à Athos même une école supérieure dans cette direction, et il fallut la brutalité de l'ex-oecuménique Cyrille V pour la faire détruire: on montre encore les ruines de cette Académie de l'Athos¹.

On trouve des établissements de direction nouvelle à Bucarest et à Jassy: Alexandre Hypsilanti et Grégoire Ghica fondèrent des écoles de cachet occidental, avec un enseignement progressif et l'introduction des sciences et des langues modernes. Scarlate Sturdza donna à l'Académie moldave, avec l'aide du Métropolitte Jacob, un Transylvain, un nouveau statut, tout aussi moderne que celui dont, pour la même époque, se glorifie la Pologne. A côté, un Amphiloque, pendant quelque temps métropolitte titulaire de Hotin, prélat formé en Italie aussi, rédacteur d'une Géographie, d'une

¹ Gédéon, ouvr. cité, p. 645. Sa biographie a été écrite par Alexandre de Stourdza (aussi édition grecque).

Arithmétique, traducteur des voyages de l'abbé Delaporte, avait travaillé à cette occidentalisation.

Les supplices affreux auxquels fut soumis pendant plus d'un mois, en 1806-1807, le rêveur de l'alliance permanente entre la force turque et l'esprit grec, Alexandre Hypsilanti, l'exécution de ce vénérable vieillard, bienfaiteur pour les pays roumains, où il avait régné plus d'une fois en „philosophe“, la fin déplorable de celui dont le corps fut mis en vente sous les maisons de ses parents mettaient fin à la dernière illusion du byzantinisme modernisé et occidentalisé¹.

Il ne faut pas oublier sans doute les efforts des professeurs grecs, comme Gobdélas, réfugié ensuite à Varsovie, comme Étienne Komitas, Benjamin de Lesbos, de développer dans les capitales roumaines l'enseignement byzantin, enseignant aux rejetons des boïars roumains qu'ils sont, comme les Grecs, dans leur „Dacie“, membres d'une Nouvelle Hellade².

IV. LES ÉCRIVAINS

L'esprit phanariote appliqué au développement de l'Église et de l'héritage byzantin est incorporé dans le livre — commencé en Asie, dès 1750, poursuivi pendant un séjour à Édesse-Ourfa, au Phanar, au Caire, de nouveau au Phanar —, d'une hardie extension, du médecin Athanase, qui réunissait à son nom princier d'Hypsilanti le souvenir impérial des Comnènes, Τὸ μετὰ τὴν ἄλωσιν. Fils d'une Tzaneti, ce médecin, né en 1696, commença par être „grand marchand“ du hetman des Cosaques Mazeppa, avant de suivre à Jassy les cours de Nathanaël Kalonari et de faire un voyage en Occident.

Comme le médecin Jean Comnène et Nicolas Papadopoulo Comnène, il s'appuie sur l'histoire de Trébizonde par un moine de Souméla, dont il connaît les archives, pour prouver qu'il descend de l'empereur Manuel Comnène, dont la fille

¹ D'après Byzantios, dans notre *Revista istorică*, 1933, pp. 305-7.

² Voy. Iorga, dans les *Mém. Ac. Roum.*, XXXVIII et XXXIX.

aurait épousé le grand domestique Constantin Xiphilin, dit Hypsilanti, vers la fin du XIV-e siècle. Comme Alexandre Maurocordato et le père de Stavraki, comme Testabouza, c'est un médecin et comme Daponte un demi-roumanisé, un boïar, dont la fille s'appelait Săftița (Safitza)¹. Il a fait ses premières études à Jassy, entre 1724 et 1727, sous ce Nathanaël Kalonari, précepteur des enfants de Michel Racoviță, et il resta, après le départ du prince et de Nathanaël, auprès de son „parent“ Jean Hypsilanti, qui devait revêtir une fonction sous le nouveau régent, Grégoire Ghica². En 1734 il était à Venise et devenait docteur de Padoue en 1738: aussitôt il se rendit à Jassy comme médecin de Grégoire Ghica, avant de lier son sort à celui du Grand Vizir Raguib (1744)³: il connaît assez l'histoire de la Valachie pour parler de la campagne de Mahomet II contre le prince Vlad l'Empaleur qu'il confond avec son contemporain Laiotă (Λαιότας)⁴. Employant des chroniques moldaves pour les rapports des princes de ce pays avec les Turcs, il n'oublie pas de mentionner avec satisfaction qu'Étienne-le-Grand „a vaincu souvent les Turcs, les Hongrois, les Polonais, les Valaques et les Tatars“⁵.

Skévophylax de la Grande Église, ami de Parthénios de Jérusalem, de Mathieu d'Alexandrie et de Nathanaël Kalonaris, métropolitaine d'Éphèse, de celui de Ptolémaïs, il est en même temps au service du plus „moderne“ des Grands-Vizirs de l'époque, ce Raguib: il avait voulu être grand interprète de la Porte⁶. Avant tout il y a pour lui l'Église et „la nation orthodoxe de partout“: τὸ καθολικὸν ὀρθόδοξον γένος⁷.

¹ P. 9. Pour la date, Préface, p. 18 et suiv. Pour sa famille, pp. 10-11.

² P. 137.

³ Pp. 300, 323-324, 326, 343, 344. Sur Kalonaris, comme métropolitaine d'Éphèse, pp. 392-393.

⁴ Pp. 11-12. Il place le combat d'Étienne-le-Grand contre les Turcs en 1475 sur le Pruth, où fut vaincu Pierre-le-Grand (p. 17).

⁵ P. 60. Il confond Pierre Rareș et Pierre Boucle d'Oreille (Cercel), p. 61. Sur les impôts du pays, p. 69.

⁶ Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, table des noms, sans Ipsilanti.

⁷ Préface, p. 15.

L'Histoire d'Athanase, qui part de la Création du Monde, contient jusqu'à son époque une espèce de résumé, d'un style classique, mais dénué de toute fraîcheur et absolument décoloré, de tout ce qui se passe entre les limites d'un Empire qu'il a trop bien servi pour pouvoir le juger librement, mais sans négliger ce qui lui paraît plus important en Occident, avec les histoires de Luther, de Calvin, de Zwingli, et jusqu'en Chine. Cependant les rubriques sont celles de la Grande Église.

L'auteur s'intéresse à l'Ibérie et lui consacre une description minutieuse¹. Il emploie sans doute des sources turques pour les campagnes de Sélim I-er en Asie et en Égypte, montrant une connaissance approfondie de tout ce qui regarde ses maîtres, faisant même des citations en turc, comme son quasi-contemporain, le poète roumain Jean Văcărescu, qui compila une Histoire des empereurs ottomans, sur les traces de Démétrius Cantemir. Il intercalera, beaucoup plus tard, toute une histoire du Tzar Pierre-le-Grand et, vers la fin, un vrai périple de la Mer Noire².

En général, celui qui réunit dans son nom les Commènes impériaux aux princiers Hypsilanti a comme principal but de satisfaire les rancunes et de relever les mérites de ces derniers, donnant les actes mêmes qui peuvent servir à faire reconnaître l'importance de l'oeuvre de réformes, de fait remarquable, que, après 1774, le prince Alexandre entreprit en Valachie; il va jusqu'à énumérer, comme un chroniqueur valaque, les fondations, religieuses et autres, de ce prince, même après sa chute, à Chalké³. La nomination en Moldavie ravive seule le récit⁴, mais le médecin est aussi une espèce de chargé d'affaires pour le prince de Valachie Nicolas Maurogénis⁵.

Donc tout esprit manque et il n'y a rien des sentiments,

¹ Pp. 34-35.

² Pp. 568 et suiv., 575 et suiv.

³ P. 650.

⁴ P. 663 et suiv.

⁵ Sur le conflit entre les deux princes, p. 687.

si naturels et si vifs, dont fait preuve si souvent ce Daponté qui représente une autre période du phanariotisme. Le médecin du Vizir se borne à déplorer les innovations désastreuses dues aux intrigues de ses Grecs, et, se séparant nettement de son prédécesseur, c'est aux deux Maurocordato, Nicolas et Constantin, qu'il attribue le commencement de cette décadence. Dieu les punira d'avoir détruit les privilèges des Roumains, leurs sujets¹. Le chroniqueur ira jusqu'à insinuer que le principal ouvrage de Nicolas Maurocordato était de fait l'oeuvre de Hiérothée Comnène². L'élection de Constantin, le „fils du tyran“, aurait été mise en oeuvre par le seul vieux boïar Crețulescu³. Comme le puissant Nicolas Soutzo faisait descendre les Hysilanti d'un fourreur, les Mourousi d'un marchand de provisions, l'historien anecdotique rappelle que les Soutzo, descendant par leur mère d'Alexandre Maurocordato, ont pour aïeul du côté du père un marchand de lait⁴. Ce sera désormais, après les Maurocordato, son principal ennemi⁵.

Mais, lorsque la paix entre Russes et Turcs est conclue en 1774, le même déplore que par les péchés de sa génération les prophéties sur la fin de l'État ottoman eussent été annulées, ces prophéties qui annonçaient „la délivrance des Grecs de l'esclavage ottoman et la restitution de l'Empire“⁶. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas dignes, non seulement de la couronne impériale, mais de la vie elle-même⁷. Et il finit

¹ Pp. 262-263. Ces abus se seraient accrus après la mort du Sultan Achmed; *ibid.*

² P. 317. Il aurait prodigué des dons aux Turcs, donnant un mauvais exemple; *ibid.*, pp. 317-318.

³ Pp. 327-328. Il parle avec satisfaction de la bibliothèque des Maurocordato, vendue à Constantinople par le marchand anglais Barker; p. 375.

⁴ P. 405.

⁵ Dans ce but il emploie jusqu'à la „Gazette de Leyde“, quand un Soutzo arrive à avoir un trône, en 1783; p. 635. Cf. aussi p. 637. Aussi la vieille haine contre les Maurocordato, pp. 643, 649.

⁶ Νὰ ἐλευθερωθῶσιν οἱ Ῥωμαῖοι ἀπὸ τὴν ὀθωμανικὴν σκλαβίαν καὶ νὰ ἀναστήθῃ ἡ Ῥωμαϊκὴ βασιλεία; p. 534.

⁷ Παρὰ νὰ βασιλεύσουν οἱ Βασιλεῖς; ὄχι, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς ζωῆς τῆ ἀληθεία, ἀνάξιος; *ibid.*

par ces paroles de désespoir : „Si donc, à l'heure indiquée par les oracles et après de telles victoires des Russes contre les Ottomans et dans des circonstances si favorables, les Rhomées n'ont pas été délivrés, il est très difficile que plus tard se produise le relèvement de l'Empire romain... Et non seulement difficile, mais presque impossible à cause de la persistance de nos mauvaises moeurs, de notre manque de solidarité et de notre malice les uns à l'égard des autres et souvent aussi des embûches (*καταδρομή*)¹“.

¹ *Ibid.* Sur un ms. de cet ouvrage trouvé au Mont Sinai, voy. Sochaniewicz, dans le *Kwartalnik historyczny*, XLV, 1.

CHAPITRE IX.

LA FIN DE BYZANCE

Ancien secrétaire des boïars de Bucarest ¹ et du consulat de France dans la capitale de Valachie, Rhigas de Vélestinio, établi à Vienne, où il publia la carte des Voyages du jeune Anacharsis, mais aussi celles, si rares aujourd'hui, des deux Principautés, les ornant des portraits de leurs chefs, fut le représentant d'une idée qui, tout en devant être incorporée surtout par les „enfants des Hellènes“, auxquels fait appel sa Marseillaise grecque, avait en vue, pour une action révolutionnaire comme celle qui se poursuivait en France, la collaboration de toutes les races du Sud-Est européen. Son projet de „Constitution démocratique“ concernait toute la Roumèlie et l'Anatolie, l'Archipel et les pays roumains, la „Vlachobogdanie“ ².

¹ C. Amantos, *Νέα έγγραφα περί τὸν Ῥίγα Βελεστινῆ*, dans les „Mémoires de l'Académie d'Athènes“, 1927; le même, dans la revue *Ἑλληνικά*, V (1932), pp. 39-60. Il avait des rapports avec l'imprimeur et éditeur Georges Markidès Poulios (Puliu), Roumain de Macédoine, établi à Vienne. Cf. aussi le chapitre concernant Rhigas dans le livre de M. Ap. B. Daskalaki, *Τὰ αἷτια καὶ οἱ παράγοντες τῆς ἑλληνικῆς ἀναστάσεως τοῦ 1821*, Paris 1927. Voy. aussi *Ἑλληνικά*, *ibid.*, XXI, 2-3, p. 170 et suiv., et Jean C. Kordatos, *Ῥίγας Φεραίος καὶ ἡ ἐποχὴ του*, Athènes 1931. M. Amantos mentionne aussi l'ouvrage du Serbe Douchane Pantélitch.

² Voy. V. A. Urechîă, *Istoria Romînilor*, VI, p. 797; Iorga, dans la *Littérature et les arts de la Roumèlie*, IV.



Alexandre Hysilanti, prince de Valachie.

Les écoles de Bucarest et de Jassy avant le soulèvement grec avaient un autre caractère que les anciennes Académies de l'époque de Constantin Brâncoveanu et de Nicolas Mourcoudato: un Néophyte Doukas, un Étienne Komitas, un Benjamin de Lesbos, un Vardallah, ce Gobdélas, plus tard établi à Varsovie, où il publia en français un opuscule sur Alexandre-le-Grand, étaient en même temps qu'élèves des „philosophes“ français, des admirateurs des anciens.

Au moment du passage du byzantinisme au nationalisme grec il y eut donc un retour vers l'antiquité, non sans une interprétation dans le sens de la littérature française du XVIII^e siècle. Elle est marquée – et il y a un correspondant, à côté, dans la littérature roumaine – par l'oeuvre de l'anacréontique Athanase Christopoulos, qui, élève, à Bucarest même, de Lambros Photiadès, fut instructeur des fils d'Alexandre Mourousi – et c'est par le retour de ce prince dans la capitale ottomane qu'il connut Constantinople, – boïar valaque, juge, collaborateur à la rédaction du Code de son maître Caragea (Karatzas), allant jusqu'en Transylvanie, à Sibiiu, où il traduisit Sextus Empiricus, non sans avoir fait un voyage à Zante¹, et qui passa la plus grande partie de sa vie sur le Danube roumain². Les représentations du théâtre grec sous le prince de Valachie Caragea avant 1821 font partie de ce revirement vers les choses antiques³.

De fait, la Russie, rêvant, à partir de Catherine II—, qui faisait baptiser Alexandre et Constantin ses petit-fils et se laissait

¹ Voy. l'introduction à la nouvelle édition des oeuvres de l'auteur de *Ἰστορία τῆς Ἑλλάδος* (1803) et du *Περὶ ποιητικῆς* par la librairie Papatomas de Kastoria.

² *Ἐθνικὸν Ἡμερολόγιον*, 1864.

³ Il y eut aussi une influence du néo-classicisme d'un Alfieri. Cf. aussi notre notice dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, III-IV, pp. 283-287. Voy. Néophyte Doukas, *Ἐπιστολὴ πρὸς τινὰ ἐν διαφόροις περιστάσεσι*, Égine 1885, et la belle étude de M. N. Bănescu, *L'Académie grecque de Bucarest et l'école de Georges Lazar*, dans notre *Revista istorică*, XII, p. 451 (aussi sur Démètre le Stephanopolite).

séduire par des indications comme „le chemin de Byzance“—, de la conquête de Byzance, représentait maintenant presque seule, si on fait abstraction de l'idée, conçue par Alexandre Hypsilanti, de raffermir l'Empire ottoman devenu gréco-turc, l'idée byzantine. C'est sous l'influence de l'esprit de Pétersbourg que Alexandre Hypsilanti, fils du prince Constantin, auquel la Russie avait confié le gouvernement des deux Principautés, attendant le nouvel „hospodarat“ de Serbie, de ce prince qui était venu mourir dans un asile russe, passa par dessus cet esprit du XVIII-e siècle, qu'il avait connu par son ancien précepteur de Bucarest, plus tard par sa participation comme général russe aux guerres napoléoniennes, par sa présence au milieu du centre international de Vienne d'abord, de Pétersbourg ensuite, pour essayer en 1812, avec tous les orthodoxes, sous les drapeaux du „Phénix“, et les yeux dirigés vers Constantinople, où, le patriarche en tête, le Phanar devait lui donner une révolution, la restauration de Byzance, peut-être pour le Tzar homonyme, peut-être pour lui-même,

La catastrophe constantinopolitaine, avec le supplice du patriarche, correspondit au soulèvement populaire de la Morée et au refus absolu des Roumains de soutenir l'aventure byzantine, qui laissait absolument froids les Slaves des Balkans.

C'est alors que la Byzance après Byzance mourra.

Du reste, le nationalisme grec lui-même n'était ni dans la préparation, ni dans les moyens d'Alexandre Hypsilanti, l'initiateur et le chef du mouvement de l'Hétairie. Ce fils d'une Roumaine, Văcărescu, dont la mère accompagna la famille dans son exil en Russie, cet intime de la Cour francisée d'une Élisabeth de Russie, ce fréquentateur des salons de Vienne pendant les fêtes diplomatiques qui suivirent la chute de Napoléon, ce propriétaire de terres en Moldavie, — un de ses frères mourut à Bucarest et fut enterré à Mărcuța, couvent refait par le vieux prince Alexandre, dont on voit encore le cartouche

en marbre¹, — ne pouvait pas avoir un programme s'en tenant à la race. Dans une de ses proclamations il s'adresse, non seulement aux Grecs, mais à tous les chrétiens des Balkans, renvoyant pour les encourager à Marathon et à Salamine; il se dirige, dans une autre, vers les Moldaves, leur présentant son programme de caractère général². Alexandre Maurocordato, autre chef du mouvement, était, avec ses lunettes et son faux-col, un Occidental s'intéressant plutôt aux souvenirs helléniques. Un Négris ne se distinguait en rien de l'aristocratie roumaine, de plus en plus francisée, à laquelle il était si lié.

Le symbole du Phénix, adopté par Alexandre Hypsilanti, signifiait pourtant la résurrection de l'Empire byzantin. C'est en vue de cette réalisation qu'il avait fait appel aux boïars roumains et au chef du mouvement paysan en Valachie, Théodore Vladimirescu, un Mazzaniello, non sans quelque teinture grecque et viennoise, et c'est avec cet idéal devant leurs yeux que Théodore eut auprès de lui ces chefs balcaniques qui devaient le trahir, passant dans le camp du prince phanariote : Georges l'Olympiote, de Vlacho-Livadi, d'une famille d'armatoles valaques, mêlé à la révolte des Serbes, puis aux guerres de la Russie pleine de marchands grecs, ensuite chef des Albanais qui formaient la garde du prince de Valachie³, ainsi que les „Macédoniens“, les „gospodars“ slaves, Hadchi Prodan et Makédonski.

Il fallut l'influence des Moréotes ruraux, de leur clergé de province, peut-être aussi des jeunes intellectuels qui se formaient dans l'Occident partagé par nations et l'interprétation

¹ Sa mère revint à Bucarest avec Chariclée, veuve de Démètre; voy. la notice dans le *Messenger d'Athènes*, juillet 1933.

² D. D. Kalogéropoulos, dans les *Ἑλληνικά*, V² (1932), pp. 293-305.

³ Voy. le „Bulletin“ cité, p. 288 et suiv. (aussi d'après un *Ἡμερολόγιον* de Paris, 1868).

donnée par les philhellènes accourus, aussi bien au secours de la tentative de refaire l'Hellade que pour soutenir un mouvement de libéralisme national, pour que l'idée byzantine sombre au moment où les clephtes avaient, en vertu de leur vaillance et de leurs sacrifices, le droit de parler plus haut que les intellectuels et les diplomates ¹.

¹ Sur les rapports avec les Serbes (d'après les Mémoires de Xanthos) et les Albanais, voy. aussi Taki Ch. Kandiloros, *Ἡ φιλικὴ ἐταιρεία, 1814-1825*, Athènes 1926, pp. 366-367, 386-387.

T A B L E
DES NOMS ET DES LIEUX

Les noms ont été réunis par M-lle Liliane Iorga.
Le même no. s'applique aux notes.

TABLE DES NOMS ET DES LIEUX

A.

- Aaron (prince de Moldavie), 60, 119-20, 146.
 Abcasie, 128.
 Abramios (Jean, prêtre), 192.
 Achaïe, 133.
 Achille, 152.
 Achmed (Sultan), 95, 240 note 1.
 Adrien VI (Pape), 35-6.
 Afrique, 86.
 Agallos (Manuel), 16.
 Agapet (écrivain), 207, 211.
 Agarènes, 56-7.
 Agathias (historien), 101.
 Agathopolis, 45.
 Akritas (Digénis), 152.
 Albanais et Albanie, 21, 31, 39, 40, 245 et n. 3.
 Alep, 135, 138. (Paul d', écrivain), 179.
 Alexandre-le-Grand, 152, 194, 220, 243.
 Alexandre I-er (Tzar), 222, 244.
 Alexandre Iliaş (prince de Valachie), 147.
 Alexandre Lăpuşneanu (prince de Moldavie), 71, 77, 129, 135-7, 141, 153, 156, 159. (son fils Constantin), 135. (Sa femme Roxane), 71, 76-7, 129, 135-6, 141.
 Alexandre Mircea (prince de Valachie), 71, 76, 135, 137-41, 155, 172.
 Alexandre Radu (prince de Valachie), 160-1, 163.
 Alexandre (fils d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie), 129-30.
 Alexandrie (d'Égypte), 104, 138, 145, 156, 172.
 Patriarches :
 Gêrasime, 147, 162.
 (autre Gêrasime, fin du XVII^e siècle), 193, 214.
 (Joaquin), 73, 75, 94.
 Mathieu, 222.
 Mélétius. Voy. Pigas (Mélétius). (Métrophane Kritopoulos), 165, 172.
 (Nicéphore), 172.
 Païsius, 127 (autre Païsius), 214.
 Samuel, 192 et n. 3, 193, 216.
 Sylvestre, 73, 100-1.
 Alexis Comnène (empereur), 82, 107, 145.
 Alexis (Tzar), 220-1.
 Alfieri (Vittorio), 243.
 Allatius (Léon), 169, 195, 201.
 Allemagne et Allemands, 7, 27-8, 38, 41, 43, 51, 101, 103-4, 114, 144, 157.
 Alphonse le Magnanime (roi de Naples), 17, 24.
 Amai (Benetto), 64.
 Amastris, 46.
 Amiralî (famille), 136. (Marie, femme de Pierre le Boiteux, prince de Moldavie), 138.
 Amiroutzi (Georges), 55, 84.
 Ampéltizion, 53.

- Anacharsis (Voyages du jeune)*, 241.
 Anacréon, 217.
 Anatolie, 25, 241. Voy. Asie.
 Anchiale, 91, 116, 118.
 Ancône, 9, 24, 79.
 Andrinople, 5, 32, 39, 45, 60, 150, 206.
 Métropolités (Anthime), 161.
 (Clément), 189, 191. (Néophyte), 214.
 Andronic (Paléologue I-er, empereur), 30-31.
 Andronic (Paléologue II, empereur), 106
 Andros, 50, 62-4, 121.
 Androusa, 65.
 Angevins (dynastie), 10.
 Anglais et Angleterre, 38, 162, 234.
 Angora, 32, 52.
 Anne (impératrice byzantine), 106.
 Anne (Tzarine), 221.
 Anthime (l'ibérien, Métropolitte de Valachie), 190-1, 193, 215.
 Antioche, 11, 72, 74, 142, 192.
 Patriarches :
 Athanase, 192.
 Cyrille III, 229.
 Euthyme, 157.
 Macarius, 127.
 Joaquin, 94, 127.
 Michel, 126.
 Pierre, 130.
 Sylvestre (XVI-e siècle), 130.
 Sylvestre (XVIII-e siècle), 179, 216, 226-7.
 Antoine (créateur du monachisme égyptien), 73.
 Antoine (de Popești, prince de Valachie), 139.
 Apostolios (Michel), 87.
 Apsaras (Théophane), 142.
 Aquin (St. Thomas), 101.
 Arabes, 50, 72.
 Aragon (Maison d'), 24.
 Aravalo (Rodrigue d'), 25.
 Archipel (îles de l'). 69, 235, 241.
 Aréopagite (Denis l'), 99.
 Argos, 46. (Jacques d', didascale), 208.
 Argyra (princesse de Valachie), 161.
 Argyropoulos (famille), 230. (Jean), 15, 17, 19. (Joasaph, métropolitte de Salonique), 100, 116.
 Ariosto (Alexandre), 74.
 Aristénos, 197.
 Aristophane, 121, 212.
 Aristote, 35, 101, 193-4, 207, 212.
 Armatoles, 245.
 Arménie et Arméniens, 29, 48, 58, 74, 196.
 Arménis (Georges Doukas), 16.
 Arnaut-Keui, 48.
 Arquato (Antonio), 27.
 Arta, 206. (Gabriel, évêque d'), 39. (Damascène d'), 101.
 Arta (Mélétius, écrivain), 198-9, 210, 217.
 Asanès (famille), 55, 114. (Démètre et sa fille), 16, 82. (Georges), 18. (Mathieu), 17, 54. (Paul), 54. (Michel), 16.
 Asie, 86, 97, 237, 239.
 Athènes, 21, 41-2, 61, 101, 104, 106, 125.
 Athos (Mont), 10, 42, 66, 70-2, 77, 81, 84-5, 96, 108, 126, 128-9, 133-6, 144, 172-3, 222, 234, 236. (Couvents de : Chilandari, 70-1. Dionisiou, 71, 96, 129, Dochariou, 71. Esphygmène, 70, 133. Grégoriou, 71, 129, des Ibères, 133. Karakallou, 71, 129, 136, 176. Kastémounitou, 71, 129, Koutloumous, 159. Lavra, 70-1, 89, 133-4. Ménoikis, 81. Pantéléimon, 71. Pantokrator, 84, 133. Philothéou, 70-1. Protaton, 129. (Prote Gabriel), 89, 122. Rhossikon, 71, 222, 227. St. Élie, 171. St. Paul, 129, 133. Simopétra, 71-2. Stavronikita, 71. Vatopédi, 81, 84, 129, 159. Xénophon, 71. Xéropotame, 129, 133, 159, 174. Zographou, 71, 129. (Académie du), 236.
 Attaliate (Michel), 69.
 Auguste (empereur), 57.
 Autriche et Autrichiens, 178, 221, 236. (archiduc Charles, fin du XVI-e siècle), 75, (don Juan d'), 38.
 Azov, 221.

B.

- Bajazet I-er (Sultan), 32.
 Bajazet II (Sultan), 17, 28, 34, 37, 54, 57.
 Balanos (de Ianina), 208.
 Balasion (érudit), 204.
 Balcans (chrétiens des), 245.
 Bâle, 15. (concile de), 15.
 Balina, 48.
 Balsamon (Théodore), 197.
 Balta-Liman, 48.
 Barbu (de Craiova, boiar roumain), 134.
 Bardalas (famille), 223. Voy. aussi Vardalah.
 Barker (marchand), 240.
 Barnovschi (Miron, prince de Moldavie), 159, 161.
 Basile (Saint), 41, 212.
 Basile II (empereur), 42.
 Basile (Lupu, prince de Moldavie), 165, 179, 182, 189, 220. (son frère, Georges), 170. (son fils Jean), 167.
 Basilikos (Jacques, prince de Moldavie), 7, 43-4, 135.
 Batatzès (famille), 55.
 Bâthory (Sigismond, prince de Transylvanie), 149-50.
 Bèbek, 48.
 Bèchik-tach, 48.
 Bède (le Vénéral), 197.
 Bédouins, 76.
 Belgrade (de Serbie), 23, 28, 36-7, 57, 82.
 Belgrade (de Constantinople), 48.
 Bèlisaire, 152.
 Bendian (prince caucasien), 25.
 Bendus (Juif constantinopolitain), 49.
 Bergler (Étienne, helléniste), 211.
 Berrhoé, 46. (Avercius, métropolitaine de), 172. (Métrophanes de), 100. (Achmed, pacha de), 81.
 Bessarion (cardinal), 15, 21-2.
 Bethléem, 73. (Malachie, évêque de), 226.
 Bethlen (Gabriel, prince de Transylvanie), 122, 157.
 Blastarès (Mathieu), 26, 212.
 Blastos (Mélétius), 155.
 Bogdan III (prince de Moldavie), 85, 129.
 Bogdan IV (prince de Moldavie), 135-6.
 Bosphore, 11, 48.
 Bonniccio (Pietro Paolo, missionnaire), 163.
 Boris (Goudounov, Tzar), 151, 220.
 Bosnie, 39, 83.
 Bouchali (Théodore), 34.
 Poulgaris (Eugène), 219, 222, 236.
 Bourgogne et Bourguignons, 23, 28, 33.
 Brâncoveanu (Constantin, prince de Valachie), 123, 184-6, 188-94, 204-5, 207, 210, 214-6, 221, 226, 232, 243. (Sa mère), 188.
 Brâncoveanu (Grégoire, boiar valaque), 235.
 Brâila (Nectarius, évêque de), 145.
 Brankovitch (dynastie), 84, 135. (Despina), 84. (Georges), 55, 82. (Grégoire), 55. (Lazare), 34. (Mara), 55, 82-4, 140.
 Braşov. V. Kronstadt.
 Brento (André), 114.
 Breslau, 235.
 Brousse, 5, 31, 77.
 Bruce (Guillaume), 150.
 Bruti (Bartolomeo), 158.
 Bryennios (Joseph), 101, 195, 233.
 Bucarest, 11, 71, 131, 143-4, 157, 161, 178, 186, 190-2, 205, 213, 215-6, 218-9, 222, 226, 234, 235, 241. (Académie grecque de), 243-4.
 Budé, 16.
 Budowitz (Wenceslas de), 114.
 Bulgares et Bulgarie, 31-2, 39, 42, 90, 105, 150, 152.
 Buzescu (boiars valaques), 159.

C.

- Caccavella (Annibal), 209.
 Cachétie (Léonce, prince de), 128.
 Caffa, 46, 105, 140.
 Caire, 9, 11, 73, 237.
 Calabre, 27.
 Callergis (Zacharie), 19.

- Callimachi (famille), 224. (Jean Théodore, prince de Moldavie), 227.
- Calliste III (Pape), 20, 24.
- Calvin, 239.
- Campanas (Christophe), 103.
- Campanie, 133.
- Campofregoso (Barthélemy de, doge de Gênes), 59.
- Cantacuzène (famille), 70, 114-5, 119, 122-3, 134, 150, 171, 181, 183, 185, 203, 209, 221, 224. (Andronic), 117-18, 120, 136, 145, 148. (Anne de Herzégovine), 35. (Antoine), 90, 113-5, 117-9. (Constantin, de Constantinople), 117-8. (de Valachie, le Stolnic), 12, 182, 203, 205, 207, 210, 214, 216. Démètre, (de Constantinople), 90, 22, 123. (Démètre, prince de Moldavie), 185, 191, 194, 224. (Drăghici), 182. (Étienne, prince de Valachie), 192, 211. (Georges, de Serbie), 33-4. (Georges, fils d'Antoine), 118, 123. (fils d'Andronic; Iordachi), 167, 182. (Hélène de Trébizonde), 34. (Hélène, femme de Constantin Cantacuzène, le postelnic valaque), 182, 187-8. (Irène, de Serbie), 34. (Jean, empereur), 168, 207. (de Constantinople), 31-2. (Lyverus), 122. (Manuel, empereur). Voy. Manuel. (Manuel, vers 1460), 34. (Manuel de Venise), 114. (Manuel, fils d'Antoine), 118. (Mathieu, fils de l'empereur Jean), 31. (Mathieu, de Mésembrie), 114. (de Constantinople), 122. (Michel, „fils de Satan“), 9, 11, 20, 71, 91, 99, 108, 110, 114-21, 123, 140, 182, 187-8. (Serban, prince de Valachie), 143, 182-4, 186-7, 190, 203, 205, 209. (Théodore, Spandugino), 29, 31-7, 53. (Thomas, de Constantinople), 122. (Thomas, petit-fils du postelnic Constantin), 182, 221.
- Cantemir (Antiochus, prince de Moldavie), 185, 209, 225.
- Cantemir (Constantin, prince de Moldavie), 185, 191.
- Cantemir (Démétrius, prince de Moldavie), 182, 187, 208-11, 216, 221, 232, 239.
- Cappello (Nicolas), 61-2.
- Caragea. Voy. Karatzas.
- Caramanie et Caramanlis, 50, 113, 234.
- Cara-Moustafa (Vizir), 178.
- Caryophylle (Jean), 201, 203-4, 207.
- Carpathos (île), 62.
- Cassandrie (Laurence, évêque de), 174.
- Castriote (Georges de), 221, 223.
- Catherine (Sainte), 75.
- Catherine II (Tzarine), II, 221-2, 243.
- Catherine (femme d'Alexandre Mircea, prince de Valachie), 77, 131, 135, 138-9, 155.
- Caton, 212.
- Caucase et Caucasiens, 128.
- Cédrene, 42, 181, 197.
- Céhalonie (Léonard, comte de), 59.
- Césarée (Métrophane, métropolitaine), 88.
- Cetatea-Albă, 46, 169.
- Chalkê, 60, 239.
- Chalkis, 46.
- Chalkokondylas (André), 114-5. (Démètre), 16, 114. (Laonikos), 42, 101, 195.
- Charcites (insulaires), 59.
- Charles Quint (empereur), 19, 50.
- Charles VIII (roi de France), 24, 28.
- Chas-keui, 47.
- Chas-Mourad (beglerbeg), 55.
- Château-Renaud (comte de), 39.
- Cheimara (Mathieu, évêque de), 76.
- Chiajna (princesse de Valachie), 39, 115-6, 134-5, 138, 140.
- Chilia, 46.
- Chine, 239.
- Chios, 24, 43, 50, 66-7, 69, 79, 95, 114, 140, 202.
- Chmielnicki (Bogdan, hetman des Cosaques), 178.
- Choniote (chroniqueur), 42. (Jean), 122. (Sophianos), 122.
- Christodoule (fondateur de Patmos), 65.
- Christodoule (architecte), 53.
- Christopoulos (Athanase, poète), 243.

- Chrysanthe. Voy. Notaras.
 Chrysobergès (famille), 142.
 Chrysoloras (famille), 55. (Jean; et sa fille), 15. (Manuel), 15-6, 21, 212. (Michel Dromachatès), 16.
 Chrysoskoulaïos (famille), 123, 230. (Jean), 204.
 Chypre, 24, 40-1, 50, 69, 79, 86, 89, 109, 136, 138-9, 145, 156. (dynastie de Lusignan), 121. (Jean II, roi de), 121. (archevêque Christodoulos), 40.
 Chypre (Luc de, métropolitte de Valachie), 146-7, 153, 160.
 Chytraeus (David), 57.
 Cicéron, 15-6, 213.
 Cicogna (gendre d'André Gritti), 52.
 Cigala (famille), 64.
 Cilly (Catherine de), 55.
 Clément VII (Pape), 36.
 Clephtes, 245.
 Cohen (Moïse), 65.
 Comès (Théodore), 79.
 Comnènes (dynastie), 9, 10, 18, 30, 183, 209, 239. (Anne, princesse), 42. (Constantin, stratiote), 19. (Isaac, prince), 30. (Jean ou Hierothée), 206-7, 217, 237, 240. Voy. Manuel.
 Compagnies (Grandes), 234.
 Constantin-le-Grand (empereur), 9, 45.
 Constantin le Monomaque (empereur), 66.
 Constantin Paléologue (empereur), 33, 91.
 Constantinople (Atméidan), 8. (Palais de Constantin), 92. (Blachernes), 92. (églises), 46 et suiv., 145. (église de Mougliotissa), 53. (église de Pammakaristos), 46, 53, 81, 88, 93, 102, 107, 110-1, 113, 130, 141, 145. (église de St. Georges au Phanar), 145, 147, 157, 194. (église de la Xyloporta), 145. (hôpital de la nation), 233. (corporation des fourreurs), 233.
 Constantinople (patriarches de, par ordre alphabétique):
 Athanase II, 217.
 Athanase III, 178, 184, 192.
 Callinique I-er, 76, 185, 190-1, 194, 214.
 Callinique III, 217.
 Callinique IV, 210, 223, 225.
 Clément, 183.
 Cosmas, 76, 223-4, 226.
 Cyprien, 174.
 Cyrille (Loukaris). Voy. Loukaris.
 Cyrille de Berrhoc, 164-6.
 Cyrille III, 177-8.
 Cyrille IV, 187, 226, 236.
 Cyrille V, 76.
 Daniel, 84.
 Denis I, 60, 70, 83-5, 88-90, 93, 97-8, 101, 116-7.
 Denis III, 223.
 Denis IV (le Séroglane), 123, 174, 178, 183-5, 190, 203-4, 209, 214.
 Dorothee, 72.
 Gabriel, 153. (de Chalcédon), 185-6.
 Gennadius (Scholarios), 34, 80-2, 92.
 Gerasime, 183, 203, 217.
 Grégoire, 72.
 Grégoire (autre), 161.
 Grégoire V, 174.
 Isaac de Chalcédon, 162.
 Jacob, 183-5.
 Jérémie I, 66, 77, 89-93, 95, 100, 110-5, 124, 126-8, 130-1, 141, 144-5, 153.
 Jérémie II, 66, 71.
 Jérémie III, 76, 101, 110-1, 174, 188, 223, 227, 232-3.
 Jérémie IV, 77.
 Joannice I-er, 90, 97.
 Joannice II, 172, 175, 178.
 Joannice Karatzas, 227.
 Joaquin, 61, 72, 85, 89, 91, 131.
 Joasaph, 54.
 Joasaph II, 68, 70, 82, 90, 93-4, 98, 101-3, 114, 116, 126.
 Manasse-Maxime, 58, 83-4, 86.
 Marc, 81-3, 93.
 Mathieu, 71, 78.
 Méthode, 183.
 Métrophane, 20, 47, 60, 70, 72, 98, 100, 103, 105, 110, 113, 117, 140.
 Néophyte, 68.
 Néophyte d'Héraclée, 164.
 Néophyte V, 187, 205.

Néophyte VII, 174.
 Niphon, 84-5, 88-9, 127, 130, 132-3.
 Pacôme, 85-8, 97.
 Pacôme II, 130.
 Païsius, 177-8, 187.
 Païsius II, 187, 227-8.
 Parthénus I-er, 165-7, 171.
 Parthénus (autres patriarches), 168, 170-1, 175-7, 180-4, 186, 220.
 Procope, 228.
 Raphaël, 83.
 Samuel, 174, 216, 228.
 Séraphin I-er, 174.
 Séraphin II, 174, 222.
 Simeon, 81-4.
 Sophronius, 233.
 Théolepte, 86, 88, 111, 120, 125, 130, 133, 144-5.
 Théolepte II, 130.
 Timothée, 147.
 (Dignitaires du Patriarcat): Anastase (grand sacellaire), 90. Anthime (protosyncele), 147. Constantin, grand ecclésiastique, 233. Constantin, grand rhéteur, 213, 223. Constantin protapostolaire, 120. Ignace, protosyncele, 147. Samuel, évêque, 19. Théophane, grand rhéteur, 101. (Abbé Denis de, 1453), 46.

Coptes, 226.
 Corfou, 38, 139.
 Corinthe, 18. (Manuel de), 95, 110.
 Corner (famille), 62.
 Corniacte (Constantin), 149.
 Coron, 46, 87.
 Coronello (François), 63-4.
 Corydellée (Théophile), 202-3, 214.
 Cosaques, 122, 158, 163, 177-8, 220.
 Costantas (professeur), 219.
 Costin (Miron, chroniqueur), 203.
 Crète et Crétois, 9, 20-1, 49-51, 59, 64, 67, 75, 77, 79, 86-9, 96, 108, 136, 175.
 Crète (André de), 16. (Georges de), 205. (Léonin de), 51. (Mathieu de), 101.
 Cretulescu (boiar valaque), 240.
 Crimée, 221.
 Crispo (famille), 62. (François), 62. (Giambattista), 63. (Jacques), 63. (Jean), 61.
 Critoboule d'Imbros, 30, 56-7, 102.
 Crusius (Martin), 15, 42, 74, 79, 99, 106, 109. (filles: Eudoxie, Pulchérie, Théodora, Théodosie), 42.
 Cyzique (Joasaph de), 101.

D.

Dabija (Eustratius, prince de Moldavie), 123.
 „Dacie”, 237.
 Dalmatie, 39, 133.
 Damas, 74, 135, 138.
 Daponte (Constantin, écrivain), 210, 214, 217-9, 227, 229-30, 233, 238, 240.
 Dchani (Jean), 210.
 Dchem (fils du Sultan Dchem), 36-7.
 Démètre (secrétaire du prince de Moldavie), 144.
 Démocrite, 194.
 Démosthène, 104, 211-2.
 Delaporte (abbé), 237.
 Denis (l'hierodiacre), 100.

Diasorinos (Georges), 43. (Jacques), 43.
 Diplovatzès (famille), 16, 53, 55.
 Doria (André), 42.
 Dorothee de Monembasie (écrivain), 108-11, 115, 117, 141, 145.
 Dosithée, patriarche de Jérusalem, 180, 190-3, 195-8, 202, 206, 214-6, 226.
 Doukas (Irène, impératrice), 69.
 Doukas (agent de Michel-le-Brave, prince de Valachie, à Constantinople), 119.
 Doukas (Néophyte), 219, 243.
 Drama, 92.
 Duca (Constantin, prince de Mol-

davie), 194-5, 209. (Georges, prince de Moldavie et Valachie), 123, 134, 143, 178-9, 183, 187, 215.

Dupin (Louis Ellies, théologien), 198.
Durazzo, 21 (Chariton, évêque de), 39.

E.

Écosse, 29.
Édesse-Ourfa, 237.
Égée. Voy. Archipel.
Égine, 47.
Égypte et Égyptiens, 6, 28, 37, 72, 109, 148, 239.
Empiricus (Sextus), 243.
Énos, 61.
Éparque (Antoine), 107. (Michel), 107.
Éphèse (métropolités d'), 238.
Épidaure (Manuel, archevêque d'), 37.
Épire, 38, 143, 148.
Episkopopoulos (Jacques), 43.
Eschyle, 212.
Èsope, 211.

Espagne et Espagnols, 16, 38, 43, 49.
Esther (dite Kyra, juive de Constantinople), 49.
Étienne-le-Grand (prince de Moldavie), 12, 18, 44, 71, 81, 85, 129-30, 135, 238.
Étienne-le Sourd (prince de Valachie), 120.
Étolie (Georges I'), 99.
Eubée, 22, 25, 46.
Eudaimonianni (famille), 54.
Eugénikos (famille), 55.
Eunape, 101.
Euphragiotès (famille), 230.
Euripide, 16, 87, 211-2.
Eustathe (écrivain), 212.
Eustrate (logothète moldave), 201.

F.

Fano, 22.
Farnèse (cardinal), 37.
Ferrare (duc de), 17.
Florence et Florentins, 15-6, 58.
Foscari (François, doge), 78.
Français et France, 23, 28-9, 38, 51, 103, 109, 135, 137, 201, 217.

(consul à Bucarest), 241. (médecin), 125.
Franciscains, 51, 163-4.
François I^{er} (roi de France), 62, 103.
Frangopoulo (famille), 53.
Fratta (Giovanni, missionnaire), 163.
Frioul, 25.

G.

Gabras (Michel), 90, 113.
Galata, 10, 47, 51, 90, 112.
Gallipolis, 23, 25, 32, 38, 52. (Maxime de), 165.
Gardiki, 46.
Gaza (Théodore), 15-6.
Gênes et Génois, 23-4, 27, 66-7.
Genève, 7, 43, 162.
Gennadius (professeur), 219.
Georges (Saint), 67.
Georges Étienne (prince de Moldavie), 220.
Géorgie, 9, 85, 128. (rois), 25. (A-

lexandre, prince), 128. (duc des Tcherkesses), 25, 128.
Gerlach (Étienne), 47, 57, 74, 99, 102, 116, 128.
Gheuca (Léon, métropolitane de Moldavie), 228.
Ghica (famille), 181.
Ghica (Alexandre Scarlate, prince de Valachie), 224-5, 230.
Ghica (Grégoire I^{er}, prince de Moldavie et de Valachie), 182, 184, 216, 224.
Ghica (Grégoire Matieiu, prince de Moldavie), 188, 225-26, 228, 232.

Ghica (Grégoire Alexandre, prince de Moldavie et de Valachie), 219, 224, 233, 236, 238.
 Ghica (Mathieu, prince de Moldavie et de Valachie), 224.
 Ghica (Scarlate, prince de Moldavie et de Valachie), 224.
 Giannoulis (Eugène), 204, 208.
 Glykas (Michel), 101.
 Gobbélas (professeur), 237, 243.
 Golea (Anne), 71.
 Golgotha, 73.
 Goulianos (Constantin), 204. (Démètre), 204.
 Gozzadini (famille), 63.
 Gratiani (Gaspard, prince de Moldavie), 65.

Greco (el), 7.
 Grecs (journaux: „Le Mercure Savant“ et „Le Télégraphe hellénique“), 235.
 Grégoire (Saint, le Décapolite), 154.
 Grégoire (Saint, de Nazianze), 41, 211-2.
 Grégoire (Saint, le Thaumaturge), 132.
 Grégoire XIII (Pape), 107.
 Grégoras (Métrophane), 217.
 Grégoras (Nicéphore), 195, 197.
 Grillo (truchement vénitien), 171.
 Gritti (Aloisio), 52. (sa fille Marietta), 52.
 Gross-Wardein, 234.
 Gyllius (Pierre), 46, 195.

H.

Haga (Cornélius), 157, 163.
 Handcherli (famille), 225. (Samuel, patriarche). Voy. Constantinople (patriarches).
 Harménopoulo, 197.
 Hassan (Pacha, Grand-Vizir), 149.
 Heineccius, 211.
 Héliade (Manasse), 219, 236.
 Héliade, 245 (antiquité), 243. („Nouvelle -“), 237.
 Helladius, 25, 221.
 Hellespont, 133.
 Helmont (van), 210, 214.
 Henri II (roi de France), 30.
 Henri III (roi de France), 103, 137.
 Héraclée, 45. (Gérasime, métropolit d'), 188. (Néophyte d'). Voy. Constantinople (patriarches de).
 Héraclius (empereur), 196-7.
 Hermannstadt (Sibiiu), 20, 234, 243.
 Hermonyme (Georges), 16.
 Hérodote, 11, 201.
 Herzégovine, 39.
 Hésiode, 208, 212.
 Hesse, 42.
 Hexi-Marmara, 48.
 Hiéropolis (Maxime, métropolit de), 191-2.

Hiérax (grand logothète de l'Église), 90, 115, 144.
 Homère, 194, 211.
 Hongrie et Hongrois, 10, 23, 34, 36, 38, 46, 52, 136, 238.
 Hospitaliers, 25, 59, 67-8.
 Hotin (Amphiloque, évêque de), 236-7.
 Huns, 28.
 Hunyadi (Jean), 23.
 Hypoménas (Georges), 208.
 Hypsilanti (famille), 234, 240.
 Hypsilanti (Alexandre, prince de Moldavie et de Valachie), 219, 223-4, 230, 236-7, 239, 244.
 Hypsilanti (chef de l'Hétairie), 244. (Sa mère), 245.
 Hypsilanti (Constantin, prince de Moldavie et de Valachie), 224.
 Hypsilanti (Démètre et Chariclée), 245.
 Hypsilanti (les deux Jean), 223-4, 233, 238.
 Hypsilanti (Manuel), 206, 233.
 Hypsilanti (Athanase Comnène), 72, 74, 219, 224, 237 et suiv.

I.

Iagoup (Manuel), 16.
 Iakomis, 210.

Iani (Ban), 119, 148.
 Ialina, 33, 101, 206, 219, 234. (Ba

Ianos de). Voy. Balanos. (Théop-
lepte de). Voy. Constantinople,
patriarches de).
Ibérie et Ibériens, 9, 23, 89, 145,
148, 239.
Ibrahim (Grand-Vizir du Sultan
Soliman), 89.
Iles Ioniennes, 79.

Illyricum, 133.
Iouliano (famille), 230.
Isocrate, 207, 211-2.
Istrie, 88.
Italie et Italiens, 7, 22, 27, 33, 38,
78-9, 135, 163, 198, 201, 206,
236.

J.

Jassy, 11, 77, 146, 148, 165, 167-9,
205, 209, 213, 216, 219, 226,
235-8.
(Académie de), 236, 243.
(Athanasé, directeur de l'Acadé-
mie de), 212.
Jean (Saint), 65.
Jean (Saint-Chrysostôme), 41, 212.
Jean le Saxon (prince de Molda-
vie), 136, 139.
Jean-le-Terrible (prince de Mol-
davia), 136-7.
Jérusalem, 24, 26, 28-9, 66, 72,
104, 132, 142-3, 159-60, 172,
175, 188, 190, 193, 198, 203,
216, 218.
Patriarches de (par ordre alpha-
bétique):
Chrysanthe. Voy. Notaras (Chry-
santhe).

Dosithée, Voy. Dosithée.
Germain, 93-4.
Grégoire, 72.
Nectarius, 182, 196, 198, 214.
Païsius, 174, 176-7, 196, 198.
Parthénus, 227, 233, 238.
Philarète, 158.
Sophronius, 72-3, 129, 157.
Théophane, 147, 153, 158-9, 161,
165, 174, 215.
Théophile, 104.
Jésuites, 100, 146, 158, 161-3, 167,
186, 213, 215-6, 221, 229.
Joseph II (empereur), 234.
Juifs, 48-50, 52, 66, 68, 74, 162.
(Salomon), 49-50, 64. Voy. aussi
Mendez.
Justinien (empereur), 8-9, 76, 172,
182, 190, 197, 207, 232.
Justinien II (empereur), 197.

K.

Kabasilas (Siméon), 99-100.
Kabazitès (de Trébizonde), 54.
Kakavéla (Jérémie), 185, 209.
Kalliarchis (Pantèleimon), 205.
Kalonaris (Nathanaël), 37-8.
Kalvokrossi (famille), 202.
Kamariotès (Mathieu), 98-9.
Kananos (Alexandre), 16.
Karatzas (famille), 90, 113, 225.
Karatzas (Constantin), 225.
Karatzas (Démètre), 225.
Karatzas (Georges), 225.
Karatzas (Jean, prince de Valachie),
243.
Karatzas (Joannice), 227.
Karatzas (Nicolas, prince de Va-
lachie), 225.
Karidas (Georges), 202.

Karmalikès (Antoine), 98.
Kastoria, 94, 206. (Emmanuel de),
223. Voy. aussi Castriote (Geor-
ges le).
Katélos (Jean), 79.
Kavakès (famille), 53.
Kérameus (Nicolas), 197, 205.
Keuprili (Mahomet, Grand-Vizir),
182.
Kiev (Siège de), 190. (Job Boretzki,
métropolitte de), 158. Voy. aussi
Movilâ (Pierre).
Klis, 36.
Kokkas (Joasaph). Voy. Constan-
tinople (patriarches de).
Kokkos (François), 99.
Komitas (Étienne), 237, 243.
Kontoidès (Athanasé), 192.

Kontos (client des Paléologues du XV^e siècle), 53.
 Kontoskalion, 48.
 Kopinski (Élie, archimandrite), 158.
 Koressi (famille), 119. (Georges), 180.
 Kos, 59, 69.
 Kosinitza (couvent), 41, 83, 88.
 Kounoupis (grand rhéteur du patriarcat de Constantinople), 170.

Kourou-Tchechmé, 48.
 Koutchi (tribu albanaise), 39.
 Kouzgountchouk, 47.
 Kritias (dignitaire du patriarcat de Constantinople), 210.
 Krořa, 39.
 Kronstadt (Braşov), 234.
 Kyménite (Sébastos de), 194, 207, 222.

L.

Lacédémone, 38.
 évêques : (Chrysanthe), 39. (Démètre), 39. (Dorothee de), 101.
 Ladislav (roi de Hongrie et de Pologne), 23.
 Laiotâ (prince de Valachie), 238.
 Landi (Jérôme), 21.
 Lăpuşneanu. Voy. Alexandre.
 Larissa, 114. (Bessarion, évêque de), 102. (Grégoire de), 174.
 Laskaris (famille), 55. (Athanasie), 17, 54. (Constantin), 16. (Démètre), 53. (Janus), 16-7, 28-9, 37, 43, 211-2.
 Lausanne, 43.
 Leipzig, 233. (foire et chapelle grecque), 235.
 Lemnos, 18, 68.
 Léon X (Pape), 16, 36-8.
 Léon (prince de Valachie), 78, 160, 163, 181.
 Lépante, 38, 77, 108, 139.
 Lesbos, 23, 25, 46, 67, 95. (Benjamin de, professeur), 237, 243.

Lestarque (Hermodore), 43, 88, 98, 101
 Leunclavius (historien), 199.
 Levant et Levantins, 10, 50.
 „Leyde“ („Gazette de“), 240.
 Ligaridès (Paisius), 169.
 Liparite (Maison de), 25.
 Lithuanie et Lithuaniens, 29.
 Livourne, 79, 235.
 Löwenstein (comte de), 104.
 Loredano (Alvise, amiral), 18.
 Loukaris (Cyrille, patriarche), 11, 76, 128, 147, 155-7, 159, 161-5, 168-9, 178, 189-9, 202, 212.
 Luccari (famille), 155. (Pierre), 155.
 Lusignan (Charlotte de), 40.
 Luther, 239.
 Lwów, 156.
 Lybistre et Rhodamne, 42.
 Lycurgue, 104.
 Lygdonie, 133.
 Lyon, 236.

M.

Macchiavel, 234.
 Macédoine et Macédoniens, 39-40, 96, 132-3, 148, 150, 152, 206, 244. (Jean Georges, prétendu prince de), 40.
 Magno (Carlo agent impérial), 150.
 Mahmoud (Vizir), 56.
 Mahomet (prophète), 41, 195, 202.
 Mahomet I^{er} (Sultan), 32.
 Mahomet II (Sultan), 6, 8, 24-5, 30, 33-4, 45, 50, 52-6, 58-9, 72, 80-4, 91, 102, 109, 238.

Mahomet III (Sultan), 49, 100, 110, 124, 144.
 Mahomet IV (Sultan), 183.
 Mahomet (prince, fils du Sultan Mourad III), 48.
 Mahomet-Pacha, 54.
 Maïna et Maïnotes, 38-40. (évêques : Jérémie), 202. (Néophyte), 39.
 Maïota (Georges), 192.
 Makédonski (chef hétériste), 245.
 Makri (Bessarion), 200.

- Malatesta (Sigismond), 35.
 Malaxos (Manuel), 87, 99, 102-3.
 (Nicolas), 103.
 Malte, 67, 79, 175.
 Mamonas (famille), 55, 223. (Las-
 karis), 230.
 Manassés (écrivain), 60, 101.
 Mandeville, 199.
 Mangaphas (client des Paléolo-
 gues), 53.
 Mangoup (dynastie de), 30. (Marie
 de, princesse de Moldavie), 18.
 Mano (famille), 230.
 Manuel Comnène (empereur, et
 sa fille), 42, 237-8.
 Manuel (empereur de Trébizonde),
 223.
 Maranes, 49-50.
 Marathon, 245.
 Mărcuța (couvent), 244.
 Margounios (Manuel), 37. (Ma-
 xime, évêque de Cythère), 79,
 103, 197, 212.
 Marie (impératrice byzantine), 43.
 Maronites, 74.
 Maroutzi (Pano), 234.
 Mathieu (Basarab, prince de Va-
 lachie), 11, 134, 143, 163, 170,
 174, 176-7, 220. (sa femme, Hé-
 lène), 169.
 Matthias (roi de Hongrie), 23.
 Maures, 74.
 Maurocordato (Alexandre l'Exa-
 porite), 123, 132, 187, 194, 203-7,
 209, 211, 213, 216, 222, 224,
 230, 238, 240. (sa femme Sul-
 tane), 204.
 Maurocordato (Alexandre, chef hé-
 tairiste), 245.
 Maurocordato (prince de Molda-
 vie et de Valachie), 216-7, 224-6,
 231-3, 236, 240. (princesse Ca-
 therine), 232. (princesse Sma-
 ragde), 232.
 Maurocordato (Jacques), 144.
 Maurocordato (Jean, prince de
 Moldavie), 213-4, 218, 224.
 Maurocordato (Nicolas, prince de
 Moldavie et de Valachie), 11-2,
 49, 123, 187-8, 191-2, 194-5,
 206, 208, 211-3, 216, 224-6,
 230-2, 240, 243. (princesse Pul-
 chérie), 230.
 Maurocordato (Scarlate), 205, 211.
 Maurocordato (bibliothèque des),
 240.
 Maurogénis (Nicolas, prince de
 Valachie), 225, 239.
 Mauropapas (famille), 53.
 Maximilien (empereur), 75.
 Mazepa, 237.
 Mazzaniello, 245.
 Médecins grecs, 10-1, 105.
 Médicis (Côme de), 15. (Laurent
 de), 16. (Pierre de), 39.
 Mélanchthon, 107, 144.
 Mélénic (Méthode de), 100-1.
 Mélissénos (Macarius), 38.
 Mendez (Diego), 50. (Gracia), 49-
 50.
 Mengli-Guirai (khan), 59.
 Méniate (Élie), 201, 210.
 Mer Noire (Périphe de la), 239.
 Mésembrie, 45, 55.
 Mésiodax (Joseph, géographe), 219.
 Messine, 79.
 Métaxas (Nicodème), 161-2. (Paï-
 sius), 202.
 Météores (couvent des), 10, 77,
 129-30, 132, 142-3, 155.
 Mézed-Pacha, 55.
 Michel (Tzar), 170.
 Michel-le-Brave (prince de Vala-
 chie), 39, 71-2, 118-20, 131-2,
 136, 146, 148-54, 159-60, 179,
 182. (Théodora, sa mère), 119-20,
 148, 152.
 Midia, 55.
 Mihnea II (prince de Valachie).
 130-1, 135, 138-9, 142-3, 155.
 Mihnea Radu (Michel, prince de
 Valachie), 179-81, 198.
 Milescu (Nicolas), 195, 201.
 Milo, 61-4.
 Miloș (frère du prince de Vala-
 chie Alexandre Mircea), 120-1.
 Mindonios (Leonard, médecin),
 99-100.
 Minetti (Bartolomeo), 163.
 Mingrelie, 128.
 Mircea I-er (prince de Valachie),
 12.
 Mircea le Tchoban (prince de
 Valachie), 115-6, 134-5, 137.
 Mistra, 5, 59.
 Modon, 87.
 Moldavie (métropolités):
 Anastase Crâmca, 158, 160.

- Antoine, 228.
 Dosithée, 191.
 Gabriel, 227.
 Gédéon, 191.
 Georges, 144, 148.
 Jacob, 236.
 Théophane, 71, 136, 158.
 Monembasie, 34, 87, 109, 142.
 (Arsène, métropolitain de), 87, 98, 107-8, (Hiérothée de), 101, 111.
 (Métrophane), 39. Voy. aussi Dorothée (de Monembasie).
 Montesquieu, 211.
 Mont-Olivier (abbé Esaïe du), 178, 220.
 Morée, 21, 28, 31, 35, 55, 61, 86, 89, 90, 92-3, 96, 101, 109, 178, 199, 245.
 Moschopolis, 206, 208.
 Moscou et Moscovites, 9, 11, 122, 126-7, 151, 158, 168, 177-8, 221.
 (Grand-Duc Ivan), 10, 26. (patriarche Nikon), 127.
 Mouchli, 34.
 Mourad I-er (Sultan), 32.
 Mourad II (Sultan), 32-3, 55, 82, 140.
 Mourad III (Sultan), 58, 65, 110, 140.
 Mourad IV (Sultan), 122, 166.
 Mourousi (famille), 224, 230, 240.
 Mourousi (Alexandre, prince de Moldavie), 224, 243.
 Mourousi (Constantin, prince de Moldavie), 224, 236.
 Mousélimis (Alexandre), 185, (Iorçaki), 123.
 Mousourous (Marc), 16, 21, 37.
 Mouzalon (famille), 55.
 Mouzalos (fils de Gabras), 113.
 Movilâ (dynastie), 121, 153, 182.
 Movilâ (Gabriel, prince de Valachie), 147.
 Movilâ (Jérémie, prince de Moldavie), 71, 131-2, 146, 148-9, 156, 160.
 Movilâ (Moïse, prince de Moldavie), 163.
 Movilâ (Pierre, métropolitain de Kiev), 158, 167-8.
 Movilâ (Siméon, prince de Moldavie et de Valachie), 71.
 Mycône, 44, 62.
 Mysie, 133.

N.

 Naples, 17, 23-4, 38.
 Napoléon, 244.
 Năsturel (Udriște, boïar valaque), 169.
 Naupacte (Damascène de), 105, 113.
 Nauplie, 61, 89, 106.
 Naxos, 44, 61-2, 63-4, 121, don José Nassi, duc de), 49, 63-4. (Niccolò di Marin, gouverneur), 64. (familles de), 63.
 Nèa Moné (couvent), 66, 140.
 Neagoe (Basarab, prince de Valachie), 89, 132-3, 142.
 Négris (Constantin), 245.
 Néochorion, 48.
 Nicée, 47. (Cyrille de), 110.
 Nicéphore le didascalé (agent du patriarchat de Constantinople à la fin du XVI-e siècle), 100, 146, 149, 157, 159.
 Nicodème (moine macédonien, créateur des couvents olteniens), 160.
 Nicopolis, 15, 33, 109.
 Nika (émeute), 8, 197.
 Nikousios (Panaŏti), 194, 202-4.
 Nio, 62.
 Nisyros, 59.
 Notaras (famille), 55.
 Notaras (Anne, fille de Luc), 19.
 Notaras (Chrysanthe, patriarche de Jérusalem), 186, 190, 193-6, 198, 206-7, 213, 216-7, 221, 226-7.
 Notaras (Démètre), 208.
 Notaras (Isaac, fils de Luc), 43.
 Notaras (Luc), 19, 43.
 Notaras (Théophane Éléaboukos), 98.
 Novac „Débels“ (chef bulgare), 105.
 Novi, 39.
 Nuremberg, 26.
 Nysse (Germain, évêque), 205, 207.

O.

Ochrida, 82, 86, 90, 94, 105, 208, 229.
 Patriarches (par ordre chronologique):
 Athanase, 104.
 Gabriel, 20, 105.
 Mélétius, 174-5, 192.
 Nectarius, 146.
 Nicolas, 105.
 Sophronius, 9, 105.
 Zacharie, 105.
 Olympiote (Georges I', chef hétaïriste), 245.
 Oppien, 212.

Oradea-Mare. Voy. Gross-Wardein.
 Orestias, 45.
 Ortakeui, 48.
 Osman I-er (émir), 30-1.
 Osman II (Sultan), 122.
 Ostrog (princes de: Basile), 156.
 (Constantin), 146.
 Otrante, 25, 27.
 Ouskub, 39.
 Ouzoun-Hassan (khan de Perse), 25, 55.
 Ourkhan (émir), 31.

P.

Pachymère, 42.
 Pacôme (fondateur du monachisme oriental), 73.
 Padoue, 12, 79, 88, 195, 201, 205, 216, 238.
 Pagomenées (famille des), 53.
 Palaiokapa (Constantin), 43.
 Palaiopatrai (Théophane, métropolitaine de), 175.
 Palamède (Georges, poète), 149, 152.
 Palata, 48.
 Paléologues (dynastie), 18-9, 22, 30-1, 45, 55-6, 103, 109, 121, 136, 139, 197.
 Paléologue (Alexandre), 120.
 Paléologue (André, despote), 19.
 Paléologue (André, fils de Manuel, fils du despote Thomas; renégat), 53.
 Paléologue (Andronic, despote), 32, 108.
 Paléologue (Andronic, de Morée), 109.
 Paléologue (Andronic, au service de Venise), 18.
 Paléologue (Constantin, archonte grec), 90, 113, 115, 120.
 Paléologue (Démètre, despote), 16, 18, 34, 54, 56.
 Paléologue (Démètre, noble grec), 109.
 Paléologue (Démètre, dit le Kirichdchi), 120-1, 181.
 Paléologue (Guy), 121.

Paléologue (Jean V, empereur), 31.
 Paléologue (Jean VII, empereur), 33.
 Paléologue (Jean, au service de Venise), 18.
 Paléologue (Jean, fils de Manuel, fils du despote Thomas), 53.
 Paléologue (Manuel, empereur), 31-2, 101.
 Paléologue (Manuel, despote), 53-4.
 Paléologue (Manuel, fils du despote Thomas), 53.
 Paléologue (Marie), 107.
 Paléologue (Michel, empereur), 30.
 Paléologue (Nicolas, au service de Venise), 18, 34. (un autre), 109.
 Paléologue (Paul), 120.
 Paléologue (Théodore, despote de Morée), 109.
 Paléologue (Théodore II, despote), 121.
 Paléologue (Thomas), 26, 34, 53, 56, 82.
 Paléologue (Sgouromali), 53, 120, 142.
 Paléologue (Zampia), 42-3. Paléologue (Zamplakon. Voy. Zamplakon).
 Paléologue (Zoë-Sophie), 26.
 Panidos, 45.
 Petriceicu (Étienne, prince de Moldavie), 124.
 Papadopoulos (Nicolas Comnène), 207, 237.
 Paris, 7, 41, 43, 103, 232.

- Paronaxie, 65, 103.
 Paros, 44, 61-2, 65, 68.
 Patélarios (Athanasie, métropolitaine de Salonique), 164, 169-70, 173, 175, 177-8.
 Patmos, 10, 64-5, 74, 107, 206.
Patria Constantinopolensis, 42.
 Pauliotes (Michel), 100.
 Pavie, 15.
 Pavlaki (agent de Basile Lupu, prince de Moldavie), 177.
 Pélagonie, 132-3.
 Péloponésien (Maxime le), 212.
 Péra, 10, 51-2, 95.
 Pérouse (Guglielmo de, missionnaire), 163.
 Pérouse (Philippe Ptolémée de, médecin), 125.
 Persans et Perse, 29, 37, 220. (Ismail, chah de), 37. Voy. aussi Ouzoun-Hassan. (Thamasp, chah de), 37.
 Perusi (famille), 202.
 Pesth, 234.
 Petch, 86, 90, 105, 229.
 patriarches de, par ordre chronologique:
 Euthyme, 90.
 Gérasime, 105.
 Macarius, 90, 94.
 Pétraki (administrateur de la Monnaie à Constantinople), 234.
 Pétrouboua (famille albanaise), 53.
 Phanar et Phanariotes, 12, 48, 108, 122-3, 131, 137, 213, 222-8, 230-2, 235, 237, 244.
 Philadelphie (Gabriel Sévéros, archevêque de), 79, 99, 100.
 Philadelphie (d'Amérique), 235.
 Philanthropène (famille des), 53, 101.
 Philelphe (François), 15-6, 19, 21-2, 54.
 Philhellènes, 205.
 Philippe (roi de Macédoine), 220.
 Philippide (Démètre ou Daniel), 219.
 Philippopolis, 61.
 Philosophe (Nicéphore le), 197.
 Philosophie (du XVIII^e siècle), 234.
 Phocée, 46
 Phocylide, 211.
 Phokas (Nicéphore, empereur), 89, 197.
 Photiadès (Lambros), 219, 243.
 Photius (patriarche), 60.
 Phrangopoulo (famille), 139. Voy. aussi Frangopoulo.
 Phrantzès (Georges), 52.
 Phtéliou, 46.
 Piali (amiral), 67.
 Piccolomini (famille), 22.
 Pie II (Pape), 21, 24, 36.
 Pierre-le-Grand (Tzar), 216, 221-2, 232, 236, 238-9.
 Pierre (prince de Valachie, fils de Mircea II), 99, 116, 135.
 Pierre-le-Bon (prince de Valachie), 149.
 Pierre le Boiteux [prince de Moldavie], 67, 74, 77, 108, 118-9, 130-1, 136, 139-44, 153, 158-9. [Marie, sa fille], 143.
 Pierre Cercel (prince de Valachie), 103, 120, 135, 137-8, 148, 238. [son fils], 148.
 Pierre (Rareș, prince de Moldavie), 71, 115, 129, 134-6, 238.
 Pigas (Méletius), 11, 65, 73, 78, 104, 127, 130, 145, 147-9, 153, 155-6, 162, 172.
 Pindare, 211.
 Pipéri (clan albanaise), 39.
 Pisidie (Georges de), 197.
 Plagiari (village), 32.
 Plakida (Eustache), 205.
 Platon, 193, 207.
 Platter (Félix), 43.
 Pléthon (Gémistios), 35.
 Plutarque, 211.
 Pogge, 15.
 Pogoniau (Euthyme de), 191. (Mathieu de), 153-4.
 Pola, 88.
 Pologne et Polonais, 6, 11, 29, 38, 46, 100, 122, 127, 137, 140, 149-50, 153, 161, 163, 194, 236, 238.
 Porphyrita (Ivanaki), 184.
 Porphyropoulo (Marc), 211, 234.
 Porto (François, de Crète), 43.
 Posen, 235.
 Possevino, 158.
 Potemkine, 221.
 Poulis (Markidès, Georges), 141.

Praxitèle, 101, 106.
 Prodan (Hadchi, hétéairiste), 245.
 Prokopios (Démètre Pampéris), 208.
 Prusse (Frédéric, roi de), 234.

Pruth, 238.
 Psamatheoi, 48.
 Ptolémaïs (évêque de), 238.
 Pylarino (Jacques), 205.
 Pythagore, 207, 211.

R.

Racoviță (famille), 224.
 Racoviță (Constantin, prince de Moldavie et de Valachie), 224.
 Racoviță (Étienne, prince de Valachie), 224.
 Racoviță (Michel, prince de Moldavie et de Valachie), 213, 224-5, 232, 238.
 Radu d' Afumați (prince de Valachie), 71.
 Radu Mihnea (prince de Moldavie et de Valachie), 131-2, 134, 143, 147, 153, 156-7, 159-64, 179, 181.
 Radu Païsius (prince de Valachie), 134, 137-8, 140.
 Radu Șerban (prince de Valachie), 71, 132, 151, 182, 187.
 Raguib (Grand Vizir), 238, 241.
 Ratisbonne, 23.
 Renaissance, 6-7, 23.
 „Reness” (Jean, capitaine), 39.
 Reuchlin-Capnio (Jean), 15 6.
 Rhali (famille), 115-6, 140-1.
 Rhali (Alexandre), 17.
 Rhali (Démètre), 17.
 Rhali (Denis Paléologue, métropolitain de Trnovo), 39, 104, 127, 131, 146, 148-51, 153.
 Rhali (Georges), 17.
 Rhali (Jacques), 118.
 Rhali (Jean), 115.

Rhali (Manuel), 17, 53.
 Rhali (Mathieu), 17.
 Rhali (Michel), 36.
 Rhali (Nicolas), 17.
 Rhali (Théodore), 17.
 Rhamadanis (Georges), 230, 232.
 Rhigas, 219, 235, 241.
 Rhizo (famille), 230. (Balanos), 219.
 Rhodes, 25, 28, 36, 44, 55, 57-8, 66, 68, 108, 131, 135-6, 138.
 Rhodosto, 69.
 Rhyndakos, 16.
 Rimini, 35.
 Rodolphe II (empereur), 150.
 Rosetti (famille), 123.
 Rosetti (Antoine, prince de Moldavie), 123-4. (son fils Alexandre), 124.
 Rosso (Bernardino), 125.
 Rome, 8, 16, 18, 20, 23, 26, 36, 40, 53, 87-8, 95, 103, 107, 139, 151, 156, 196-7, 201.
 Russes et Russie, 26, 29, 110, 114, 126-7, 130, 140, 145, 156, 158, 160-1, 167-8, 187, 195, 199, 216, 218, 220-2, 226, 241, 243-4. (Tzarine Élisabeth), 244. (Grecs de), 245.
 Ruthène (cardinal), 78.
 Ruthènes, 26.

S.

Saint-Ange (Cardinal Cesarini, de), 21.
 Saint Sabbas (couvent près de Jérusalem), 75-6. (Démètre de, diacre), 103, 144.
 Salamine, 245.
 Salmatourouk, 48.
 Salonique, 15, 32, 43, 50, 90, 99, 106, 143.

métropolitains de, par ordre alphabétique:
 Joasaph, 108.
 Théonas, 95, 101.
 Salvaresso (famille), 139.
 Samos, 44, 68, 75.
 Sarmasiki, 48.
 Savoie, 40. (Louis de), 40.
 Saxons, 44, 51.

- Scanderbeg, 24, 39, 105.
 Scardona, 36.
 Schweiger (Salomon), 57.
 Scutari, 39, 47.
 Segna, 28.
 Séleucie (Basile de), 212.
 Sélim I-er (Sultan), 6, 36-7, 53, 57, 72, 81, 86, 89, 109, 239.
 Sélim II (Sultan), 9, 49, 136, 139.
 Sélymbrie, 45, 47.
 Sémendrie, 34.
 Serbes et Serbie, 82, 86, 150, 152, 169. (presse - à Vienne), 235.
 Serpétas (grand sacellaire), 93.
 Sévéros (Gabriel). Voy. Philadelphie.
 Statista (Georges de), 208.
 Sibiu. Voy. Hermannstadt.
 Sicile, 25, 28.
 Siméon (Tzar bulgare), 80.
 Sinaï (Mont), 10, 75-6, 126, 135, 159, 172-3, 188-9, 203, 214, 241.
 hégoumènes - archevêques, par ordre alphabétique:
 Ananie, 189.
 Joannice, 193.
 Joaquin, 76.
 Joasaph, 172.
 Sinan (amiral turc), 225.
 Sinope (Nicolas de, prêtre), 186.
 Sirtkeui, 81.
 Skanavi (famille), 230.
 Skarlati (famille), 119, 123.
 Skordylios (Zacharie), 95, 103.
 Skribas (Lazare), 208.
 Sobieski (Jean, roi de Pologne), 191.
 Socinus, 121.
 Sofia, 105, 150-1.
 métropolités, par ordre alphabétique:
 Auxentius, 191.
 Néophyte, 158.
 Parthénius, 105.
 Sokoli (Mahomet, Grand Vizir), 90, 95, 108.
 Soldaïa, 105.
 Soliman le Magnifique (Sultan), 36-7, 52, 72, 89, 93, 107.
 Sommaripa (famille), 63. (Cursino), 62. (François), 64. (Nicolas), 61-2.
 Sophianos (Michel), 78.
 Sophocle, 211.
 Sougdouri (Georges), 200.
 Soumêla (couvent de), 237.
 Soutzo (famille), 225, 240.
 Soutzo (Alexandre, prince de Valachie), 225.
 Soutzo (Constantin Drakos), 225, 231.
 Soutzo (Michel, prince de Moldavie et de Valachie), 225.
 Soutzo (Michel II, prince de Moldavie), 225.
 Soutzo (Nicolas), 225, 240.
 Sozomène, 181.
 Sozopolis, 55, 61.
 Spairas (André), 79.
 Spandoni (famille), 209, 230. (Andronic-Trychas), 16.
 Sphantzès. Voy. Phrantzès.
 Squarzaïco (famille), 31.
 Stavrakoglou (médecin, et son père), 233, 238.
 Stavrincs (boïar, poète), 149, 152.
 Sténimachos, 83.
 Stéphanopolite (Démètre le), 243.
 Stiriote (Luc le), 243.
 Stoudite (Damascène le), 103.
 Sturdza (Scarlate), 236.
 uède, 40.
 Suidas, 212.
 Suisse et Suisses, 28, 38, 43.
 Symokatta (Théophylacte), 211.
 Synésius, 98, 197, 211.
 Syra, 64.
 Syretzion, 53.
 Syrie et Syriens, 46, 50, 72, 74.
 Syrigue (Mélétius le), 164, 167-71, 201-2.
 Syrmie, 133.
 Syropoulos (Sophrionius), 82.

T.

- Târgoviște, 85, 170.
 Tatabouloi, 48.
 Tatars, 26, 115, 120, 149, 177, 238.
 Tchoub-Ali (localité), 48.

- Tébriz, 46.
 Temeschwar, 150.
 Testabouza, 238.
 Thalès, 210.

- Thamar (reine), 128.
 Thébain (Paul le), 73.
 Théocrite, 212.
 Théodore (Tzar), 111.
 Théodore (poète), 17.
 Théodoret, 181.
 Théodori (dynastie des). Voy. Mangoup.
 Théodoric (roi), 80.
 Théodose (prince de Valachie), 133.
 Thessalie, 61.
 Thou (Jacques-Auguste de), 199.
 Thrace, 60, 133, 221.
 Thucydide, 15, 211.
 Tibériade, 49.
 Tiflis, 11.
 Timour (khan), 32.
 Tine, 63.
 Tiphernos (Grégoire), 16.
 Tocco (dynastie), 59. (Carlo, despotte), 33.
 Tokaj, 234.
 Tolède, 7.
 Tours (Grégoire de), 197.
 Trachaniotès (famille), 17. (Michel Doukas Glavas), 107. (Nicolas), 16.
 Trajan, 30.
 Transylvanie et Transylvains, 6, 20, 40, 44, 90, 109, 131, 137, 149-53, 157, 160, 182, 215, 222. (Roumains de), 235.
 Trébizonde, 5, 10, 46, 54, 56, 70, 82, 237. (dynastie de), 23, 25, 34, 77, 128. (Georges) de, 15. [Georges, fils de Théodore, didascale], 208. (Siméon de). Voy. Constantinople (patriarques). (Théodore de, didascale), 205, 208.
 Tripolis (d'Afrique), 135, 138, 156.
 Trnovo, 181.
 métropolités de, par ordre alphabétique :
 Arsène, 101, 104-5, 110.
 Denis, 191.
 Joseph, 217.
 Macarius, 165.
 Trotsanu (Gabriel, boïar moldave), 129.
 Tuber (Primus), 105.
 Tzakones, 61.
 Tzanéti (famille), 237.
 Tzigalas (famille), 209.
 Tziganes, 236.
 Tzigaras (Apostolo), 108. (Zotos), 108, 142-3.
 Tzimiskès (Jean, empereur), 89.
 Pzouki (famille), 230, 233.
 Tzourtzoulos, 208.

U.

Ureche (Nestor, boïar moldave), 159.

V.

- Văcărescu (famille), 224. (Jean, écrivain), 239.
 Valachie (métropolités) :
 Barlaam, 184, 190.
 Chariton, 129.
 Étienne, 176-7.
 Euthyme, 131, 147, 153.
 Ignace, 177, 184.
 Macarius, 130.
 Néophyte, 226.
 Théodose, 184, 190.
 Vallarga (Marietta), 156.
 Vardali, 19.
 Vardallah, 219, 243.
 Varègues, 140.
 Varna, 22, 33.
 Varsovie, 237, 243.
 Vella, 61.
 Venise et Vénitiens, 7, 9, 11, 18, 21, 25-9, 32, 34-5, 43, 58-9, 61-2, 78-9, 86-9, 103, 107-9, 121, 139, 151, 156, 190, 198, 206, 208, 210, 220, 232, 234, 238.
 Ventura (Constantin), 230.
 Vergerio, 15.
 Vico (Giambattista), 211.
 Vienne, 178, 234-5, 242, 244.
 Villalón (Cristobal de), 52.
 Villehardouin (Geoffroy de), 28.
 Viterbe (Jean de), 25.

Vlacholivadi, 245.
 Vlachos (Gérasime), 220.
 Vlad l'Empaleur (prince de Valachie), 71, 238.
 Vlad le Jeune (prince de Valachie), 141.
 Vlad le Moine (prince de Valachie), 71, 130.

Vlad Vintilă (prince de Valachie), 71.
 Vladimirescu (Théodore), 245.
 Vladislav (prince de Valachie), 71.
 Vlastaris (famille). Voy. Blastarès.
 Vlastos, 230. (Nicolas), 19.
 Volpe (famille) (Giambattista), 26.

X.

Xantopoulos (Isidore), 82. (Nicéphore), 197.
 Xénakis, 90, 119.
 Xénophon, 211-2.
 Ximénès (cardinal), 16.
 Xiphilin (écrivain), 197. (Constan-

tin, grand domestique), 238.
 Xylocarabès (Marc). Voy. Constantinople (patriarches, Marc).
 Xypolite (secrétaire phanariote), 230.

Y.

Yakoub (médecin), 49.
 Younous (Vizir), 52.

Ypsilanti. Voy. Hypsilanti.

Z.

Zagaris, 54.
 Zamoyski (Jean, chancelier), 111.
 Zamlakon (Jean Paléologue), 18.
 Zante., 59, 79, 88, 243.
 Zeno (Démètre), 79.
 Zerbos (Constantin), 79.
 Zonaras, 42, 115, 197.

Zwingli, 239.
 Zygomalas (Jean), 43, 98, 100-2, 202.
 Zygomalas (Stamati), 99.
 Zygomalas (Théodose), 16, 44, 69, 81, 79-102, 106, 126, 202.

ERRATA

- P. 50, lisez : Salomon au lieu de : Samuel.
P. 234, n. 4 lisez : IV au lieu de : III.
P. 110, ligne 1 d'en haut : „les premières années“.
P. 236, ligne 13 d'en haut : „un Grégoire Ghica, un Alexandre Hypsilanti“.
-

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES CHAPITRES

	<u>Page</u>
<i>Préface</i>	5
CHAPITRE PREMIER	
LES EXILÉS	15
DEUXIÈME CHAPITRE	
LA PLUS GRANDE CONSTANTINOPLÉ. — LES RALLIÉS. PERMANENCE DES FORMES BYZANTINES	45
TROISIÈME CHAPITRE	
LES AUTONOMIES LOCALES.	
I. — Groupes chrétiens sur la terre ferme	60
II. — Les îles	61
III. — L'Athos	70
IV. — Les patriarchats	72
V. — Le mont Sinaï et le couvent de St. Sabbas	75
VI. — Les colonies d'Italie	78
QUATRIÈME CHAPITRE	
LE PATRIARCHE ET SON CLERGÉ	80
CINQUIÈME CHAPITRE	
LES ARCHONTES	114
SIXIÈME CHAPITRE	
L'IMPÉRIALISME BYZANTIN PAR LES PRINCES ROUMAINS.	
I. — Les donateurs	126
II. — Les Roumains à Constantinople	134
III. — Les protecteurs	142

SEPTIÈME CHAPITRE

LE PATRONAGE PAR LES PRINCES ROUMAINS DE L'ÉGLISE
BYZANTINE ET DE LA CIVILISATION.

	Page
I. Les dominateurs de l'Église oecuménique	155
II. — Basile, prince de Moldavie, et sa suprématie	163
III. — Les Cantacuzènes roumains et l'église orthodoxe	181
IV. — Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie, et ses relations byzantines	184

HUITIÈME CHAPITRE

LA RENAISSANCE PAR L'ÉCOLE.

I. — Initiateurs et directeurs	201
II. — Programmes et directions	211
III. — L'église et la nouvelle direction	214
IV. — Les poètes	217

NEUVIÈME CHAPITRE

LE PHANAR.

I. — Le Phanar	220
II. — Les premiers Phanariotes	223
III. — Les Phanariotes, l'Église et la vie constantinopolitaine	226
IV. — Politique du Phanar	230
V. — Le nouveau Phanar	233
VI. — Les écrivains	237

DIXIÈME CHAPITRE

LA FIN DE BYZANCE

Table des noms et des lieux	247
---------------------------------------	-----

